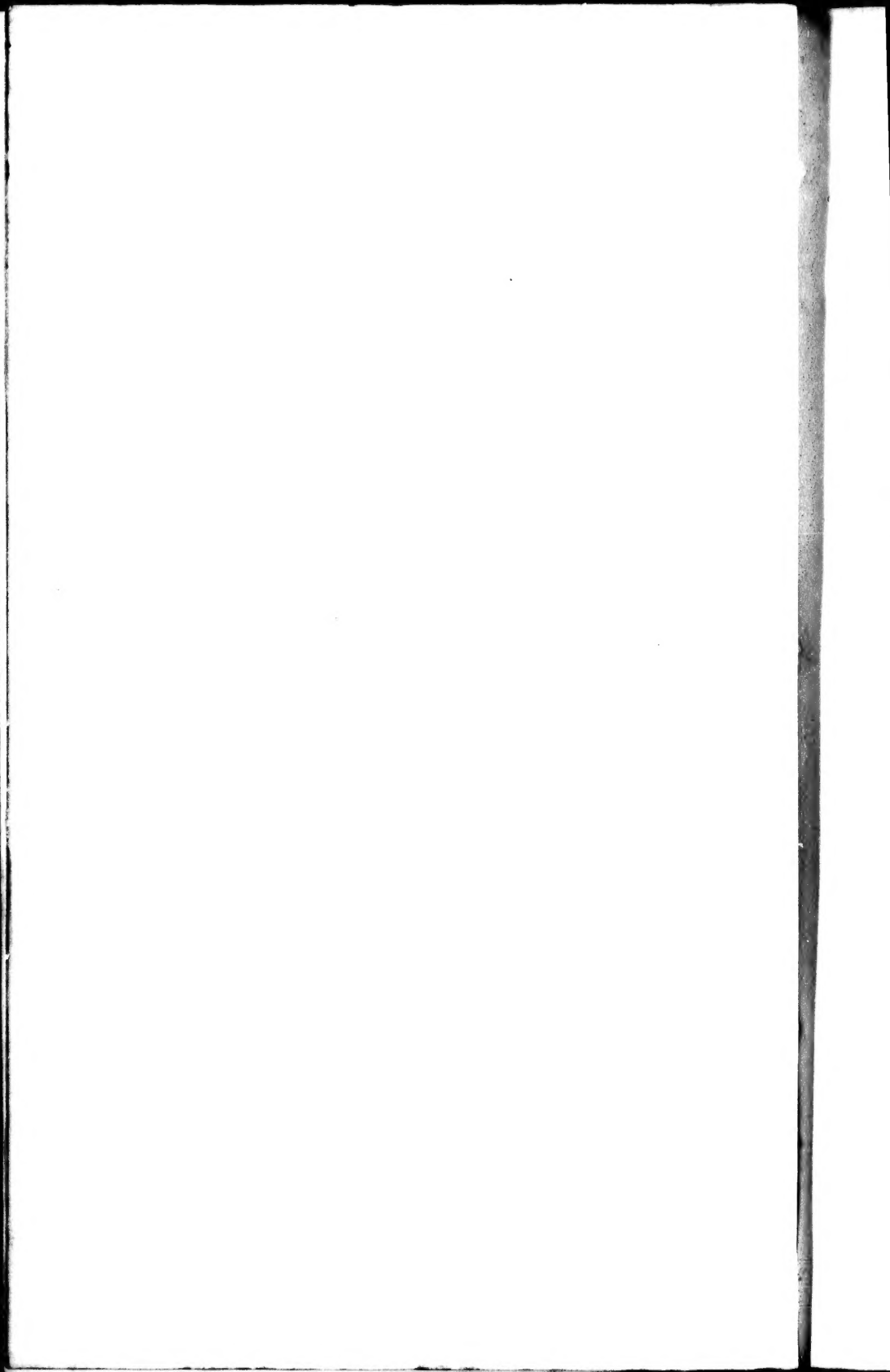




VOYAGE
AUTOUR DU MONDE.

I.

A. EGRON, IMPRIMEUR

DE S. A. R. MONSEIGNEUR, DUC D'ANGOULÊME.

VOYAGE AUTOUR DU MONDE,

FAIT DANS LES ANNÉES 1803, 1804, 1805 ET 1806,

PAR LES ORDRES DE SA MAJESTÉ IMPÉRIALE

ALEXANDRE I^{ER},

EMPEREUR DE RUSSIE,

SUR LES VAISSEaux LA *NADIEJEDA* ET LA *NEVA*,

COMMANDÉS PAR M. DE KRUSENSTERN,

CAPITAINE DE VAISSEAU DE LA MARINE IMPÉRIALE;

TRADUIT DE L'AVEU ET AVEC DES ADDITIONS DE L'AUTEUR;

LA TRADUCTION REVUE PAR M. J.-B.-B. EYRIÈS,

L'UN DES RÉDACTEURS DES *NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES*.

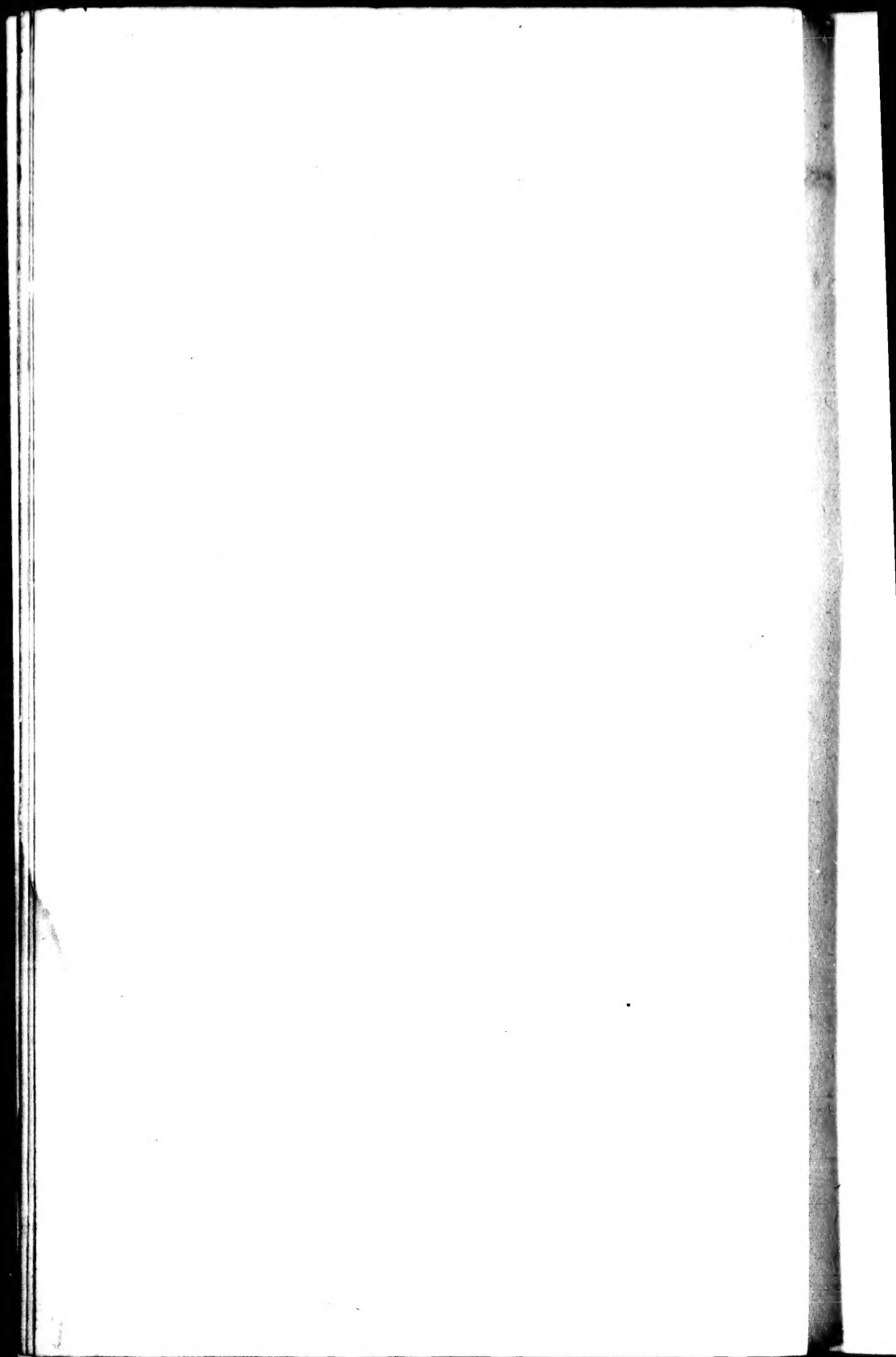
Les marins écrivent mal, mais avec assez de candeur.

DE BROSSE.

TOME PREMIER.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N^o. 20.

1821.



A Sa Majesté

L'Empereur

de toutes les Russies.

Sire,

*Le premier Voyage des Russes autour
du Monde, que Votre Majesté a ordonné,
et dont elle a daigné me confier la conduite,
fera une époque mémorable dans les annales
maritimes de l'Empire. Votre Majesté ayant
permis de rendre publique la relation de cette*

entreprise heureusement terminée, j'ose la déposer aux pieds de son trône. Puisse le récit simple et naïf d'un Marin n'être pas indigne du nom auguste qui orne son frontispice! La faveur qui m'a été accordée de l'y placer m'est un nouveau garant que, depuis le commencement jusqu'à la fin du Voyage, j'ai eu le bonheur d'obtenir l'approbation de Votre Majesté.

Pénétré de reconnaissance de tant de bontés, je suis avec le plus profond respect,

De Votre Majesté Impériale,

Le très-humble, très-obéissant et très-fidèle Serviteur et Sujet,

A. I. de Krusenstern.

AVERTISSEMENT.

QUOIQUE le calendrier grégorien ne soit pas usité en Russie, il a été employé dans le cours de cette relation, parce que toutes les observations faites à bord du vaisseau ont été calculées d'après les éphémérides soit anglaises soit françaises. La réduction continuelle de l'ancien style au nouveau eût occasionné beaucoup d'erreurs qu'il eût été presque impossible d'éviter malgré l'attention la plus scrupuleuse.

J'ai fait usage dans la narration du temps civil; et dans les tables du journal du temps astronomique, sans le diviser en deux parties de 12 heures avant et après midi; mais en comptant de suite 24 heures d'un midi à l'autre. Ainsi, la 10^e heure est 10 heures du soir, et la 22^e, 10 heures du matin. Plusieurs marins anglais ont suivi cette dernière méthode même dans la relation de leurs voyages, quoiqu'elle me paraisse

mieux employée dans les tables du journal. Le temps civil semble en effet devoir être préféré dans la partie historique , comme étant plus à la portée du plus grand nombre des lecteurs.

La longitude est comptée , du méridien de l'observatoire de Greenwich , de manière que , depuis Cronstadt jusqu'au méridien de Greenwich , elle est orientale et ensuite occidentale jusqu'à ce que nous ayons eu parcouru la circonférence du cercle , et enfin de nouveau orientale jusqu'à notre arrivée à Cronstadt. On n'aurait sans doute pas pu me blâmer si , dans le cours de mon voyage , j'avais compté mes longitudes du méridien de Saint-Pétersbourg , puisque je n'eusse fait que suivre l'exemple de plusieurs voyageurs qui ont pris pour premier méridien celui de la capitale , ou de quelqu'autre ville importante de leur pays : mais il y a déjà tant de ces premiers méridiens , qu'il m'a paru mauvais d'en augmenter le nombre. Les Anglais ayant la navigation la plus étendue , ayant fait les voyages maritimes les plus remarquables ,

et publié les ouvrages les plus importants en ce genre , il me semble que tous les marins devraient adopter leur méridien , de préférence même à celui de l'Ile de Fer ou de Paris : ce dernier est plus convenable pour l'astronomie , par la même raison que le méridien de Greenwich l'est davantage pour la marine. Quant au méridien de l'Ile de Fer , il rentre proprement dans celui de Paris. Au reste , le choix du premier méridien importerait peu , si l'on pouvait s'entendre pour n'en adopter qu'un seul. Les Anglais calculent la longitude de leur méridien de Greenwich ; les Français , de Paris ; les Espagnols , tantôt de Cadix , tantôt du Pic de Ténériffe ; les Portugais comptent aussi de ce pic , tandis que leurs éphémérides sont calculées sur le méridien de Coïmbre ; les Danois prennent Copenhague ; les Suédois , Upsal et Stockholm ; les Allemands , l'Ile de Fer ; les Hollandais , ou l'Ile de Fer ou le Pic de Ténériffe ; les Américains , Philadelphie et Washington ; en Russie , on prend indifféremment Greenwich , l'Ile de Fer ou Paris. Il est

extrêmement difficile d'éviter les erreurs dans les réductions continuelles des différens méridiens : aussi sont-elles fréquentes. Je connais des cartes, d'ailleurs très-bonnes , où la réduction des méridiens a occasionné des erreurs très-dangereuses pour la sûreté des navigateurs. Ma propre expérience m'a appris combien cette réduction continuelle des méridiens est pénible et occasionne facilement des erreurs. Enfin , la manière de compter la longitude en produit : les uns comptent la longitude orientale ou occidentale jusqu'à 180 degrés , et de là vont ensuite en rétrogradant. La position des îles ou des écueils dans le voisinage de ce point de retour peut donc être facilement dérangée de quelques degrés. Quoique cet objet puisse paraître insignifiant à la plupart des lecteurs , il ne l'est certainement pas pour les marins.

Les rhumbs du compas sont constamment corrigés d'après l'observation de la déclinaison de l'aiguille , excepté lorsqu'il est dit expressément que ce sont ceux du compas.

Les milles sont toujours les petits milles maritimes de 60 au degré.

Les brasses , employées pour déterminer la profondeur de la mer , sont de six pieds anglais.

Les hauteurs du baromètre sont en pouces anglais divisés en dixièmes et centièmes parties.

Le thermomètre est celui de Réaumur au mercure.

La déclinaison de l'aiguille aimantée est toujours conclue , d'après les observations d'amplitude et d'azimut du soleil le matin et le soir , quoique dans les tables du journal cette déclinaison se trouve réunie aux autres observations faites à midi. Au reste , on pourrait fort bien , sans commettre une erreur considérable , prendre cette déclinaison pour le point que donne la longitude et la latitude méridiennes du vaisseau.

J'entends par *effet des courans* , auquel est consacrée une colonne particulière de la table du journal , la différence journalière entre la latitude et la longitude calculées d'après la marche du vaisseau et celles qui

résultent des observations. Lorsque cette différence n'est que de quelques milles , on peut bien ne pas l'attribuer aux courans , surtout quand les observations de deux jours consécutifs diffèrent en sens contraire du calcul de la marche du vaisseau : aussi n'ai-je indiqué que par un trait , sur la colonne , les jours où , malgré la différence entre les observations et la marche du vaisseau , je n'ai osé admettre de courant. Mais lorsque la différence entre les observations et la marche du vaisseau se maintient dans la même direction plusieurs jours de suite , j'ai cru pouvoir attribuer alors cette différence , même d'un petit nombre de milles , à l'effet des courans plutôt qu'à une faute de calcul dans la marche du vaisseau.

Les cartes ont été dressées sous ma direction par M. Horner , astronome ; MM. Löwenstern et Billingshausen , lieutenans. La partie astronomique du relevé des côtes est particulièrement due à M. Horner , qui n'a pas moins pris une part très - active aux travaux trigonométriques de MM. de Löwenstern et Billingshausen.

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE.

INTRODUCTION.

Observations générales sur le commerce de la Russie dans le courant du dernier siècle. — Aperçu des voyages maritimes des Russes et de leurs découvertes dans l'Océan septentrional. — Voyages des capitaines Behring , Tchirikoff , Spangberg , Walton , Schelting , Synd , Krenitzin , Levacheff , Laxman , Billings et Sarytcheff. — Origine du commerce russe des pelleteries , et son histoire abrégée. — Compagnie Russe-Américaine. — Première idée du voyage.

DANS le grand nombre d'événemens glorieux pour la Russie , qui ont eu lieu depuis le commencement du règne de Pierre-le-Grand , la découverte du Kamtchatka (1) et des îles Aléoutiennes (2), est un des plus mémorables par son influence , quoique tardive , sur le commerce de l'empire. La possession du Kam-

(1) En 1696.

(2) En 1741.

tchatka, surtout, a beaucoup contribué à faire sortir la nation de cet état de langueur où la tenait la politique des peuples commerçans de l'Europe, qui n'avaient peut-être pas vu sans inquiétude les Russes tenter de semer dans un champ nouveau pour eux, quoiqu'il fût leur propriété. Les moyens commerciaux de la Russie sont immenses, et si quelques obstacles se présentent encore à leur entier développement, ils sont loin d'être invincibles : le monarque n'a qu'à *vouloir*, et bientôt ils seront entièrement levés.

Ce fut sans doute une des plus judicieuses conceptions de l'immortel Pierre-le-Grand, d'appeler dans ses Etats les marchands étrangers, pour donner l'impulsion au commerce de l'empire. La profession de négociant avait été anciennement très-considérée chez les Russes (1); mais au commencement du dernier

(1) Les gros négocians (*gosti*) jouissaient alors de beaucoup de privilèges qu'ils ont perdus peu à peu. Ils étaient employés aux ambassades, ils étaient admis à la table des princes; leurs demandes étaient accueillies avant celles des autres créanciers de l'Etat; ils ne payaient presque aucun impôt, étaient exempts de logemens militaires, n'étaient pas obligés de prêter serment eux-mêmes, mais un de leurs serviteurs pouvait le prêter pour eux; ils n'étaient soumis qu'à la juridiction du czar ou du boyar qu'il avait nommé à cet effet, etc., etc.

siècle, les choses étaient bien changées. Les plus forts négocians n'avaient presque aucune idée du commerce étranger, que Pierre I^{er} voulait introduire dans son empire, en fondant une marine. Ils avaient donc besoin de guides pour les diriger et leur communiquer des connaissances, sans lesquelles il est impossible de former de grandes entreprises. Il fallait aussi détruire les préjugés de la noblesse contre le commerce, et rien ne pouvait mieux faire atteindre ce but, que de voir des étrangers, qui sans être nobles, attiraient pourtant l'attention du monarque et recevaient même souvent des marques de sa considération. En un mot, il fallait anoblir aux yeux de la nation l'état de commerçant. Pierre I^{er} y mit la première main, et ses successeurs ont plus ou moins secondé ses vues. Il est vrai que, malgré les efforts des souverains, plusieurs circonstances les ont empêchés de donner une grande extension au commerce national, quoique les négocians aient gagné de plus en plus en considération. Il était réservé au monarque actuel d'achever ce que Pierre I^{er} avait si heureusement commencé, et de secouer complètement le joug des étrangers, qui, après avoir amassé des richesses en Russie, les emportent dans leur pays : ils enlèvent ainsi à l'empire des capitaux considérables, qui restèrent dans le

pays lorsque les indigènes, suffisamment encouragés, pourront développer leur activité. Cette qualité dans un empire comme la Russie, gouverné par la volonté d'un seul, a besoin d'être excitée par la sagesse du monarque. Aussi sous le gouvernement de notre excellent prince, qui n'emploie sa puissance qu'à faire le bonheur de ses sujets, voyons-nous tous les jours des preuves de ses efforts pour atteindre un but si désirable.

Les étrangers ont été pendant plus de cent ans les maîtres du commerce de la Russie, et sans la possession du Kamtchatka, et de la côte nord-ouest de l'Amérique, il eût fallu bien des années encore pour leur en enlever quelque portion ; mais depuis la conquête de ces pays, dont le commerce est exclusivement dans les mains des habitans du nord-est de la Russie, ceux qui habitent la partie occidentale de ce vaste empire ont acquis, plutôt même qu'on ne l'eût cru vraisemblable, les moyens d'opérer ce changement avantageux.

Quoique mes lecteurs n'ignorent pas sans doute l'histoire des découvertes des Russes et de leurs voyages dans le Grand Océan septentrional, je crois cependant qu'un aperçu de ces événemens ne leur paraîtra pas sans intérêt.

En 1716, Pierre-le-Grand fit partir d'Okhotsk un vaisseau pour le Kamtchatka. Ce fut le pre-

mier essai d'une communication directe par mer avec cette presqu'île , bien préférable au long et pénible trajet par terre.

Il fit reconnaître à peu près dans le même temps les îles Kouriles. Enfin , quelque temps avant sa mort, arrivée en 1725, il arrêta le plan de la première expédition, dont Behring eut le commandement. Son génie prévoyait combien ces pays éloignés pourraient être utiles un jour à son vaste empire. Aussi mit-il un soin particulier à en acquérir une connaissance exacte. Il n'avait pas moins à cœur de faire décider la question de savoir si l'Amérique tenait à l'Asie, qui alors n'était pas résolue. Pendant son séjour en Hollande, en 1717, on l'avait sollicité de s'en occuper, et l'Académie des Sciences de Paris, dont il était membre, lui avait transmis aussi des observations à ce sujet. Behring , accompagné des lieutenans Tchirikoff et Spangberg , fit deux voyages. Dans le premier, en 1728, il s'avança jusqu'au Cap Serdtzé-Kamen, par 67° 18' de latitude nord, qu'il regarda comme l'extrémité de l'Asie. Dans le second voyage, qui eut lieu l'année suivante, il se dirigea vers l'est, dans l'espoir de découvrir l'Amérique, qu'il ne vit cependant pas. Le but de ces deux expéditions fut donc entièrement manqué. L'impératrice Anne signala son règne par les préparatifs d'un nou-

veau voyage, qui eut des résultats très-importans, tels que la découverte des îles Aléoutiennes, et celle de la côte occidentale de l'Amérique. Peut-être devait-on en attendre de plus grands encore. En effet, neuf années consécutives avaient été employées à ces préparatifs, qui coûtèrent des sommes immenses, sans compter les pertes en hommes et en matériaux, occasionées par le transport jusqu'à Okhotsk, des objets destinés à la construction des vaisseaux.

Behring fut encore nommé chef de cette expédition, et Tchirikoff eut le commandement du second vaisseau. On mit à la voile en 1741. Steller accompagna Behring en qualité de naturaliste, et Delisle de la Croyère s'embarqua comme astronome, avec Tchirikoff. Celui-ci découvrit la côte d'Amérique par 56° de latitude. Behring, qu'une tempête avait séparé de son compagnon, se trouvait alors par $58^{\circ} 28'$. A son retour vers le Kamtchatka, son vaisseau échoua sur une île qui porte maintenant son nom; il y mourut bientôt après.

En 1758 et 1759, les lieutenans Spangberg, Walton et Schelting, firent voile pour les îles Kouriles et le Japon. Une tempête les sépara à leur second voyage, en 1759; ils touchèrent à plusieurs points des côtes du Japon : Spangberg et Schelting par $38^{\circ} 41'$ et $38^{\circ} 25'$ de la-

itude; Walton par $38^{\circ} 17'$. Ce dernier suivit la côte jusqu'à $33^{\circ} 48'$. Spangberg visita les Kouriles jusqu'à Iesso ou Matmaï, et dressa à son retour une carte de cet archipel : elle contient 22 îles, dont on reconnaît à peine quelques-unes aujourd'hui, par l'inexactitude des indications et des relèvemens. Spangberg et Schelting furent expédiés de nouveau en 1741, pour déterminer si le Japon et le Kamtchatka se trouvaient sous le même méridien; car on doutait que Spangberg et Walton eussent réellement vu le Japon : on était persuadé, au contraire, qu'ils s'étaient trompés, et avaient pris pour ce pays les côtes de la Corée. Ce second voyage n'eut aucun succès; le vaisseau de Spangberg fut forcé par des voies d'eau de rentrer dans le port. Cependant son compagnon Schelting reconnut l'embouchure du fleuve Amour. Au reste, quand on eut vérifié, par la suite, la différence de longitude que Spangberg et Walton avaient trouvée entre le Kamtchatka et le Japon, on fut convaincu que dans leur premier voyage ils avaient en effet reconnu les côtes du Japon. Dans l'intervalle qui s'est écoulé entre le voyage de Spangberg et celui de Laxman le jeune, qui reconduisit, par les ordres de l'impératrice Catherine, le Japonais Kodoju dans sa patrie, les îles Kouriles et Iesso ont été vi-

sitées par plusieurs vaisseaux marchands russes, mais sans qu'il en soit résulté le moindre avantage pour les sciences ni même pour le commerce.

En 1743 et 1744, le lieutenant Khmiteffskoi reconnut toutes les côtes depuis Okhotsk jusqu'au Kamtchatka (1).

En 1764, M. Synd, lieutenant de la marine impériale, partit d'Okhotsk par ordre de l'impératrice Catherine, pour un voyage de découvertes entre l'Asie et l'Amérique. Il revint en 1768, après avoir découvert l'île de Saint-Matvei (Mathieu) (2), et la grande île de Saint-Laurent, que Cook a nommée île de *Clerke* (3).

En 1768, le capitaine Krenitzin et le lieutenant Levacheff, firent voile de *Nijneï-Kamtchatsk*, pour reconnaître plus exactement la chaîne des îles Aléoutiennes, et en déterminer astronomiquement les positions. Ces deux officiers exécutèrent cette commission avec beau-

(1) Introduction au voyage de Sarytcheff.

(2) Le cap que Cook a nommé *Upright*, par 60° 17' de latitude, et 187° 30' de longitude orientale, appartient probablement à l'île de Saint-Mathieu, que Cook a nommée île de Gore.

(3) Cette grande île Saint-Laurent est probablement ce que Synd a pris pour un amas de plusieurs îles que l'on n'a point retrouvées.

coup d'intelligence. Krenitzin eut le malheur de se noyer en retournant au Kamtchatka.

En 1785, on prépara une nouvelle expédition sous le commandement de l'Anglais Billings. On a deux relations de ce voyage, qui ne fut terminé qu'en 1795 : la première en anglais, publiée par Sauer, secrétaire de Billings ; la seconde en russe, dont l'auteur est M. Sarytcheff, aujourd'hui vice-amiral. Cette dernière contient tous les détails nautiques : comme ces ouvrages se trouvent entre les mains du public, je m'abstiendrai de prononcer sur cette expédition. Il me semble cependant qu'elle n'a pas répondu à l'attente générale, et moins encore aux frais immenses qu'elle a coûtés au gouvernement, pendant les dix années qu'elle a duré. Il y avait dans la marine russe plusieurs officiers russes qui l'eussent pu terminer avec plus de gloire. Tout ce qui est résulté d'utile de ce voyage est dû uniquement à M. Sarytcheff qui, seul, possédait les connaissances nécessaires à un marin. Sans ses soins actifs, la Russie n'aurait peut-être pas une seule carte de cette expédition.

L'effet que le troisième voyage de Cook produisit sur le génie spéculatif des commerçans anglais, qui s'empressèrent aussitôt d'envoyer des expéditions à la côte nord-ouest de l'Amérique pour y chercher ces peaux de loutre

marine (dont leur séjour à Macao leur avait fait connaître le prix en Chine); ce même effet, dis-je, avait déjà eu lieu sur les commercans russes quarante ans auparavant , lorsque Behring et Tchirikoff découvrirent les îles Aléoutiennes et les côtes de l'Amérique. Depuis cette époque, ces commercans avaient fait , à leurs frais , plusieurs voyages dans ces parages pour y chercher des pelleteries et particulièrement des peaux de loutre marine, qu'ils négociaient avec un très-grand profit sur les frontières de la Chine. Il s'établit ainsi une branche de commerce qui, malgré le défaut d'encouragement et les peines incroyables qu'elle occasionait, et qui auraient rebuté tout autre que des Russes, était devenue assez lucrative pour que le nombre de vaisseaux qu'on y employait allât toujours en augmentant. Je ne m'étendrai pas davantage sur ces voyages dont on peut lire les détails dans les ouvrages de Pallas et de Coxe. Je remarquerai seulement que, depuis 1745, on les a continués avec des gains considérables : car toutes les espèces de fourrure , et surtout les belles peaux de loutre marine, sont un besoin indispensable pour les Chinois efféminés. Ils changent de vêtemens à la moindre variation de température, et portent en hiver des pelisses à Canton même, qui est situé sous le tropique. Ce commerce eût été bien plus avantageux

aux commerçans russes , si le gouvernement leur eût accordé son appui , les eût aidés à construire de meilleurs vaisseaux , leur eût fourni des capitaines plus habiles. Privés de marins expérimentés , on a vu chaque année périr un tiers des navires expédiés ; cependant les expéditions avaient augmenté successivement ; il partait annuellement de nos ports jusqu'à vingt navires. Une augmentation aussi extraordinaire n'eut pas les suites qu'on devait en attendre. Il est même vraisemblable que , sans l'intervention de Chelikhoff , que l'on peut regarder avec raison comme le fondateur de la Compagnie Américaine actuelle , ce commerce eût été anéanti en très-peu de temps par les mauvaises mesures de ceux qui y prenaient part. Chaque navire équipé pour la chasse des animaux à fourrure , avait ses propriétaires distincts qui , sans pitié , ni pour les habitans des îles Aléoutiennes qu'ils traitaient inhumainement , ni pour les animaux qu'ils chassaient à toute outrance , enfin sans prévoyance pour l'avenir , ne pensaient qu'à compléter promptement leur chargement et à retourner le plus tôt possible à Okhotsk. Il en résulta une si grande destruction de ces précieux animaux , que l'on eut bientôt lieu de craindre que ce commerce ne cessât entièrement.

Convaincu de l'urgente nécessité de mettre un terme à ces dévastations , Chelikhoff fit les

plus grands efforts pour réunir en une seule compagnie tous les intéressés à ce commerce , afin de le conduire à l'avenir avec prudence et mesure , d'après un plan qu'il avait rédigé. Toutes ses démarches pour y parvenir avaient été long-temps infructueuses, lorsqu'enfin il parvint en 1785 à s'associer les frères Golikoff. Leurs capitaux réunis les mirent à même d'équiper plusieurs navires que l'entreprenant Chelikhoff conduisit lui-même. On forma un établissement sur l'île Kodiak , qui sert encore aujourd'hui d'entrepôt pour le commerce d'Amérique. Placée à une distance égale des îles Aléoutiennes et du Kamtchatka à l'ouest , des côtes d'Amérique à l'est, nulle situation n'est en effet plus convenable. Ce commerce , ainsi conduit , rapporta de grandes richesses. L'heureux succès de cette association engagea plusieurs négocians à se réunir à ces associés. Il en résulta la Compagnie d'Amérique actuelle.

Ce commerce une fois établi sous la direction de Chelikhoff, on forma sur presque toutes les îles Aléoutiennes des comptoirs protégés par de petits forts ; le siège principal de la Compagnie fut fixé à Irkoutsk , dont la position est très-convenable pour les communications entre la Russie orientale et occidentale. Cependant , quelque considérables que fussent devenus les moyens de la Compagnie , elle n'avait

pas encore attiré l'attention et encore moins les faveurs du gouvernement : elle paraissait plutôt simplement tolérée que formellement autorisée ; en sorte que son existence était toujours assez précaire. La manière irrégulière dont ce genre de ce commerce avait été exercé, la conduite injuste et cruelle des marchands russes envers les malheureux habitans des îles de l'Amérique, dont les plaintes étaient parvenues jusqu'à la capitale, avaient soulevé tant et de si puissans ennemis, que Paul I^{er} résolut d'abolir la Compagnie pour mettre fin à un trafic aussi révoltant. Cette résolution eût été certainement effectuée sans l'intervention de M. de Resanoff (qui depuis a été envoyé au Japon en qualité d'ambassadeur). Il avait épousé la fille de Chelikhoff qui lui avait apporté en dot une assez grande quantité d'actions de la Compagnie, dont la valeur dépendait des gains ou des pertes du commerce. Il parvint, par son activité et par le moyen de ses connaissances, à si bien disposer l'empereur en faveur de la Compagnie, que ce prince rejeta toutes les représentations qu'on lui adressa contre elle, la confirma au contraire formellement en 1799, et lui accorda de grands privilèges. Alors le siège principal de la Compagnie fut transféré d'Irkoutsk à Saint-Pétersbourg, et son commerce commença à acquérir une grande importance.

La compagnie prit des mesures dont le succès prouva la justesse. On envoya, par exemple, aux côtes de l'Amérique, un Anglais habile qui était en même temps constructeur et pilote. On fournit aux officiers les meilleures cartes et relations de voyages, les instrumens nautiques et astronomiques les plus nécessaires, et plusieurs livres de navigation. Aussitôt que l'empereur Alexandre fut monté sur le trône, il s'intéressa vivement à la compagnie, y prit même des actions, et excita ainsi plusieurs grands de l'empire à l'imiter. Assurée par là d'une protection durable, la Compagnie travailla avec zèle, sous la direction du comte Romanzoff, à donner à son commerce, si longtemps négligé, une forme entièrement nouvelle.

Il était naturel de commencer par les colonies. Nouvellement formées dans un pays inculte et dénuées de tout, elles ne pouvaient subsister si on ne les soutenait d'une manière efficace en leur procurant, au meilleur marché possible, les choses nécessaires à leur entretien. Le pain est une des plus importantes, puisqu'on ne cultive aucune plante céréale ni dans les îles Aléoutiennes, ni sur les côtes d'Amérique. Il fallait en outre mettre ces établissemens dans un meilleur état de défense, construire des vaisseaux plus solides, les mieux équiper en agrès, en ancres et en câbles, dont dépend

si souvent leur sûreté ; il fallait enfin leur donner des matelots et des pilotes habiles. Tout cela ne pouvait s'obtenir si l'on n'établissait en même temps une communication directe entre la Russie européenne et ses colonies , qui , jusqu'alors , n'avaient pu être pourvues des objets de stricte nécessité que par la voie d'Iakoutsk et d'Okhotsk. Le grand éloignement et le transport extrêmement pénible des marchandises , ainsi que des objets de première nécessité pour lesquels on employait annuellement au-delà de 4000 chevaux , les rendaient excessivement chères. Par exemple , un poud de trente-trois livres de farine de seigle qui , dans les provinces orientales de la Russie européenne , ne coûte ordinairement qu'un demi-rouble , revenait à Okhotsk à huit roubles. Un stof d'eau-de-vie s'y vendait 20 et souvent jusqu'à 40 et 50 roubles , et tout enfin dans cette proportion. Ces marchandises étaient quelquefois pillées en chemin , et il n'en parvenait qu'une petite partie à Okhotsk. Le transport des ancres et des câbles était presque impraticable. Cependant la nécessité avait fait recourir à des moyens dont les suites étaient fréquemment très-funestes. On coupait les câbles en morceaux de 7 à 8 huit brasses , que l'on réunissait à Okhotsk : on y conduisait également les ancres par pièces que l'on soudait à leur

arrivée. Quelque difficile et coûteux que fût le transport jusqu'à Okhotsk, il l'était encore davantage de ce port aux îles et aux côtes d'Amérique. La construction défectueuse des navires, l'ignorance de leurs capitaines, les dangers de la navigation dans une mer très-orageuse occasionaient annuellement la perte de plusieurs bâtimens. Il était donc absolument nécessaire pour que ce commerce fût plus avantageux et prît à l'avenir plus d'extension, que les navires partissent de la mer Baltique et se rendissent directement à la côte nord-ouest de l'Amérique en doublant le Cap-Horn ou le Cap-de-Bonne-Espérance. La première tentative fut faite en 1803.

Il importe sans doute fort peu au public de savoir qui a proposé le premier cette expédition ; toutefois je pense qu'il est bon de rapporter en peu de mots quelques faits qui lui sont relatifs.

Le peu d'extension du commerce extérieur de la Russie était depuis plusieurs années l'objet constant de mes méditations. Mon désir de contribuer à le débarrasser de ses entraves, était aussi ardent que mon espoir de le voir s'accomplir était faible : car ni mes talens, ni ma position ne me permettaient de compter sur quelque succès. Lorsque je servais dans la marine anglaise de 1793 à 1799, l'import-

tance du commerce anglais aux Indes et à la Chine avait singulièrement éveillé mon attention. Il ne me paraissait pas impossible de voir la Russie y prendre part. Plusieurs nations de l'Europe ont entrepris successivement ce commerce, et celles qui s'y sont livrées avec plus d'ardeur sont parvenues à un haut degré de prospérité. Tels furent d'abord les Portugais, ensuite les Hollandais, et c'est aujourd'hui le tour de la nation britannique. Pourquoi, me disais-je, la Russie ne ferait-elle pas aussi ce commerce avantageux, sans même avoir d'établissements dans ces pays, si riches en produits de toute espèce ? Un des plus grands obstacles est le manque d'hommes en état de bien conduire des vaisseaux marchands pendant une longue navigation. Les officiers de la marine impériale sont les seuls qu'on pourrait y employer ; mais, à l'exception de quelques Anglais, aucun n'est allé dans la mer des Indes. Je résolus donc d'y faire un voyage. M. le comte de Voronzoff, alors ambassadeur en Angleterre, m'en procura les moyens. Au commencement de 1797, je m'embarquai sur un vaisseau de ligne, destiné pour le Cap-de-Bonne-Espérance ; de là je me rendis aux Indes. J'y restai un an entier ; et pour connaître la navigation dangereuse des mers

chinoises, à défaut d'un vaisseau de guerre, je montai sur un bâtiment marchand.

Le commerce de la Russie européenne avec les Indes et la Chine, avait occupé jusqu'alors toutes mes pensées; un incident leur donna bientôt une autre direction, et c'est à cet incident que je puis attribuer mon second voyage. Pendant mon séjour à Canton, il y arriva un petit bâtiment, d'environ cent tonneaux, commandé par un Anglais, venant de la côte nord-ouest de l'Amérique. Il avait été équipé à Macao, et son absence n'avait duré que cinq mois. Sa cargaison, composée uniquement de pelleteries, fut vendue 60,000 piastres. Je savais que mes compatriotes faisaient avec la Chine un commerce important des productions des îles Aléoutiennes et de la côte nord-ouest de l'Amérique; mais ils transportaient d'abord leurs pelleteries à Okhotsk, d'où elles étaient expédiées à Kiakhtha; ce qui exigeait deux ans et quelquefois plus. Je savais aussi que plusieurs de leurs vaisseaux richement chargés, périssaient chaque année sur l'Océan oriental; je pensai donc qu'on obtiendrait un très-grand avantage, si des îles Aléoutiennes et des côtes nord-ouest de l'Amérique, on allait directement à Canton. Ces idées, qui n'étaient pas neuves sans doute, me paraissaient claires; et comme elles n'étaient point encore venues aux

membres de la compagnie, je me proposai de les leur exposer dès l'instant de mon arrivée en Russie.

Pendant ma traversée de la Chine en Europe, je m'occupai d'un mémoire que je me proposais de présenter à M. de Soïmonoff, alors ministre du commerce, et dont j'avais entendu vanter les connaissances et le patriotisme éclairé. J'exposais avec force dans mon écrit tous les avantages auxquels la Russie renonçait, en laissant aux étrangers la possession tranquille de son commerce. J'indiquais ensuite les moyens de lever la difficulté relative aux officiers et matelots des vaisseaux marchands, en proposant d'adjoindre aux six cents cadets de la marine impériale, tous gentils-hommes, cent autres jeunes gens d'une classe inférieure, destinés uniquement à la marine marchande, mais qui seraient élevés absolument sur le même pied que les autres. Il me paraissait évident qu'on obtiendrait par ce moyen d'excellens marins, qui, après avoir été suffisamment instruits dans la théorie, acquerraient ensuite l'expérience et la pratique sur les vaisseaux marchands. J'invitais particulièrement les capitaines de vaisseaux de guerre à fixer leur attention sur les jeunes matelots, et dès qu'ils découvriraient le germe du talent chez l'un d'eux, à s'empresse de le recom-

mander aux autorités supérieures, pour qu'il fût placé dans l'école; cette mesure devait produire infailliblement des hommes utiles à leur patrie. Un Cook, un Bougainville, un Nelson, ne seraient jamais devenus la gloire de leur pays, si l'on n'eût considéré que leur naissance. J'exposais ensuite succinctement, dans mon mémoire, l'état du commerce des pelleteries chez nous, et je montrais toutes les difficultés qu'avaient à surmonter les hommes intrépides qui s'y livraient : je faisais voir combien il serait avantageux à l'empire que le gouvernement voulût bien les protéger. Je proposais en conséquence d'expédier de Cronstadt aux îles Aléoutiennes et à la côte nord-ouest de l'Amérique, deux vaisseaux chargés de matériaux suffisans pour construire et équiper des navires, d'y transporter en même temps des constructeurs et des ouvriers de tout genre; de même qu'un professeur de navigation, des cartes marines, des livres, des instrumens nautiques et astronomiques; en un mot, tout ce qui pourrait mettre les commerçans en état de construire de bons vaisseaux dans leurs colonies, et d'en confier la conduite à des hommes habiles (1). C'est sur ces bâtimens, construits

(1) J'ai appris depuis, par expérience, que les difficultés de construire des vaisseaux aux îles Aléoutiennes et à

sur les lieux, qu'ils transporteraient désormais leurs pelleteries à Canton, sans néanmoins discontinuer le commerce par Kiakhita, avec les Chinois. Le produit de la vente des pelleteries à Canton devrait être employé à acheter des marchandises chinoises, qui seraient transportées en Russie sur des vaisseaux expédiés de la Baltique à Canton, ou sur les mêmes vaisseaux qui auraient apporté les pelleteries des colo-

la côte d'Amérique, ou même à Okhotsk, sont beaucoup trop grandes, lors même qu'on y transporterait des chantiers de la Russie tous les matériaux nécessaires. Je préférerais y envoyer directement des ports de la Baltique de petits navires construits exprès pour la commodité du commerce. Le fret des marchandises qu'ils porteraient dédommagerait amplement des frais qu'ils auraient occasionnés. Ces expéditions auraient d'ailleurs l'avantage de former, dans leur longue navigation, des marins expérimentés, qui seraient d'une grande utilité pour la sûreté des vaisseaux de la compagnie, surtout dans ces parages, où, faute de matelots, ils sont conduits par d'ignorans promuchleniks (chasseurs de pelleteries). En général, je regarde une communication continuelle entre les ports européens de la Russie, ses colonies américaines et Canton, comme le seul moyen de faire fleurir la compagnie, en supposant toutefois que le gouvernement juge nécessaire de conserver les établissemens de la côte nord-ouest de l'Amérique et le système d'un commerce actif. Quoi qu'il en soit, toute nouvelle entreprise de la part de la compagnie doit être nécessairement précédée d'une nouvelle organisation de cette société.

nies de la côte d'Amérique. Dans le cas où leur chargement ne serait pas complet, ces vaisseaux, à leur retour en Europe, pourraient s'arrêter à Manille, à Batavia, ou sur la côte des Indes, pour y acheter des marchandises d'un débit sûr et avantageux en Russie. De cette manière, on ne serait plus obligé de payer de grosses sommes aux Anglais, aux Suédois et aux Danois, pour les produits de l'Inde et de la Chine. On serait, au contraire, bientôt en état de fournir ces mêmes marchandises à l'Allemagne septentrionale, à meilleur marché qu'eux, puisque l'armement de leurs navires est beaucoup plus coûteux que celui des navires russes, et qu'ils ne peuvent, en grande partie, faire le commerce qu'argent comptant. La compagnie russe-américaine s'élèverait infailliblement avec le temps à un tel degré d'importance, que les petites compagnies des Indes en Europe ne pourraient plus soutenir la concurrence. Tel était à peu près le contenu de mon mémoire.

A peine arrivé en Russie, je voulus présenter moi-même mon mémoire à M. de Soïmonoff; mais la permission de me rendre à Saint-Petersbourg ne me fut point accordée. Sur ces entrefaites, M. de Soïmonoff, le ministre le plus éclairé dans sa partie que la Russie ait eu jusqu'alors, fut remplacé par le prince Gagarin.

Malgré ce changement, j'étais toujours dans l'intention de faire passer mon mémoire à M. de Soïmonoff, persuadé que s'il partageait mes idées, il aurait encore assez de crédit pour contribuer à les faire exécuter; mais il quitta Saint-Pétersbourg, et mourut bientôt après. Le comte Koucheleff était alors ministre de la marine; je me déterminai à lui remettre mon mémoire; mais ne pouvant le lui présenter en personne, je lui en fis parvenir un extrait. La réponse que je reçus m'ôta toute espérance. Mes efforts pour intéresser des particuliers à mes spéculations, ne furent pas plus heureux. Enfin l'empereur Alexandre parvint au trône, et l'amiral Mordvinoff ne tarda pas à avoir le porte-feuille de la marine. Ces heureux changemens réveillèrent mon espérance : je m'empressai de mettre mon mémoire en ordre, en le refondant presque en entier. Un séjour de deux années en Russie m'avait donné des lumières sur plusieurs points. Je l'adressai à l'amiral au mois de janvier 1802 : je fus d'abord assez incertain sur l'effet qu'il avait produit; mais enfin, au mois de mai, on me répondit que mes idées avaient obtenu l'entière approbation du ministre, et qu'il saisirait la première occasion favorable de mettre mon plan à exécution. Il avait communiqué ce mémoire au comte Romanzoff, qui venait de suc-

céder au prince Gagarin. Le comte approuva également mes vues, et les mesures que je proposais pour l'amélioration de notre commerce d'Amérique. Il fallait tout le zèle que ces ministres ont montré en cette occasion, pour faire avancer si promptement une entreprise qui, par sa nouveauté, devait naturellement trouver beaucoup d'oppositions. Je dois citer surtout le comte Romanof, qui, dès que le voyage fut décidé, mit tout le zèle possible à le faire exécuter. Le vif intérêt qu'il prit à l'entreprise ne s'est pas ralenti un seul instant. C'est encore lui qui, à notre retour, sollicita de Sa Majesté impériale, les récompenses dont on a gratifié tous ceux qui avaient fait partie de l'expédition (1). Qu'il me soit permis d'exprimer hautement notre juste reconnaissance. La munificence de l'empereur envers moi s'est étendue encore plus loin : il a daigné ordonner

(1) Les officiers des deux vaisseaux furent avancés. Les capitaines reçurent la décoration de l'ordre de Vladimir de la 3^e classe, avec une pension de 3,000 roubles; les lieutenans et les premiers médecins une de 1,000 roubles; celles des autres officiers étaient en proportion de leurs appointemens. Les savans de l'expédition obtinrent 300 ducats de pension à vie; les soldats, outre une pension annuelle de 50 à 75 roubles, la permission de quitter le service lorsqu'ils le jugeraient à propos.

que tous les frais de l'impression de mon Voyage, seraient payés par son trésor particulier.

Aussitôt que les deux ministres eurent arrêté l'exécution de mes plans, ils adressèrent un rapport à l'empereur, en le suppliant de m'appeler à Saint-Petersbourg. A mon arrivée, l'amiral Mordvinoff m'annonça, à ma grande surprise, que l'intention de l'empereur était que j'exécutasse moi-même les plans que j'avais présentés (1). J'avoue que je n'acceptai pas sans peine cette commission; car j'étais uni depuis quelques

(1) Un Anglais, nommé Mac-Meister, établi à Hambourg, vint à Saint-Petersbourg dans l'été de cette même année, dans le dessein de faire agréer ses services à la compagnie d'Amérique. Il offrait de conduire en Amérique un navire chargé de marchandises pour les colonies; et comme il était aussi constructeur de vaisseaux, il demandait que la construction de ceux de la compagnie en Amérique lui fût également confiée. Il proposait encore de faire un établissement sur l'île d'Ourop, une des Kouriles; il s'engageait de le diriger lui-même pendant plusieurs années, et le destinait à la pêche des baleines. Ce projet occupa beaucoup la compagnie; mais, après de longues négociations avec les directeurs, qui n'aboutirent à rien, Mac-Meister s'en retourna à Hambourg, en automne. Cet Anglais aurait certainement pu être très-utile à la compagnie: c'était, à ce qu'il paraît, un homme d'un génie entreprenant, très-habile mariin et très-honnête.

mois à une épouse chérie, et j'attendais bientôt le bonheur d'être père. Je n'avais plus rien à désirer : ma position était indépendante, et j'étais sur le point de quitter entièrement le service, pour passer le reste de mes jours dans la retraite, et jouir sans trouble de la félicité domestique. Si j'en avais cru mes affections, j'aurais refusé de me charger de la commission honorable qu'on voulait me confier; mais le ministre me déclara que l'on comptait sur mon consentement, et que dans le cas où je ne le donnerais pas, mes projets resteraient sans exécution. Je devais un sacrifice à ma patrie, et je le fis : je me décidai au voyage; résolution qui répandit pendant des années la douleur et la peine sur les jours de ma malheureuse épouse. Mille fois je me le reprochais amèrement : pouvais-je être insensible à ses larmes, que je vis couler pendant douze mois consécutifs? Etre utile à ma patrie, avait été l'objet constant de mes vœux; je le voyais prêt à se réaliser : cette idée me soutint dans ma résolution. L'espoir de terminer heureusement le voyage, ranima mon courage, et je commençai à m'occuper avec activité des préparatifs nécessaires.

CHAPITRE PREMIER.

PRÉPARATIFS DU VOYAGE.

Nomination du chef de l'expédition. — Achat des vaisseaux en Angleterre. — Ambassade au Japon décidée. — Arrivée des vaisseaux à Cronstadt. — Leur équipement. — L'empereur vient à bord des vaisseaux. — Ils vont en rade. — Inventaire des instrumens physiques et astronomiques. — Noms des officiers. — Choix des vivres et des habillemens. — Visite des ministres du commerce et de la marine au moment de mettre à la voile. — Changemens dans le chargement des vaisseaux. — Liste des officiers.

LE 7 août 1802, je fus nommé commandant des deux vaisseaux destinés pour la côte nord-ouest de l'Amérique. Je voyais avec plaisir l'enthousiasme que l'on montrait pour cette expédition; mais je n'en fus pas moins surpris d'apprendre que mon départ devait avoir lieu dans l'année. La chose me paraissait tout-à-fait impossible, puisque nous n'avions point encore de vaisseaux, et qu'il ne s'en trouvait en Russie aucun qui convînt à notre expédition. On voulait, disait-on, envoyer la cargaison à Ham-

1802.
Août.

1802.
Août.

bourg, y acheter les vaisseaux, et de là partir sans délai dans le courant d'octobre. Cette précipitation extraordinaire était peu propre à assurer le succès de l'entreprise. Aussi m'empressai-je d'adresser des représentations par écrit, sur le soin qu'il fallait apporter au choix des bâtimens et sur la nécessité de combiner l'époque du départ, avec les divers climats que nous avions à parcourir. On les trouva si justes, que le départ fut remis à l'été suivant.

La nomination du capitaine, qui devait sous mes ordres commander le second vaisseau, avait été laissée à ma disposition. Dans un voyage d'une aussi longue durée, dont l'objet était à la fois scientifique et commercial, qui, indépendamment des devoirs du service, exigeait des sentimens nobles et un abandon total de ses propres intérêts, mon choix devenait assez difficile. Il fallait qu'il tombât sur un homme dont le dévouement, la douceur et le désintéressement fussent invariables dans toutes les circonstances. Cet homme, je le trouvai dans le capitaine-lieutenant Lisianskoï. Il avait servi avec moi dans la marine anglaise en Amérique, et aux Indes pendant la dernière guerre, et s'était partout conduit en habile officier.

Le succès du voyage dépendant principalement des bonnes qualités des vaisseaux, il était

nécessaire d'apporter une prudence extrême à leur achat ; c'est pourquoi M. Lisianskoï, et le constructeur Kasoumoff, jeune homme très-instruit, allèrent au mois de septembre à Hambourg : mais, contre l'attente générale, ils n'y trouvèrent point de vaisseaux convenables. Sans perdre de temps, ils passèrent à Londres, seul endroit où l'on pût être sûr de rencontrer ce que l'on cherchait. Cependant, comme il fallait encore agir avec beaucoup de mesure, et ne conclure de marché qu'après le plus scrupuleux examen, la chose n'était pas très-facile. Aussi ne fut-ce qu'en février 1803, que l'on reçut, à Saint-Petersbourg, la nouvelle de l'acquisition de deux vaisseaux : l'un du port de 450 tonneaux, ayant trois ans de service ; l'autre de 370 tonneaux, construit depuis quinze mois. Ils coûtèrent 17,000 livres sterling, et les réparations nécessaires 5,000. On donna au premier le nom de *Nadiejeda* (l'*Espérance*), et à l'autre celui de *Néva*.

Au mois de janvier 1803, je partis de Reval, lieu de mon séjour ordinaire, pour me rendre à Saint-Petersbourg, afin de veiller à l'armement des vaisseaux. J'y fus accompagné par ma femme, qui, après avoir quitté son jeune enfant, devait supporter une séparation bien plus douloureuse. A peine arrivé, le gouvernement lia au plan de mon voyage un autre

1802.
Août.

1803.
Janvier.

1803.
Janvier.

projet, celui d'une ambassade au Japon. On y avait envoyé, en 1792, un ambassadeur, qui avait été beaucoup mieux reçu qu'on ne l'avait espéré. Il avait rapporté la permission, par écrit, d'y expédier annuellement, pour commercer à Nangasaky, un vaisseau qui devait ne pas avoir d'artillerie, et entrer uniquement dans ce port, sans quoi il serait traité en ennemi. Ce résultat incomplet fit soupçonner qu'on avait commis quelque faute d'étiquette, surtout en donnant si peu de pompe à l'ambassade ; d'ailleurs, la lettre adressée à l'empereur du Japon, était non pas de l'impératrice, mais simplement du gouverneur de la Sibérie, ce qui avait peut-être blessé la fierté du souverain du Japon. Le navire était entré non pas à Nangasaky, le seul port ouvert aux étrangers, mais dans un hâvre de la côte d'Iesso. Enfin, l'ambassadeur Laxmann n'était pas homme de cour ; il n'avait que le rang de lieutenant, et ses manières simples ne devaient pas avoir produit une impression favorable sur une nation soupçonneuse, qui, au jugement des Européens, fait plus d'attention à la magnificence extérieure, qu'au mérite intrinsèque.

Dix ans s'étaient écoulés, sans qu'on eût pensé à profiter de la permission accordée par l'empereur du Japon. Dans l'intervalle le commerce russe avait pris un grand essor, surtout

1805.
Janvier.

sous le règne d'Alexandre I^{er} ; ce qui rendait nécessaires des liaisons plus étroites avec les états de l'Orient. On résolut donc d'envoyer une nouvelle ambassade au Japon, en évitant de tomber dans les fautes commises précédemment. Comme on fit observer, dans le conseil tenu à cette occasion (1), que cette ambassade retarderait nécessairement d'une année le retour des vaisseaux, et qu'il en résulterait une diminution dans les profits du commerce, l'empereur ordonna que le bâtiment affecté à l'ambassade serait entièrement à son compte, permettant toutefois d'y charger autant de marchandises qu'on en pourrait placer sans incommoder l'équipage ; faveur qui dédommagerait suffisamment la Compagnie. Comme il n'était permis qu'à un seul bâtiment d'aborder à Nangasaky, on fixa les îles Sandwich pour point de séparation ; la *Nadiejeda* devait de là continuer sa route pour le Japon ; et, comme on pensait que l'affaire de l'ambassade n'exigerait pas plus de deux mois, on avait désigné le Kamtchatka ou Kodiak pour y passer l'hiver.

(1) Ce conseil était composé du comte Romanzoff, ministre du commerce, de l'amiral Tchitchagoff, qui, depuis quelques mois, avait remplacé l'amiral Mordvinoff dans le ministère de la marine, de M. de Resanoff, et des directeurs de la compagnie.

1803.
Janvier.

Quant à la *Néva*, elle devait aller directement aux colonies de l'Amérique, et hiverner à Kodiak. Dans l'été suivant, les deux vaisseaux ayant pris leur chargement, devaient aller à Canton, et ensuite revenir en Russie.

M. de Resanoff, dont il a été parlé dans l'introduction, fut nommé ambassadeur à la cour du Japon, et reçut, à cette occasion, l'ordre de Ste.-Anne, avec le titre de chambellan. On prépara des présens magnifiques pour le monarque japonais et pour ses ministres; et afin de gagner plus sûrement encore leur bienveillance, on résolut de reconduire dans leur patrie des Japonais qui, en 1796, avaient fait naufrage aux îles Aléoutiennes, et qui depuis 1797, se trouvaient à Irkoutsk. L'ambassadeur eut aussi la permission d'augmenter sa suite d'un certain nombre de jeunes gentils-hommes, en qualité de chevaliers d'ambassade. A la vue de cette jeunesse frivole, qui devait pour son seul plaisir faire le voyage aux frais du gouvernement, je ne pus résister au désir de prendre avec moi des sujets plus propres à contribuer aux progrès des sciences. Un long séjour dans l'hémisphère méridional, devait offrir à un astronome de fréquentes occasions de faire d'utiles observations. Le conseiller Tilésius de Léipsick, naturaliste distingué, avait été invité à faire partie de notre expédition,

1803.
Janvier.

dès l'automne précédent, par le comte de Manteufel, alors à Berlin. Deux peintres de l'Académie des arts de Saint-Pétersbourg devaient nous accompagner ; mais faute de place nous ne pûmes en prendre qu'un. Je hasardai alors de proposer l'admission d'un astronome. Le comte Romanzoff, plein de zèle pour les sciences, écrivit aussitôt au célèbre directeur de l'observation de Gotha, M. le baron de Zach, qui sans délai offrit un de ses élèves, M. Horner, de Zurich. Je saisis avec empressement l'occasion de témoigner publiquement ma reconnaissance à M. de Zach de son heureux choix. M. Horner est non-seulement recommandable par ses connaissances en astronomie, mais aussi par ses excellentes qualités, et je serai toujours fier de l'appeler mon ami.

Les vaisseaux destinés à l'expédition arrivèrent à Cronstadt le 5 juin 1803. Je les trouvai très-bien construits, et dans l'intérieur très-bien distribués. M. de Resanoff voulant faire, avec toute sa suite, le voyage sur mon vaisseau, je choisis la *Nadiejeda*, qui était le plus grand. Malgré les réparations déjà faites en Angleterre, il fallut encore changer deux vieux mâts et tous les agrès du navire ; opérations qui prirent beaucoup de temps. Sans l'obligeance et l'activité de M. Masoedoff, aujourd'hui amiral, et du capitaine Butchenskoï,

Juin.

1803.
Juin.

son adjoint, il nous eût été impossible d'achever ces travaux pendant notre séjour à Cronstادت, quoiqu'il ait été très-long. C'est un devoir pour moi de leur en témoigner ici ma reconnaissance.

Juillet.

Le 6 juillet, je pus enfin donner l'ordre de conduire en rade les deux vaisseaux, avec l'espérance de mettre à la voile en peu de jours; mais auparavant l'empereur voulut visiter ces bâtimens, qui allaient faire flotter pour la première fois le pavillon russe dans un voyage autour du monde. Après avoir tout examiné avec la plus stricte attention, ce monarque exprima son contentement, et s'entre tint avec les deux capitaines. Quant à moi, je m'estimai heureux de trouver une occasion aussi favorable d'épancher mon cœur et d'exprimer toute la sensibilité dont il était pénétré pour les faveurs insignes de Sa Majesté. Elle avait eu en effet l'extrême bonté d'accorder pour douze années, à ma femme, un revenu de 1,500 roubles; afin, ainsi que le dit si délicatement ce généreux prince, de me tranquilliser pendant mon absence sur le bien-être de ma famille. Cette grâce inattendue me fut d'autant plus précieuse, qu'un bienfait accordé à ma femme avait plus de valeur pour moi, que s'il l'eût été à moi-même.

M. Lisianskoï, en achetant les vaisseaux,

1863.
Juillet.

avait aussi pourvu à tout ce qui était nécessaire pour un si long voyage. Il avait surtout fait une ample provision des meilleurs antiscorbutiques, tels que tablettes de bouillon, essence de drêche, essence de sapin, levure de bière séchée, moutarde, etc., ainsi que des meilleurs médicamens dont le docteur Espenberg, médecin de mon vaisseau, lui avait envoyé la liste. J'avais six *garde-temps* ou chronomètres, dont quatre d'Arnold et deux de Pennington, vérifiés et réglés à Saint-Petersbourg par M. l'académicien Schubert qui voulut bien y sacrifier un temps précieux qu'il sait si bien employer à enrichir la plus sublime des sciences. Je ne puis assez lui en témoigner de reconnaissance.

Les instrumens astronomiques étaient tous de Troughton. Chaque vaisseau avait :

Un cercle à réflexion de 12 pouces anglais de diamètre avec un *nonius* de Mendoza et son pied.

Deux sextans de 10 pouces ; deux horizons artificiels, un théodolite, deux compas d'azimuths, un baromètre marin, un hygromètre, quelques thermomètres et un aimant artificiel.

J'avais aussi demandé une boussole d'inclinaison et une lunette achromatique de trois pieds de longueur pour les observations des occultations d'étoiles par la lune et des éclipses

1805.
Juillet.

des satellites de Jupiter. Troughton ne les avait pas envoyés ; mais je me les procurai à mon passage en Angleterre.

Les instrumens que M. Horner avait recus de Hambourg et ceux qu'il acheta depuis en Angleterre, étaient :

Une lunette méridienne portative, avec un cercle vertical, propre à mesurer les hauteurs, donnant 10 secondes, et un sextant à réflexion de 10 pouces, de Troughton ;

Un compteur.

Un appareil pour mesurer la longueur du pendule simple, d'après M. de Zach, avec des doubles cônes en argent et un compas micrométrique à verge ;

Un quart de cercle d'un pied et demi de rayon par Adams, avec deux divisions, l'une en 90 degrés, l'autre en 96, pouvant prendre la position verticale et la position horizontale ;

Une lunette méridienne de trois pieds de foyer, par Troughton ;

Une pendule astronomique, de Brookbanks ;

Un thermomètre, d'après Six, pour mesurer la température de l'Océan à diverses profondeurs, servant de supplément à une machine faite par un artiste russe, nommé Chechurin, et qui m'avait été donné par l'amiral Tschichagoff ;

Un baromètre portatif, de Troughton ;

Un électromètre, de Saussure ;
Un hygromètre, de Deluc ;
Un aréomètre d'après Fahrenheit, de Trou-
ghton ;
Deux boussoles.

Une excellente collection de cartes marines, jointe à une bibliothèque bien choisie, ne me laissait rien à désirer sur ce point : mais le trésor le plus précieux, dont nous étions redevables au zèle de M. de Zach, était une copie exacte des nouvelles tables de la lune de Burg, qui ont mérité à leur auteur le double prix de l'Institut de France. Il était réservé à notre expédition de faire le premier usage de ces tables. Leur admirable exactitude nous mit à même de déterminer constamment notre longitude à quelques minutes près ; tandis qu'en calculant d'après les tables de Mason, nous nous trouvions souvent différer d'un demi-degré avec les meilleures observations.

L'armement de notre vaisseau, étant le premier de ce genre qu'il ait eu lieu en Russie, me paraît mériter quelques détails, quoiqu'ils ne soient pas d'un intérêt égal pour tous les lecteurs.

Comme le choix de l'équipage était entièrement laissé à ma disposition, il me fut facile de le composer à mon gré. Je nommai pour mon premier lieutenant, le chevalier de Rat-

1805.
Juillet.

manoff. Il servait dans ce grade depuis quatorze ans, et avait presque toujours commandé un vaisseau de guerre. Son courage et son activité, dans la dernière guerre contre la France, lui avaient valu l'ordre de Ste.-Anne, deuxième classe. Mon second lieutenant fut M. de Romberg, dont je connaissais l'habileté; car il avait servi sur la frégate *la Néva* que je commandais. Je pris pour troisième lieutenant M. Golovatcheff, quoique je ne l'eusse jamais vu; mais il était généralement estimé, et jusqu'à sa malheureuse catastrophe à Sainte-Hélène à notre retour, je n'avais pas été un seul instant dans le cas de me repentir de mon choix. Je destinai la place de quatrième lieutenant à M. de Loewenstern. Il s'était retiré après avoir servi six années en Angleterre et dans la Méditerranée sous les amiraux Khannikoff, Kartzoff et Ouchakoff. L'état de paix ne convenant pas à son esprit actif, il était allé en France dans le dessein d'y prendre du service; mais dès qu'il eut avis de mon voyage, il se hâta de revenir, et trouva à Berlin la proposition de m'accompagner. Cet officier unit au plus aimable caractère les connaissances les plus étendues dans l'art nautique. Le baron de Billingshausen fut nommé cinquième lieutenant, de même que M. Golovatcheff, sans que je le connus personnellement; mais il avait la ré-

1803.
Juillet.

putation d'être très-instruit dans les différentes branches de la navigation. Il n'en fallait pas davantage pour me déterminer, et j'ai eu lieu de me convaincre qu'il méritait les éloges qu'on lui donnait. Je choisis pour médecin de mon vaisseau le docteur Espenberg : nous étions liés depuis long-temps, et sans doute son amitié pour moi l'a décidé à m'accompagner. Son mérite m'était assez connu, et c'est à son zèle et à ses soins que je dois la conservation de la santé de tout l'équipage. Le docteur Laband fut nommé médecin de *la Nèva*. Il m'avait été recommandé comme très-instruit et très-aimable : qualités qu'il a parfaitement justifiées et qui m'ont fréquemment fait regretter de voir nos vaisseaux si souvent séparés. M. de Kotzebue supplia l'empereur de permettre que ses deux fils, élevés dans le corps des cadets, fussent du voyage; sa demande lui fut accordée sur-le-champ. Quelque pénible que dut être pour un père le départ de deux fils de quatorze et quinze ans pour un voyage aussi périlleux, il fut bien dédommagé de ce sacrifice en trouvant en eux à leur retour des jeunes gens qui, dans cette expédition, avaient acquis de l'expérience et des connaissances.

Mon équipage était de 52 hommes, dont 30 matelots, tous jeunes et dispos; ils s'étaient présentés d'eux-mêmes dès qu'il avait été ques-

1805.
Juillet.

tion du voyage. Je fus cependant obligé d'en renvoyer deux peu de jours avant notre départ : l'un avait des symptômes de scorbut ; l'autre, marié depuis quatre mois, tomba dans la plus profonde mélancolie lorsqu'il fut sur le point de se séparer de sa femme. Je lui avais avancé plus d'une année de gages qui consistaient en 120 roubles , pour soutenir sa femme pendant son absence. Il était d'ailleurs très-bien portant. Je ne lui rendis pas moins sa liberté ; persuadé que , pour un voyage d'un si long cours , un esprit gai , dégagé de soucis , est plus nécessaire qu'une santé robuste. Je ne voulais d'ailleurs que des gens de bonne volonté.

Mes matelots étaient amplement fournis de linge et d'habillemens, dont j'avais fait venir une bonne partie d'Angleterre, et pour plus de sûreté, j'en tins encore en réserve une quantité suffisante. Chacun avait matelas, oreiller, draps et couverture. La provision de vivres était en général de très-bonne qualité. Le biscuit de froment, fabriqué à Saint-Pétersbourg, se conserva parfaitement deux ans entiers. Les salaisons étaient de Hambourg et de Saint-Pétersbourg : celles-ci, qui furent les meilleures, se conservèrent pendant tout le voyage. Comme on n'avait pas vu encore de la viande, salée avec du sel de Russie, se conserver intacte pendant trois ans, exposée à tant de change-

1863.
Juillet.

mens de température, le nom de l'homme habile à qui l'on doit cet avantage mérite bien d'être connu, c'est M. Oblomkoff. Je n'embarquai pas beaucoup de beurre, parce qu'il se gâte entre les tropiques, et qu'une fois rance, il nuit à la santé. En revanche, j'avais du sucre et du thé en abondance; mon intention étant d'accoutumer mon monde peu à peu à cette boisson saine et antiscorbutique. Je comptais surtout sur les bons effets du choucroûte et du jus de baies de genièvre (1). Je fus contraint, faute de place, de faire mettre dans des sacs une quantité considérable de biscuits, qui ne purent se conserver aussi long-temps que s'ils eussent été dans des barriques.

Comme notre expédition avait plusieurs buts, je fus obligé de les prendre tous en considération dans l'arrimage du bâtiment; ce qui me causa beaucoup d'embarras. La *Nadiejeda* appartenait à l'empereur et devait être particulièrement consacrée à l'ambassade; mais la Compagnie

(1) Tous ces préparatifs me paraissaient très-satisfaisants. Cependant on s'aperçut en changeant l'arrimage à Copenhague, qu'on n'avait pas mis assez de soin dans le choix des barriques. Par conséquent plusieurs de nos provisions furent gâtées de bonne heure. J'ai regretté particulièrement la perte de la plus grande partie du choucroûte, dont on fut obligé de jeter les deux tiers à la mer.

1803.
Juillet,

américaine avait aussi la permission d'y charger ses marchandises. Je n'avais pu être instruit, ni de la quantité précise de celles-ci, ni du nombre exact des présens destinés à l'empereur du Japon; et quant à ces derniers, j'étais déjà en rade qu'il en arrivait encore des caisses, pour lesquelles j'étais très-embarrassé de trouver une place : je fus donc obligé de prendre des mesures dont les suites pouvaient devenir très-funestes. C'est ainsi que je me vis forcé de laisser en arrière des salaisons et du biscuit pour neuf mois, de même qu'une quantité considérable de cordages, et encore le vaisseau était-il si encombré, qu'indépendamment du resserrement fort malsain des logemens, il courait de grands risques lorsqu'il surviendrait une tempête. Si l'ensemble du chargement fût arrivé plus tôt à Cronstadt, on aurait calculé tout ce qu'il était possible de prendre sans inconvénient dans le vaisseau; mais les objets étaient envoyés de Saint-Petersbourg par parties, et leur transport était retardé par un vent d'ouest qui soufflait sans interruption. J'aurais pu remédier au mal en déchargeant et rechargeant les vaisseaux, car les retards que j'éprouvai m'en auraient donné le temps : mais on attendait à tout moment l'ambassadeur, et d'ailleurs je croyais mieux faire de remettre cette opération à notre arri-

vée à Copenhague , où il fallait décharger le bâtiment pour faire place à quatre-vingts pièces d'eau-de-vie que je devais y prendre.

1803.
Juillet.

Pendant les trois semaines que nous restâmes en rade , nous reçûmes de fréquentes visites de Saint-Pétersbourg. On ne comprenait pas comment nous osions entreprendre une si longue navigation avec des vaisseaux aussi encombrés. L'empereur , qui fut instruit de cet inconvénient , ordonna aussitôt aux ministres du commerce et de la marine de se rendre à bord pour aviser aux moyens de remédier au mal. Ils vinrent le 2 d'août , examinèrent tout en détail , et m'autorisèrent à alléger le vaisseau à mon arrivée à Copenhague autant que je le jugerais à propos ; et quant au peu de place pour les logemens (car nous avions vingt-cinq officiers), les ministres décidèrent le renvoi de cinq volontaires de la suite de l'ambassadeur. Ceux-ci étaient si enthousiasmés du voyage , qu'ils offrirent de renoncer à toutes les commodités , et d'être sur le même pied que les simples matelots , si on voulait les laisser à bord : mais il eût été pénible pour nous de voir dans cette position des jeunes gens bien élevés ; et d'ailleurs les matelots étaient tellement à l'étroit , que si j'en avais eu au-delà du nombre indispensable , j'en aurais volontiers renvoyé quelques-uns pour mettre les autres plus à leur

1803.
Juillet.

aise. Après ces arrangemens, je pus enfin regarder nos préparatifs comme terminés; je remis donc à M. Lisianskoï, commandant de la *Néva*, les signaux, les ordres à suivre pendant le voyage, ainsi que l'indication des rendez-vous en cas de séparation; ensuite je n'attendis plus qu'un vent favorable pour appareiller.

Je crois de mon devoir de nommer tous ceux qui ont osé affronter les dangers d'une si longue navigation. Dans un pays où il n'en avait pas encore été entrepris une pareille, elle devait inspirer aux uns plus d'enthousiasme, aux autres plus de crainte, que dans les contrées où l'on est plus accoutumé aux voyages de long cours et à une absence de plusieurs années. Le pavillon russe n'avait pas encore visité les tropiques, et nous allions lui faire parcourir l'Océan depuis le 60° degré de latitude septentrionale jusqu'au même degré dans l'hémisphère austral. Les tempêtes qui battent constamment le cap Horn et les chaleurs brûlantes de l'équateur pouvaient facilement inspirer de l'effroi à des gens qui ne s'en formaient pas une juste idée. Quoi qu'il en soit, le nombre des amateurs était si considérable, que j'aurais pu fort aisément armer plusieurs vaisseaux avec les meilleurs marins de la flotte russe. On m'avait conseillé de mettre quelques étrangers parmi mes équipages; mais je connaissais trop

bien nos matelots russes, que je préfère à tous les autres, même aux Anglais, pour prêter l'oreille à cet avis. A l'exception de MM. Horner, Tilésius, Langsdorff et Laband, il ne se trouvait aucun étranger à bord des deux vaisseaux.

NADIEJEDA.

M. de Krusenstern, capitaine-lieutenant, chef de l'expédition.

MM. Macary Ratmanoff, 1^{er} lieutenant.

Fedor de Romberg, 2^e lieutenant.

Pierre Golovatcheff, 3^e lieutenant.

Hermann de Loewenstern, 4^e lieutenant.

le baron Billingshausen, 5^e lieutenant.

Philippe Kamenchtkhikoff, 1^{er} pilote.

Vasiley Spolokhoff, 2^e pilote.

le D^r Charles Espenberg, 1^{er} médecin.

Jean Sydham, chirurgien.

Horner, astronome.

Tilésius,
le D^r Langsdorff, } naturalistes.

Le dernier quitta le vaisseau le 26 juin 1805, pour faire un voyage à la côte nord-ouest de l'Amérique.

Otton de Kotzebue, } cadets de la ma-
Maurice de Kotzebue, } rine.

Alexis Raefskoï, sergent d'artillerie.

1805.	Ecrivain du vaisseau.	1
Juillet.	Voilier.	1
	Charpentiers.	2
	Maîtres calfat.	2
	Tonnelier.	1
	Armurier.	1
	Bosseman.	1
	Quartiers-mâtres.	4
	Canoniers.	2
	Matelots.	30
	Cuisinier.	1
	Domestiques.	2

NÉVA.

MM. Lisianskoï, capitaine-lieutenant.

Pavel Arbousoff, 1^{er} lieutenant.

Pierre Povalichin, 2^e lieutenant.

Fedor Kovedaëff, 3^e lieutenant.

Vasiley Berg, 4^e lieutenant.

Daniel Kalinvin, 1^{er} pilote.

le D^r Laband, 1^{er} médecin.

Pierre Korabitzin, commis de la compagnie d'Amérique.

46 matelots, etc.

La suite de S. Ex. M. de Resanoff, ambassadeur, à bord de la *Nadiējeda*, était composée de

MM. Hermann de Friderici, major de l'état-major général.

AUTOUR DU MONDE.

47

MM. le comte Fedor Tolstoï, lieutenant des
gardes.

1803.
Juillet.

le conseiller aulique Fedor Fosse.

Etienne Kourlandtsoff, peintre de l'Académie.

le Dr Brinkin, médecin et botaniste.

Fedor Chemelin, commis de la compagnie d'Amérique.

Un chasseur, un cuisinier et un domestique.

En outre, 5 Japonais et 6 passagers allant à la côte nord-ouest de l'Amérique.

TOTAL { à bord de la *Nadiejeda*, 85 personnes.
 { à bord de la *Néva*. . . 54.

A l'exception de M. le major Friderici, tout ce qui appartenait à l'ambassade retourna par terre du Kamtchatka à Saint-Petersbourg, en 1804 et 1805.

Le 4 août (nouveau style, que j'emploierai constamment dans ma relation), le vent étant à l'est, je fis le signal de lever l'ancre; mais, en moins de deux heures, il sauta à l'ouest, et souffla avec beaucoup de violence jusqu'au 7, que nous pûmes enfin quitter Cronstadt. Ce fut une scène bien douloureuse que celle de la séparation de deux époux qui s'aiment tendrement: je laissai ma femme entre les bras de l'amitié. Jamais je ne pourrai assez exprimer toute la reconnaissance dont je suis

Août.

compa-

bassa-
sée de
l'état-

1803.

Août.

pénétré pour l'excellente famille qui nous a rendu le séjour de Cronstadt si agréable par son accueil amical et par tout ce qu'elle a fait pour nous.

L
pa
ét
ac
se
Le
de
l'o
to
le
E.
so
10
fal

CHAPITRE II.

DÉPART DE RUSSIE.—ARRIVÉE EN ANGLETERRE.

La *Nadjeda* et la *Néva* partent de Cronstadt.—Arrivée sur la rade de Copenhague. — Notre séjour s'y prolonge. — Départ des bâtimens pour Falmouth. — Tempête dans le Scagerrak. — Séparation des deux vaisseaux. — L'ambassadeur passe à Londres sur une frégate anglaise. — Arrivée de la *Nadjeda* à Falmouth. — La *Néva* la rejoint. — Séjour à Falmouth.

LE 7 août à 9 heures du matin, le vent passa du S. O. au S. E., et à 10 heures nous étions sous voile. L'amiral Khannikoff nous accompagna jusqu'au vaisseau de garde, qui se tient à la distance de 4 milles de Cronstadt. Le temps était beau et le thermomètre à 17 degrés. Nous devions cependant craindre de l'orage; le baromètre était en quelques heures tombé de 4 lignes (de 29° 90' à 29° 59''); à midi le phare de Tolboukhin nous restait au N. 74° E., à la distance d'un mille, et à 8 heures du soir, le phare de l'île Seskær au S. 20° O.; à 10 heures le vent tourna au S. O. par une rafale, ce qui nous força de louvoyer toute la

1863.

Août.

7.

1803.

Août.

8.

Le 8 août, il augmenta de force le lendemain, et souffla du S. O. et de l'O. ; nous avançâmes très-peu, et nous fûmes forcés de rester en vue de l'île d'Hœgland, si décriée chez nos matelots. Le temps était très-couvert.

10.

Le 10 le vent s'appaisa et nous eûmes beau temps, fort heureusement pour nos nouveaux Argonautes; à midi l'observation nous indiquait $60^{\circ} 03' 39''$ de latitude nord, et nos chronomètres $26^{\circ} 58' 15''$ de longitude orientale. A

11.

2 heures après midi nous doublâmes l'île d'Hœgland. Le 11 je pris plusieurs distances de la lune pour le calcul de la longitude. D'après mes observations, la longitude réduite à midi était $26^{\circ} 48' 00''$; les chronomètres indiquaient $26^{\circ} 41' 12''$. La latitude à midi était $59^{\circ} 56' 00''$. Enfin, à notre grande joie, le vent tourna au S. E.; à 9 heures du soir nous aperçûmes le phare de l'île Kockskær, au S. O., à la distance de 8 milles. Sa longitude, d'après nos chronomètres, était $25^{\circ} 27' 25''$. A minuit nous avions déjà, d'après notre calcul, dépassé Reval, et

12.

à 6 heures du matin le phare de Pakerört, et l'île d'Odesholm. Vers 10 heures nous vîmes le phare de l'île de Dagœ; à midi il nous restait au S. 14° E., et disparut bientôt après midi. Je trouvai qu'il était par $22^{\circ} 07' 10''$ de longitude orientale, et celui de Pakerört par $23^{\circ} 51' 18''$.

13.

Le 13 août, étant par $57^{\circ} 44' 30''$ de latitude,

et 20° 00' 45" de longitude, nous trouvâmes, après plusieurs observations faites avec deux boussoles, que la déclinaison était de 15° 15' 10" à l'O. Le 14 août, à 5 heures du matin, nous aperçûmes l'île de Gotland, que nous cotoyâmes presque toute la journée, à la distance d'environ 10 à 12 milles. A 8 heures du matin, un matelot de la *Néva* tomba à la mer; on ne put le sauver, quoiqu'on eût mis sur-le-champ un canot dehors. Probablement il s'était grièvement blessé dans sa chute, car c'était un excellent nageur et un homme très-robuste. A quatre heures après midi nous vîmes la pointe Hobourg dans l'île de Gotland, au N. E. $\frac{1}{4}$ N., à la distance de 12 milles. A 5 heures la déclinaison de l'aiguille était de 14° 45' O., et notre longitude de 57° 02' 50". Le lendemain à midi les vigies signalèrent l'île d'œ-land, et à quatre heures le phare qui est à sa pointe méridionale, dans la direction du N. 59° O., à la distance de 15 milles. D'après mon calcul, nous devions passer devant Bornholm à deux heures après minuit; comme il ventait bon frais, et que le temps était obscur, je fis faire petites voiles pendant quelques heures. Au point du jour nous eûmes connaissance de cette île, et à 6 heures nous avions sa pointe septentrionale au S. S. E., à la distance de 6 milles. Cette pointe, sur laquelle est un beau

1865.
Août.

14.

15.

16.

1803.

Août.

- phare établi par le commodore **Loewencorn**, est, d'après nos chronomètres, par $14^{\circ} 42' 20''$ de longitude orientale. A 2 heures et demie, nous vîmes l'île de Moen ; le vent devint alors si faible, que nous fûmes obligés de laisser tomber l'ancre à 21 milles de Copenhague. Le lendemain nous repartîmes de bonne heure, et à 5 heures et demie du soir nous arrivâmes dans la rade extérieure de cette capitale, où nous mouillâmes par 7 brasses un quart, fond d'argile, la batterie de la couronne nous restant au S. 65° O., et la tour ronde de la ville au S. 50° O.
17. Un officier vint aussitôt à bord nous féliciter de notre heureuse arrivée, et nous offrir, de la part du gouvernement, tous les secours dont nous aurions besoin. Me trouvant dans la nécessité de changer l'arrimage de la *Nadiejeda*, je demandai la permission d'entrer dans la rade intérieure ; ce qui me fut accordé le lendemain. Notre poudre fut aussitôt mise à terre, et le 20 les deux batimens

20.

entrèrent dans la rade intérieure, où, pour plus grande sûreté, ils mouillèrent chacun deux ancres. L'amirauté avait eu l'attention de nous fournir des embarcations pour notre opération, que je commençai immédiatement. Après dix jours d'un travail difficile, elle était près de se terminer, lorsque je reçus, de notre consul à Hambourg, l'avis désagréable que les

1805.
Août.

salaisons, achetées dans cette ville, ne se conserveraient pas si nous ne les faisons saler de nouveau. Le conseil venait un peu tard : il était cependant trop important pour être négligé ; en conséquence, nous fûmes obligés de recommencer notre pénible travail, et de déranger presque tout l'arrimage, car persuadé que ces salaisons étaient très-bien faites, je les avais fait placer au fond du bâtiment, parce que je comptais n'en faire usage que dans deux ans. Lorsqu'on les visita, on trouva en effet que, dans peu de mois, il aurait fallu en jeter une grande partie à la mer, plusieurs tonneaux étant déjà gâtés. Je fis en même temps examiner les salaisons de Saint-Petersbourg, qui furent trouvées généralement beaucoup meilleures ; quelques tonneaux seulement, jugés mauvais, furent remplacés par d'autres. Je suis convaincu que sans ces précautions, la moitié de ces provisions eût été perdue.

La prolongation de mon séjour à Copenhague m'était fort désagréable, tant par l'accident fâcheux qui le causait, que par le temps qu'il me faisait perdre ; j'en fus heureusement dédommagé en faisant la connaissance de M. Bugge, astronome du roi, et de M. Løwenørn, capitaine de la marine danoise. Leur accueil amical et leur conversa-

1805.
Août.

tion instructive, me furent bien agréables dans ma position. M. Bugge eut la complaisance de prendre nos chronomètres à l'observatoire, et d'en suivre la marche.

M. Stén Bille, capitaine de la marine royale, et membre du collège de l'amirauté, nous procura la permission de voir l'arsenal de la marine. Le bon ordre qui y règne est à juste titre vanté depuis long-temps. Chaque vaisseau a, dans chacun des magasins, un emplacement particulier, où l'on serre tout ce qui lui appartient; dans l'un le grément, dans un autre les câbles; dans un troisième les voiles; un quatrième renferme l'artillerie : les vergues et les mâts ont aussi leur local particulier : de façon que la flotte entière peut être armée en très-peu de temps, sans confusion ni retard. La provision de bois de construction me parut très-considérable; elle est enfermée à couvert dans des magasins particuliers. Nous admirâmes le *Christian VII*, vaisseau neuf de 84 canons, un des plus beaux que j'eusse vu. Il avait été construit par M. Hohlenberg.

3. Le 23 août deux vaisseaux danois venant de la Chine, arrivèrent à Copenhague; l'un de 1400 tonneaux, était parti de Canton deux mois plus tôt que l'autre : mais une voie d'eau considérable, qui avait gâté la plus grande partie de son chargement, consistant en thé,

café, nankin, sagou, rhubarbe et quelques porcelaines, l'avait contraint de relâcher en Angleterre : l'on disait aussi qu'il y avait eu une révolte parmi les matelots. Ils étaient au nombre de 160, dont 30 Lascars et 10 Chinois, qui avaient remplacé 40 matelots Danois, morts à Batavia, en allant à la Chine. La malpropreté était excessive à bord de ce bâtiment; la nécessité de pomper continuellement, et les exhalaisons putrides qui en étaient la suite, l'avaient probablement occasionnée.

Les savans qui devaient nous accompagner nous joignirent à Copenhague; j'y trouvai M. Horner : huit jours après M. Tilésius arriva, et ensuite M. Langsdorff, instruit, à Goettingen, de notre voyage, au moment où il revenait de Portugal et d'Angleterre. Il avait offert ses services comme naturaliste; on n'avait pas pu l'accepter, puisque nous avions déjà M. Tilésius : mais l'empressement de M. Langsdorff pour faire le tour du monde était si vif, qu'il accourut à Copenhague pour tenter de nouvelles démarches; elles réussirent.

Le 4 septembre toutes mes opérations étant enfin terminées, nous eussions mis à la voile si le vent de N.-O., qui nous était tout-à-fait contraire, n'eût pas soufflé avec force. Il n'empêcha pas cependant le comte de Bernstorff, le

1803.
Août.

Septembre.
4.

1803.
Septembre.

comte de Kaunitz-Kitberg et son épouse de nous honorer de leur visite.

Ce même jour nous reprîmes à bord nos chronomètres.

7. Le vent nous permit le 7 de passer sur la rade extérieure ; nous y trouvâmes deux frégates russes, l'une de 50, l'autre de 36 canons, commandées par le capitaine Crow, et arrivées le matin même d'Arkhangel.

8. Le 8 à 5 heures après midi, après avoir pris la poudre et toutes nos embarcations à bord, nous levâmes l'ancre et fîmes voile pour Elseneur, où nous arrivâmes à 11 heures du soir. Mon dessein était d'en partir au point du jour ; une tempête violente de N.-O. nous força de rester pendant six jours sur cette rade. Le 15. Le temps s'était remis au beau le 15 ; mais le vent de l'O.-S.-O. nous contrariait encore : cependant, vu la saison avancée et les suites fâcheuses d'un plus long retard, je me décidai à appareiller. Nous levâmes l'ancre à 6 heures ; à 7 heures, nous saluâmes de sept coups de canon le vaisseau de garde et le château de Cronenbourg, qui nous rendirent le salut coup pour coup. Le vent était fort ; une grande partie de notre monde souffrait du mal de mer. A 2 heures du matin, nous devions être déjà, d'après mon calcul, hors du Cattegat (1) : nous

(1) M. Læwencern, dans le mémoire qui accompagne

1805.
Septembre.
17.

n'avions pu reconnaître ni le phare de Scagen ni celui de Marstrand. Le 17, nous atteignîmes la frégate danoise *le Triton*, qui était partie d'Elseneur quelques heures avant nous; elle faisait route pour la Norvège, et allait probablement à Christiansund. Le temps était depuis quelques jours par rafales, couvert et pluvieux. Le baromètre descendit peu à peu jusqu'à 29° 20', et à 1 heure de la nuit il était au-dessous de 28 pouces. Aussitôt le vent, sautant du S.-O. au N.-O., souffla avec une violence extrême. La tempête fit pencher le vaisseau sur le côté plus que je ne l'avais éprouvé depuis que je naviguais; il fallut serrer les voiles. Au point du jour, nous ne vîmes pas *la Néva*. A 4 heures après midi, nous aperçûmes les côtes de Jutland à la distance de 20 milles. La tempête diminua pendant la nuit suivante, et peu à peu nous pûmes mettre plus de voiles dehors; le vent restait constamment entre l'O. et l'O.-N.-O., ce qui rendait notre sortie du Scagerrak assez difficile. Le 19 à 4 heures après midi, nous reconnûmes le cap le plus méridional de la Norvège

18.

19.

sa carte du Cattegat, avertit expressément de ne se hasarder dans ce passage, surtout en automne, que par un vent tout-à fait S. ou au moins S. E.; mais il ne m'était pas possible de suivre alors cet avis.

1803.
Septembre.

nommé par les habitans *Lindenness*, par les Anglais *Naze*, par les Russes *Derneus*; le vent ne nous permit pas de le doubler. Vers le soir il s'appaisa; nous étions par 57° de latitude et 8° de longitude orientale. Un phénomène aussi étonnant que magnifique s'offrit à nos yeux. A 8 heures, un nuage noir s'éleva au nord, embrassant à l'horizon un espace d'environ 10 degrés, ceint d'une bordure blanche phosphorescente qui attira particulièrement notre attention; ce nuage s'avança de plus en plus jusqu'à 10 heures; il s'étendait alors de la Voie Lactée entre le Cocher et le Taureau au nord-est, jusqu'au-delà de Bootès au nord-ouest sur les côtes de la Norvège. Bientôt la bordure blanche s'élargit, des rayons et des jets éclatans sortirent du nuage noir. Ces jets de lumière, lancés alternativement d'une extrémité à l'autre, se croisaient continuellement avec une agitation qui rendait impossible toute observation précise. Nous estimâmes la hauteur de l'arc lumineux de 15 à 20 degrés. L'étoile *Arcturus* paraissait rouge au travers du nuage noir. Les jets de lumière s'élançaient à chaque instant avec plus de vivacité, et formaient sur le fond obscur des figures bizarres de tours et de châteaux. A minuit, la lumière resplendissante monta jusqu'au zénith; alors la scène devint vraiment magnifique.

1803.
Septembre.

D'un foyer éblouissant, en arrière du nuage, s'élevaient jusqu'au haut du ciel de larges bandes enflammées d'une lumière rougeâtre. Un léger souffle agitait ces ondes lumineuses, de même que le vent lorsqu'il balance les moissons jaunissantes. Ce spectacle est au-dessus de toute description. Vers les 5 heures du matin, la clarté s'affaiblit peu à peu et disparut enfin dans le crépuscule.

Le 20 à midi, nous avions le Lindenæss au nord-nord-ouest à 18 milles de distance. Vers le soir, le vent souffla fortement, de l'E. S. E. avec une pluie abondante, le matin il se calma. Je fis plonger la machine de Hales pour connaître la température de l'eau tant à la surface qu'à une certaine profondeur; mais comme il n'y avait que 24 brasses, la différence fut presque nulle. Le baromètre était encore retombé à 29° 16'; les lames arrivaient du nord avec violence. Ces deux présages de tempête ne nous trompèrent pas. Dès 10 heures du soir elle s'éleva avec la même impétuosité que le 18; mais elle ne contrariait pas notre marche. Après avoir duré toute la nuit et le jour suivant, le vent se calma, et le 25 nous eûmes enfin beau temps. Nous rencontrâmes un vaisseau anglais de 50 canons, commandé par le commodore sir Sidney Smith : il croisait près du Texel avec son escadre dont tous les vais-

20.

25.

1803.
Septembre.

seaux avaient disparu. Le commodore dépêcha un officier à mon bord avec une lettre très-polie, par laquelle il nous souhaitait le plus heureux voyage. Après midi, une frégate anglaise, qui nous prenait sans doute pour des ennemis, courut sur nous à toutes voiles. Elle nous atteignit à 9 heures du soir. Dès que je sus que c'était *la Virginie*, commandée par le capitaine Beresford avec qui j'avais servi pendant pendant neuf ans, j'allai à bord. Son mât avait été endommagé par la tempête; il allait à Sheerness. Lui ayant dit que notre astronome devait aller à Londres afin d'y acheter des instrumens qui nous manquaient, il offrit de le prendre à son bord. J'acceptai cette offre avec reconnaissance, quoiqu'elle m'obligeât de m'éloigner un peu de ma route; car il était trop tard pour envoyer cette nuit même M. Horner. Le capitaine Beresford poussa la complaisance jusqu'à m'envoyer un de ses pilotes, avec ordre de rester avec nous aussi long-temps que je le jugerais à propos. Nous continuâmes ainsi à naviguer de conserve jusqu'au lendemain matin. Nous avions alors devant nous les côtes d'Angleterre dans les environs d'Orfordness. Le capitaine Beresford vint lui-même chercher MM. de Resanoff, Horner et le major Friderici. Je profitai aussi de l'occasion pour renvoyer à Londres mon neveu, élève

1803.
Septembre.

du corps des cadets. Sa santé, affaiblie par le mal de mer continuel, ne lui permettant pas de continuer le voyage, il était nécessaire qu'il retournât en Russie.

En suivant *la Virginie* pendant la nuit, nous nous engageâmes entre la côte et les Gallopers, banc de sable dangereux que rien n'indique au navigateur. On passe ordinairement en dehors. Jamais on ne se hasarde en dedans sans un pilote. Le vent contraire pendant la nuit suivante nous contraignit, jusqu'au matin, de courir des bordées entre les deux caps North et South Foreland. Après midi nous eûmes calme, et le flot qui sort de la Manche courant contre nous, nous mouillâmes une ancre à jet. Le vent sauta bientôt à l'E., et dans la même nuit nous franchîmes le Pas-de-Calais.

25.

Le 26 à 4 heures après midi, nous passâmes le méridien de Greenwich.

26.

Le 27 à 9 heures du soir, nous vîmes briller le phare d'Eddystone, et à 11 heures, me jugeant à peu de distance du lieu de ma destination, je serrai les voiles et louvoyai sous le grand hunier jusqu'au jour. Nous nous trouvâmes alors fort près de la côte de Cornouailles que nous avions devant nous. Bientôt nous aperçûmes la pointe orientale de l'entrée de Falmouth et le fort Pendennis. A 8 heures, nous mouillâmes dans la rade de Carreger,

27.

28.

1803.
Septembre.

où nous trouvâmes *la Néva* qui y était arrivée deux jours avant nous.

Je dépêchai aussitôt le lieutenant Lœwens-tern au gouverneur de la forteresse pour lui annoncer notre arrivée et lui demander s'il nous rendrait le salut coup pour coup. Il répondit affirmativement. Nous saluâmes la forteresse par neuf coups, et une frégate qui se trouvait dans notre voisinage par sept : ces saluts nous furent rendus coup pour coup.

Mon seul motif en relâchant à Falmouth était de m'y procurer une certaine quantité de salaisons d'Irlande ; dans la crainte que celles que j'avais de Russie , de Danemark et de Hambourg ne se conservassent pas pendant trois ans. Je n'en approvisionnai les deux vaisseaux que pour six mois n'ayant pas assez de place pour une plus grande quantité. Je fis en outre calfater entièrement la *Nadiejeda* , car l'eau avait pénétré par les coutures pendant le mauvais temps que nous avions essuyé dans la mer du Nord.

Obligé de mouiller dans un port d'Angleterre, je crus devoir donner la préférence à celui-ci sur Portsmouth et Plymouth ; et j'eus lieu de m'en applaudir, puisque nous obtînmes facilement tout ce dont nous avions besoin : c'est surtout à l'activité de M. Fox que j'en fus redevable , et je dois rendre justice à la

conduite désintéressée de ce négociant. Je ne puis non plus assez reconnaître les politesses et l'accueil que nous avons reçus du général Cowell commandant des troupes, et de lord Rowle chef d'un régiment de milice. Tous deux avaient fixé leur séjour à Falmouth dans ces temps où l'Angleterre était menacée d'une invasion.

1863.
Septembre.

Falmouth, quoique assez mal bâtie, a cependant le caractère particulier qui dans les villes anglaises produit une impression si agréable sur les étrangers. Néanmoins cette ville diffère beaucoup de celles que j'avais vues dans le nord-est de l'Angleterre. Je ne voyais pas dans la classe inférieure des habitans cet air de bien-être qui distingue si avantageusement l'Angleterre des autres pays de l'Europe. Je crois qu'il faut en attribuer la cause au travail des mines qui fait leur unique occupation. Au reste, comme je n'ai pas été dans l'intérieur du Cornouailles, et que je n'ai vu que Falmouth, il est très-possible que l'idée que je me suis faite des habitans de cette province ne soit pas exacte.

Le port est excellent et spacieux ; les plus gros vaisseaux restent dans la rade de Carreger à un mille de la ville. Mais les paquebots, qui partent tous les mois pour l'Amérique, les Antilles et le Portugal, se tiennent dans le port. La

1803,
Septembre.

rade est sûre : l'on ne connaît pas d'exemple qu'un vaisseau y ait chassé sur ses ancres. Le fond est d'argile recouverte de sable. Il faut seulement avoir la précaution, à cause du flux qui vient du sud-sud-est, d'amarrer sur deux ancres, pour n'être pas poussé sur un banc escarpé au nord de la pointe de St.-Maw; c'est près de cette pointe à l'ouest qu'il faut jeter l'ancre par 7 brasses de profondeur.

TR

Dép

m

as

po

la

Pi

ce

sin

en

LE

sanc

fin l

auss

nor

A h

du

12

vue

roul

CHAPITRE III.

TRAVERSÉE D'ANGLETERRE AUX ILES CANARIES ET AU BRÉSIL.

Départ de Falmouth. — Etoile tombante extraordinaire.
— Arrivée à Ténériffe. — Séjour dans cette île. — Remarques sur Santa-Cruz de Ténériffe. — Observations astronomiques et nautiques à Santa-Cruz. — Départ pour le Brésil. — Ile San-Antonio. — Remarques sur la navigation vers l'équateur. — Vaine recherche de l'île de l'Ascençao. — Opinions sur l'existence de cette île. — Vue du cap Frio. — Tempête dans le voisinage de l'île Sainte-Catherine. — Nous mouillons entre cette île et la côte du Brésil.

LE vent étant favorable , j'attendais M. de Resanoff avec beaucoup d'impatience. Il arriva enfin le 5 octobre dans la matinée. Nous partîmes aussitôt à la mer montante par un vent frais du nord , qui en quelques heures tourna à l'est. A huit heures du soir, nous avions le phare du cap Lizzard au N. 38° O. à la distance de 12 milles. A 9 heures, nous le perdîmes de vue ainsi que l'Europe ; à 10 heures, je fis route à l'O. S. O. Il ventait bon frais. La nuit

1863.
Octobre.
5.

1863.
Octobre.

était belle, claire et si agréable, que tous les officiers restèrent sur le pont jusqu'après minuit. Cette nuit, si sereine à notre entrée dans l'Océan atlantique, nous pressentait d'un très-bon augure pour notre long voyage. Et qui pouvait être plus empressé que moi de l'accepter? Il me semblait que toute l'Europe civilisée avait les yeux ouverts sur nous. Du succès de l'expédition que je commandais dépendait ma réputation. Sa mauvaise réussite pouvait jeter sur mon nom un déshonneur qui devait en quelque sorte rejaillir sur ma patrie. Les critiques et les dépréciateurs de la Russie eussent triomphé; et ce premier essai manqué, détruisait pour long-temps l'espoir d'en tenter de semblables. Les difficultés de celui-ci s'offrirent alors plus vivement que jamais à mon esprit, et je ne parvins à me tranquilliser qu'en songeant aux motifs qui m'avaient déterminé à l'entreprise. (J'ose ici le répéter, il n'eût pas eu lieu, si je n'en eusse pas accepté le commandement). Je devais donc obéir. Mais au moment où le phare du cap Lizard disparut à mes yeux, une foule de sentimens oppressèrent mon âme. Je ne pouvais penser, sans douleur, à l'épouse chérie dont je m'éloignais, et dont la tendresse pour moi était en ce moment une source intarissable de soucis pour elle. Mais ces pensées mélancoliques firent bientôt place

à l'espérance d'achever heureusement mon voyage. L'idée que j'avais d'étendre la renommée de ma patrie, de revoir un jour tout ce que j'aime, me ranima, me rendit ma tranquillité et ma force.

Jusqu'à ce moment les officiers avaient été partagés en trois quarts. Je chargeai aujourd'hui du quatrième M. de Lœwenstern, à qui je l'eusse volontiers confié, dès notre départ de Cronstadt, si la saison avancée et la navigation périlleuse des mers du Nord n'eussent exigé que chaque quart fût composé de plusieurs officiers. Nous trouvant au milieu d'une mer immense, loin des écueils et des côtes dangereuses, je changeai cette disposition. J'aurais souhaité pouvoir en même temps diviser les matelots en trois quarts; mais comme ils n'étaient en tout que 56, dont 8 ne veillaient pas, je diffèrai cet arrangement jusqu'à l'époque où nous entrerions dans les vents alisés. Je n'avais eu encore aucun malade : il est vrai que la nourriture avait été excellente. Depuis 9 semaines que nous avions quitté Cronstadt, on avait servi neuf fois au plus des salaisons. L'équipage avait eu constamment de la viande fraîche ou au moins récemment salée, et tant que nous fûmes sur les rades de Cronstadt et de Copenhague, tous les jours de la bière, du pain frais et des légumes en si grande abon-

1803.
Octobre.

dance, que les officiers trouvaient la soupe des matelots meilleure que la nôtre. J'avais encore acheté à Falmouth des choux, des pommes de terre, des raves et des oignons pour plusieurs semaines; en sorte que nos matelots avaient l'air mieux portant qu'à leur entrée à bord. Ils avaient en suffisance du linge et des habits pour les différentes saisons. Je voyais d'ailleurs avec plaisir qu'ils prenaient grand soin de se tenir propres. Je les passais en revue deux fois par semaine, examinant non-seulement leur linge et leurs habits, mais même la propreté de leur corps. Une réprimande sérieuse, que je fis dès le commencement à quelques-uns, produisit le bon effet d'en rendre la répétition inutile dans la suite. Je pus donc raisonnablement me flatter de conserver mon monde en parfaite santé.

Je gouvernai plus à l'ouest qu'on ne le fait ordinairement pour m'éloigner du Cap-Finistère, où nous eussions pu rencontrer des vaisseaux anglais ou français qui nous auraient retardés. Le vent soufflait grand frais du S.-E. et de l'E., et nous filions 8 à 9 nœuds.

8. Le 8 octobre nous étions par 44° 25' de latitude N. et 12° 08' de longitude O. La température avait augmenté de 4 degrés en 24 heures, le thermomètre étant monté à 14 degrés : nous vîmes presque tous les soirs le phénomène

1863.
Octobre.
10.

de la mer lumineuse. Quelques parties se distinguaient par un éclat plus vif et paraissaient composées d'un amas d'étincelles. Le 10, les distances lunaires nous indiquèrent, à midi, pour longitude, $13^{\circ} 30' 15''$, et les chronomètres d'Arnold $13^{\circ} 45' 45''$. Notre latitude était $38^{\circ} 40' 10''$ nord. A 8 heures du soir, nous eûmes le spectacle d'une étoile tombante fort singulière. Un globe de feu, assez brillant pour éclairer notre vaisseau pendant plusieurs secondes, parut subitement au S. O., et se dirigea, par un mouvement modéré et horizontal, au N. O., où il s'évanouit en laissant derrière lui une traînée lumineuse, visible encore pendant une heure entière. La hauteur de cette traînée, au-dessus de l'horizon, était de 15° ; sa largeur d'environ $\frac{1}{4}$ de degré. Ce globe fut vu d'abord près du Sagittaire, et disparut près de la Couronne septentrionale. Ces sortes de météores ne sont pas rares; mais on n'en a pas souvent observé avec la trace lumineuse que celui-ci a laissée après lui. Nous étions dans ce moment par $37^{\circ} 40'$ de latitude et $14^{\circ} 05'$ de longitude.

Le 11, le vent d'est, que nous espérions conserver jusqu'à la région des vents alizés, nous abandonna vers le soir. Nous eûmes calme plat. Des nuages très-sombres bordaient l'horizon, et un orage éloigné, et des éclairs très-

11.

1803.
Oc.obre.

15.

vifs, nous annonçait une tempête qui s'éleva en effet à une heure du matin. Elle fut de courte durée. Au bout d'une heure le temps s'éclaircit ; et nous eûmes un vent frais d'O. S. O., qui se soutint pendant quelques jours, accompagné d'une houle très-forte de S. O. Le 13, nouveau calme. J'en profitai pour mettre un canot dehors. M. Horner et M. Langsdorff, munis de la machine de Hales, allèrent examiner la température de la mer. Celle de l'air était de 18° ; celle de l'eau, à sa surface, de 19° ; de 19° $\frac{5}{4}$ à une profondeur de 95 brasses, où le thermomètre resta 18 minutes.

15.

L'air ayant été très-humide depuis quelques jours, je fis continuellement allumer du feu dans l'entrepont des matelots, et au moindre rayon du soleil on faisait sécher leurs lits et leurs vêtemens. Le 15 dans la nuit, et le jour suivant, notre vaisseau fut extrêmement fatigué par une houle du N. O. : cependant le vent était faible. Une grande quantité de gros poissons du genre des dauphins, et longs de 12 à 15 pieds, nageaient autour de nous : quelques-uns allaient au sud-ouest, d'autres de côté opposé. A 5 heures du soir le vent souffla du N. E. assez frais ; mais le mouvement des lames qui venaient du N. O. était si fort, que nous ne pouvions filer que 4 nœuds. Cette houle ne cessa que le lendemain.

1803.
Octobre.

Comme nous approchions du lieu de notre destination, je fis donner un tonneau d'eau fraîche à l'équipage pour laver le linge. Je ne parlerais pas de cette circonstance, que l'on trouvera peut-être minutieuse, s'il n'était à propos de remarquer combien il faut économiser l'eau sur les vaisseaux. Chacun pouvait boire à sa volonté sur le mien; mais il était expressément défendu d'en employer, sans ma permission, une seule goutte à d'autre usage.

Le 18 à midi nous étions par $30^{\circ} 08' 15''$ de latitude et $15^{\circ} 01'$ de longitude. A 5 heures les vigies signalèrent les îles Salvages, au N. N. E., à la distance d'environ 22 milles. Le lendemain matin, à 5 heures et demie, l'île de Ténériffe s'offrit distinctement à notre vue, et, une demi-heure après, le pic se dégageant des nuages qui l'enveloppaient, parut dans toute sa majesté. Sa cime, couverte de neige, réfléchissant la lumière du soleil, ajoutait encore à la beauté du coup d'œil. Il est entouré de montagnes à pentes douces, qui sont assez considérables, mais s'éclipsent entièrement devant sa masse, et attirent à peine l'attention. Elles contribuent seulement à diminuer la hauteur apparente du pic, qui paraîtrait bien plus grand s'il était isolé.

Je gouvernai alors sur la pointe N. E. de l'île; mais le vent d'est était si faible, que je

18.

1803.
Octobre.

désespérais de pouvoir laisser tomber l'ancre ce jour-là devant Santa-Cruz. Une frégate française passa, dans l'après-midi, entre nous et *la Néva*. Nous lui parlâmes; elle n'avait pas bonne apparence, et fut l'objet de la critique de nos marins. Effectivement, nous apprîmes à Santa-Cruz, où elle mouilla comme nous, que ce n'était qu'un bâtiment armé en course par un particulier. Il avait déjà fait plusieurs prises, qui devaient être vendues à Santa-Cruz. A 5 heures, nous étions assez près de Punto de Nago, pointe orientale de Ténériffe; comme on ne peut entrer avec trop de précaution dans la baie de Santa-Cruz, je courus des bordées, pendant toute la nuit, entre Ténériffe et l'île Canaria, et nous n'entrâmes en rade qu'à onze heures du matin. Le capitaine du port, don Carlos Adan, lieutenant de la marine espagnole, vint aussitôt à bord, et nous recommanda la partie orientale de la rade comme la meilleure pour y mouiller. Nous y laissâmes donc tomber l'ancre par 36 brasses. Le fond n'y est pas si rocailleux que dans les autres parties de la rade, et par conséquent il ne s'y trouve pas tant d'ancre abandonnées qui causent souvent la perte d'autres ancres.

La Néva, mouillée plus au sud-ouest, y perdit une ancre et deux câbles, tandis que ceux de *la Nadijeda* ne souffrirent pas. On doit ce-

pendant avoir toujours la précaution d'attacher aux câbles des barils pour les tenir à flot. Je conseillerais en conséquence de préférer notre ancrage aux autres, malgré sa grande profondeur. Après avoir jeté notre seconde ancre au nord-est, par 24 brasses, nous avions Punto de Nago au N. 69° O., la pointe sud-ouest de l'île, au S. 56° O., et l'église de Saint-François, reconnaissable par sa haute tour, au S. 51° 30' O. Cependant, s'il survenait un coup de vent du S. O. quand on est mouillé dans cet endroit, et si l'on ne voulait pas rester dans la rade, il serait fort difficile d'en sortir. Au reste, les tempêtes sont assez rares dans ces parages, même en hiver; et quand on a de bonnes ancres et des câbles solides, on fait mieux de ne pas bouger. Les Espagnols sont dans l'usage de mouiller sur quatre ancres, deux au N. E. et deux au S. O.; mais ils sont les seuls qui agissent ainsi.

Dès que nous eûmes mouillé, j'envoyai M. de Læwenstern demander au gouverneur la permission de compléter notre eau, et de faire notre provision de vin et de fruits: il acquiesça à notre requête avec beaucoup de politesse. Comme je ne voulais pas exposer le pavillon russe à un affront dans le cas où l'on ne répondrait pas à notre salut, ce qui était arrivé à

1803.
Octobre.

des vaisseaux de guerre anglais, je laissai de côté cette cérémonie.

A 4 heures après midi, le vice-gouverneur (*teniente del rey*), accompagné d'un secrétaire, vint à bord pour féliciter M. l'ambassadeur (qui était déjà à terre) et les officiers sur leur heureuse arrivée. Une heure après, j'allai moi-même, avec M. Lisianskoï et quelques officiers de mon vaisseau, faire visite au gouverneur, marquis de la Casa Cahigal : c'était un homme très-aimable ; il se montra très-disposé à nous donner tous les secours dont nous pourrions avoir besoin. Il eut la bonté de faire préparer, pour notre astronome, la maison du grand-inquisiteur où se trouve un belvédère. M. Horner y fit transporter aussitôt deux chronomètres, un sextant et un horizon artificiel. Mais la tour n'étant pas solide, il ne put tirer grand parti de ce local, et ne parvint qu'avec beaucoup de peine à prendre quelques hauteurs pour déterminer notre latitude ; il ne put régler la marche des chronomètres par des observations successives.

Le jour même de notre entrée à Santa-Cruz, il y arriva de la Corogne un paquebot apportant au gouverneur l'ordre du roi de nous bien recevoir. Il nous en fit donner une copie, afin que dans le cas où nous aborderions à une possession espagnole avant que des ordres

semblables y fussent parvenus, nous fussions sûrs d'y être bien accueillis.

1803.
Octobre.

Le gouverneur nous avait offert de nous fournir tout ce qui nous serait nécessaire; mais je le remerciai, préférant de m'adresser à M. Armstrong, négociant pour l'associé duquel (M. Barri d'Orotava) j'avais des lettres. M. Armstrong procura aux deux vaisseaux tout ce dont ils avaient besoin. Grâce à lui, notre séjour fut abrégé. Son hospitalité ne mérite pas moins notre reconnaissance. Il logea l'ambassadeur chez lui, et nous fit à tous un excellent accueil. La société de madame Armstrong et de quelques jeunes dames de l'île de France, était bien précieuse pour nous, par l'agrément que nous y trouvions, et par le contraste qu'elle offrait avec la tristesse qui régnait ailleurs; car dans les maisons espagnoles, la danse, le jeu, la conversation, sont des plaisirs inconnus. L'idée singulière que l'on se fait de la Russie et des Russes, dans les pays éloignés, ne contribuait pas peu à exciter la surprise de nos hôtes, en voyant que ces Hyperboréens ne perdaient rien à être mis en parallèle avec les peuples les plus spirituels de l'Europe méridionale, et qu'ils ne leur cédaient ni en éducation, ni en savoir vivre.

J'avais intention de ne rester à Santa-Cruz que deux ou trois jours; mais notre agent

1863.
Octobre.

m'assura qu'il lui en fallait au moins cinq. M. de Resanoff profita de ce délai pour aller avec nos naturalistes à Laguna et à Orotava, voir le jardin botanique que le marquis de Nava a établi dans ce dernier endroit. On y cultive plusieurs plantes des tropiques et de l'Amérique méridionale, pour les accoutumer, par un climat plus tempéré, à supporter dans la suite celui de l'Espagne. Ce bel établissement fait beaucoup d'honneur au patriotisme du marquis de Nava, qui y consacre une partie de sa grande fortune. Il eut aussi au commencement l'approbation du roi; mais il paraît que depuis il a été négligé. Nos naturalistes voulaient aussi voir, dans les environs d'Orotava, un grand dragonier (*dracæna draco*), dont le tronc, à 10 pieds de hauteur, a 36 pieds, et près des racines 45 pieds de circonférence.

Santa-Cruz de Ténériffe, sans être une ville bien bâtie, n'est pas laide; les maisons sont grandes et spacieuses; les rues étroites, mais bien pavées. Le ci-devant gouverneur marquis de Branciforte, a fait faire près du rivage, aux dépens des habitans, une allée d'arbres ou almeïda, qui sert de promenade; elle n'a que cent toises de long. On voit sur la place publique une colonne de marbre ornée de figures emblématiques bien sculptées, et dédiée à

1803.
Octobre.

Notre-Dame de la Candelaria. En face de cette colonne est le fort San - Christoval, devant lequel le trop ardent Nelson perdit le bras droit, et le capitaine Bowen la vie, dans l'attaque infructueuse que les Anglais tentèrent en 1796.

Santa-Cruz est peut-être la ville du monde où l'on rencontre le plus d'objets repoussans : on ne voit dans les rues que des mendiants des deux sexes et de tout âge en guenilles, atteints de maladies dégoûtantes; des filles publiques, des matelots ivres et des voleurs effrontés; ils sont si nombreux, que l'on se croirait dans une île du grand Océan; car on a beau prendre ses précautions, l'on est dévalisé. Quand un canot venait de terre à nos vaisseaux, il se commettait toujours quelque vol, en présence même de tous nos matelots. Je fus, à la fin, obligé de ne plus laisser monter personne à bord.

Malgré la saison avancée, nous trouvâmes encore en abondance des raisins, des pêches, des citrons, des oranges, des melons, des oignons et des patates; mais tout était très-cher. Le vin a aussi augmenté de prix en peu d'années, car je l'ai payé 90 piastres la barrique qui auparavant n'en coûtait que 60. Il est bon et s'améliore beaucoup dans une longue traversée, sans pourtant égaler le Madère. Comme

1803.
Octobre.

le plus mauvais ne coûtait que 15 piastres de moins que le meilleur, je n'achetai que de celui-ci pour l'usage de l'équipage. L'eau-de-vie que l'on fait à Ténériffe est mauvaise ; l'on n'en consomme que dans l'Amérique espagnole ; on n'en voudrait pas en Europe. Le bœuf était cher et coûtait 8 pences sterling la livre (80 centimes) ; un mouton pesant douze à quinze livres, valait 9 piastres, et une poule 1 piastre. Il faut encore ajouter à ces prix 20 pour cent de commission. Nous fûmes aussi obligés de donner une piastre pour chaque barrique d'eau.

La moyenne de plusieurs observations, faites dans la rade, nous donna pour la latitude de notre mouillage, $28^{\circ} 27' 33''$ N. Longitude d'après le chronomètre n° 128, $16^{\circ} 12' 45''$ O. La vraie longitude, telle qu'elle a été déterminée par Borda et Varila, est $16^{\circ} 15' 50''$.

26. Le 26 octobre, à 6 heures du soir, nous reçûmes le dernier envoi de provisions ; il était déjà nuit, et comme la brise de terre ne soufflait pas encore, je remis mon départ au lendemain, d'autant plus volontiers que j'appris que le gouverneur viendrait nous voir. Effectivement, nous le vîmes arriver à 9 heures, avec une suite nombreuse d'officiers civils et militaires. Je le saluai à son départ de neuf
- 27.

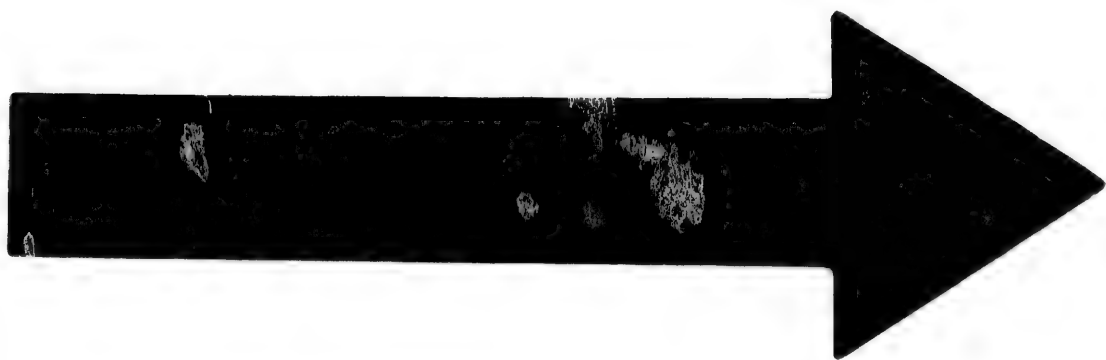
coups de canon, qui nous furent rendus par le fort, coup pour coup.

1803.
Octobre.

A midi nous appareillâmes par un petit vent de sud. Un vaisseau parlementaire allant à Gibraltar, fit voile en même temps que nous, ainsi qu'un navire espagnol, arrivé le matin même de Malaga, et destiné pour le Rio de la Plata. Le capitaine de celui-ci voulait mettre quelques malades à terre; mais le gouverneur ne le permit pas: il fut contraint de continuer sa route dans le plus triste état.

Plus nous avançons, plus le vent tournait à l'O.; le soir il se leva au N. E., soufflant directement de terre; mais il ne resta dans cette direction que jusqu'au lendemain matin, et retourna alors au S. Je gouvernai S. S. O. pendant la nuit, aussi long-temps que le vent le permit. Le 28 au matin, étant par $27^{\circ} 07'$ de latitude, la pointe S. O. de Ténériffe nous restait au N. 35° O. Vers le soir le vent était à l'ouest, mais il tourna de plus en plus au nord. A 6 heures du matin le lendemain, nous pouvions voir encore de dessus le pont le pic, qui nous restait au N. $15^{\circ} 30'$ E. du compas, c'est-à-dire au N. $0^{\circ} 30'$ O. La déclinaison de l'aiguille étant ici de 16 degrés à l'O. A midi nous étions par $26^{\circ} 13' 51''$ de latitude, et $16^{\circ} 58' 25''$ de longitude O. De 6 heures du matin à midi, notre latitude avait

28.



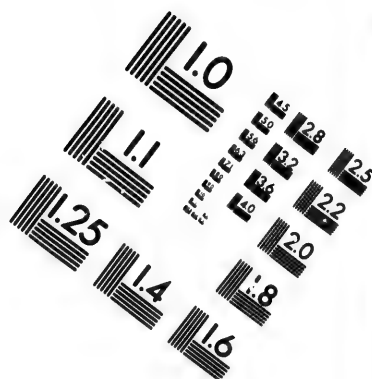
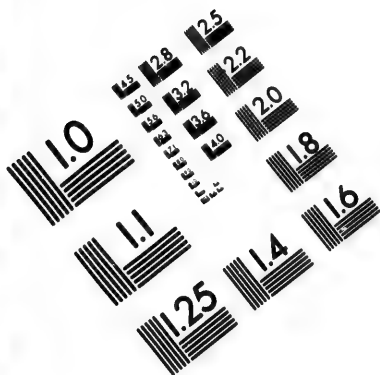
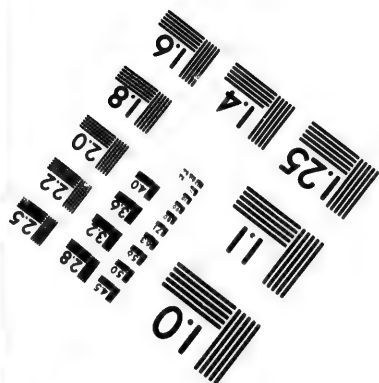
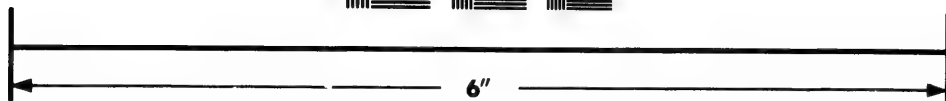
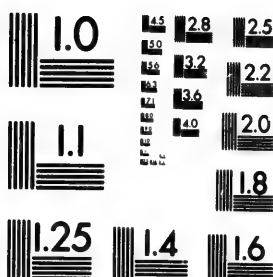


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15 2.8 2.5
12 1.8 2.2
10 1.6 2.0
8 1.4 1.8

10 0.1

1803.
Octobre.

diminué de 21' 54'', et notre longitude augmentée de 19' 15''. Ainsi le vaisseau se trouvait, au moment où nous vîmes le pic, par 26° 35' 45'' de latitude, et 16° 39' 10'' de longitude ; or comme, d'après les observations de Borda et Pingré, le pic est par 28° 17' de latitude N. et 19° 00 de longitude O. de Paris (ou 16° 40'' de Greenwich), il en résulte qu'à l'instant où nous l'avons vu à 6 heures, il nous restait à la distance de 101 milles, directement au nord. On peut le voir encore 25 milles plus loin du haut des mâts, et par un temps très-clair. Mais c'est le plus grand éloignement d'où l'on puisse le distinguer à cette hauteur, et dans les circonstances les plus favorables. D'après la mesure géométrique de Borda, qu'on estime être la plus exacte, la hauteur du pic est de 1905 toises, ou 11450 pieds.

Je gouvernai d'abord S. O. $\frac{1}{4}$ O. ; ensuite O. S. O., désirant laisser à l'E. les îles du Cap-Vert, dont je ne voulais voir que San-Antonio. Le vaisseau espagnol qui nous avait suivi depuis Santa-Cruz, s'éloigna et disparut alors au nord-est. Le temps était beau et serein ; le vent étant au N. O., j'en profitai pour faire détacher les câbles des ancres, afin de les bien sécher et de les ser-rer. Je partageai les matelots en trois quarts ;

quoique 15 hommes fussent bien peu pour le service, vu la grandeur du vaisseau, je me confiai au beau temps et aux vents alizés. Depuis ce moment, l'équipage continua à être partagé en trois quarts, même par les temps les plus mauvais.

1853.
Octobre.

Le 2 novembre, quoique le vent qui soufflait du N. fût assez faible, nous eûmes une houle très-violente du N. O., qui fit beaucoup rouler le vaisseau. Cette direction de la lame nous fit présumer qu'elle était occasionnée par un fort coup de vent du N. O., près des îles Canaries : le vent variait du N. N. O. au N. et au N. E.

Novembre.
2.

Le 6, au point du jour, nous eûmes connaissance de l'île San-Antonio, à la distance de 25 à 28 milles. Le vent étant très-faible, je gouvernai directement à l'O., pour m'éloigner davantage de terre, parce que dans le voisinage des îles hautes, les calmes sont très-fréquens. A midi, l'observation nous donna 17° 55' de latitude : la pointe S. O. de l'île nous restait alors au S. 24° E., à la distance d'environ 45 milles. Dès ce moment, je fis route à l'O. S. O., le soir, le vent ayant fraîchi du S. O. $\frac{1}{4}$ O. Le lendemain, à midi, nous avions la pointe S. O. de l'île au S. 86° E., à la distance de 54 milles. Aussitôt je gouvernai de nouveau au S. S. O.

6.

7.

1803.
Novembre.

La moyenne de plusieurs séries de distances de la lune au soleil, prises le matin, nous donna pour notre longitude, à midi, $26^{\circ} 17' 17''$. Les chronomètres indiquaient $26^{\circ} 24' 40''$. Je calculai la longitude de la pointe S. O. de San-Antonio d'après le n° 128, le meilleur de nos chronomètres, à $25^{\circ} 24' 00''$. La déclinaison du compas était de $15^{\circ} 6' O.$

La route à l'ouest des îles du Cap-Verd mérite sans contredit la préférence sur celle de l'est. L'expérience de tous les navigateurs prouve qu'à l'ouest, il règne toujours un vent alizé frais; tandis qu'à l'est, on a souvent des calmes : on a d'ailleurs peu d'exemples qu'on ait passé entre les îles du Cap-Verd et la côte d'Afrique. Je conseillerais donc à tous ceux qui allant à l'équateur, choisissent le passage de l'ouest, de diriger leur route, en partant des Canaries, de manière à couper le parallèle de 17 degrés, ou bien le parallèle de San-Antonio par $26 \frac{1}{2}$, et même par 27 degrés de longitude, et alors de gouverner directement au S.-E. $\frac{1}{4}$ S. vers l'équateur. On évite ainsi toutes les îles du Cap-Verd, qui sont assez considérables pour changer la direction du vent alizé; car on rencontre souvent dans leur parage des vents du sud-ouest. Dans tous les cas, le vent est toujours très-faible dans leur voisinage. Conséquemment on ne doit pas craindre de gouverner

1 $\frac{1}{2}$ degré plus à l'ouest, pour avoir constamment un vent bon frais. En supposant même que l'on crût nécessaire de prendre connaissance de l'île San-Antonio pour s'assurer de la marche du vaisseau, on le peut à 50 milles de distance. Il faut d'ailleurs prendre garde de ne pas l'approcher de plus de 20 à 25 milles, autrement on courrait le risque d'être poussé trop près de la terre par les calmes et les courans. Lorsqu'en 1797 j'allai aux Indes sur le vaisseau de ligne anglais *le Raisonnable*, nous apprîmes par expérience combien il est désavantageux de faire route trop près de ces îles. L'effet de leur voisinage fut très-sensible ; car dès la nuit même du jour où nous eûmes connaissance de San-Antonio, le calme nous surprit, et c'est en nous éloignant de cette île que nous retrouvâmes le vent plus frais. Cette fois encore, quoique nous eussions perdu de vue San-Antonio et que nous eussions déjà atteint le 27° degré de longitude, les vents du sud et de l'ouest étaient encore très-faibles. J'attendais impatiemment le vrai vent alizé du nord-est pour retourner à l'est, et je voulais suivre cette direction jusqu'au 20° degré pour me mettre en sûreté contre les vents du sud et les forts courans de l'ouest qui nous attendaient dans les parages situés entre les vents alizés du

1803.

Novembre.

1803.
Novembre.

nord-est et du sud-est. Je désirais aussi ne pas couper la ligne plus à l'ouest que par 24° ou 25° degré de longitude. De forts courans et un vent alizé soufflant trop du sud ont souvent poussé des vaisseaux qui avaient coupé l'équateur au-delà du 25 ou 26° degré O., si près des côtes du Brésil, qu'ils n'ont pu doubler le cap Saint-Augustin. Ainsi, dès que le vent permet de couper la ligne par 20° ou 21° degré, on ne doit pas manquer de le faire. On gagne par ce moyen l'avantage de cingler à pleines voiles aussitôt que l'on est dans le vent alizé du sud-est et d'avancer plus rapidement au sud. Au reste, ceci est rarement possible.

Nos savans firent des recherches sur la cause de la lumière de la mer, d'après lesquelles il paraît démontré que cette lumière est produite, non par l'eau mise en mouvement, mais par des corps organiques. On prit une jatte que l'on couvrit d'une toile fine pliée à double, et l'on y versa de l'eau puisée immédiatement dans la mer. Il se présenta bientôt sur la toile des points qui brillaient lorsqu'on la secouait, tandis que l'eau qui avait filtré à travers ne donnait pas la moindre apparence de phosphorescence, quoiqu'on y eût mêlé de la sciûre de bois pour remplacer les particules restées sur la toile, parce que l'on aurait pu croire que la

1863.
Novembre,

lumière était due au mouvement. Le docteur Langsdorff, qui examina au microscope ces animalcules lumineux et en dessina quelques-uns, trouva que plusieurs, surtout les plus gros, sont des insectes du genre des écrevisses. Les plus petits même présentaient des fibres qui supposaient une organisation. Mais comme ces observations microscopiques ne furent faites que le lendemain, il reste encore incertain si ces animalcules brillent lorsqu'ils sont vivans, ou si c'est seulement lorsqu'ils tombent en putréfaction. On ne sait pas non plus si l'état de l'atmosphère n'influe pas, plus ou moins, sur leur propriété lumineuse, puisque leur lumière n'est pas toujours également forte; si elle ne dépend pas de l'électricité plus ou moins considérable de l'air; et enfin pourquoi l'eau brille seulement lorsqu'elle est mise en agitation par le mouvement du vaisseau, et non quand elle est tranquille?

Le 10 novembre, nous entrâmes dans le vent alizé du N. E. par $13^{\circ} 51'$ de latitude N., et $27^{\circ} 07'$ de longitude O. Il soufflait cependant encore de l'E. avec force. Nous gouvernâmes au S. E. autant que nous pûmes et avec d'autant plus de raison que nous avions à combattre un courant qui nous faisait perdre 20 milles chaque jour.

Le 15 à midi, par $6^{\circ} 58'$ de latitude N.,

10.

15.

1805.
Novembre.

et 21° 50' de longitude O. le ciel se couvrit. A 2 heures, nous eûmes un coup de vent violent qui nous obligea de serrer toutes les voiles. Il ne dura qu'une demi-heure. A 7 heures, nous éprouvâmes un second coup de vent qui dura deux grandes heures avec beaucoup de violence. Le reste de la nuit le temps fut couvert et le vent faible. Nous étions aux limites du vent alizé, et nous entrions alors dans les parages où règnent des vents variables, presque toujours opposés, des calmes, des rafales fréquentes et violentes accompagnées de pluies abondantes, enfin, un air chaud et humide, aussi désagréable que nuisible à la santé. Nous passions souvent plusieurs jours sans voir le soleil, et sans pouvoir sécher les lits ni les hardes des matelots. Le thermomètre se tenait généralement entre 21 et 23°; l'air était étouffant. J'étais fort inquiet sur la santé de l'équipage; mais heureusement il ne souffrit pas. Je prenais toutes les précautions possibles. Trois ou quatre fois dans la semaine je faisais allumer du feu dans les entreponts, pendant plusieurs heures, pour y sécher et purifier l'air. J'avais fait à Ténériffe une si ample provision de citrons, pommes de terre et potirons, qu'en arrivant à Sainte - Catherine, elle n'était pas encore épuisée. Chaque homme, au lieu d'eau-de-vie, recevait une demi-bouteille du meilleur vin de

1803.
Novembre.

Ténériffe, et le matin et l'après-midi, je faisais distribuer du punch léger très-sucré, et dans lequel il entrait beaucoup de jus de citron. On profitait du premier rayon de soleil pour sécher et aérer les lits et les hardes. Une pluie abondante, qui nous permit de faire provision d'eau pour quinze jours au moins, fournit à nos gens une bonne occasion de laver leur linge. Je fis tendre à cet effet une grande tente entre le mât de misaine et le grand mât. C'était un spectacle assez divertissant de voir une vingtaine d'hommes, sous cette tente qui ressemblait à un petit lac, lavant leur linge et se lavant ensuite l'un l'autre. La chaleur, au reste, ne paraissait pas incommoder mon équipage autant que je l'avais craint. Quoique le thermomètre ne fût jamais au-dessous de 23°, plusieurs matelots demandaient : « Quand fera-t-il « chaud ? » C'était une suite de ce qu'on leur avait raconté de la température brûlante de ces climats. Il paraît, au reste, que les Russes peuvent fort bien supporter une chaleur comme un froid de 23 degrés.

Cette température, fatigante et désagréable, dura 10 jours, pendant lesquels nous n'avions avancés au sud que de deux degrés ; car nous avions eu à lutter contre un courant si fort, qu'il nous repoussait chaque jour 15 à 18 milles vers le N. Enfin, nous eûmes un vent

1803.
Novembre.

frais du N., qui se soutint environ 24 heures, passa ensuite au S. E., et s'y maintint en véritable vent alizé. Nous étions alors par 20° de latitude N. et 25° de longitude O.

22. Le 22 novembre, nous rencontrâmes un vaisseau qui faisait route à l'est. Présument qu'il allait en Europe, je voulus profiter de l'occasion pour écrire en Russie. J'envoyai, en conséquence, un officier à son bord avec mes lettres : mais sur ces entrefaites il avait hissé pavillon américain, et j'appris que sa destination était pour Batavia. Cependant le capitaine prit mes dépêches, et promit de les expédier du Cap de Bonne-Espérance, où il devait relâcher (1). Son calcul de longitude était fort différent du nôtre : il se croyait de 5° plus à l'ouest, ce qui l'engageait à gouverner à l'est. Je lui envoyai aussitôt la longitude indiquée par nos chronomètres, en l'assurant qu'il pouvait compter sur son exactitude. Il changea dans l'instant de route, nous accompagna pendant toute la nuit, et disparut le lendemain matin.

26. Le 26 novembre, à 10 heures et demie du matin, nous coupâmes la ligne par 24° 20' de longitude O., après 50 jours de traversée depuis

(1) Ces lettres arrivèrent effectivement en Russie dans le courant de mai 1804.

notre départ de Santa-Cruz de Ténériffe. Nous célébrâmes ce passage par une salve de 11 coups de canon, en buvant à la santé de l'empereur, sous le règne glorieux duquel le pavillon russe flottait, pour la première fois, dans l'hémisphère austral. La cérémonie bizarre du baptême n'eut lieu qu'imparfaitement, puisque j'étais le seul à bord qui eût déjà passé la ligne. Cependant un matelot bel-esprit, et parlant avec facilité, parut, le trident à la main, pour faire son compliment aux Russes qui entraient, pour la première fois, dans cette partie de son domaine. Il joua son rôle presque aussi bien qu'aurait pu faire un ancien initié dans les mystères du dieu de la mer.

1803.
Novembre.

Je fis alors route sur l'île Trinidad ; mais le vent venait tellement du S. et le courant portait si fort à l'O. (1), que nous coupâmes le méridien de l'île par 7° de latitude S. Ici le vent souffla plus fort et plus directement de l'E., ce qui accélérât beaucoup notre marche. Je gouvernai au S. autant que le vent le permit. Le courant de l'O. se faisait encore sentir, mais beaucoup plus faiblement que dans le voisinage de l'équateur.

(1) La direction du courant de l'équateur jusqu'au 8. degré S. a été S. O. $\frac{1}{2}$ O. et O. S. O., avec une vitesse de 26 jusqu'à 35 milles par jour.

VOYAGE

1803.
Novembre.

Nous quittâmes le vent alizé du S. E. par 14° S. Il fut remplacé par des vents d'E. qui tournèrent peu à peu au N. et au N. O. Pendant tout le temps que le vent alizé souffla, nous fûmes suivis d'une quantité innombrable de bonites : on en harponait chaque jour quelques-unes, qui fournirent à notre monde une excellente nourriture. On prit aussi un requin, qui de même fut servi sur notre table. Les Japonais mangèrent la tête et la trouvèrent très-bonne.

La Pérouse avait passé quelques jours à chercher, entre les parallèles de 20° 10' et 20° 50' S., l'île Ascençao, sur l'existence de laquelle les opinions étaient fort partagées depuis 300 ans; mais n'ayant rien trouvé, il conclut, avec raison, qu'elle n'existait pas, ou plutôt qu'elle avait été confondue avec la Trinidad, puisqu'on lui donnait la même latitude. Plusieurs navigateurs ont soutenu cette opinion avant lui, d'autres l'ont combattue. Frézier, par exemple, dans son *Voyage à la Mer du Sud*, blâme le célèbre Halley de n'avoir pas indiqué l'Ascençao sur sa carte, et prétend avoir touché à cette île; mais c'était à la Trinidad, comme l'a très-bien prouvé Halley dans la défense de sa carte qu'il a publiée. Cependant, comme plusieurs géographes croient encore à l'existence de l'Ascençao, je me pro-

posai de naviguer quelques degrés plus à l'O. que La Pérouse, pour lever tous les doutes qui concernent cette île. Je crus devoir d'autant plus me livrer à cette recherche, que le rédacteur du *Voyage de La Pérouse* semble lui reprocher de n'avoir pas cherché l'Ascençao assez long-temps, et soutient qu'il s'en est éloigné au moment même où il devait en être le plus près. M. Milet-Mureau se fonde, en premier lieu, sur ce que *d'Après* a déterminé la longitude de l'Ascençao à 58° à l'O. de Paris, méridien que La Pérouse n'a pas atteint. Il dit, en second lieu, qu'il avait rencontré récemment un officier de la marine, nommé l'*Epine*, qui, ayant touché aux deux îles, plaçait la Trinidad par 20° 22' de longitude et l'Ascençao par 20° 58'. L'*Epine* n'avait, à la vérité, aucun instrument pour déterminer la longitude de cette dernière; mais il fixait sa distance à 120 milles marins de la côte du Brésil. Cette assertion me paraissait de quelque poids, quoique je fusse en même temps surpris que, se trouvant dans l'impossibilité de déterminer la longitude astronomiquement, l'*Epine* eût omis de donner au public des détails précis sur une île dont l'existence était depuis si long-temps contestée, et qu'il n'eût pas dit si elle avait quelque ressemblance avec

1803.
Novembre.

les descriptions que d'Après , Dalrymple et plusieurs autres en ont données.

Il s'agissait donc maintenant de suivre le parallèle de $20^{\circ} 38'$ à l'ouest, jusqu'à ce que je parvinsse à trouver cette île mystérieuse.

Décembre.

7.

Le 7 décembre à midi, nous étions par $19^{\circ} 47' S.$ et $32^{\circ} 24' O.$, c'est-à-dire $2 \frac{1}{2}$ degrés plus à l'est que la limite de la recherche de La Pérouse. Je pouvais par conséquent continuer de naviguer, pendant la nuit, sans courir le risque de manquer l'Ascençao. Je fis route de manière qu'au point du jour je pusse me trouver à la latitude indiquée par l'Epine, pour gouverner ensuite tout-à-fait à l'ouest. A midi, nous nous aperçûmes qu'un courant nous avait fait dévier de quelques milles plus sud. Nous étions par $20^{\circ} 47'$ au lieu de $20^{\circ} 38' S.$ Le temps n'était pas assez sombre pour qu'on ne pût pas distinguer les objets à 12 et jusqu'à 15 milles de distance. Une île aussi élevée que doit l'être l'Ascençao, devait se découvrir, du haut des mâts, à un éloignement double : il était donc impossible de la manquer, si elle existait effectivement dans la latitude supposée. A 7 heures du soir, je mis en travers, étant par $20^{\circ} 41' S.$ et $35^{\circ} 36' O.$ Le matin, je courus à l'O. toutes voiles dehors. A midi, nos observations nous donnèrent $20^{\circ} 46' 51''$ de latitude et $36^{\circ} 19'$ de longitude. La *Néva* se trou-

8.

vait à 3 milles plus au N. Je m'attendais à tout instant à entendre les vigies crier *terre!* mais ce fut en vain. Je crus alors devoir abandonner toute recherche.

1803.
Décembre.

Etant alors par $20^{\circ} 42'$ S. et $37^{\circ} 00'$ à l'O. de Greenwich ($39^{\circ} 20'$ de Paris) : nous avons donc navigué $2^{\circ} 10'$ plus à l'ouest que La Pérouse; nous avons dépassé de $1^{\circ} 30'$ la longitude assignée par d'Après à l'île Ascencao. Et comme je ne me suis jamais éloigné de plus de 9 milles au S. de la latitude que l'on donne à cette île, je suis autorisé à soutenir qu'elle n'existe pas entre les parallèles de $21^{\circ} 10'$ et $20^{\circ} 30'$ jusqu'à $37^{\circ} 00'$ à l'ouest de Greenwich, et que sa distance, de la côte de Brésil, ne peut être de plus de 220 milles. Il me paraît donc peu vraisemblable que l'Epine ait touché à l'île Ascencao, à moins qu'il n'en ait pas exactement marqué la latitude. Sans décider positivement si cette île doit être rayée des cartes, il me sera permis de remarquer que La Pérouse était plus fondé à douter de son existence, que le rédacteur de son Voyage à la soutenir.

Abandonnant donc à d'autres navigateurs plus heureux la découverte de l'Ascencao, je gouvernai directement sur le Cap Frio; je souhaitais m'assurer exactement de sa latitude; car, après avoir consulté les cartes et les rela-

1803.
Décembre.

tions de voyages les plus récentes, je trouvais, à mon grand étonnement, que les différences allaient de $23^{\circ} 06'$ jusqu'à $22^{\circ} 34'$ (1). On ne se serait pas permis, pendant 35 ans, des déterminations si arbitraires sur la position du Cap Frio, si le capitaine Cook, dans la relation de son premier voyage, l'eût donnée positivement : cependant, en consultant les observations astronomiques que le docteur Wales a jointes à la relation des voyages de Byron, Carteret, Wallis et Cook, on trouve que le 12 novembre 1768, jour auquel Cook eut connaissance du Cap Frio, ce navigateur était, à midi, par $23^{\circ} 06'$ S. Et comme il dit expressément qu'il avait, le même jour, fait route

(1) Le *Dictionnaire maritime* de Grandpré et la *Connaissance des Temps*, pendant plusieurs années de suite, placent ce cap par $22^{\circ} 02'$; dans l'édition originale du Voyage de lord Marcartney on lit $32^{\circ} 02'$, ce qui est manifestement un renversement de chiffres, au lieu de $23^{\circ} 02'$. Cette dernière estimation est sans doute la meilleure *. Le traducteur français de ce Voyage a très-mal corrigé la faute, en faisant de $32^{\circ} 02'$, $22^{\circ} 02'$; et c'est dans cette traduction, sans doute, que le *Dictionnaire* de Grandpré, de même que la *Connaissance des Temps*, ont copié à leur tour cette nouvelle faute.

* Le capitaine Broughton place le cap Frio à $22^{\circ} 59' 41''$ S., et $41^{\circ} 53' 12''$ O. Dans les Tables de Mendoza, qui ont été publiées après notre départ, ainsi que le journal de Broughton, la latitude du cap Frio est à $22^{\circ} 54'$, et la longitude à $42^{\circ} 08' 15''$.

1803.
Décembre.

pour Rio-Janeiro, le long de la côte qui court presque directement de l'E. à l'O., la latitude du Cap Frio ne peut être fort différente de celle qu'il avait observée à midi. Je ne doutais pas que cette latitude ne fût $23^{\circ} 02'$. C'est aussi celle que sir Erasmus Gower avait trouvée. J'espérais donc la déterminer à une minute près, en me tenant dans le parallèle de ce cap au moment de prendre la hauteur méridienne du soleil.

Le 11 décembre, nos observations nous donnèrent $22^{\circ} 36'$ de latitude et $40^{\circ} 40'$ de longitude. Le soir à 7 heures, je fis jeter la sonde; elle rapporta 50 brasses, fond de roches. Au point du jour, nous eûmes connaissance de l'île Frio, en avant du Cap Frio. Elle est facile à reconnaître par une vallée profonde qui la partage en deux parties inégales, et lui donne, à quelque distance, l'apparence de deux îles. A midi, le milieu de l'île Frio nous restait directement à l'O.. Malheureusement le soleil ne se montra pas, et mon projet fut manqué. Le temps s'éclaircit dans l'après midi. Le vaisseau restant presque sans mouvement, on profita aussitôt de cette circonstance favorable pour connaître la déclinaison de l'aiguille aimantée. Douze observations d'azimuth du soleil nous donnèrent de $2^{\circ} 21'$ jusqu'à $3^{\circ} 06'$, dont la moyenne est $2^{\circ} 49'$ à l'E.

11.

12.

1803.
Décembre.
13.

Le 13 décembre à midi, nous étions par $23^{\circ} 11' 45''$ S. Le Cap Frio nous rejetant au N. $53^{\circ} 20'$ O. à la distance de 25 à 30 milles : sa latitude devait être de $22^{\circ} 57' 30''$. Je ne donne cependant pas cette estimation comme certaine. Quant à la longitude, je la regarde comme assez positive. D'après la rectification qui fut faite ensuite de la marche de la montre d'Arnold, n° 128, nous la trouvâmes de $41^{\circ} 32'$. D'après nos observations du 13, elle était de $41^{\circ} 36' 30''$.

16. A 7 heures du soir, je pris mon point de départ du Cap Frio. Nous l'avions alors au N. 10° O. à la distance de 18 à 20 milles. Je gouvernai directement sur l'île Sainte-Catherine. Le ciel était serein, un vent frais soufflait du N. E. Le 16 au soir à 8 heures, les sondes rapportaient déjà 40 brasses. Je louvoyai toute la nuit, et le matin nous eûmes connaissance des îles Alvaredo et Gal. Le temps étant obscur, nous ne pûmes voir l'île Sainte-Catherine. Comme je n'avais point de carte détaillée de cette côte, ni aucune vue des îles qui sont à l'entrée de la rade, je n'étais pas certain que celles que je voyais fussent réellement Alvaredo et Gal : aussi n'osai-je risquer de passer entre ces deux îles de roches. Je préfèrai gouverner au N., dans l'espérance que la hauteur du soleil, à midi, me tirerait d'incertitude.

Mais
tann
gran
près
s'écl
Le
gouv
de te
les îl
contr
Portu
j'aie
avec
carte
nous
pas b
quoiq
phe p
dress
natio
tronc
elles
saien
beau
repr
mou
terre
cette
noro

Mais je ne pus l'observer, le temps resta constamment sombre avec une forte pluie et un grand vent. Je me vis donc forcé de me tenir près de la côte, pour y attendre que le ciel s'éclaircît.

1863.
Décembre.

Le 18, nous étions par $26^{\circ} 53' 39''$ S. Je gouvernai alors au sud, mais sans m'éloigner de terre, afin de pouvoir distinguer les baies et les îles qu'elles renferment, et qui doivent, sans contredit, former de très-beaux ports. Les Portugais les connaissent sans doute, quoique j'aie lieu de douter qu'ils aient jamais relevé, avec quelque soin, les côtes du Brésil. Les cartes de cette île et de la côte au nord que nous avons vues à Sainte-Catherine n'annoncent pas beaucoup d'exactitude dans leurs auteurs, quoique l'une d'elles fût l'ouvrage du géographe portugais Lopez, et que les autres aient été dressées récemment par un ingénieur de cette nation. Sur la première, les déterminations astronomiques étaient fautives, et, sur les autres, elles manquaient entièrement. Ces cartes paraissaient cependant faites avec soin, et contenaient beaucoup de détails. La carte n° 1 de mon atlas, représente exactement l'entrée du port jusqu'au mouillage, entre l'île Sainte-Catherine et la terre-ferme, ainsi que les îles qui gisent devant cette entrée, et la petite partie de la côte, au nord de Sainte-Catherine, que nous pouvions

18.

1803.
Décembre.

apercevoir. Je crois que cette carte ne sera pas regardée comme superflue ; car je ne connais que celle qui se trouve dans l'*Atlas maritime* de Bellin, tom. II, n° 57, et qui est peu exacte.

- A 4 heures après midi , le vent tomba tout-à-fait. La chute subite du baromètre annonçait du mauvais temps , et la proximité des côtes m'inspirait de l'inquiétude. Mais l'orage vint de terre. Le vent, accompagné de fortes ondées, souffla avec tant de violence , que nous fûmes obligés de serrer toutes nos voiles, et de ne
19. garder dehors que les voiles de tempête et la misaine. Le 19, à midi, le vent était assez apaisé pour nous permettre de mettre dehors les huniers. Je me rapprochai alors de la terre, que
20. nous reconnûmes le 20 au point du jour : mais le courant venant du sud nous avait entraînés si loin au nord, que nous fûmes obligés de louvoyer tout le jour pour gagner l'île de Gal. Vers le soir, un canot s'approcha ; je mis en travers pour l'attendre ; il était monté par des Portugais, qui venaient offrir de nous conduire entre l'île d'Alvaredo et celle de Gal ; passage que , d'après l'avis de La Pérouse , je n'aurais osé tenter, quoique ce fût le plus court chemin. Nous le trouvâmes cependant très-sûr, puisqu'on peut naviguer sans danger près des deux îles. La profondeur de la rade diminue régulièrement jusqu'à 5 brasses et demie. Le 21 à
- 21.

5 heures du soir, nous jetâmes l'ancre sur un fond de vase, ayant la citadelle de Santa-Cruz sur l'île Atomery, au N. 10° O., le milieu de l'île Alvaredo au N. 35° E., l'île de Ratone au S. 15° E., et Punta Grossa au N. 66° E. Nous étions à un mille de la forteresse de Santa-Cruz et à 5 milles de San-Miguel.

1803.
Décembre.

ne sera pas
ne connais
maritime
eu exacte.
mba tout-
annonçait
des côtes
ge vint de
s ondées,
ous fûmes
et de ne
pête et la
assez apai-
ehors les
terre, que
our : mais
it entraî-
obligés de
e de Gal.
e mis en
é par des
conduire
passage
n'aurais
chemin.
ir, puis-
les deux
ue régu-
Le 21 à

CHAPITRE IV.

SÉJOUR A SAINTE-CATHERINE.

Réception à Sainte-Catherine. — L'observatoire établi dans l'île Atomery. — Mauvais état des mâts de la *Néva*. — Séjour prolongé. — Remarques sur les fortifications de la rade, sur la ville de Nossa Senhora del Destero, et sur la garnison de cette place. — Diverses remarques sur l'état actuel de l'île, son commerce, ses productions. — Denrées. — Leur prix. — Corsaire anglais. — Observations astronomiques et nautiques.

1863.
Décembre

21.

A peine eûmes-nous jeté l'ancre, qu'un officier du fort de Santa-Cruz vint nous féliciter sur notre heureuse arrivée, et le lendemain matin nous eûmes le plaisir de recevoir à bord la visite du commandant. Comme je désirais abréger mon séjour autant qu'il serait possible, j'allai sans délai à Nossa Senhora del Destero, ville située à 9 milles trois quarts au sud de notre mouillage, et le siège du gouvernement : je pensais donc que j'y trouverais sans peine les objets dont nous avons besoin. Dès que j'eus mis pied à terre, accompagné de M. Li-

1803.
Décembre.

sianskoï et de quelques officiers du vaisseau, je rendis visite au gouverneur don Joseph de Currado, colonel de l'armée portugaise, qui nous reçut avec beaucoup de politesse. Il nous promit très-obligeamment de nous aider de tous ses moyens. Il envoya à chaque vaisseau un sergent entièrement à notre disposition; se fit remettre la liste de toutes les provisions que nous demandions; et afin d'en accélérer l'achat, il chargea un officier d'y veiller dans l'intérieur de l'île et sur la terre-ferme. Il donna des ordres pour abattre le bois qui nous était nécessaire; je l'avais prié de me rendre ce service de crainte que ce travail, pénible par la grande chaleur, ne nuisît à la santé de nos matelots; enfin il nous permit d'établir un observatoire au fort Santa-Cruz, dans l'île d'Atomery, faveur d'une grande importance pour nous, tant pour régler la marche de nos trois chronomètres qui variaient beaucoup depuis notre départ de Ténériffe, que pour faire des observations dans l'hémisphère méridional du ciel, qu'un astronome européen a si rarement occasion de voir.

Ces affaires terminées à ma satisfaction par l'extrême obligeance du gouverneur, je retournai le même soir à bord. L'ambassadeur, avec sa suite, resta à terre. Le gouverneur lui abandonna la moitié de son hôtel, et assigna

1863.
Décembre.

aux officiers de la suite une maison de campagne dans une situation très-agréable et à une petite distance de la ville. Dès que je fus de retour au vaisseau, je saluai le fort de Santa-Cruz, de 13 coups de canon, qui me furent rendus coup pour coup. Ce même jour, le commandant et quelques-uns de ses officiers dînèrent à mon bord. J'expédiai sur-le-champ un officier à terre pour chercher un endroit commode pour faire de l'eau et réparer nos barriques. Le petit bourg de San-Miguel lui parut le lieu le plus favorable : on y trouve de l'eau excellente, qui, descendant d'une superbe cascade, est conduite, par des canaux, à un moulin à riz rarement en activité. On peut très-facilement faire, en trois jours, sa provision complète, quand même elle irait au-delà de 100 barriques. Le seul inconvénient est l'éloignement de l'aiguade, qui est à 5 milles du mouillage : mais, avec une grande chaloupe, on y remédie facilement. M. Horner établit son observatoire le même jour. Enfin, tout s'exécutait avec tant d'activité, que j'espérais pouvoir mettre à la voile au bout de dix jours. Mais un message de M. Lisianskoï, capitaine de *la Néva*, m'enleva cette agréable espérance. En visitant son vaisseau, il avait trouvé son grand mât et son mât de misaine en si mauvais état, qu'il fallait absolument les changer. Dans

1803.
Décembre.

un lieu sans commerce , où par conséquent personne ne s'occupe de pourvoir aux besoins des navires qui arrivent , un accident pareil aurait pu nous retenir plusieurs mois , sans l'obligeance du gouverneur. Comme il n'y avait pas de magasins de mâts à Sainte-Catherine , il donna ordre aussitôt d'en abattre dans la forêt voisine , qui en offre de très - beaux. Mais la difficulté était de transporter ces lourdes masses au rivage. Aussi , malgré tous les secours qui nous furent prodigués , ce malheureux événement nous arrêta-t-il pendant cinq semaines.

Des circonstances désagréables exigèrent que je fusse presque continuellement à bord. Je ne pus , en conséquence , recueillir aucune information sur l'état de Sainte-Catherine. Cette île , séparée de la terre-ferme par un détroit de 200 toises de largeur au plus , a 25 milles de longueur du N. N. E. au S. S. O. Sa largeur , en général , est de 8 à 9 milles , et seulement de 3 à 4 milles en quelques endroits. D'après nos observations , son extrémité N. N. E. est située par $27^{\circ} 19' 10''$ S. et $47^{\circ} 49' 20''$ O. Frézier est le premier , je crois , qui ait donné une carte assez exacte de cette île. En la comparant avec la nôtre , on verra qu'elles ne diffèrent pas beaucoup. Après ce voyageur , c'est à lord Anson que le public

1803.
Décembre.

a été redevable de renseignemens sur cette île. Bouvet de Lozier y toucha en 1758, et l'infortuné La Pérouse en 1785. Depuis cette époque, il n'y est survenu aucun changement important. La rade, très-étendue, n'est encore défendue que par trois forts : Punta Grossa, à l'ouest de Sainte-Catherine ; Santa-Cruz, sur l'île d'Atomery, et un autre petit, de 9 canons, sur l'île de Ratone. De ces 9 canons, 3 seuls peuvent servir. Le fort de Santa-Cruz est le plus considérable. Notre observatoire y étant établi, nous eûmes occasion de voir son intérieur, et de reconnaître que Monneron, ingénieur du voyage de La Pérouse, n'a pas exagéré en parlant des défauts de ce fort. Je n'y comptai que 20 canons, la plupart en mauvais état. La garnison n'était que de 50 hommes. Quiconque voudrait s'emparer de ce poste, y trouverait moins de difficultés que les Espagnols en 1777. Mais l'impossibilité de s'y maintenir, sans être en même temps maître de la partie de la terre-ferme qui l'avoisine, détournera toujours d'une entreprise au moins inutile. La ville de Nossa Senhora del Destero est encore moins bien fortifiée. Sa seule défense est une petite batterie de 8 canons sur le point où l'on débarque, et dont les affûts sont pourris. La petite batterie à barbette dont Monneron fait mention, n'existe plus. La gar-

1865.
Décembre.

nison consiste en 500 soldats, qui n'ont que 20 reis (1) de paye par jour. Ils étaient d'ailleurs très-bien vêtus, grâce au chef du régiment, qui est un descendant du célèbre Vasco de Gama. Tant que Sainte-Catherine aura une garnison, le chef du régiment sera toujours un membre de cette famille distinguée. La Pérouse, à son passage, y trouva aussi pour chef du régiment un don Antonio de Gama.

La ville, dont la position est charmante, consiste en quelques centaines de maisons mal bâties, habitées par à peu près 5000 Portugais pauvres et des nègres esclaves. L'hôtel du gouverneur et les casernes sont les seuls bâtimens un peu remarquables. On était en train de construire une nouvelle église. Un soir à 10 heures je rencontrai, en retournant à bord, plusieurs nègres des deux sexes portant chacun quelques pierres pour cet édifice. Mon étonnement cessa bientôt, quand je réfléchis que le mérite de ce zèle religieux appartenait plutôt aux maîtres qu'aux esclaves.

Le gouvernement de don Joseph de Currado s'étend, de Rio-Grande del Sud, par 52° S. et 54° O., jusqu'à la province de Saint-Paul, ville située par 23° 33' 10" S. et 46° 59' 10" O.

(1) 160 reis font un franc.

1803.
Décembre.

Je n'ai pu réussir à me procurer des renseignemens exacts sur la population de ce gouvernement, qui ne doit pas être considérable, puisqu'il ne comprend absolument que les côtes; encore ces colons sont-ils souvent exposés aux incursions des Indiens. Un événement de ce genre eut lieu pendant notre séjour. Au reste, ces attaques ne sont pas sanglantes. Ces sauvages ne cherchent qu'à piller, et surtout à voler le bétail des Portugais.

Le sol de l'île et des côtes est très-fertile; on y cultive la canne à sucre et du café excellent. Le rum, quoique inférieur à celui de la Jamaïque, s'améliore avec le temps et par les voyages, au point de ne le céder en rien à celui de Santa-Cruz de Ténériffe. Mais comme les vaisseaux étrangers ne peuvent l'acheter qu'argent comptant, et qu'il est défendu aux habitans de transporter eux-mêmes les productions de leur île en Europe, ils n'ont aucune perspective de s'en défaire avantageusement. Point de commerce, point d'industrie; on ne cultive donc ici que pour la consommation locale, ou tout au plus pour charger annuellement deux petits bâtimens de 70 à 80 tonneaux, qu'on expédie à Rio - Janeiro, afin d'échanger les denrées contre des marchandises d'Europe; car c'est de Rio-Janeiro que l'on tire les objets de première nécessité. Le

café et le sucre coûtaient, à notre passage, 10 copecks (1) la livre, et le galon de rum moins d'une demi-piastre. Ces denrées, achetées en gros, auraient été encore à meilleur marché. Les plus beaux bois se trouvent ici en abondance. J'en fis une collection de plus de 80 sortes, qui toutes, ou par leur rareté ou par la beauté de leurs couleurs, pourraient être un objet de commerce important. Mais l'exportation du bois est expressément défendue. Le gouvernement portugais a cependant déclaré l'île port franc; mais il y a mis des restrictions qui réduisent ce bienfait à peu de chose, et tendent même à rendre cette mesure ridicule; puisque le bois, production principale du pays, ne peut pas être exporté, et que les autres ne peuvent être vendues qu'argent comptant. Certes, aucun vaisseau n'apportera d'Europe à Sainte-Catherine des piastres pour y acheter du sucre, du café et du rum. Je doute d'ailleurs que, dans toute l'île et sur la côte voisine, on puisse trouver de quoi charger un navire de 400 tonneaux. Or, comme il n'est permis aux habitans d'échanger leurs productions qu'à Rio-Janeiro, le commerce du pays n'a rien gagné à la franchise du port, et reste toujours dans l'état le plus misérable. Les ob-

(1) 10 copecks valaient alors 30 centimes.

1803.
Décembre.

jets de première nécessité qu'il serait si facile de fabriquer ici en abondance, comme savon, goudron, etc., sont si rares, qu'à notre arrivée les habitans ne voulaient nous céder des vivres qu'en échange de ces marchandises. A peine avance-t-on dans le pays, que l'on voit de tous côtés le sassafras et le riccin : cependant, il fut impossible au docteur Espenberg d'en tirer la plus petite quantité d'huile extraite du fruit de cette plante.

Les vaisseaux qui viennent mouiller à cette côte, soit pour doubler le Cap-Horn, soit pour faire la pêche de la baleine, ne peuvent désirer un plus beau port. Il est préférable en tous points à celui de Rio-Janeiro, où les étrangers, surtout s'ils arrivent sur des vaisseaux marchands, sont soumis à autant de formalités offensantes qu'ils pourraient l'être au Japon. Cook lui-même et Banks y essuyèrent des affronts dont le simple récit excite l'indignation. Mais comme Sainte-Catherine n'a point de mines de diamans dans son voisinage, on y jouit d'une parfaite liberté. Le port est excellent, l'eau très-bonne et d'un accès facile. On peut abattre autant de bois à brûler que l'on veut, sans qu'il en coûte rien, et quant à celui qu'on achète, le vendeur le fournit lui-même tout rendu au vaisseau à 10 piastres le millier de pièces, chacune de trois pieds de longueur.

Le climat est extrêmement sain ; nos gens, après sept semaines de séjour, jouissaient de la plus parfaite santé : il est vrai que , dans les premiers jours , plusieurs furent attaqués de coliques, mais elles ne duraient que peu d'heures et disparurent ensuite entièrement. La chaleur y est très-supportable ; même dans le mois le plus chaud (en janvier), les thermomètres à bord ne montèrent pas au-dessus de 22 degrés. La brise de mer, qui souffle journellement, modère encore cette température. Les vivres et les fruits de toute espèce sont en abondance et à très-bon marché. Nous achetâmes par exemple un bœuf pesant 400 livres pour 8 piastres ; un cochon de 200 livres pour 10 piastres ; et cinq poules pour une piastre. Ce n'était pas la saison des oranges et des citrons, il nous fut facile cependant d'en emporter des milliers pour une bagatelle. Les melons d'eau et les potirons étaient extrêmement communs. Nous manquâmes de poisson , parce que la grande chaleur de l'été nuit à la pêche qui , dans les autres saisons , est , dit-on , très-productive. On n'y emploie que des pirogues faites d'un seul tronc d'arbre : j'en ai vu qui avaient 50 pieds de long sur 5 pieds de large ; cette forme étroite les fait marcher avec une grande vitesse , mais on n'ose pas s'y aventurer sur une mer un peu agitée.

1803.
Décembre.

Nous trouvâmes ici à notre arrivée un corsaire anglais avec deux prises françaises. On disait que ces navires, destinés à la pêche de la baleine, s'étaient rendus sans difficulté ; ils étaient commandés par des Américains qui auraient ainsi livré les bâtimens qui leur avaient été confiés. Ce corsaire s'en était emparé sous le canon même du fort de Santa-Cruz. Le crime dont on accusait ces Américains nous parut si odieux, que nous ne pouvions y croire ; mais enfin l'ordre du vice-roi de saisir ces navires pour les remettre au gouvernement français, nous convainquit de la vérité. Le corsaire anglais, persuadé que l'Espagne et l'Angleterre allaient être en guerre, avait pris un vaisseau espagnol et l'avait également amené à Sainte-Catherine. Après y avoir vendu secrètement la cargaison, il l'arma de 16 canons et le plaça dans une rade portugaise comme vaisseau de garde, afin de visiter tous les bâtimens qui arriveraient. Il poussa même l'insolence au point d'envoyer un canot à bord d'un vaisseau de guerre portugais, brig de 18 canons, et de faire au capitaine toutes les questions usitées en pareilles visites. Celui-ci fut étrangement surpris de se voir ainsi traité sous le canon d'un fort portugais : il était envoyé par le vice-roi pour saisir toute l'escadre du corsaire. Mais le vaisseau de garde s'é-

vada avec une des prises françaises; il n'y eut que le corsaire et l'autre prise qui tombèrent au pouvoir du gouverneur.

1803.
Décembre.

Je terminerai ces détails incomplets par quelques observations nautiques et astronomiques. L'entrée du port est des plus faciles. La carte n. 1 de l'Atlas, dont je garantis l'exactitude, le démontre plus clairement que je ne pourrais le décrire. On ne peut se tromper sur les îles de Gal et d'Alvaredo : la première, qui est la plus petite et la plus au nord, se distingue surtout par les raies blanches qui se prolongent sur ses côtes escarpées, ainsi que par deux petits rochers situés près de la pointe N. E.; à la distance d'environ 9 milles, la profondeur est de 30 brasses, qui diminue ensuite graduellement. Si l'on vient du N., il faut faire route entre les deux îles Gal et Alvaredo, en laissant à droite la petite île de San-Penedo, éloignée d'Alvaredo de $3\frac{1}{2}$ milles à l'O. N. O. En faisant ronde au S. S. O. et au S. O. $\frac{1}{4}$ S., on arrive directement au fort Santa-Cruz. L'ancrage est sûr partout, tant au sud qu'au nord de ce fort : cependant il vaut mieux mouiller au sud, à cause de la communication plus facile avec la ville de Sainte-Catherine et avec San-Miguel, où est la meilleure aiguade. Si l'on doit aller de Sainte-Catherine au sud, il faut passer entre l'île Alvaredo et Sainte-

1803.
Décembre.

Catherine : cette passe est très-sûre. Si le vent est contraire, on peut louvoyer sans danger ; car on trouve toujours 4 brasses d'eau près de terre. Les côtes de l'île Alvaredo sont également très-saines.

M. Horner, qui fit ses observations sur les marées à l'île Atomery, où était l'observatoire, m'en a communiqué le résultat. Le mouvement des marées est très-irrégulier, et dépend entièrement du vent. Le flux vient du nord, le reflux du sud, et, comme le vent souffle presque toujours du nord, le jusant, par un vent frais du nord, n'est souvent pas sensible. Il est rare qu'il dure plus de 2 ou 3 heures. L'heure des grandes marées aux nouvelles et pleines lunes a été déterminé par une moyenne, entre plusieurs observations, à 0 heure 49 minutes. Souvent la mer reste pleine pendant 3 à 4 heures, et, durant cet intervalle, on ne voit aucun changement dans l'élévation ou l'abaissement de l'eau.

La plus basse marée eut lieu le 27 janvier, un jour après la pleine lune, par un vent frais du N., et la plus haute, qui monta jusqu'à $3\frac{2}{3}$ pieds, deux jours après la pleine lune, par un vent de N. E. faible. Le vent du S. maintient l'eau dans sa plus grande hauteur au-delà d'une heure.

M. Horner détermina la latitude de l'obser-

vatoire, où il avait établi un quart de cercle, par une moyenne prise entre plusieurs hauteurs méridiennes du soleil, à $27^{\circ} 21' 58''$ S. 1803. Décembre.

La longitude, par une moyenne entre beaucoup de distances de la lune au soleil, mesurées par M. Horner et par moi, s'est trouvée de $48^{\circ} 00' 00''$ O.

La grande montre d'Arnold, n° 128, réglée à Ténériffe, donnait, pour la longitude de l'observatoire. $47^{\circ} 51' 00''$ O.

La petite montre, n° 1856. 48 52 45

La montre de Pennington. 48 09 35

D'après une longue série d'observations faites presque journellement, tant par la culmination du soleil et des étoiles que par les hauteurs du soleil correspondantes, M. Horner a trouvé que le retard quotidien du n° 128 avait augmenté de $9''$, et allait encore en croissant, et que l'avance journalière du n° 1856 avait augmenté de $5''$; mais que sa marche était restée constante depuis l'époque de ces observations.

Ainsi, le 24 janvier 1804, à midi, le n° 128 retardait sur le temps moyen, à la citadelle de Santa-Cruz, de 2 heures 25' 38" 5".

Son retard journalier était, le

24 janvier, de — 18 00

Le 3 février, il était déjà de . . . — 24 00

Le 3 octobre 1803, à Ténériffe, il

était seulement de — 11 40

1803.	Le 3 septembre 1803, à Copenhague.	— 8'' 42'''.
Décembre.	Le 8 juillet, à St.-Pétersbourg.	— 9 37
	En avril, à Londres	— 4 88

Le n° 1856 avançait, le 24 janvier 1804, à la citadelle, sur le temps moyen,
de 3 heures 29' 32'' 5'''.

Son avance quotidienne était, ce
jour-là. + 14 94

Le 27 octobre, il était, à Ténériffe, de + 7 50

Le 3 septembre, à Copenhague. . + 5 56

Le 8 juillet, à Pétersbourg . . . + 7 51

En avril, à Londres + 2 60

La montre de Pennington retardait, sur le temps moyen, à la citadelle de Santa-Cruz, le 24 janvier, de 3 heures 16' 26''.

Retard de chaque jour — 7 11

Le 27 octobre, à Ténériffe . . . — 5 30

Le 3 septembre, à Copenhague . . — 1 83

Le 8 juillet, à St.-Pétersbourg. . — 5 21

En avril, à Londres. — 0 70

La déclinaison de l'aiguille aimantée que Frezier avait observée en 1712, à 12° E., était, selon nos observateurs, de 7° 50' E.

CHAPITRE V.

DÉPART DU BRÉSIL. — ENTRÉE DANS LE
GRAND OcéAN.

Départ de Sainte-Catherine. — Nouveaux ordres donnés au capitaine de la *Néva*. — Caractère des Japonais qui sont à bord. — Courans très-forts près du Rio de la Plata. — Vue de la Terre des Etats. — Nous doublons le cap San-Juan. — Longitude de ce cap. — Nous atteignons le méridien du cap Horn.

Le 22 janvier, arriva enfin le mât de misaine de la *Néva*; le 25, elle reçut son grand mât : les matelots des deux vaisseaux travaillèrent jour et nuit à la mettre en état de continuer le voyage; et dès le 31, le capitaine Lisianskoï m'annonça qu'il espérait être prêt le 2 de février. En conséquence, je commençai, le 1^{er} de février, à lever une ancre. Je fis rentrer l'observatoire à bord : j'envoyai ma chaloupe à l'ambassadeur, qui logeait chez le gouverneur, où il avait été accueilli avec la plus généreuse hospitalité. Le 2 février, il revint à bord, accompagné du gouverneur et de plu-

1804.
Janvier.

Février.
1.

1804.
Février.

sieurs de ses officiers. A l'instant où les chaloupes parurent, toute l'artillerie des trois forts les salua. Je répondis à cette politesse, témoignée à la personne de l'ambassadeur, en saluant, à mon tour, le gouverneur de onze coups de canon lorsqu'il nous quitta.

La saison était tellement avancée, que je devais m'attendre aux tempêtes du Cap Horn. Je ne pouvais pas espérer de le doubler avant le mois de mars; il fallait donc me hâter le plus qu'il me serait possible, et éviter tout ce qui pourrait nous arrêter, même lorsque les bâtimens seraient séparés. A notre départ de Cronstadt, j'avais assigné le port Saint-Julien, sur la côte des Patagons, et Valparaïso, sur la côte du Chili, pour lieux de rendez-vous. Il fallait maintenant changer ces instructions. Je prescrivis donc au capitaine Lisianskoï, en cas de séparation, de croiser, trois jours de suite, aux environs du Cap San-Juan, pointe orientale de la Terre des Etats; et si au bout de ce temps il ne voyait pas *la Nadiejeda*, de continuer sa route jusqu'au port de la Conception, où il m'attendrait 15 jours. Dans le cas où notre séparation aurait lieu au-delà du Cap San-Juan, et où, au 12 avril, il se trouverait au nord du 45° parallèle austral, et à l'ouest du 85° méridien occidental, il devait faire voile pour l'île de Noukahiva, et m'y attendre,

1804.
Février.

pendant dix jours, dans le port d'Anna Maria. Si, au contraire, il n'avait pas atteint encore le parallèle de 45 degrés et le méridien de 85, ce qui supposait une traversée longue et pénible, il devait alors gagner le port de la Conception, s'y pourvoir d'eau et de rafraîchissemens aussi promptement qu'il lui serait possible, et de là naviguer directement vers les îles Sandwich, en touchant néanmoins aux îles Washington, pour y prendre, en passant, des informations sur la *Nadiejeda*, au port d'Anna Maria.

J'avais donné la préférence à ce port sur celui de Madre de Dios de l'île Santa-Christina, parce que, selon le rapport du lieutenant Hergest, il me paraissait réunir plusieurs avantages. D'ailleurs cette île, ainsi que le groupe de Washington, récemment découvert par les Américains, n'avaient pas été suffisamment reconnus depuis le capitaine Ingraham. Je regardais donc comme intéressant d'y recueillir des renseignemens détaillés.

Nous ne pûmes mettre à la voile le 3 février; le vent du N. souffla avec tant de force, qu'il arrêta le flux, et que je ne pus espérer de gagner la haute mer, même en louvoyant. Il en fut de même le 4 avant midi. Mais à 3 $\frac{1}{2}$ heures, il s'éleva un orage violent, avec un vent très-fort du S., dont je m'empressai de profiter. Je fis donc aussitôt le signal d'appar-

1804.
Février.

reiller, et à 4 heures nous étions sous voiles. Mais un canot que j'avais envoyé faire de l'eau une heure avant le changement de vent, nous força de mettre en travers pour l'attendre. Ce ne fut donc qu'à 6 heures que nous doublâmes la pointe N. N. E. de Sainte-Catherine, me dirigeant entre cette île et celle d'Alvaredo. A 7 heures, cette pointe nous restait au S. 75° O. de la boussole, à la distance de 6 milles. Elle gît, d'après nos observations, par $27^{\circ} 19' 10''$ S. et $47^{\circ} 49' 20''$ O.

5. Nous eûmes, toute la nuit et le jour suivant, un temps orageux, avec une pluie continuelle et un fort vent de sud, qui nous aida tellement à nous éloigner de terre en faisant route à l'E.,
6. qu'à minuit nous ne trouvions plus de fond à 50 brasses. Le vent tourna alors à l'E. S. E. Je fis aussitôt virer de bord et gouvernai au S. $\frac{1}{4}$ E. le long des côtes. Ce changement de vent ramena le beau temps. Le ciel s'éclaircit; et quoique nous fussions encore par 28° de latitude, nous aperçûmes déjà des oiseaux de tempête (*procellaria pelagica*). A 8 heures du soir, la sonde rapporta 65 brasses fond de glaise. Je m'éloignai un peu de terre
7. en me dirigeant au S.-S.-E. Le 7 février, le temps étant serein, nous pûmes prendre plusieurs distances de la lune au soleil. Les mien-
nes, réduites à midi, donnèrent, d'après le

Nautical Almanach, 46° 54' 15'', et, d'après la *Connaissance des Temps*, 46° 52' 30'' de longitude occidentale. Les chronomètres indiquaient 46° 40'. A midi, la latitude était de 30° 16' 40''. Le même jour, nous trouvâmes la déclinaison de l'aiguille de 11° 02' à l'est.

1804.
Février.

A dater de ce jour, je fis mettre à la ration de l'eau : chaque ration était de 2 stof (1) par jour pour tout le monde sans distinction. La durée incertaine de la traversée, qui, dans tous les cas, ne pouvait être moindre de quatre mois jusqu'aux îles Washington, rendait cette mesure nécessaire. Les Japonais seuls en murmuraient, quoique je leur eusse accordé une quantité plus considérable qu'aux autres. J'avais eu déjà plusieurs occasions d'être mécontent d'eux. Il est difficile de se figurer des hommes plus méchants. Malgré toutes les bontés et les attentions avec lesquelles je les traitais, malgré ma patience extraordinaire à supporter leurs caprices, rien ne put adoucir leur caractère intraitable. Ils étaient sales, paresseux, toujours de mauvaise humeur, et malicieux au suprême degré. Il faut pourtant en excepter un sexagénaire, qui contrastait en tout avec eux, et méritait seul la faveur que l'empereur leur accordait en les renvoyant dans leur pa-

(1) Le stof équivaut à 1 litre.

1804.
Février.

trie. Jamais ils ne mettaient la main à l'œuvre, dans les momens mêmes où ils voyaient que leur secours pouvait être utile. Ils se querellaient sans cesse avec leur interprète, qui, au reste, ne valait pas mieux qu'eux, et juraient hautement qu'ils se vengeraient de lui, sans autre raison que la préférence que lui montrait l'ambassadeur.

9. Le vent tourna peu à peu de l'E. S. E. au N. N. E., et je gouvernai directement au S. Il ventait grand frais, avec des alternatives de rafales, de grains et de beau temps; aussi avancions-nous beaucoup vers le sud. Le 9 février à midi, nous étions déjà par $34^{\circ} 38' 16''$ S. et $47^{\circ} 50'$ O., d'après nos chronomètres. A 2 heures du matin, le lieutenant Golovatcheff, qui était de quart, observa une élévation considérable de la mer, occasionée par un courant; elle formait une ligne qui s'étendait, à perte de vue, à peu près du N. N. E. au S. S. O., et tellement lumineuse, qu'on aurait dit un sillon enflammé. C'est ici probablement que finissait le courant qui, depuis notre sortie de Sainte-Catherine, nous avait chaque jour poussé de 15 milles au S. O. Car aujourd'hui à midi, nos observations nous montrèrent une différence de 17 milles au N.-N. E. $\frac{1}{2}$ E. Dans nos calculs sur la marche du vaisseau. Il faut sans doute attribuer ce chan-

1804.
Février

gement de courant à la proximité du Rio de la Plata, dont nous n'étions plus éloignés que de 240 milles à l'est. En effet, le lendemain, jour auquel nous passâmes devant l'embouchure de ce grand fleuve, l'action du courant fut encore de 32 milles dans la même direction que la veille, c'est-à-dire N. 28° 30' E. Le temps était presque constamment beau et le vent rarement défavorable. Au 37° degré de latitude, nous vîmes les premiers albatros et plusieurs oiseaux du genre des pétrels. Arrivés à 40° S., nous rencontrâmes quantité de plantes marines, signe ordinaire du voisinage de la terre, quoique nous en fussions éloignés de plus de 600 milles. La déclinaison de l'aiguille aimantée augmentait graduellement : le 17 février par 44° 15' S. et 56° 50' O. ; nous la trouvâmes de 17° 57' 50'' E., par quatre séries, d'observations faites sur deux boussoles, qui différaient entre elles de 15° 11' jusqu'à 20° 4' 40''. L'inclinaison était de 60° 41' S. Nous prîmes ce même jour plusieurs distances lunaires. Quatre séries, de cinq observations chacune, me donnèrent pour longitude 56° 55' 25''. Le docteur Horner trouva, par un même nombre d'observations, 57° 05'. Les chronomètres indiquaient, dans le même instant, 56° 40'.

17.

Les 18 et 19 février, vent de N. impétueux,

18.
19.

1804.
Février.

temps sombre et nébuleux, suivi d'un orage très-fort et d'un brouillard si épais, qu'il nous empêcha, pendant quelques heures, de voir *la Néva*. Il se dissipa vers 9 heures du soir, et la nuit fut très-belle. Ayant fait quelques changemens dans les signaux de brume, je mis en travers, et envoyai mon pilote les porter à *la Néva*. Pendant ce temps, nous jetâmes la sonde, et trouvâmes 85 brasses fond de sable gris, mêlé de taches noires. Le capitaine Lianskoï me fit dire qu'au même instant il n'avait trouvé que 50 brasses : à minuit, on ne trouva plus de fond à 70 brasses. Comme nous n'avions point vu le soleil à midi, M. Horner détermina, à 8 heures, par les culminations de Sirius et de l'étoile α d'Orion, notre latitude à $48^{\circ} 03'$; la longitude, en réduisant l'observation des chronomètres d'hier, au moment présent, d'après la marche du vaisseau, se trouva de $62^{\circ} 33'$; et d'après ces dernières distances lunaires, de $62^{\circ} 50'$. A 10 heures du soir, M. Horner, en prenant quelques hauteurs d'Aldebaran, trouva notre longitude de $62^{\circ} 44'$, d'après nos chronomètres.

Je saisis avec plaisir cette occasion de rendre justice à la constante application de M. Horner à déterminer les latitudes et les longitudes du vaisseau, toutes les fois qu'il ne pouvait le faire par les observations ordinaires. Si le soleil ne

1804.
Février.

paraissait pas dans le jour, nous étions sûrs que M. Horner y suppléerait dans la nuit. Je l'ai vu souvent, notamment aux environs du Cap Horn, par une température excessivement froide et désagréable, attendre, le sextant à la main, avec une patience héroïque, le moment où le soleil se montrerait entre les nuages. Jamais il ne voulut céder à mes prières de s'abstenir de cette peine souvent inutile. Aussi puis-je dire que, pendant toute la durée de notre long voyage, il n'y a eu que très-peu de jours où la vraie longitude du vaisseau n'ait pas été déterminée par les observations des corps célestes.

A l'approche de la Terre des Etats, je fis sonder régulièrement 3 à 4 fois par jour. Nous trouvions ordinairement 60 à 70 brasses, fond de sable gris avec des taches noires dont quelques-unes très-brillantes, souvent aussi fond de sable fin noir ou jaune.

Le 21 février, après un vent frais qui s'était soutenu pendant cinq heures, *la Néva* fit signal que la vergue de son grand hunier était endommagée et qu'il fallait la remplacer. Je mis en travers pour l'attendre ; à 6 heures les réparations étaient achevées : nous nous remîmes en route toutes voiles dehors. Nous trouvâmes la déclinaison de l'aiguille de $21^{\circ} 40'$ à l'E. La latitude du vaisseau de $49^{\circ} 45'$, et la longi-

21.

1804.
Février.

23.

tude de $65^{\circ} 13'$. Le vent passa à l'ouest pendant la nuit. Comme nous nous trouvions alors à peu près à égale distance entre les îles Malouïnes et la côte des Patagons dont je ne voulais pas m'approcher, je portai le cap au S. E. quoique les lames s'élevassent si haut du S. qu'elles fatiguaient beaucoup le vaisseau; mais comme il fallait profiter du vent favorable, je laissai toutes voiles dehors. Cette grosse houle, occasionnée probablement par le grand vent de la veille et jointe à l'abaissement du mercure dans le baromètre à 29 p. 35', nous faisait craindre une bourrasque du sud; cependant le vent ne fraîchit pas beaucoup, et même lorsque nous fûmes par le travers de la grande baie de Saint-George, la mer était fort tranquille. Le 23, le temps fut si beau et la mer si calme, que nous en profitâmes pour plonger la machine de Halles. La température de l'air était à 12° de Réaumur, celle de l'eau à sa superficie de 10° et à 50 brasses, où la machine resta 10 minutes de $8^{\circ} \frac{1}{2}$: la sonde rapportait 75 brasses. Nous vîmes plus de vingt baleines nageant par compagnies de deux ou trois ensemble; quelques-unes s'approchèrent tellement du bâtiment qu'elles furent obligées de se détourner pour qu'il ne les froissât pas. Le capitaine Lisianskoï vint à bord. Je lui dis que si nous le pouvions sans perdre trop de temps, mon intention était de

m'arrêter un jour entier à l'île de Pâques, tant pour vérifier la marche de nos chronomètres, que pour m'assurer si les vues bienfaisantes de La Pérouse qui avait la ssé aux habitans des moutons, des chèvres et des cochons, avaient obtenu d'heureux résultats.

1804.
Février.

Le 24 février, je comptais, d'après nos observations, être à 90 milles du cap San-Juan, le plus oriental de la Terre des Etats; et comme dans ces cas il devait nous rester au S. S E., je gouvernai à toutes voiles au S.-E; afin d'avoir la vue de la terre avant le coucher du soleil, et pour me diriger ensuite avec sûreté pendant la nuit; mais le vent faiblit et nous perdîmes cette espérance. Le soir à 7 heures nous serâmes les voiles et je gouvernai à l'E. avec deux ris pris dans les huniers. A 5 heures du matin, nous découvrîmes toute la côte de la Terre des Etats à la distance de 35 à 40 milles; elle s'étendait du S. au S. E., formant presque une ligne droite de l'E. à l'O. : c'est une suite de montagnes aiguës, isolées, escarpées et coupées par des vallées profondes. Nous distinguâmes à l'O. une pointe de terre qui s'avancait au nord et ressemblait à un rocher obtus coupé verticalement. Je la pris pour le cap San - Diego, pointe orientale de la Terre-du-Feu et du détroit de Le Maire à son entrée septentrionale. Une

24.

1804.
Février.

quantité prodigieuse de baleines nageaient autour de nous et si près même qu'un peu avant le jour, l'officier de quart, alarmé par le bruit qu'elles faisaient en soufflant, se crut voisin de brisans. Je préfèrai de doubler la Terre des Etats, quoique le vent fût bon, plutôt que de passer par le détroit de Le Maire. Les grands courans que l'on rencontre dans ce passage sont très-dangereux, comme l'expérience ne l'a que trop prouvé : d'ailleurs un seul vent est favorable pour prendre cette route ; ainsi l'on regagne bientôt le temps que l'on a mis à doubler le cap San-Juan.

A 11 heures, nous avons ce cap directement au S. Un temps clair et un horizon net nous permirent de faire de bonnes observations. Les chronomètres des deux vaisseaux avaient été réglés à Sainte-Catherine par M. Horner.

La longitude du cap San-Juan est,
selon le n°. 128, de $63^{\circ} 42' 30''$;
n°. 1856, de $63^{\circ} 49' 45''$;
le capitaine Cook, de . . . $63^{\circ} 47' 00''$;
le capitaine Bligh, de . . . $63^{\circ} 18' 00''$;
Arrowsmith, sans doute
d'après Malespina. . . . $63^{\circ} 40' 00''$;
les chronomètres de la *Néva*
par signaux. $63^{\circ} 47' 00''$.

Si l'on rejette l'estimation de Bligh, qui diffère de près d'un demi-degré de celle de Cook,

la différence de toutes les autres n'est que de 7' 45". On peut donc admettre la longitude indiquée par Cook , puisque les autres n'en diffèrent que de quelques minutes. On voit donc qu'il y a peu de villes en Europe dont la longitude géographique soit aussi bien déterminée que celle de ce rocher situé sur une des îles les plus âpres et les plus inhabitables de la terre. Mais de quelle importance cette exactitude n'est-elle pas pour la navigation !

D'après notre latitude à midi nous étions éloignés de 53 milles du cap San-Juan ; à cette distance , il ne paraissait que comme une haute montagne flanquée de chaque côté d'éminences qui diminuaient graduellement. La terre semblait se prolonger encore de quelques milles à l'E. Nous ne pûmes apercevoir les îles du Nouvel-An. Quoique nous ayons fait route toute la nuit avec peu de voiles et un vent très-faible, je ne trouvai aucune différence entre nos observations et le calcul de la marche du vaisseau. Nous devons sans doute cet avantage à l'éloignement auquel j'ai eu soin de me tenir de la terre , d'après l'avis du capitaine Cook qui conseille de s'en éloigner de 36 milles (12 grands milles marins), si l'on veut éviter les forts courans , dût-on même être obligé d'entrer dans le port du Nouvel-An.

Le temps avait été très-beau ; le vent avait

1804.

Février.

1804.
Février.

soufflé bon frais du N. N. E. : vers le soir, il passa au N. N. O. A midi, le cap San-Juan fut enveloppé de brouillards dont il se dégagea à 7 heures du soir, au coucher du soleil. Nous pouvions encore apercevoir les deux montagnes qui en sont voisines, mais plus petites et plus aigues : un quart d'heure après nous le perdîmes entièrement de vue. A 6 heures du soir, nous traversâmes un courant considérable qui s'étendait du N. E. au S. O. à perte de vue. Nous remarquâmes en plusieurs endroits de grands espaces où l'eau était parfaitement tranquille : effet qui était probablement dû à la rencontre de courans opposés. Celui qui s'annonçait par la direction N. E. de l'eau stagnante devait avoir été dominant : ce que nos observations du soir et du lendemain à midi ont pleinement confirmé. A 8 heures et demie, M. Horner, ayant pris la hauteur méridienne de plusieurs étoiles, calcula notre latitude à $54^{\circ} 46'$: ce qui était 15 milles plus au N. que la marche du vaisseau ne l'indiquait ; le lendemain à midi, la différence était de 27 milles au N. et 18 milles à l'E.

26. Après avoir doublé le cap San-Juan, je gouvernai toute la nuit au S. en inclinant un peu à l'O par un fort vent du N. A 8 heures du matin, j'estimais que j'étais quelques minutes plus au S. que le Cap Horn. Je me

dirigeai alors plus à l'O. ; mais une demi-heure après , le vent souffla avec tant d'impétuosité du S. S. O. qui , vers le soir , tourna entièrement à l'O. , qu'il fallut serrer toutes les petites voiles et prendre même deux ris dans les huniers. Nous vîmes continuellement des albatros , des hirondelles de mer (*sterna*) et diverses espèces de petrels. La nuit fut également très-orageuse : les coups de vents se succédèrent presque sans interruption avec de la pluie et de la grêle ; mais vers le jour la tempête s'apaisa et nous permit de mettre dehors plus de voiles : les lames continuaient cependant à être très-hautes et fatiguaient beaucoup le bâtiment par leur direction oblique opposée au vent. Le baromètre qui était tombé la veille de 29 à $28 \frac{1}{2}$ pouces , monta de $2 \frac{1}{2}$ lignes ; mais le temps ne promettait encore rien de favorable et l'air était devenu si froid que le thermomètre sur le pont baissa jusqu'à 3° au - dessus de zéro. La Terre-des-Etats paraît être la limite de deux régions opposées. Jusque-là nous avons eu très-beau , temps et le vent , à peu d'exceptions près , avait été constamment favorable , comme le prouve notre marche rapide de Sainte-Catherine à la Terre-des-Etats. Mais à peine eûmes-nous doublé celle-ci et fûmes-nous approchés du Cap Horn , que nous fûmes assail-

1804.
Février.

lis par le froid, les brumes et les vents contraires. Notre imagination, exaltée par notre navigation constamment heureuse jusqu'à cette pointe, nous la faisait par anticipation doubler en peu de jours, et ne demandait que quelques semaines pour nous transporter dans les parages plus tempérés du grand Océan; mais le vent d'ouest, qui paraissait devoir encore durer, nous enleva bientôt ces espérances flatteuses.

Le beau temps que le milieu du jour semblait nous annoncer ne fut pas de longue durée. A 2 heures, une bourrasque violente nous assaillit si subitement, que nous eûmes beaucoup de peine à serrer nos voiles. Le vent continua à souffler avec force, toutefois ce ne fut pas une tempête. A 5 heures, le ciel se couvrit; il se forma autour de l'horizon des nuages de neige hauts de 5 à 6 degrés, et bordés d'autres nuages tout noirs qui formaient un spectacle magnifique, mais effrayant. Nous avions serré toutes nos voiles, à l'exception de celles qu'on laisse dehors dans les tempêtes, et nous attendions le résultat de l'accumulation de ces nuages qui s'avançaient rapidement sur nous. La grêle tomba avec violence pendant quelques minutes, puis le vent souffla avec moins d'impétuosité, mais sans discontinuer, pendant toute la nuit, avec de fréquentes rafales, tantôt de l'O., tantôt du S. O. Les

lames s'élevaient à une hauteur prodigieuse. Mais comme nous avions pris toutes les précautions que le mauvais temps pouvait exiger, nous passâmes la nuit assez tranquillement. Le vent diminua un peu dans la matinée, et à midi, il était passablement apaisé. Le soleil parut même assez long-temps, pour nous promettre de déterminer notre latitude à $58^{\circ} 23'$, et notre longitude à $64^{\circ} 00$. Vers le soir, les coups de vent recommencèrent, et à 8 heures, il s'éleva une tempête beaucoup plus furieuse que la précédente. J'espérais qu'elle diminuerait à l'approche du jour; mais, au contraire, elle devint plus forte. Les coups de vent, d'une violence extrême, et accompagnés de grêle et de neige, se succédaient sans cesse. Nous ne vîmes, pendant cette tempête, que quelques petits oiseaux, qui auparavant voltigeaient autour du vaisseau. Ce fut heureusement la dernière : elle s'apaisa vers le soir. Le vent fut assez modéré le lendemain, et le 2 mars le temps fut très-beau. Il est impossible de se faire une idée du plaisir que nous en ressentîmes, si l'on n'a pas éprouvé en mer des temps aussi mauvais, surtout par une température aussi froide. Le thermomètre, sur le pont, était descendu jusqu'à un quart de degré au-dessus de zéro, et, dans ma chambre, il fut pendant 15 jours rarement au-dessus de 5 degrés; jamais

1804.
 Février.

Mars.
 2.

1804.
Mars.

il ne s'éleva jusqu'à $5^{\circ} \frac{1}{2}$. Le soleil attira tout le monde sur le pont ; chacun voulait jouir de sa chaleur bienfaisante. On s'empressa d'y porter les lits et les voiles pour les faire sécher : mesure très-nécessaire , quoique j'eusse fait faire du feu dans l'entrepont des matelots toutes les fois que le mouvement du vaisseau l'avait permis. Il y avait aussi à chaque quart un matelot chargé spécialement de sécher au feu les vêtemens mouillés des hommes qu'on venait de relever. D'autres opérations aussi importantes ne furent point oubliées. Nous nous étions aperçus , pendant la tempête , que le vaisseau avait une voie d'eau à l'avant. Un charpentier, descendu par le moyen d'un cordage le long du bord , trouva qu'une des planches du doublage extérieur était fendue , on y appliqua une plaque de plomb. On détacha les câbles que j'avais cru devoir garder jusqu'à ce que nous eussions doublé la Terre-des-Etats , et que depuis lors le temps n'avait pas permis de changer. Nous profitâmes aussi de l'occasion pour faire des observations. Pendant trois jours consécutifs nous n'avions pu déterminer ni latitude ni longitude. Nous trouvâmes que , pendant la tempête , le vaisseau avait été poussé 25 milles au N. et 42 milles à l'E. De façon qu'après six jours de navigation , nous n'étions pas parvenus à une minute

à l'O. du Cap San - Juan. Cette découverte calma un peu notre joie ; mais un petit vent de N. , qui fraîchit bientôt , réveilla nos espérances. Nous n'avions point encore de malade. Cependant le temps , si constamment mauvais à cette haute latitude , séjour des brumes , devait produire à la fin le germe de maladies dangereuses , contre lesquelles la sollicitude la plus active et les précautions les plus sévères sont souvent sans succès. Nous trouvâmes la déclinaison de l'aiguille aimantée de $24^{\circ} 32'$ E. , et l'inclinaison de $75^{\circ} 15'$ S. La latitude du vaisseau était $58^{\circ} 59'$, et la longitude $63^{\circ} 47'$.

Le vent fraîchissait constamment. Vers le soir , nous filions 9 à 10 nœuds par heure à l'O. Le lendemain à 8 heures du matin , nous avions , selon nos calculs , entièrement doublé le Cap Horn ; conséquemment nous étions déjà dans le grand Océan.

1804.
Mars.

5.

CHAPITRE VI.

DEPUIS LE MÉRIDIEN DU CAP HORN JUSQU'À
NOTRE ARRIVÉE A NOUKAHIVA.

Nous doublons la Terre du Feu. — Abaissement extraordinaire du baromètre. — La tempête sépare les deux bâtimens. — Le plan du voyage changé. — Nous coupons le tropique du sud. — Suite d'observations de la lune pendant 6 jours. — Erreur de nos chronomètres. — Nous voyons quelques-unes des Marquesas de Mendoc. — Nous côtoyons l'île Ouahouga. — Arrivée à Noukahiva. — Nous mouillons au port d'Anna-Maria.

1804.
Mars.
3.

5.

Nous doublâmes le Cap Horn le 3 mars à 8 heures du matin, quatre semaines après notre départ de Sainte-Catherine. Peut-être n'a-t-on jamais fait cette traversée en si peu de temps. Le vent changeait presque à toute heure du N. E. à l'O. Il continua ainsi pendant plusieurs jours sans être très-fort. Le temps était sombre et nébuleux. Deux fois nous perdîmes de vue *la Néva* pendant quelques heures. La houle était très-grosse de l'O., et fatiguait extrêmement notre bâtiment. Le 5 mars à 11 heures du matin, M. Horner profita de l'appa-

rition momentanée du soleil pour prendre quelques hauteurs qui donnèrent, pour notre latitude, $59^{\circ} 58'$. Elle était de $60^{\circ} 09'$, d'après la marche du vaisseau. C'est la plus haute latitude méridionale que les vents d'O. nous aient forcé d'atteindre. La longitude, selon nos chronomètres, conclue des mêmes hauteurs, était de $70^{\circ} 15'$. Le 7 mars, le soleil se fit voir à midi. Les observations prouvèrent de nouveau que le courant nous avait poussés, presque directement à l'E., de 13 à 14 milles par jour. Le 9 mars la mer fut si tranquille, que nous pûmes faire l'expérience de la machine de Hales. A 100 brasses, le thermomètre indiquait $1 \frac{1}{2}$ degré, à 60 brasses $2 \frac{1}{2}$, et à la surface de l'eau $2 \frac{5}{4}$, tandis que la température de l'air était de 4 degrés. Ce même jour on trouva, par plusieurs asimuths, que l'aiguille déclinait de $27^{\circ} 40'$ à l'E. C'est la plus grande déclinaison que nous ayions observée dans ces hautes latitudes australes. La latitude du vaisseau était alors $59^{\circ} 20'$, et la longitude, suivant les chronomètres, $72^{\circ} 45'$.

Le 11 mars, je calculai que nous étions à un demi-degré à l'O. du Cap de la Victoire. Je continuai cependant ma route à l'O., ne me fiant pas à la durée du vent de S. qui soufflait, pour la première fois, depuis que nous avions doublé le Cap San - Juan. Je voulais

1804.
Mars.

11.

1804.
Mars.

aussi me mettre hors de la portée des vents d'O. qui dominant dans ces parages jusqu'au tropique, afin de pouvoir, en cas de besoin, gouverner au N. ; ce qui n'était possible que par un méridien plus occidental. Ces raisons me déterminèrent à ne faire route au N. qu'après être parvenu au 80° degré de longitude. L'exemple du capitaine Bligh m'invitait à prendre cette précaution : car, quoiqu'il fût déjà au 77° degré de longitude, il ne put doubler le Terre-du-Feu, et fut contraint d'aller au Cap de Bonne-Espérance.

14. Le 14 mars, nous étions par 56° 13' S. et 82° 56' O. (d'après le calcul du vaisseau 86° 27'); nous étions alors à 8 degrés à l'O. du Cap Pillar, le plus occidental de la Terre-du-Feu. Je ne doutais plus de pouvoir le doubler, même par le temps le plus contraire. Je gouvernai donc au N. O. autant que le vent le permettait, en me tenant cependant entre les deux lignes de route du I^{er} et du II^e voyage de Cook. Je m'attendais à des vents de S. ; mais
16. nous n'eûmes presque toujours qu'un vent de N., qui, le 16, fut impétueux. Les lames étaient très-hautes, et se croisaient en tant de directions différentes, que le vaisseau en fut plus fatigué que si nous eussions eu une tempête. Le baromètre resta extraordinairement
17. bas pendant plusieurs jours : il fut, le 17 dans

la nuit, à 28 pouces 45'. Une seule fois, durant tout le voyage, le 1^{er} octobre de cette année, il descendit aussi bas. Une grosse houle du N. O., et les nuages qui, le 18, arrivaient rapidement du même point, nous annonçaient une tempête. Nous fîmes donc des préparatifs en conséquence; mais le temps fut très-beau et presque calme. La nuit précédente il était tombé une forte rosée; on la regarde ordinairement comme l'indice du voisinage de la terre. Il n'est cependant pas vraisemblable qu'il en existe une dans ces parages. Notre latitude était de 55° 46', et la longitude de 89° 00'. Nous trouvâmes, entre plusieurs observations, que la déclinaison était de 19° 59' 20" à l'E., et l'inclinaison de 75° 50' S.

Le 21 mars, à 8 heures du matin, nous avions, d'après mon calcul, passé l'ouverture du détroit de Magellan, puisque le Cap de la Victoire, à son extrémité septentrionale, nous restait, dans ce moment, à l'E., à la distance de 650 milles. Nous avions ainsi doublé, en 24 jours, la Terre-des-Etats et la Terre-du-Feu, par conséquent en bien moins de temps qu'on n'eût pu l'espérer dans cette saison avancée. Le baromètre reprit ici sa hauteur ordinaire. Pendant toute la durée de notre navigation autour de la Terre-du-Feu, il s'était constam-

1804.
Mars.

18.

21.

1804.

Mars.

ment tenu , par tous les temps , à 6 lignes plus bas qu'avant d'arriver dans ces parages.

Je continuai de gouverner au N. O. pour ne pas suivre la route parcourue par Byron , Wallis , Carteret , Bougainville , Cook et autres navigateurs plus récents : tous , excepté Cook à son premier voyage , s'étaient dirigés presque directement au N. en sortant du détroit de Magellan. Nous eûmes pendant trois jours un vent de S. très-frais , qui , malgré sa force , n'élevait pas la moindre lame. La mer était aussi tranquille que dans une baie. Le baromètre monta à 30 pouces 3' , plus haut par conséquent que nous ne l'avions encore vu dans toute la campagne. Le ciel cependant restait couvert. Enfin le 24 mars le vent souffla avec violence du N. N. E. , puis passa au N. N. O. Les lames étaient si hautes et la bruine si épaisse , que nous perdîmes de vue *la Néva*. Ce temps sombre et orageux continua , et *la Néva* ne répondit pas aux coups de canon que nous tirâmes pour signal. Il paraissait donc que nous étions décidément séparés , et j'en fus persuadé lorsque le temps s'éclaircit. Il n'était pas vraisemblable que nous puissions nous rejoindre avant d'arriver à Nukahiva. Notre latitude était , ce jour-là , de 47° 09' , et notre longitude , d'après les chronomètres , 97° 04'.

Du 24 au 31 mars, le temps fut constamment mauvais, avec une grosse houle. Le vaisseau commença à se ressentir du mouvement violent que la tourmente occasionait. Nous fûmes obligés de pomper tous les jours, au lieu de deux fois par semaine comme auparavant. Le 31 mars, le temps nous permit enfin de prendre des distances de la lune au soleil. Douze distances, divisées en 3 séries calculées séparément, donnèrent, pour la longitude, réduite à midi, d'après le *Nautical Almanach*, $99^{\circ} 21' 15''$, et d'après la *Connaissance des Temps*, la seule dont je me servirai à l'avenir, $99^{\circ} 35' 15''$ pour donner la longitude. Les observations du docteur Horner donnèrent $99^{\circ} 28' 00''$; les chronomètres d'Arnold, $99^{\circ} 55' 45''$. Le 5 d'avril, nous obtînmes encore une longue série de distances de la lune au soleil. Les observations de ce jour et celles du 31 mars nous prouvèrent que les chronomètres étaient, le 31 mars, de $24' 15''$, et le 3 avril, de $27' 15''$ plus à l'O. que n'indiquaient les moyennes des observations de M. Horner et des miennes. Mais on ne devait pas s'attendre à une marche plus régulière, après leur double passage d'une température chaude à une froide, et de celles-ci à une plus chaude qui augmentait chaque jour. Il fallut donc, dès ce moment, nous en tenir à la longitude résultant de nos distances

 1804.
Mars.

31.

 Avril.
3.

1804.

Avril.

lunaires, et n'employer nos chronomètres qu'après avoir déterminé leur nouvelle marche par une série d'observations longue et continue. Nous trouvâmes la déclinaison de l'aiguille de $9^{\circ} 36' 48''$ E., par une moyenne entre plusieurs observations qui différaient entre elles de $10^{\circ} 29' 20''$ à $8^{\circ} 57' 40''$. La latitude était, à ce moment, de $38^{\circ} 02' S$.

8.

Le 8 avril, je fis examiner, par le médecin et par le chirurgien, si personne de l'équipage n'avait de symptôme de scorbut. Nous avions tenu la mer pendant près de dix semaines consécutives; et pendant les six dernières, le temps avait été constamment mauvais et humide. Cependant le docteur Espenberg n'aperçut aucun indice de maladie, et m'assura, au contraire, qu'il avait trouvé à tout notre monde les gencives plus saines et plus fermes qu'à notre départ de Cronstadt. Plusieurs matelots regardaient comme un affront l'examen que l'on fit de leur bouche et de leurs pieds. La visite se termina à mon entière satisfaction, et je me trouvai fort heureux de n'avoir personne sur la liste des malades. Je n'espérais pourtant pas conserver, jusqu'à la fin du voyage, le cuisinier de l'ambassadeur qui était décidément attaqué de la consommation. Pendant notre séjour au Brésil, j'avais cherché à lui persuader de ne pas aller plus loin. Je lui offris tous les moyens

de retourner dans notre patrie ; mais il ne voulut rien entendre : et, d'un autre côté, il me parut trop cruel de lui faire quitter le vaisseau malgré lui.

La température devenant tous les jours plus douce, je cessai de faire donner du beurre à l'équipage ; je le fis remplacer par une double ration de sucre et de vinaigre, et par du thé au déjeuner.

Le 10 avril, nous eûmes, pour la première fois depuis notre départ de Sainte-Catherine, un temps serein et chaud. Comme nous pouvions compter sur sa durée, je fis faire plusieurs ouvrages qui ne peuvent s'exécuter que lorsque le temps est beau, et qui nous occupèrent jusqu'à notre arrivée à Noukahiva. Les voiliers raccommodèrent les vieilles voiles dont nous devons nous servir pendant la durée des vents alizés, afin de garder les meilleures pour les mauvais temps des hautes latitudes : le maréchal établit sa forge non-seulement pour travailler aux ferrures du vaisseau, mais encore pour fabriquer des couteaux et des haches destinés à des échanges avec les insulaires du grand Océan ; les charpentiers radoubèrent les canots ; les canons furent tirés de la cale pour être remis à leur place : enfin le comte Tolstoï se chargea d'exercer une partie des soldats aux manœuvres et au tir.

1804.
Avril.

10

1804.

Avril.

12.

Le 12 avril, nous essayâmes, pendant quelques heures, une tempête très-forte. Dès les 5 heures du matin, un changement subit dans la température annonçait un vent du S., qui ne tarda pas à souffler bon frais du S. O. du S., et enfin du S. E., au point de nous obliger à serrer toutes nos voiles, et au lieu de faire route à l'O., comme je me l'étais proposé de gouverner au N. N. O. Les vents continus du N. O. nous avaient repoussés jusqu'au 99° degré de longitude. Persuadé qu'on ne pouvait compter sur un vent favorable avant de rencontrer le vent alizé du S. E., je sentis que je n'avais plus de temps à perdre pour gagner le Kamtchatka, afin d'y mettre à terre les marchandises de la Compagnie, que l'empereur avait permis de charger sur *la Nadiejeda*; puis conduire ensuite l'ambassadeur au Japon. Cette résolution d'aller directement au Kamtchatka m'ôtait l'espoir de faire des découvertes dont mon imagination avait été long-temps occupée, et dont j'avais déjà formé le plan. Il était impossible de terminer l'affaire de l'ambassade dans cette même année (puisque elle exigeait au moins 6 mois); par conséquent je ne pouvais retourner au Kamtchatka avant le mois de mai de l'année prochaine. Comme nous devions passer tout l'hiver au Japon, rien ne me pressait d'y arriver, d'après mes

1804.
Avril.

instructions mêmes, et je pouvais employer les mois de juin, juillet et août à faire des recherches dans les parages du grand Océan encore peu connus : mais je crus de mon devoir de m'en abstenir. Il importait beaucoup à l'agent de la Compagnie du Kamtchatka de recevoir, le plus tôt possible, les marchandises que nous avions à bord, surtout le fer et les cordages. D'ailleurs, on pouvait prévoir avec certitude qu'un séjour de 9 à 10 mois au Japon occasionerait des avaries dans une grande partie de la cargaison, puisque les tonneaux d'eau-de-vie, dont nous avions une provision considérable, étaient en fort mauvais état. Ainsi, un but très-important de ce voyage, qui était de fournir à la Compagnie Américaine de prompts moyens d'accroître son commerce, aurait été totalement manqué ; tandis qu'il était fort douteux que celui de l'ambassade fût jamais atteint ; enfin, il fallait mettre au plus tôt en sûreté la cargaison précieuse destinée pour l'Amérique et le Kamtchatka, et que les directeurs de la Compagnie n'avaient pas voulu faire assurer, par la grande confiance qu'ils avaient dans le commandant et dans les officiers du vaisseau. L'ambassadeur, en qualité de plénipotentiaire de la Compagnie, trouva mes motifs si justes, qu'il n'y fit pas la moindre objection.

1804.

Avril

Je renonçai donc pour le moment au projet de toucher à l'Île de Pâques dont nous étions encore éloignés d'environ 500 milles à l'O. ; quoique je dusse présumer que le capitaine Lisianskoï, qui ne pouvait connaître ma résolution d'aller directement au Kamtchatka, ferait route pour l'Île de Pâques dans l'espérance de m'y rejoindre. Le vent ayant soufflé pendant deux jours de suite du S. E. et de l'E. S. E., nous crûmes avoir atteint les vents alizés ; mais il retourna bientôt au N. E. et au N. N. E. Je changeai ma route d'un ou de deux points, suivant que nous nous rapprochions plus ou moins de celle de Wallis ou de Bougainville. Un matelot se tenait constamment au haut du grand mât pendant le jour, et une autre sur le mât de beaupré pendant la nuit. J'avais promis une gratification à celui qui découvrirait la terre ; elle était de 10 piastres pour le jour, et de 20 piastres pour la nuit. Le 17 avril, nous coupâmes le tropique du Capricorne par 104° 30' O.

17.

18.

19.

Le temps clair et serein nous permit, le 18 et le 19 avril, de prendre plusieurs distances de la lune au soleil. Celles du 18, réduites à midi, donnèrent pour notre longitude 106° 51' 23'', et celles du 19, 108° 04' 12''. Le chronomètre d'Arnold, n°. 128, indiqua le premier jour 107° 20' 52'', et le second jour 108° 29'

15. Ainsi, par la moyenne, 27' 46" trop à l'O. La déclinaison de l'aiguille, au 18 avril par 22° 20' de latitude, était de 5° 49'; et au 21; par 20° 58' de latitude et 108° 46' de longitude 5° 12' à l'O. La déclinaison ayant peu varié jusqu'aux îles Sandwich, c'est-à-dire étant restée entre 3 et 5° $\frac{1}{2}$ à l'E., j'en ferai rarement mention.

1801.
Avril.

21.

Le 22 avril, après avoir essayé de violents coups de vent qui se succédèrent rapidement du N. E et du S. E et déchirèrent quelques vieilles voiles, nous rencontrâmes par le 20° 00' de latitude le véritable vent alizé de l'E. S. E. qui, tantôt plus frais, tantôt plus faible, mais toujours accompagné de beau temps, nous conduisit jusqu'aux îles Washington. La chaleur augmentait beaucoup : le thermomètre de ma chambre, l'endroit le plus frais du vaisseau, monta jusqu'à 22° $\frac{1}{2}$, et celui qui était sur le pont, à l'ombre, à 23° $\frac{1}{2}$. Nous profitâmes de ce beau temps continu pour prendre, pendant six jours consécutifs, une suite de distances de la lune au soleil. Ces observations sont importantes en ce qu'il en résulte pour les îles Washington et les Mendocines une latitude différente de celle qui a été assignée à celles-ci par Cook, et aux premières par Marchand et Wilson. Nos observations méritent de la confiance par leur con-

22.

1804.

Avril.

cordance et d'autant plus que la plupart ont été calculées sur les tables de Burg. Elles nous ont fait reconnaître une erreur de $1^{\circ} 00' 3''$ à l'O. dans le chronomètre n°. 128 : erreur qui se trouve dans toutes nos déterminations chronométriques de longitude des 6 et 7 mai.

Mai.

5.

Je dirigeai ma route de manière à me trouver à égale distance entre l'île Fatougou (*Hood's island* de Cook) et Ouahouga (*Riou's island* d'Hergest) : on doit dans cette position pouvoir voir les deux îles. Dans la nuit du 5 mai, nous éprouvâmes un violent orage accompagné d'une grosse pluie et de fortes rafales : le ciel s'éclaircit un peu dans la matinée ; mais il resta pourtant si nébuleux, qu'il fut impossible de prendre aucune distance lunaire. A midi, notre latitude était de $9^{\circ} 20'$ S. ; la longitude, d'après les chronomètres (corrigée par nos dernières observations), fut de $137^{\circ} 08'$ O. : le vent alizé soufflant grand frais nous fîmes petites voiles pendant la nuit. Au point du jour, nous aperçûmes l'île Fatougou qui nous restait au S. 50° O. à la distance de 35 à 38 milles. Cette île est haute, mais petite : ce n'est qu'un rocher tronqué à peu près horizontalement à son sommet et un peu incliné du nord au sud. A son extrémité septentrionale, on aperçoit, mais faiblement, une séparation entre deux hauteurs. Sur la carte de Cook, on voit

6.

à la côte du S. quelques rochers que nous n'avons pas aperçus ; mais nous en avons vu plusieurs sur les côtes du N. O. et de l'O. : quelques-uns sont assez hauts et entièrement ronds, tandis que d'autres ont une forme pyramidale. Ils sont éloignés de l'île de 250 à 500 toises. Cook n'a pu les voir à cause de leur situation. Ne s'étant pas avancé au-delà de $9^{\circ} 20'$ N. , il avait alors cette île à l'O. S. O.

A $6 \frac{1}{2}$ heures nous vîmes aussi l'île Ohivaoua, nommée *la Domenica* par Mendana. Nous la prîmes d'abord pour l'île Motané (San-Pedro de Mendana) : nous avions sa pointe E. au S. O. de la boussole et le milieu au S. $70^{\circ} 30'$, O. La vue de cette île répond très-bien à la description que Cook en donne ; mais à la distance de 35 milles où nous nous trouvions, il nous fut impossible de l'examiner plus particulièrement. A 7 heures nous avions son extrémité E. au vrai S. Au moment même, M. Horner et le lieutenant Loewenstern prirent la hauteur du soleil, et trouvèrent, en corrigeant l'erreur des chronomètres, sa longitude de $138^{\circ} 21' 30''$: nous ne pûmes voir assez distinctement la pointe O. de cette île. A 8 heures, je gouvernai à l'O. N. O. afin d'avoir à midi l'île Ouahouga à l'O., ce qui était le moyen le plus sûr d'en déterminer

1804.
Mai.

exactement la latitude. A 10 heures, nous l'aperçûmes à l'O. $\frac{1}{4}$ N., et quelques minutes après, le milieu de l'île Fatougou se trouvait directement au vrai S. Sa longitude, d'après nos observations, est de $138^{\circ} 29' 30''$: elle diffère de $18' 30''$ de celle de Cook, qui est de $138^{\circ} 48'$. Nous trouvâmes aussi, d'après la liaison de nos angles et de nos relèvemens, la latitude de 3 minutes plus septentrionale. Au moment même de la culmination du soleil, nous aperçûmes un double pic dans l'île Ouahouga à l'O. vrai, et à la distance de 18 milles. La hauteur du méridien, observée très-exactement avec des sextans de Troughthou et de Ramsden, par M. Horner, le lieutenant Loewenstern et moi, donna pour latitude $8^{\circ} 55' 58''$, qui est donc celle de ce double pic, lequel me parut situé entre le N. et le S., quoique peut-être un peu plus dans cette dernière direction. L'île Fatougou, que nous perdîmes bientôt de vue, se trouvait à midi au S. 18° O. Je prolongeai alors l'île Ouahouga à la distance de 6 à 7 milles, laissant de temps en temps tomber la sonde sans trouver fond à 100 brasses. Cette île est d'un aspect remarquable; elle s'élève de l'E. à l'O. à une hauteur considérable, présentant dans son centre une assez grande montagne presque entièrement à pic à l'O. : ce n'est qu'à une petite distance à l'O. que l'on découvre le double pic. Lorsque

nous eûmes l'extrémité de l'île au N. O. ! O., le double pic disparut et la montagne du milieu se présenta comme une grande coupole, sur le flanc occidental de laquelle on remarquait une élévation pyramidale. On voit à la côte du S. deux enfoncemens, où il serait possible de mouiller ; mais on n'y serait pas assez à l'abri des vents. La partie occidentale de l'île me sembla la plus fertile : car, quoiqu'elle soit assez haute, elle est plus unie que l'orientale, où des rochers escarpés forment une suite de pics séparés par des vallées profondes. Ces pics la font un peu ressembler à la Terre-des-Etats, sans cependant lui donner une apparence si âpre.

On voit en avant de la pointe O. de l'île, un gros rocher isolé d'environ un mille et demi de circonférence. Entre ce rocher et l'île gît une grosse masse de roches, plate et semblable à une pierre tumulaire. L'île, après s'être insensiblement abaissée, se termine à l'O. par un rocher escarpé, très-saillant et obtus. On prétend que, derrière ce rocher, il y a un bon port ; nous ne pûmes nous en assurer. Nous eûmes beau côtoyer cette île à une petite distance et par un vent médiocre, aucune pirogue ne parut, et nous ne vîmes pas un seul insulaire. Nous aperçûmes cependant de la fumée en divers endroits.

1804.
Mai.

Aussitôt que nous eûmes la pointe de l'île au N., M. Horner saisit le moment de prendre la hauteur du soleil pour déterminer la longitude d'après les chronomètres ; elle se trouva, avec la correction, de $159^{\circ} 05' 00''$. Cette île se dirige de l'E. N. E. à l'O. S. O. : sa longueur est de 9 milles. Sa forme s'accorde assez avec les dessins qu'en ont donnés le lieutenant Hergest et l'astronome Gooch ; cependant la partie méridionale n'est pas la même dans l'un et dans l'autre. Hergest, au reste, ne s'est approché que du côté occidental. Le centre de l'île Ouahouga est, d'après nos observations, par $8^{\circ} 54' 50''$ S. ; selon Hergest, il est par $8^{\circ} 50' 50''$ S. et $159^{\circ} 09' 00''$ O.

A 5 heures après midi, nous découvrîmes l'île de Noukahiva ; mais la brume qui l'environnait nous empêcha de pouvoir estimer au juste la distance. A 6 heures, je fis serrer toutes les voiles, à l'exception du grand hunier. La carte d'Arrowsmith qui m'inspirait plus de confiance que celle d'Hergest, marquant 27 milles pour la distance d'Ouahouga à Noukahiva, je gouvernai au N. après avoir fait la moitié de ce chemin ; mais après une heure de marche, je me trouvai si près de terre, que je fus obligé de revirer au S. Il en résulte que la distance est mal indiquée, et notre calcul nous en a convaincu. Elle n'est en effet que de 18 milles.

1804.
Mai.

prise depuis la côte occidentale d'Ouahouga jusqu'au Cap-Martin, pointe S. O. de Noukahiva. Hergest la porte à 20 milles et Wilson à 24. Je ne comprends pas pourquoi Arrowsmith a rejeté les déterminations d'Hergest, qui méritait cependant quelque confiance en qualité d'élève de Cook et d'astronome. Il est vrai qu'Hergest n'est pas toujours très-exact : cependant, il l'est bien plus que Marchand et Wilson. Sa carte d'Ouahouga était la seule qu'Arrowsmith pût copier, puisque Marchand n'avait point vu cette île et que Wilson ne l'avait peut-être aperçue que de loin. Je ne connais rien du travail de l'Américain Ingraham qui, le premier, a découvert Ouahouga, ni de ses compatriotes qui ont ensuite vu cette île.

Au point du jour, je gouvernai sur la pointe S. E. de l'île Noukahiva, éloignée de 15 milles au N. O. Nous avions l'île Ouahouga au S. O. à la distance de 24 milles. Ses pics nombreux lui donnaient l'apparence d'une vieille ville avec beaucoup de hauts clochers. A 10 heures, nous étions en face de la baie de Home, nommée par Hergest *Comptroller's bay* ; je mis en travers, et envoyai le lieutenant Golovatcheff avec le pilote prendre des sondes. Le Cap-Martin et la pointe occidentale de la baie, surtout le premier, se distinguaient par leurs formes saillantes et hachées. Un gros rocher

7.

1804.

Mai.

noir , situé à $\frac{1}{2}$ mille à l'O. du Cap-Martin, est aussi un signe très-remarquable pour reconnaître *Comptroller's bay*. Quoique cette baie soit assez à l'abri des vents, elle ne paraît pas très-commode. Nous vîmes quelques insulaires courir çà et là sur le rivage ; cependant il ne vint point de pirogue, quoique le vent fût faible, ce qui nous donna une mince idée de leur navigation : notre séjour ne nous a pas fait changer d'opinion.

Nous n'avons pas trouvé fond à 2 milles de terre. Bientôt après la sonde rapporta 50 brasses, fond de sable fin. Cette profondeur ne diminua que de 15 brasses : car on en trouve encore 35 près de la côte. Après avoir expédié les canots, je prolongeai la terre à 1 mille de distance au plus, sans voir le port nommé *Port-Anna-Maria* par Hergest. La côte n'offre qu'une suite presque continue de rochers perpendiculaires, auxquels aboutit une chaîne de montagnes qui s'étend dans les terres. L'aspect sombre de ces rochers nus n'est égayé que par de belles cascades qui, à peu de distance l'une de l'autre, se précipitent dans la mer d'une hauteur de 1000 pieds. Nous découvrîmes au sommet d'une de ces montagnes un bâtiment carré en pierre ressemblant à une tour peu élevée, sans toit et entouré d'arbres. Je le pris d'abord pour un morai ou cimetière ; mais n'ayant rien vu de

1804.
Mai.

pareil dans le morai de la vallée Tayo-Hoae que nous visitâmes pendant notre séjour, je crois que c'est une espèce de fort, quoique nous n'ayons pu tirer des insulaires aucune lumière sur ce point. La curiosité avait sans doute attiré une partie des naturels que nous apercevions sur les rochers les plus près du rivage : la plupart cependant s'occupaient à pêcher à la ligne.

A 11 heures, nous aperçûmes à l'O. une pirogue qui venait à nous ; elle était conduite par huit rameurs et avait un balancier. Nous ne fûmes pas peu surpris de lui voir hisser un pavillon blanc. Ce signe de paix nous fit soupçonner la présence de quelque Européen ; nos suppositions furent bientôt confirmées : c'était un Anglais ; mais il nous fut impossible au premier coup d'œil de le distinguer des indigènes dont il avait pris entièrement le costume, qui ne consiste qu'en une ceinture autour des reins. Il me montra le certificat de deux capitaines américains à qui il avait été utile pendant leur séjour, surtout pour leurs provisions d'eau et de bois, et qui attestaient sa bonne conduite. J'acceptai ses services avec plaisir ; car j'étais bien content de rencontrer un aussi bon interprète. Ignorant entièrement la langue du pays, je n'aurais pu sans son secours former sur cette île que des conjectures souvent erronées. Cet Anglais, nommé Roberts, nous raconta qu'il

1804.
Mai.

était à Noukahiva depuis sept ans , après en avoir passé deux autres à Santa-Christina ; les matelots d'un vaisseau marchand anglais , révoltés contre leur capitaine , l'y avaient déposé , parce qu'il avait refusé d'entrer dans leur complot. Il avait épousé récemment une parente du roi , et ce mariage lui donnait une grande considération : elle le mettait à même , ajouta-t-il , de nous rendre d'importans services. Il nous avertit en même temps de nous défier d'un Français qui , ayant déserté d'un navire anglais , vivait aussi à Noukahiva depuis quelques années. Il nous le dépeignit comme son ennemi mortel , qui employait tous les moyens possibles de le dénigrer auprès du roi et des insulaires , et qui même avait plusieurs fois attenté à sa vie. Est-il possible que la haine innée des deux nations , l'une contre l'autre , se montre même en ces lieux séparés de l'Europe par la moitié du globe !

Pendant mon séjour à Noukahiva , je fis tous mes efforts pour réconcilier ces deux hommes. Je leur exposai avec force les motifs puissans qui devaient les engager l'un et l'autre à vivre en bonne intelligence. Transportés par leur destinée au milieu d'un peuple qu'ils peignaient eux-mêmes comme faux , perfide et cruel , ils ne pouvaient que , par leur union intime , employer avec prudence la supériorité de leurs

connaissances à se soutenir contre l'île entière ; tandis qu'au contraire, la manière dont ils vivaient ensemble les exposait chaque jour l'un et l'autre à être la victime de leur malheureuse discorde. Ils me promirent de se réconcilier et se donnèrent même la main en ma présence en signe de paix ; mais l'Anglais me dit en face du Français qu'il ne pouvait compter sur un accommodement sincère, puisqu'il avait déjà prié plusieurs fois son adversaire de vivre de bon accord ensemble, sans jamais y avoir réussi. Il ajouta avec emphase qu'il serait plus facile de mettre à flot cet îlot (en montrant un rocher au bord de la mer), que d'inspirer à Joseph Cabri (1) des sentimens d'amitié pour lui.

A midi, nous mouillâmes dans le port d'Anna-Maria, par 16 brasses, fond de sable fin et de glaise, à la distance d'environ un demi-mille de la côte du N. et un quart de mille de celle de l'E., ayant la petite île Moutonoe, qui forme le côté occidental de l'entrée, au S. 30° O., et l'île Mattaou, située à la côte orientale droit au S. ; la petite rivière qui nous fournissait de l'eau nous restait au N. O.

(1) C'est ce même Joseph Cabri, qui, venu en 1817 à Paris, s'y faisait voir pour de l'argent.

(*Note du traducteur.*)

CHAPITRE VII.

SÉJOUR A NOUKAHIVA.

Commerce d'échange avec les insulaires. — Manque absolu de viande. — Visite au Roi. — Arrivée de la *Néva*. — Méintelligence avec les indigènes. — Ils courent aux armes. — Seconde visite au Roi. — Pacification. — Morai. — Découverte du port de Tchitchagoff. — Description de la vallée Chégoua. — Départ pour les îles Sandwich.

1864.

Mai.

7.

A PEINE avions-nous laissé tomber la première ancre, que nous fûmes environnés de plusieurs centaines d'insulaires qui nous offraient des cocos, des fruits à pain et des bananes. Nous n'avions à leur offrir, en échange, que des morceaux de vieux cercles de fer de cinq pouces de longueur, dont j'avais fait provision à Crons-tadt. Un de ces morceaux était le prix ordinaire de cinq cocos, ou de trois à quatre fruits à pain. Les insulaires paraissaient y mettre une grande valeur; mais une hache ou une cognée était le comble de leurs vœux. A la vue du plus petit morceau de fer, ils témoignaient une joie enfantine, qu'ils exprimaient par des éclats

de rire. Ils montraient d'un air triomphant ce trésor à leurs camarades moins heureux. Cette joie extraordinaire prouve qu'ils n'avaient eu que bien peu d'occasions d'acquérir un métal si précieux. En effet, Roberts nous dit que depuis sept ans on n'avait vu, à Noukahiva, que deux navires américains.

1804.
Mai.

Ayant appris que les cochons étaient rares dans l'île, je déclarai que je ne donnerais des haches et des cognées que pour un de ces animaux, les vivres étant le principal objet de ma relâche. J'avais expressément défendu, dès notre arrivée, à tout mon monde, d'échanger la moindre chose contre des curiosités du pays. avec promesse de permettre ce trafic, quelques jours avant notre départ, dès que nous aurions une provision de vivres suffisante. Je nommai le lieutenant Romberg et le docteur Espenberg pour présider aux échanges. Ils pouvaient seuls acheter des vivres; c'était l'unique moyen de maintenir l'ordre. Mais au bout de quelques jours, m'étant convaincu de l'impossibilité d'obtenir des cochons, et en même temps de la facilité de se procurer des cocos, je levai la défense; chacun put acquérir, à sa fantaisie, des curiosités de l'île.

Le roi, avec toute sa suite, vint à bord à 4 heures après midi. Il se nomme *Tapega Ket-tenovie*. C'est un homme de 40 à 45 ans, bien

1804.
Mai.

fait, robuste, le col épais; il a le teint brun, presque noir. Il était tatoué partout, jusque sur la tête, dont quelques parties avaient été rasées exprès. Du reste, rien ne le distinguait de ses sujets; car, à l'exception du *tchiabou* (1), il était entièrement nu. Après l'avoir conduit dans ma chambre, je lui donnai un couteau et une pièce d'étoffe rouge, longue d'une vingtaine d'aunes, dont il s'enveloppa aussitôt les hanches. Je fis aussi des présents à sa suite, composée principalement de ses parens, quoique Roberts me conseillât de n'être pas si généreux : car ces gens-là, me disait-il, sont étrangers à la reconnaissance, et aucun insulaire, pas même le roi, ne vous donnera la moindre chose en retour. Je ne manquai pas de faire observer au roi la grandeur de nos vaisseaux et le nombre de nos canons, en l'assurant que je n'avais pas l'intention de m'en servir contre ses sujets, et je le priai de leur bien recommander de ne rien faire qui nous forçât d'user de voies de fait. Je m'imaginais alors que l'autorité du roi était aussi grande ici qu'aux îles Sandwich et aux îles de la Société; mais je fus bientôt détrompé. Quand il fut remonté sur le

(1) Le *tchiabou* est une ceinture que les sauvages portent autour des hanches ou des reins : elle porte le nom de *maro* aux îles Sandwich.

pont, de petits perroquets du Brésil attirèrent son attention, et lui causèrent autant d'étonnement que de plaisir. Il s'assit, et resta quelques minutes à les considérer. Je crus devoir lui en offrir un, comme le moyen le plus sûr de gagner son affection. Roberts, qui blâmait ma libéralité, ne lui traduisit pas exactement mes offres; car je reçus le lendemain un cochon en échange.

Au coucher du soleil tous les hommes, sans exception, retournèrent à terre; mais une centaine de femmes restèrent encore près du vaisseau, autour duquel elles nageaient depuis plus de cinq heures, employant tout leur art à faire connaître le but de leur visite. Il était impossible de ne pas les comprendre; leurs attitudes et leurs gestes étaient trop significatifs. Les occupations de l'équipage, qui ne pouvaient être interrompues, empêchèrent sans doute les matelots de donner beaucoup d'attention à ces agaceries. J'avais d'ailleurs défendu positivement d'admettre qui que ce fût à bord, n'importe le sexe, excepté la famille royale. Mais à la nuit tombante, ces pauvres créatures demandèrent, d'un ton si lamentable, la permission de monter à bord, que je ne pus la leur refuser. Je crus pouvoir d'autant plus montrer de l'indulgence sur ce point, que tout mon monde jouissait de la meilleure santé, et

et brun,
jusque
ent été
tinguait
bou (1),
conduit
teau et
e ving-
sitôt les
a suite,
s, quoi-
si géné-
t étran-
sulaire,
noindre
de faire
siseaux
ant que
contre
recom-
d'user
e l'au-
aux îles
s je fus
sur le

Sauvages
porte le

1804.
Mai.

que Roberts m'assurait que l'île était exempte de maladie. Cependant je mis des bornes à cette complaisance. Deux jours après, je ne laissai plus venir de femmes à bord, quoiqu'il s'en présentât tous les jours plus de cinquante, qui nageaient autour du vaisseau; elles ne s'en éloignèrent qu'après qu'on eut tiré quelques coups de fusils par-dessus leurs têtes. Je croirais volontiers que cette dégradation du sexe féminin doit être moins attribuée à leur légèreté ou à leur libertinage, qu'à leur obéissance aux volontés tyranniques et brutales de leurs pères et de leurs maris, qui les envoyaient pour obtenir par elles du fer et d'autres bagatelles. En effet, ces hommes venaient le matin, en nageant, au-devant d'elles, recueillir ce qu'elles avaient reçu. J'ai vu un homme amener à la nage une jeune fille de dix à douze ans (c'était sans doute la sienne), et l'offrir à qui voudrait le payer : mais ce qui excita mon étonnement et mon dégoût, fut un enfant de huit ans au plus, aussi peu retenue et aussi prodigue de ses faveurs que ses sœurs de dix-huit ou de vingt ans. Je considérai quelque temps cette malheureuse avec un mélange de pitié et d'horreur : c'était absolument un enfant, riant et folâtrant, comme on fait à son âge, sans la moindre idée de son malheureux état.

8. Le lendemain, dès 6 heures du matin, le

vaisseau
d'ins
coco
la fa
cond
sent
Le p
ment
à le c
satisf
ment.
l'autre
comm
surpri
derrière
veilleu
pouva
eux un
tout p
et cha
soit cu
se plac
des he
Je n
dre un
temps
vaissea
comme
un cou
I.

1804.
Mai.

vaisseau était environné de plusieurs centaines d'insulaires qui nous offraient à acheter des cocos, des bananes et des fruits à pain. Toute la famille royale vint à bord à 7 heures : je la conduisis dans ma chambre, et j'offris un présent à chacune des personnes qui la composait. Le portrait de ma femme attira particulièrement leur attention ; ils s'arrêtèrent long-temps à le considérer, et exprimèrent, avec un air de satisfaction, leur admiration et leur étonnement. Ils se faisaient surtout remarquer l'un à l'autre la frisure, qu'ils regardaient sans doute comme une grande beauté. Un miroir ne les surprit pas moins. Ils examinèrent avec soin le derrière de la glace, pour s'en expliquer le merveilleux effet. Un grand miroir, dans lequel ils pouvaient se voir de la tête aux pieds, fut pour eux une chose très-extraordinaire. Le roi surtout prenait beaucoup de plaisir à s'y regarder ; et chaque fois qu'il entrait à bord, soit vanité, soit curiosité, il courait aussitôt à ma chambre se placer devant la glace, et y restait souvent des heures entières.

Je m'étais proposé d'aller à terre pour rendre une visite au roi, et chercher en même temps une bonne aiguade. Mais afin que le vaisseau ne fût point surchargé d'hôtes incommodes pendant mon absence, je fis tirer un coup de canon et arborer en même temps

1804.
Mai.

pavillon rouge. C'était déclarer dès ce moment le vaisseau *tahbou* (1), et tout commerce interrompu. Aussi personne ne vint à bord. Cependant, ceux qui nageaient autour du bâtiment paraissaient s'éloigner avec peine. A 10 heures, je me fis conduire à terre, accompagné de l'ambassadeur et d'une grande partie de mes officiers. Quoique les dispositions pacifiques des habitans et l'amitié qui paraissait régner entre le roi, ainsi qu'entre sa famille et moi, me fissent espérer une bonne réception, je crus prudent toutefois de me tenir sur mes gardes; et, en conséquence, je fis accompagner ma chaloupe d'un second canot. Tous les matelots avaient une paire de pistolets et un sabre. J'avais en outre 6 soldats armés, et chaque officier portait de même ses armes. L'Anglais et le Français nous servaient d'interprètes.

Une foule d'habitans des deux sexes étaient rassemblés sur le rivage, où nous ne pûmes débarquer qu'avec difficulté à cause de la force du ressac. Quoique ni le roi, ni personne de sa famille ne fût présent, la conduite du peuple fut respectueuse et polie. Après avoir goûté de

(1) Le mot *tahbou* étant assez connu par les voyages de Cook, je crois inutile d'en donner ici l'explication. Mais on verra dans le chapitre suivant jusqu'où va sa puissance dans l'île de Noukahiva.

1804.
Mai.

l'eau que je trouvai très-bonne, je marchai vers une maison peu éloignée, et dans laquelle le roi nous attendait. Lorsque nous en fûmes à cinq cents pas, nous vîmes arriver vers nous l'oncle du roi, qui est en même temps son beau-père, et qui n'est connu ici que sous le nom de père du roi. Quoiqu'âgé de soixante-quinze ans, il paraissait jouir encore d'une santé excellente. Ses yeux étaient vifs, et à en juger par sa physionomie, il devait être d'un caractère ferme et intrépide. Il avait été un des plus grands guerriers de son temps : il souffrait même encore d'une blessure à l'œil qu'il tenait couvert d'un bandeau. Il portait un long bâton, avec lequel il s'efforçait, mais assez inutilement, d'écarter la foule qui nous suivait. Il me prit par la main et me conduisit à une maison longue et étroite, dans laquelle la reine-mère et ses parentes étaient assises et semblaient nous attendre. A peine fûmes-nous arrivés dans l'enceinte, que le roi vint à notre rencontre et m'accueillit avec beaucoup d'aisance et d'amitié. Le peuple s'arrêta parce que la maison du roi est tahbou : on me fit asseoir au milieu des dames qui me considérèrent avec une grande curiosité ; elles prenaient tour à tour mes mains dans les leurs et ne les quittaient que pour examiner mes habits, les broderies de mon uniforme, mon chapeau, etc. :

ce mo-
commerce
à bord.
r du bà-
ne. A 10
ompagné
ie de mes
liques des
ner entre
moi, me
, je crus
es gardes;
agner ma
s matelots
abre. J'a-
haque of-
Anglais et
tes.
es étaient
ne pûmes
e la force
sonne de
du peuple
goûté de

es voyages
xplication.
u'ou va sa

1804.
Mai.

leur physionomie annonçait tant de bonté, que je conçus la meilleure opinion de leur caractère. Je leur fis présent de boutons, de couteaux, de ciseaux et d'autres bagatelles dont je m'étais pourvu, mais qui ne leur firent pas autant de plaisir que je m'y attendais : elles paraissaient plus occupées de nous que de nos présens. La fille du roi, jeune personne d'environ vingt-quatre ans et sa belle-fille plus jeune de quelques années, auraient passé pour jolies même en Europe ; elles étaient toutes enveloppées d'une étoffe jaune : leur tête n'avait d'autre ornement que leurs cheveux noirs enduits d'huile de coco et noués en une touffe serrée sur la tête. Leur corps, que l'enveloppe jaune ne cachait pas entièrement, n'était ni peint ni tatoué. Elles n'avaient de tatoué, en noir et jaune, que la moitié du bras et la main : on aurait dit des gants courts que nos dames portaient autrefois.

Après nous être reposés, le roi nous conduisit à un autre bâtiment dans lequel étaient réunis tous ses parens mâles. Ce bâtiment n'est éloigné que de quinze pas de l'autre et ne sert que pour les repas. On y étendit aussitôt des nattes sur lesquelles nous nous placâmes. Nos hôtes paraissaient avoir tant de joie de nous voir au milieu d'eux, qu'ils ne savaient comment nous la témoigner. L'un nous

app
troi
de
tails
prin
nots
reco
rend
rait
sans
tion
sous
nous
cause
Nous
le-ch
elle r
lares
ment
les ba
des br
impos
jour,
qu'av
lots e
l'aide
trois
borna
leurs

apportait des cocos, un autre des bananes, un troisième de l'eau ; plusieurs se tinrent près de nous pour nous rafraîchir avec leurs éventails. Après une visite d'une demi-heure, nous prîmes congé du roi et retournâmes à nos canots. Ce fut encore le beau-père du roi qui nous reconduisit aussi loin qu'il était venu à notre rencontre. Une foule innombrable nous entourait : plusieurs insulaires parlaient fort haut, sans avoir, je le crois, aucune mauvaise intention ; cependant je présume que les six soldats sous les armes, dont trois marchaient devant nous et trois derrière, purent être la vraie cause de la conduite paisible des Noukahiviens. Nous rentrâmes à bord à midi. J'expédiai sur-le-champ la chaloupe avec les barriques vides ; elle revint au bout de trois heures, les insulaires avaient montré beaucoup d'empressement à aider nos gens, remplissant eux-mêmes les barriques et les poussant à la nage au-delà des brisans. Sans leur secours officieux, il eût été impossible de ramener plus d'une chaloupe par jour, encore n'aurait-on pu en venir à bout qu'avec de grands efforts de la part des matelots et au péril de leur santé ; mais, grâce à l'aide des insulaires, on put facilement faire trois voyages par jour, et même nos gens se bornaient à avoir l'œil sur ces actifs travailleurs, qui, au moyen de cette vigilance, ne pu-

1804.

Mai.

1804.
Mai.

rent, en huit jours, dérober que le cercle de fer d'une barrique. On leur donnait chaque jour, en récompense de leurs peines, une douzaine de morceaux de vieux cercles longs de cinq pouces.

Malgré tous nos efforts, nous ne pûmes pas obtenir des cochons. En trois jours, on ne nous en apporta que deux, encore l'un provenait-il d'un échange contre un perroquet, et l'autre avait-il coûté une grande hache. Nous fûmes donc obligés d'user de nos provisions, comme si eussions été en mer. Notre seule ressource pour corriger l'âcreté de notre sang, après un long usage de salaisons, était le lait de coco : c'est pourquoi je fis acheter tous ceux qu'on apportait à vendre, et chacun de nous en mangeait autant qu'il voulait.

10.

Le 10 mai, on nous apprit que des hauteurs de l'île on avait aperçu un vaisseau à trois mâts. Persuadé que c'était *la Néva*, j'envoyai aussitôt un canot avec un officier pour la conduire dans la baie ; mais il était trop tard : *la Néva* se tenait à une si grande distance de terre, que le canot revint sans avoir pu l'atteindre. Le lendemain, j'expédiai le lieutenant Golovatcheff à sa rencontre, et à midi nous eûmes la satisfaction de voir *la Néva* à l'entrée de la baie. Comme il faisait calme, je donnai à l'instant l'ordre à la chaloupe de la remor-

11.

quer; à cinq heures, elle jeta l'ancre à côté de nous. Le capitaine Lisianskoï me raconta qu'il s'était arrêté quelques jours près de l'île de Pâques, dans l'espérance de nous y trouver; mais des vents violens de l'ouest l'avaient empêché d'y mouiller. Il avait envoyé un canot à la baie de Cook, et échangé avec les habitants des bananes et des patates. J'eus grand plaisir à apprendre que tout le monde était en bonne santé, et que depuis notre séparation il n'était rien arrivé de fâcheux.

Le 12 à 5 heures après midi, pendant que j'étais allé faire visite au capitaine Lisianskoï, je reçus la fâcheuse nouvelle que tous les insulaires couraient aux armes, parce qu'on avait répandu le bruit que nous tenions leur roi aux arrêts sur notre vaisseau. La chaloupe de la *Néva* vint au même moment; et l'officier qui la commandait confirma la nouvelle, ajoutant qu'il avait eu beaucoup de peine à s'embarquer, que ce n'était qu'aux remontrances de l'Anglais Roberts qu'il devait de n'avoir point été attaqué. qu'enfin Roberts lui-même avait couru le risque de devenir la victime de la fureur des Noukahiviens. Cette affaire me paraissait inconcevable. Je ne faisais que de quitter le vaisseau, et il y avait une demi-heure qu'un de nos canots avait ramené le roi à terre. Il avait passé la matinée avec nous et jamais je ne l'avais vu de si

1804.
Mai.

12

1804.
Mai.

bonne humeur. Outre les présens qu'il recevait chaque fois qu'il venait à bord , je l'avais fait raser et laver avec de l'eau parfumée , ce qui lui avait causé un plaisir inexprimable. Je retournai sur-le-champ à bord pour m'informer si quelqu'un ne l'avait pas offensé ; mais il ne s'était absolument rien passé. Je ne savais si le roi lui-même n'avait pas donné lieu à ce faux bruit ; et cela me paraissait impossible , car il n'avait aucune raison de se plaindre. Je soupçonnai alors que le Français pourrait bien être la cause de tout ce vacarme. Par méchanceté et peut-être par jalousie de ce que nous lui préférons l'Anglais, il avait voulu semer la désunion entre les insulaires et nous. Les informations que je pris à ce sujet , confirmèrent en partie mes soupçons : voici ce qui était arrivé. Pendant que j'étais à dîner, l'officier de quart me fit dire que le roi, qui venait d'être reconduit à terre, il y avait à peine une heure , était revenu à bord avec un homme qui apportait un cochon, pour lequel il demandait un petit perroquet. En moins de dix minutes, je fus sur le pont ; mais l'homme était déjà parti parce qu'on ne lui avait pas donné le perroquet sur-le-champ. J'en fus très-surpris ; et comme il importait beaucoup d'avoir le cochon, je priai le roi de rappeler le trop impatient vendeur. Il paraît que celui-ci ne s'inquiétait guère de l'ordre

du roi, puisqu'il redoubla de vitesse pour gagner le rivage. Au même instant un de ceux qui accompagnaient le roi sauta du pont dans la mer et nagea avec agilité à la suite de la pirogue, afin, m'assurait le Français, d'engager le naturel à ramener son cochon à bord ; mais ce n'était pas vrai, le roi l'envoyait au contraire, comme je l'ai appris depuis, pour annoncer que je voulais le mettre aux fers. Si tout ceci n'était pas une imposture du Français, ce que j'ai tout lieu de croire, il était de son devoir de m'avertir de l'ordre du roi ; car il n'ignorait pas les sérieuses conséquences qui pouvaient en résulter. Je regardai, au reste, cette affaire comme peu de chose. Je n'en montrai point d'humeur et encore moins de colère, ce qui aurait pu faire craindre des mesures violentes de ma part. Le roi resta encore une heure à bord après cette aventure, et retourna à terre sur un de nos canots avec l'air fort tranquille en apparence. Dès que le bruit se fut répandu dans l'île que le roi était enchaîné, chacun avait pris les armes, et l'on a vu que la chaloupe de *la Néva* ne s'était échappée qu'avec beaucoup de peine. Cependant l'arrivée du roi qui n'avait éprouvé aucun mal, tranquillisa un peu ses sujets. Soit que le roi eût pu craindre quelque violence de notre part, soit que le Français eût eu la malice de lui inspirer cette

1804.
Mai.

idée, il me parut convenable d'aller lui faire visite le lendemain pour le convaincre que nous n'avions pas eu la moindre intention hostile envers lui. Le frère du roi m'avait déjà demandé, quelques jours auparavant, pourquoi je n'avais encore mis personne aux fers, comme un Américain (1) y avait mis un parent du roi. Je lui avais répondu que je ne ferais certainement pas le moindre mal à personne, tant que l'on se comporterait amicalement avec nous, et que j'espérais que nous nous séparerions bons amis.

Le capitaine Lisianskoï m'accompagna. Nous partîmes à 8 heures du matin, après avoir envoyé nos chaloupes, une heure auparavant, à l'aiguade. Nous descendîmes à terre au nombre de 40, y compris 20 hommes armés : nous étions nous-mêmes munis de nos armes. En outre, les deux embarcations, destinées à charger les barriques d'eau, portaient chacune deux petits canons d'une livre et 18 hommes d'équipage, commandés par deux lieutenans : nous pouvions par conséquent défier l'île entière, si l'on eût eu envie de nous attaquer. Personne ne se trouva sur le rivage à notre arrivée. Nous avions vu, pendant toute la nuit précédente, des feux en divers endroits, et le matin aucun

(1) Cet Américain avait été ici 8 mois avant nous.

insulaire n'apporta des cocos comme à l'ordinaire : il paraissait donc que les esprits n'étaient pas encore tout-à-fait rassurés. Nous allâmes droit à la maison du roi, située dans une vallée à un mille dans les terres. Le chemin traversait un bocage de cocotiers, d'arbres à fruits et de mayo. L'herbe était si abondante et si haute, qu'elle allait jusqu'à nos genoux et retardait notre marche ; enfin, nous parvînmes à un sentier, dans lequel nous trouvâmes des traces d'une coutume de Taïti, qui ne donne pas une grande idée de la propriété des Noukahiviens. Un ravin, rempli d'eau à un pied de profondeur, nous conduisit à un chemin très-bien entretenu. Nous entrâmes ensuite dans une magnifique forêt, qui paraissait s'étendre jusqu'à une chaîne de montagnes qui bornaient l'horizon. Les arbres de la forêt, hauts de 70 à 80 pieds, étaient principalement des cocotiers et des arbres à pain, qu'on reconnaissait facilement aux fruits qu'ils portaient en abondance. Les ruisseaux, qui descendaient avec rapidité des montagnes en se croisant, arrosaient les habitations de la vallée ; des masses de rochers interrompaient leur cours, y formaient des cascades bruyantes et pittoresques. On voyait près des maisons de grandes plantations de taro et de mûriers rangées dans le plus bel ordre, et entourées de

1844.
Mai.

jolies palissades de perches blanches ; coup d'œil qui annonçait de grands progrès dans la culture. Cette vue, vraiment ravissante, contribua beaucoup à faire trêve, pour quelques momens, à la sensation pénible que nous éprouvions de nous trouver au milieu d'un peuple de Cannibales adonnés aux vices les plus révoltans.

Le roi vint à notre rencontre à quelques centaines de pas de sa maison : il nous fit l'accueil le plus cordial. Nous trouvâmes chez lui toute la famille rassemblée et très-contente de notre visite, car chacun de nous apportait un présent. La reine fut au comble de la joie de recevoir un petit miroir. Je priai le roi de me dire franchement ce qui l'avait engagé à répandre un bruit qui avait failli à rompre la bonne harmonie qui régnait si heureusement entre nous, et aurait pu donner lieu à des scènes sanglantes, dont les suites n'auraient pas été à son avantage. Il me certifia qu'il n'avait jamais rien appréhendé de ma part ; mais le Français lui avait dit que je le ferais certainement mettre aux fers, si le cochon n'était pas incontinent rapporté à bord. Je vis par là que mes soupçons sur Joseph Cabri n'étaient que trop bien fondés. Je fis de beaux présens au roi et à toute sa famille, et je le priai d'être bien convaincu, qu'à moins d'y être forcé, je n'emploierais jamais la vio-

len
lui
A
lait
Rol
la r
roi,
de l
divi
laqu
tion
ses p
tahb
jeune
petite
dema
taien
néral
enfan
paren
ment
et le
ces in
dant
En
le Mo
miné
Ce M
haute

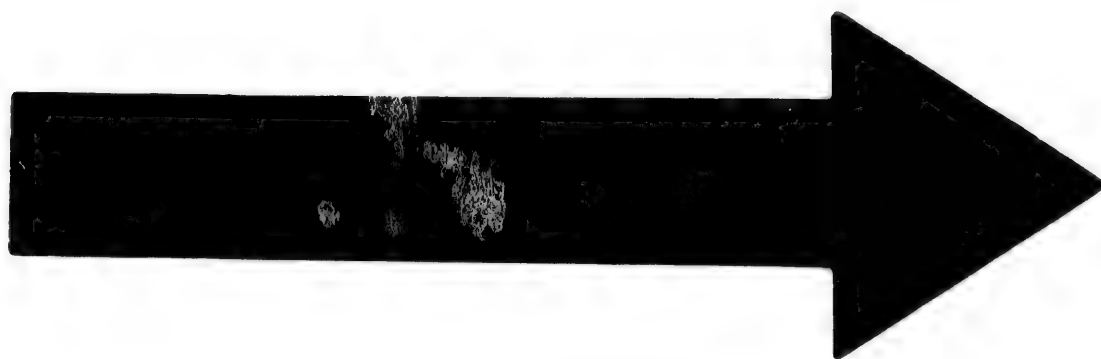
lence contre personne, encore moins contre lui, que je regardais comme mon ami.

1864.

Mai.

Après nous être reposés et rafraîchis avec du lait de coco, nous allâmes, sous la conduite de Roberts, voir un Moraï. Mais, avant de quitter la maison, on nous présenta la petite-fille du roi, qui, comme tous les enfans et petits-enfans de la famille royale, est traitée d'*Etoou* (être divin). Elle avait sa maison particulière dans laquelle personne ne pouvait entrer, à l'exception de sa mère, de sa grand' - mère et de ses plus proches parens. Cette habitation était *tahbou* pour tout le reste des insulaires. Le plus jeune frère du roi portait sur ses bras cette petite divinité, enfant de huit à dix mois. Je demandai combien de temps les mères allaitaient leurs enfans. On me répondit qu'en général les enfans ne têtent point. Aussitôt qu'un enfant vient au monde, une des plus proches parentes, parmi lesquelles il s'élève ordinairement des disputes à ce sujet, l'emporte chez elle, et le nourrit de fruits et de poissons crus. Ainsi ces insulaires ne sont point allaités, et cependant les hommes sont d'une stature colossale.

Enfin, nous nous sommes mis en chemin pour le Moraï, et nous avons passé près d'une source minérale; elles sont nombreuses dans cette île. Ce Moraï est placé sur une montagne assez haute que nous eûmes beaucoup de peine à



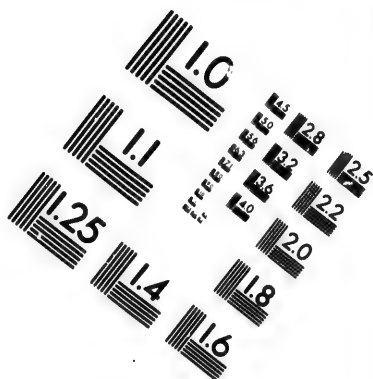
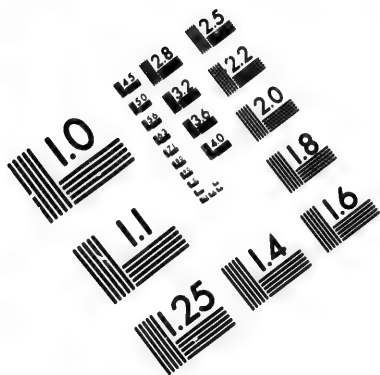
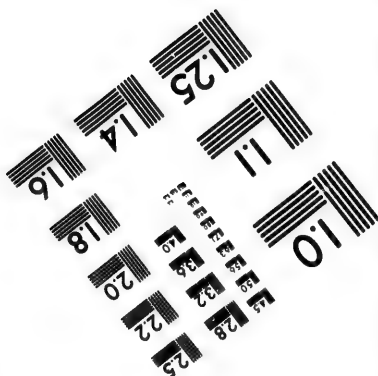
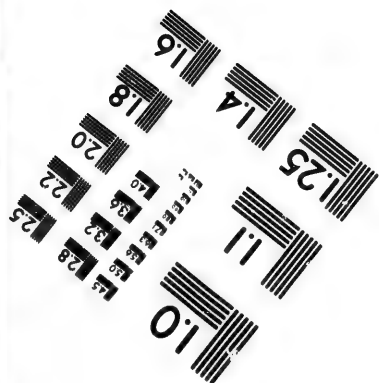
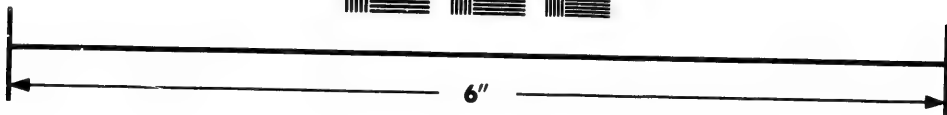
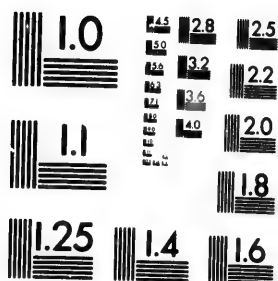


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



1804.
Mai.

gravir, ayant le soleil presque perpendiculaire sur nos têtes. Au milieu d'un bois touffu, si entrelacé de lianes qu'il semble impénétrable, nous avons trouvé une espèce d'échafaud au haut duquel était un cercueil renfermant un cadavre dont on n'apercevait que la tête. Le Moraï était orné, en dehors, de piliers de bois taillés pour représenter des figures humaines, mais ce n'était que le travail d'un artiste maladroit. Près de ces statues s'élevaient des colonnes enveloppées de feuilles de cocotier et de toile de coton blanche. Nous étions fort curieux de savoir ce que signifiaient ces enveloppes : mais tout ce que nous apprîmes à ce sujet, c'est que les colonnes étaient *tahbou*. A côté de ce Moraï se trouvait la maison du prêtre ; il était absent. Chaque famille a son Moraï particulier ; celui que nous vîmes appartenait à celle du prêtre ; et sans Roberts, qui est allié à cette famille aussi bien qu'à la famille royale, nous n'eussions peut-être pas pu le visiter, car les Noukahiviens n'en accordent pas volontiers la permission. Les Moraïs sont ordinairement sur des montagnes, au centre du pays : celui-ci fait exception, car il n'est pas fort éloigné du rivage.

Dès que M. Tilésius eut fini de dessiner la vue du Moraï, nous retournâmes à nos canots. Nous ne pûmes cependant rejeter la demande de Roberts, qui nous pria d'aller voir sa mai-

1804.
Mai.

son, et nous n'eûmes pas lieu de regretter le petit détour que cette visite nous causa. Sa maison, construite à la manière du pays, est toute neuve, et située au milieu d'un bois de cocotiers; d'un côté coule un ruisseau, et de l'autre une source minérale jaillit du milieu des rochers. Nous nous assîmes, auprès de cette habitation, sur des rochers qui bordent le ruisseau, et à l'ombre des majestueux cocotiers; nous nous remîmes un peu de la fatigue de notre promenade. Une vingtaine d'insulaires, perchés sur les arbres, jetaient à terre les cocos, tandis que d'autres naturels les épluchaient et les cassaient avec une adresse merveilleuse. Nous apaisâmes la faim qui commençait à se faire sentir avec l'amande et notre soif avec le lait de ce fruit admirable. La femme de Roberts, âgée de dix-huit ans, s'écartait un peu des usages du pays. Elle n'avait pas, comme les autres, frotté son corps avec l'huile de coco, qui donne, il est vrai, beaucoup de lustre à la peau, mais qui répand aussi une odeur insupportable.

A une heure, nous fûmes de retour de notre excursion et très-satisfaits. La nouvelle de notre visite au roi s'était rapidement répandue, car nous trouvâmes le rivage couvert de monde; et à peine fûmes-nous à bord, que le commerce d'échange reprit son cours ordinaire.

1804.

Mai.

11.

15.

Le 11 mai, j'avais envoyé le lieutenant Loewenstern pour relever la côte de Noukahiva à l'O. de la baie Tayo-Hoaë. Il avait découvert, à 5 milles de cette baie, un port dont il me fit une description si brillante, que je résolus de le voir par moi-même. En conséquence, je m'y rendis le 15, accompagné du capitaine Lisianskoï, du lieutenant Loewenstern, de MM. Horner, Tilésius et Langsdorff, et de quelques officiers de *la Néva*, dans deux canots. Nous prîmes avec nous plusieurs articles d'échange et des présents, dans l'espérance d'obtenir un surcroît de vivres. Nous arrivâmes à 10 heures du matin, après une navigation d'une heure et demie. La sonde rapportait, à l'entrée de la baie, 20 brasses, sur un fond de sable fin mêlé d'argile. La côte O. de l'entrée est bordée de rochers élevés et perpendiculaires d'un aspect sauvage. Dans l'intérieur on voit, du côté de l'E., une autre baie qui paraît semée de rochers, et entièrement ouverte à l'O.; en sorte que le ressac y est très-fort : mais dès qu'on a doublé la pointe de cette baie rocailleuse, on découvre le plus beau bassin que l'on puisse imaginer (Pl. de l'Atlas.). Sa plus grande longueur, du N. E. au S. O., est environ de 200 toises; sa largeur de 100 : le fond est terminé par une plage unie, sablonneuse, derrière laquelle s'étend une pelouse compa-

ra
en
des
rui
jol
du
Le
Ma
le r
Je
can
dan
faci
près
déjà
de f
men
Co
terre
rait
beso
lieu
tale,
toise
char
facili
beso
celui
les b

nable aux plus beaux gazons anglais. On trouve en quelques endroits de l'eau douce, qui tombe des montagnes dont la baie est entourée. Un ruisseau assez considérable coule dans une jolie vallée, habitée et située au N. de l'entrée du port. Les indigènes la nomment *Chégoua*. Le ruisseau se jette dans la baie septentrionale. Mais cette baie n'étant pas à l'abri des vents, le ressac y rend le débarquement fort difficile. Je crois cependant que, de mer haute, un canot de moyenne grandeur pourrait entrer dans la rivière. Au reste, on fait de l'eau très-facilement : il ne s'agit que d'amarrer les canots près des brisans, les insulaires, comme je l'ai déjà dit, se chargent, pour quelques morceaux de fer, de remplir les barriques et de les ramener, en nageant, à travers les brisans.

Ce beau bassin est si bien enfermé dans les terres, que la tempête la plus violente ne pourrait guère agiter ses eaux. Un vaisseau qui a besoin de se radoub ne pourrait choisir un lieu plus commode. A 50 toises de la côte orientale, la profondeur est de 5 brasses, et, à 10 toises, elle est encore de 10 à 12 pieds. Le déchargement s'effectuait avec la plus grande facilité; même dans le cas où l'on n'aurait pas besoin d'un radoub, je préférerais ce port à celui de Tayo-Hoae (Anna-Maria). Les cocos, les bananes et les fruits à pain y sont en aussi

1804.
Mai.

grande abondance. Peut-être les provisions animales sont-elles aussi rares qu'à Tayo-Hoae : mais un avantage bien grand que ce nouveau port a sur l'autre, c'est que l'on n'y mouille qu'à cent toises du rivage, et qu'ainsi la demeure du roi et celles des habitans de la vallée se trouvent sous le canon des vaisseaux. Une attaque, de la part des insulaires, deviendrait impossible. On ne serait pas obligé non plus de donner une escorte à chaque canot qui va à terre, comme on le fait à Tayo - Hoae, où le vaisseau est obligé de mouiller à plus de demi-mille de la côte, et où le rivage est d'ailleurs marécageux ou couvert de grosses pierres; en sorte que, pour jouir d'un air salubre, il faut s'enfoncer assez avant dans les terres : enfin, il serait très-difficile d'établir avantageusement un hôpital dans le voisinage; et si l'on voulait y avoir un observatoire, on exposerait les instrumens à être dérangés dans le transport, à cause de la violence du ressac qui rend le débarquement difficile. A la nouvelle baie, au contraire, l'hôpital et l'observatoire pourraient être très-bien placés sur la belle prairie qui est près du rivage, et l'on ne peut imaginer une plus agréable promenade que les bords de la rivière qui coule dans la vallée de Chégoua. On est d'ailleurs dans cette baie parfaitement à l'abri de toute surprise de

la part des habitans, à cause des rochers qui ferment la vallée du côté de la pelouse ; ils seraient obligés de les franchir ou de traverser plusieurs montagnes, ce qui ralentirait leur marche, et donnerait la facilité de les apercevoir long-temps avant leur arrivée dans le voisinage des vaisseaux. Le seul inconvénient de ce port est son entrée, qui, dans sa partie la plus resserrée, n'a que 120 toises. Ce passage est difficile sans être dangereux, car le fond a 15 à 20 brasses de profondeur, et l'on peut se touer si le vent n'est pas trop fort. La baie de Tayo-Hoae (Anna - Maria) n'est pas plus commode à cet égard, puisqu'il faut presque toujours se touer pour y entrer ou pour en sortir.

Les insulaires ne désignent ce port par aucun nom particulier, quoiqu'ils donnent celui de *Chégoua* à la vallée dans laquelle ils demeurent. Je l'ai nommé *Port Tchitchagoff*, en l'honneur de notre ministre de la marine. Il est situé par $8^{\circ} 57' 00''$ de latitude S. et $159^{\circ} 42' 15''$ de longitude O.

Quoique les environs de l'habitation du roi et de la maison de l'Anglais Roberts, à Tayo-Hoae, m'aient paru fort agréables, je leur préfère la vallée de Chégoua. Ce qui contribue le plus à l'embellir, est la petite rivière qui, coulant avec rapidité au pied de hautes montagnes, l'arrose en serpentant. C'est sur sa rive gauche

1804.

Mai.

que les habitations sont placées. Elles annoncent plus d'aisance que celles de Tayo-Hoae; les insulaires mêmes y ont meilleure mine. On y voit des plantations de racines de taro et de mûriers plus nombreuses et plus étendues; enfin ce qui fait la principale richesse de l'île, une plus grande quantité de cochons, dont les habitans sont également très-avares, car nous n'en pûmes pas obtenir un seul. Le roi de cette vallée, nommé *Baouteng*, homme d'une taille gigantesque, nous en apporta un pour le vendre; mais il ne put se résoudre à se séparer de son trésor. Quatre fois le marché fut renouvelé, et toujours il le rompit. Quoique le dernier lui fût très-avantageux, il s'en repentit aussitôt, et nous rendit nos marchandises, malgré le plaisir qu'elles avaient paru lui causer.

Notre arrivée répandit la joie parmi les habitans du canton; ils nous souriaient avec un air de plaisir; et quoique nous fussions les premiers Européens qui fussent venus chez eux, il n'y eut ni presse importune, ni cris excessifs; chacun apportait tranquillement des bananes et des fruits à pain, pour les échanger contre des morceaux de vieux fer. Les femmes de cette vallée diffèrent aussi beaucoup de celles de Tayo-Hoae. Elles sont en général mieux faites, et deux d'entre elles auraient pu même, en Europe, passer pour très-jolies. Aucune n'é-

taï
pé
qu
Ta
bla
à n
d'h
lus
bea
de
ren
nou
tem
allà
nou
qu'e
le b
leur
là m
auss
Hoa
faire
veau
sifs p
qui l
pant
ce r
avou
bien

1804.
Mai.

tait entièrement nue; toutes étaient enveloppées de longs châles d'étoffe jaune. Mais ce qui les distingue surtout de leurs voisines de Tayo-Hoae, est une sorte de turban de toile blanche arrangé avec goût, et qui leur sied à merveille. Elles s'étaient fortement frottées d'huile de coco, qui donne à leur corps un lustre qu'elles regardent comme une grande beauté. Nous n'avions pas remarqué ce surcroît de luxe sur celles qui étaient venues à notre rencontre sur le rivage, l'empressement de nous voir ne leur ayant peut-être pas laissé le temps de faire leur toilette : mais quand nous allâmes, quelques heures après, dans la vallée, nous les trouvâmes beaucoup plus parées, parce qu'elles s'étaient tatoué les bras, les mains et le bout des oreilles, et avaient même tracé sur leurs lèvres des lignes transversales. Quant à la modestie et à la pudeur, elles y paraissaient aussi étrangères que leurs sœurs de Tayo-Hoae. Elles témoignaient un désir extrême de faire une connaissance intime avec leurs nouveaux hôtes : leurs gestes étaient trop expressifs pour qu'on pût s'y méprendre. La troupe qui les entourait applaudissait vivement à cette pantomime; et si elles étaient excitées à jouer ce rôle, comme tout le faisait présumer, il faut avouer qu'elles s'en acquittaient parfaitement bien. Durant notre promenade, dans la vallée,

1804.
Mai.

nous observâmes, à quelques centaines de pas de la maison du Roi, un grand espace de terrain uni, ayant en avant une terrasse en pierre haute d'un pied, et longue de 100 toises. Cet ouvrage annonçait une habileté dont nous n'avions pas aperçu d'exemple à Tayo-Hoac. Les pierres des fondations étaient placées avec une grande justesse, et si bien jointes, qu'aucun ouvrier européen n'eût pu faire mieux. Roberts nous dit que cette plate-forme servait de siège aux spectateurs pendant les danses solennelles.

A quatre heures après midi, nous nous rembarquâmes; mais, contrariés par le vent, nous ne pûmes rentrer à bord qu'à 8 heures du soir. MM. Tilésius et Langsdorff, qui voulurent retourner par terre, n'arrivèrent que le lendemain, mais très-satisfaits de leur course. Le chemin, qui traversait des montagnes hautes et escarpées, les avait d'abord tellement fatigués, qu'ils furent obligés de passer la nuit dans l'habitation d'un ami de Roberts: celui-ci avait été leur guide dans cette promenade.

16.

17.

Le 16 mai, nous avons achevé notre provision d'eau et de bois. Le 17, au point du jour, je fis lever une ancre, et, à huit heures, la seconde. Le port étant entre de hautes montagnes qui occasionaient un changement de vent presque continu, la sortie en est souvent très-difficile. Il fallut donc nous louer,

que
très
bor
étie
lor
nou
dée
plus
lais
occ
20
la c
On
câ
mili
vent
fallu
de r
gear
pour
mais
Nou
anc
nou
vent
met
ranc
char
tom

1804.
Mai,

quelque pénible que fût ce travail par une très-grande chaleur. Le vent avait soufflé d'abord assez constamment de terre, et nous étions déjà parvenus au milieu de la baie, lorsque tout à coup il varia de manière qu'il nous fallut à chaque instant courir des bordées. De plus, un courant nous entraînait de plus en plus à l'O., et nous fûmes forcés de laisser tomber l'ancre à 120 toises de la côte occidentale de la baie : le fond étant encore de 20 brasses près du rivage, notre proximité de la côte ne nous faisait courir aucun danger. On mouilla une ancre à jet, et nous commençâmes à nous touer dessus; nous étions au milieu de la baie lorsqu'il survint un coup de vent trop fort pour notre petite ancre, et il fallut en mouiller une seconde. La *Néva* avait de même à combattre contre ces vents changeans, et lorsqu'elle vit nos efforts infructueux pour sortir de la baie, elle mouilla également, mais à une plus grande distance de la côte. Nous laissâmes tomber aussitôt une seconde ancre à jet, et, à 4 heures après midi, nous nous retrouvâmes au milieu de la baie. Le vent paraissant devenir plus favorable, je fis mettre toutes les voiles dehors, dans l'espérance de sortir avant la nuit. Mais le vent changea de nouveau, et nous obligea de laisser tomber l'ancre pour la troisième fois. On avait

1804.
Mai.

18.

travaillé sans relâche depuis 4 heures du matin, et par une chaleur de 23 degrés. Je résolus donc de passer la nuit dans la baie, pour laisser reposer mon monde. A 8 heures du soir, le vent souffla bon frais, et continua ainsi jusqu'au jour. Nous appareillâmes alors, et sortîmes de la baie dans la matinée. Mais le temps ne nous favorisa pas plus que la veille. Le vent souffla avec force, et accompagné d'une pluie abondante. Ce mauvais temps m'ayant décidé à m'éloigner de terre le plus tôt possible, je fus contraint d'emmener le Français Joseph Cabri, qui était venu fort tard à bord, et ne s'était pas montré. Il paraissait plus content qu'attristé de cette aventure, et je pensai que son dessein avait été réellement de partir avec nous. Roberts fut, par ce moyen, délivré sans s'y être attendu de son mortel ennemi.

Avant de continuer la relation de mon voyage, je crois qu'il n'est pas inutile de donner sur les îles Washington, ainsi que sur les mœurs et usages de ses habitans, ce que m'en ont appris les deux Européens que j'ai rencontrés à Noukahiva.

CHAPITRE VIII.

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE DES ILES
WASHINGTON.

Découverte des îles Washington. — Description de Noukahiva, Ouapoa, Ouahouga, Mottouity, Hiaou, Fattouhou. — Ces îles et celles de Mendocá offrent peu de ressources aux navigateurs. — Description de la côte méridionale de Noukahiva et de la baie Anna-Maria, ou Tayo-Hoae. — Renseignemens pour y entrer. — Saisons et climat. — Vents et marées. — Observations astronomiques et nautiques au port d'Anna-Maria.

LE groupe des îles Washington a été découvert dans le mois de mai 1791, par Ingraham, capitaine du navire *le Hope* de Boston, dans sa traversée des Marquesas de Mendocá à la côte N. O. de l'Amérique. Il fut découvert de nouveau quelques semaines après par Marchand, capitaine du navire français *le Solide*, dont le voyage, rédigé par M. de Fleurieu, marin habile et savant, est un chef-d'œuvre. Marchand crut être le premier qui eût découvert ce groupe; il aborda à une de ces îles, que les

1804.
Mai.

1804.
Mai.

officiers nommèrent de son nom *Ile Marchand*, et dont il prit possession au nom du gouvernement français. Il vit également et détermina la position des autres îles auxquelles on donna de même des noms : il n'aperçut pas l'île Ouahouga qui est la plus orientale ; il nomma tout le groupe ILES DE LA RÉVOLUTION. L'année suivante, deux navigateurs de nations différentes les découvrirent encore. Hergest, lieutenant dans la marine anglaise, les vit au mois de mars 1792. Il commandait le *Dédale*, vaisseau de transport, destiné à porter des provisions et autres objets au célèbre Vancouver pour la continuation de son voyage. Il les releva avec beaucoup d'exactitude, leur donna des noms et découvrit deux baies à la côte méridionale de Noukahiva : il entra avec sa chaloupe dans l'une d'elles et la nomma *Port-Anna-Maria*. Vancouver nomma ensuite le groupe Iles d'Hergest, en mémoire de son malheureux ami (1) qu'il regardait comme le premier qui les eût vues. Quelques mois après Hergest, le capitaine Brown, commandant le navire anglais le *Butterworth*, passa entre ces îles sans cependant leur donner de noms : honneur qu'en

(1) Hergest a été massacré à *Vahou*, une des îles Sandwich, avec M. Gooch, astronome, qui allait joindre le capitaine Vancouver.

deu
terr
den
grou
amé
trois
hou
Rob
don
com
Roc
une
Rob
l'île
nair
qu'il
vert
aux
de V
M. d
RÉV
dant
îles
le n
phie

(1)
cault
défig

deux ans elles avaient reçu quatre fois; il atterrit à Ouahouga dont il releva la côte occidentale. Enfin, le dernier qui découvrit ce groupe fut Josiah Roberts capitaine du navire américain *le Jefferson*. Il s'était arrêté pendant trois mois à Taoouatte, d'où un natif d'Ouahouga le conduisit dans cette île en février 1793. Roberts est probablement le premier qui ait donné à ce groupe le nom d'*Iles Washington*, comme on le voit dans le voyage de M. de La Rochefoucault en Amérique (1), où se trouve une relation succincte de cette découverte de Roberts. Mais Ingraham avait donné ce nom à l'île Ouahouga : il est douteux s'il vient originairement d'Ingraham ou de Roberts. Quoi qu'il en soit, l'honneur de la première découverte de ces îles appartenant incontestablement aux Américains, Je qui elles ont reçu le nom de Washington, il est juste de leur conserver. M. de Fleurieu lui-même rejette le nom de LA RÉVOLUTION donné par Marchand, sans cependant en assigner un autre, parce qu'il réunit ces îles avec le groupe situé au S. O. et qui porte le nom de Marquesas de Mendocá. La géographie gagne incontestablement à la suppression

1804.
Mai.

(1) *Voyage dans les Etats-Unis*, par La Rochefoucault-Liancourt, tom. 2, p. 23. Les noms des îles y sont désignés. Ouahouga, par exemple, est nommé *Onhava*.

1804.

Mai.

des noms trop multipliés sur les cartes. Mais le nom de Washington doit peut-être faire exception, et je l'ai conservé sur la carte de mon voyage.

Ces îles au nombre de huit sont au N. O. des Marquesas de Mendocça, elles s'étendent de $9^{\circ} 30'$ à $7^{\circ} 50'$ de latitude méridionale, et de $139^{\circ} 5' 30''$ à $140^{\circ} 13' 00''$ de longitude occidentale. Comme leurs noms particuliers ne se trouvent pas sur quelques cartes, je rapporterai ceux qui leur ont été donnés à chacune par les navigateurs qui les ont découverts.

1. Noukahiva (1) est la plus considérable du groupe. Sa plus grande longueur de la pointe du S. E. à celle de l'O. est de 17 milles; cependant je ne puis déterminer l'étendue de sa circonférence n'ayant point reconnu sa côte septentrionale. La direction de la pointe S. E. à la pointe S. est E. N. E. et O. S. O. De la pointe du S., elle court N. O., et de la pointe S. E. directement au N. La pointe S. E., nommée *Pointe Martin* par Hergest, gît, d'après nos observations, par $8^{\circ} 57'$ de latitude méridionale

(1) Pendant mon séjour dans cette île, je me suis donné beaucoup de peine pour connaître son vrai nom et en bien saisir la prononciation, pour l'écrire avec justesse. Je n'ai jamais entendu le son de l'r que Wilson a placé à la tête des noms de plusieurs îles.

et $139^{\circ} 32' 30''$ de longitude occidentale. L'extrémité S. est par $8^{\circ} 58' 40''$ S. et $139^{\circ} 44' 30''$ O. Enfin, celle du N. O. par $8^{\circ} 53' 30''$ S. et $139^{\circ} 49' 00''$ O. Ingraham nomma cette île *Federal island*, Marchand île *Baux*, Hergest *Sir Henri Martin's island*, et Roberts *Adam's island*.

2. Ouahouga est la plus orientale de ce groupe. Son extrémité O., selon nos observations, gît par $8^{\circ} 58' 15''$ S. et $139^{\circ} 13' 00''$ O., au S. 87° E., à la distance de 18 milles de la Pointe-Martin de l'île de Noukahiva. Sa direction est E. N. E. et O. S. O. Sa longueur entière est de 9 milles. Il y a sur la côte O. une baie que nous n'avons pas vue. Marchand n'a pas connu cette île. Ingraham l'a nommée île *Washington*, Hergest *Riou's island*, et Roberts *Massachusetts island*.

3. Ouapoa est la plus méridionale des îles Washington. Son extrémité N. se trouve directement au S. du Port-Anna-Maria à la distance de 24 milles, et, selon nos observations, par $9^{\circ} 21' 30''$ S. et $139^{\circ} 39' 00''$ O. Les officiers du *Solide* la nommèrent île *Marchand*, Ingraham *Adam's island*, et Roberts *Jefferson's island*. Comme nous ne fîmes pas le tour de cette île, nous ne pûmes voir le rocher en pain de sucre que Marchand a nommé *le Pic*, et Wilson, six ans plus tard, *Church* (l'église).

1804.

Mai.

1804.
Mai.

Hergest le décrit comme ressemblant à une vieille église gothique. Nous ne pûmes voir non plus le rocher blanc que Marchand a nommé l'*Obélisque*, et qui est vraisemblablement ce que Wilson nomme sur sa carte *Stack island*.

4. Au S. E. de la pointe S. d'Ouapoa, à la distance d'un mille et demi, gît une petite île plate d'environ deux milles de tour, que Marchand nomme *Ile Plate*, Ingraham *Lincoln*, Wilson *Level* et Roberts *Resolution island*. Je ne pus connaître son nom propre. Elle gît, suivant les observations de Marchand, par 9° 29' 30" S. La passe entre cette petite île et Ouapoa paraît sûre, puisque Roberts l'a parcourue.

5. 6. Mottouaity est formé par deux petites îles inhabitées, situées E. et O. l'une par rapport à l'autre, et séparées par un canal d'un mille de largeur. Elles sont au N. O. $\frac{1}{4}$ O à 30 milles de distance de la pointe méridionale de Noukahiva. Les habitans des îles voisines y vont souvent pour pêcher : cependant la disette seule les oblige à entreprendre cette navigation, qui est dangereuse pour leurs chétives pirogues. La position de ces deux îles, que nous n'avons pas vues, est déterminée diversement par Marchand et par Hergest, quoiqu'ils ne diffèrent que de quelques minutes pour la latitude ; mais ayant trouvé la longitude assignée par Hergest à Noukahiva, d'accord avec la nôtre que nous

avo
dis
dét
prè
Ing
et F
les
île.
par

7
tées
de l
7° 5
tion
déb
abor
beau
S. et
à 60
tale
bita
coco
cok
Rob
Her
N

(1)
port

avons dérivée d'une série d'observations de distances lunaires, je donne la préférence à ses déterminations. Les Mottouaity sont situés, d'après lui, par $8^{\circ} 37' 30''$ S. et $140^{\circ} 20' 00''$ O. Ingraham avait nommé ces îles *Franklin island* et Roberts *Blake island*. A la distance où ils les ont vues, ils les ont prises pour une seule île. Les habitants de Noukahiva les désignent par un seul nom (1).

7. 8. Hiaou et Fattouhou deux îles inhabitées : la première a 8 milles de longueur sur 2 de largeur. Son extrémité méridionale est par $7^{\circ} 59'$ S. et $140^{\circ} 13'$ O., d'après les observations d'Hergest et de l'astronome Gooch ; ils y débarquèrent et trouvèrent des cocotiers en abondance. Le milieu de Fattouhou, qui est beaucoup plus petite et ronde, est par $7^{\circ} 50'$ S. et $140^{\circ} 06'$ O. Ces deux îles sont au N. N. O. à 60 milles de distance de l'extrémité occidentale de Noukahiva ; elles sont visitées par les habitants des îles voisines qui vont y chercher des cocos. Ingraham les nomma *Knox and Hancock islands*, Marchand île *Masse* et île *Chanal*, Roberts *Freemantle island* et *Langdon island*, Hergest *Roberts's islands*.

Noukahiva, la plus grande et la plus fertile

(1) L'Anglais Roberts me pria plusieurs fois de déporter sur une de ces îles son ennemi Joseph Cabri.

1804.
Mai.

de ces îles, était si dépourvue de provisions du règne animal, que nous ne pûmes nous y en procurer. Je crois devoir conseiller aux navigateurs qui feraient route dans cette partie de l'Océan, de n'aborder à aucune de ces îles non plus qu'aux Mendocines. Cook, qui a le premier, dans les temps modernes, touché à cet archipel, n'y trouva qu'une quantité de cochons très-petite, relativement à celle dont il avait besoin pour son équipage; et Marchand, dix-sept ans après, en trouva encore moins. L'impossibilité d'obtenir des cochons en quantité suffisante ne vient pas tant du manque de ces animaux, quoiqu'ils soient moins communs qu'aux îles de Sandwich et de la Société, que de la répugnance des insulaires à s'en défaire. C'est un usage parmi eux de célébrer, en mémoire de leurs parens, de leurs chefs et de leurs prêtres défunts, des fêtes dans lesquelles la chair des cochons est le mets principal et en même temps le plus délicat du festin. J'ai rapporté plus haut comment le roi de Chégoua, après avoir conclu plusieurs fois le marché de son cochon, ne put se résoudre à s'en défaire. Il en possédait cependant plusieurs, car nous en comptâmes un grand nombre dans sa vallée. Les végétaux mêmes ne sont pas en quantité suffisante. Nous n'eûmes que ce qu'il nous fallait de cocos pour notre consommation journalière. Il y a peu de

banan
d'An
nanes
y off
après
depu
doit
fraîch
page
Amér
doute
frais
dant
quelle
encore
à caus
côte;
une ag
voir l'
ment c
gereux
couper
ment a
insurre
moind
ainsi q
pense
Kamto
beauc

I.

bananes et de fruits à pain, du moins au port d'Anna-Maria. Nous avons acheté plus de bananes au port Tchitchagoff; mais on ne nous y offrit pas un seul fruit à pain. Le navigateur, après une traversée de trois mois au moins, depuis le Brésil en doublant le Cap Horn, ne doit donc pas s'attendre à trouver ici des rafraîchissemens suffisans pour mettre son équipage en état de continuer le voyage jusqu'en Amérique ou au Kamtchatka; il est même assez douteux qu'il puisse s'y procurer des vivres frais pour sa consommation journalière pendant son séjour. Les seules choses sur lesquelles on peut compter sont : l'eau et le bois, encore a-t-on besoin du secours des insulaires à cause de la violence du ressac le long de la côte; les naturels le traversent à la nage avec une agilité qu'un Européen admire sans pouvoir l'imiter. Mais ce travail n'est pas seulement difficile, il peut même devenir très-dangereux; car une insurrection des insulaires couperait toute communication avec le bâtiment aux hommes qui seraient à terre, et ces insurrections sont toujours à craindre, car le moindre malentendu suffit pour les exciter, ainsi que nous en avons fait l'expérience. Je pense donc que les vaisseaux qui vont au Kamtchatka en doublant le Cap Horn, feraient beaucoup mieux d'aller du Brésil directement

1806.

Mai.

aux îles de la Société ou aux îles des Amis. Ils pourraient s'y approvisionner de vivres frais pour six ou huit semaines au moins. La route qui est plus directe fournirait l'occasion de déterminer plus exactement la position de quelques îles ; par exemple , de celles qui appartiennent aux groupes *Fidji*, *Babaco*, *Hapae*, *Vavao* : ils pourraient même en découvrir de nouvelles. Quant aux vaisseaux destinés pour la côte nord-ouest de l'Amérique ou pour l'île Kodiak, il leur serait plus avantageux d'entrer dans quelque port du Chili, où ils trouveraient des vivres en abondance, notamment du froment, objet très-précieux pour Kodiak et les colonies russes de la côte de l'Amérique. La route du Chili à Kodiak n'est pas trop longue ; mais si l'on jugeait convenable de s'arrêter à quelque endroit, les îles Sandwich offrent une station qui n'occasionne aucun détour.

Quoique les îles Washington présentent très-peu de ressources aux navigateurs pour les vivres, je crois cependant devoir décrire la baie Tayo - Hoae et la côte méridionale de Noukahiva, que nous avons relevées avec soin. Cette côte n'est qu'une suite de rochers hauts et hachés, extrêmement escarpés du côté du rivage, et d'où se précipitent de très-belles cascades : celle de l'extrémité méridionale de l'île se distingue plus particulièrement ; il est

difficile
cette
et l'es
MM.
elle d
embou
chaîne
monta
dans l'
pointe
unie,
l'intéri
ce côt
je croi
gest dé
masse d
L'Angl
vallée s
peuplée
Mais co
si, à l'e
est *Hob*
vaisseau
côte ori
trouve
mière fo
La cô
lesquels
Bais Ho

difficile d'en voir une plus magnifique. Le lit de cette cascade paraît large de plusieurs toises, et l'eau tombe d'une hauteur de 2000 pieds. MM. Tilésius et Langsdorff l'ont examinée : elle donne naissance à la rivière qui a son embouchure dans le port Tchitchagoff. Cette chaîne de rochers est liée à plusieurs hautes montagnes, la plupart nues, qui se prolongent dans l'intérieur de l'île. Mais au nord-ouest de la pointe méridionale, la côte est plus basse, plus unie, et le terrain s'élève insensiblement vers l'intérieur. Nous n'approchâmes pas assez de ce côté pour y distinguer des coupures qui, je crois, doivent s'y trouver, quoique Hergest décrive toute la côte de l'ouest comme une masse continue de rochers sans une seule anse. L'Anglais Roberts nous parla souvent d'une vallée située de ce côté de l'île, et si bien peuplée qu'elle peut fournir 1200 guerriers. Mais comme il n'y était jamais allé, il ignorait si, à l'extrémité de cette vallée, dont le nom est *Hotty - Chevé*, il y avait une baie où les vaisseaux pussent mouiller avec sûreté. Sur la côte orientale, près de la pointe du nord, on trouve une baie où *la Néva* fit, pour la première fois, connaissance avec les Noukahiviens.

La côte méridionale offre trois ports dans lesquels le mouillage est très-sûr. Ce sont : la *Baie Home*, qu'Hergest nomme *Comptroller's*

1804.
Mai.

bay, le *Port Anna-Maria* et le *Port Tchitchagoff*. Entre ces deux derniers ports se trouvent plusieurs petits enfoncemens qui ne peuvent être d'aucune utilité, parce qu'ils sont ouverts aux vents et pleins de rochers. J'ai déjà décrit suffisamment le *Port Tchitchagoff*. Quant à *Comptroller's bay*, nous ne l'avons vu qu'en passant, sans pouvoir l'examiner; je me borne donc au *Port Anna-Maria*. Le plan que j'en donne suffit pour diriger ceux qui voudroient y entrer : cependant quelques observations en compléteront la connaissance.

Aussitôt qu'en arrivant de l'E. on a connaissance de *Noukahiva*, la pointe Martin est la première qui se présente; son aspect est si remarquable, qu'on ne peut la confondre avec aucune autre pointe de l'île. Un de ses côtés forme la côte orientale de *Comptroller's bay*. La pointe s'avance beaucoup, et offre un amas de rochers escarpés et brisés qui semblent avoir éprouvé une grande révolution. On peut s'en approcher sans crainte, ainsi que de toute la côte méridionale jusqu'à un mille anglais de distance, le fond étant, jusqu'à cette distance, de 50 à 35 brasses, de sable fin. On voit bientôt un rocher noir, éloigné d'environ un quart de mille de la pointe Martin, et qu'on laisse à droite. *Comptroller's bay* se présente alors dans la direction du N. au S., et un peu plus à l'O., on

décou
est vi
jusqu'
à la c
on'ap
de 30
de l'e
passe,
et la d
alors
Une a
taou,
trée,
un car
seulen
Moute
cher s
taou e
port d
ou en
nier il
parce
joint-à

(1) L
leur lan
ligne da
(2) C
par déri

1804.
Mai.

découvre une autre baie plus petite. Dès qu'on est vis-à-vis de son ouverture, on s'avance jusqu'à 5 ou 6 milles à peu près, parallèlement à la côte qui court E. N. E. et O. S. O. : alors on aperçoit la petite île *Mattaou* (1), éloignée de 30 toises au plus de la pointe orientale de l'entrée. Aussitôt que l'on voit cette petite passe, il faut gouverner directement sur l'île, et la doubler à 100 ou 150 toises de distance; alors on voit bien ouvert le Port Anna-Maria. Une autre petite île, de la grandeur de *Mattaou*, est située à la côte occidentale de l'entrée, dont elle n'est également séparée que par un canal de 30 toises de largeur, praticable seulement pour des pirogues. Cet îlot, nommé *Moutonoe* (2), est reconnaissable par un rocher situé à 10 ou 15 toises de distance. *Mattaou* et *Moutonoe* forment ainsi l'entrée du port d'Anna-Maria. Il faut éviter, en entrant ou en sortant, de ranger de trop près ce dernier îlot, et en général la côte occidentale, parce qu'un vent d'E., quelque faible qu'il soit, joint à un courant assez fort, peuvent faire

(1) Les indigènes lui ont donné ce nom, qui, dans leur langue, signifie *hameçon*, parce qu'ils pêchent à la ligne dans son voisinage.

(2) Ce mot, qui signifie une grande île, a été appliqué par dérision à cet îlot.

1864.
Mai.

courir des dangers. S'il souffle un vent frais dans la baie, on peut y entrer en sûreté, et s'approcher jusqu'à 50 toises de chacune des côtes, et même plus de la côte orientale, car rien n'y peut causer le moindre danger; mais si le vent est faible ou variable, ce qui est ordinaire dans cette baie entourée de hautes montagnes, on ne peut pas espérer de profiter des variations du vent, car il saute à chaque instant d'un point à l'autre, par des rafales violentes, puis s'apaise complètement: il faut se touer. Quoique pénible et fatigante, à cause de la chaleur brûlante, cette manière d'entrer et de sortir est cependant la seule qui soit sûre. A 5 quarts de mille environ du rivage septentrional, la baie s'élargit dans la direction E. et O. On s'approche, jusqu'à un quart de mille, d'une colline très-saillante à la côte orientale; c'est le seul endroit où l'on puisse débarquer et le moins incommode. On y laisse tomber ses ancres par 14 ou 15 brasses, en les plaçant dans une direction E. et O. On y est à un demi-mille à peu près d'un ruisseau où l'on peut se procurer de l'eau. Il faut préférer la côte orientale à l'occidentale, parce que l'on y est moins exposé à l'action du courant. Pendant les 10 jours que nous y sommes restés mouillés, nos câbles n'ont pas été une seule fois dérangés, tandis que ceux de *la Néva*, mouillés à la côte oc-

cident
remis

Les
chaleu
doça
le *Voy*
Dios
se ten
haute
le por
mais
terre
plus.
sain.
trouv
figure
bitans
comm
les tro
qu'elle
s'écou
une g
cheres
les sui
alors
ple su
Les
alizés
cepen

orientale, avaient tous les jours besoin d'être remis en ordre.

1804.
Mai.

Les îles Washington doivent éprouver une chaleur pareille à celle des Marquésas de Mendocça dont elles sont si proches. On voit, dans le *Voyage de Marchand*, qu'au port Madre de Dios de l'île Santa-Christina, le thermomètre se tenait, au mois de juin, à 27 degrés. La hauteur du nôtre, pendant notre séjour dans le port d'Anna-Maria, a été jusqu'à 25 degrés; mais ordinairement il restait à 23 et 24. A terre, il pouvait bien monter à 2 degrés de plus. Malgré cette chaleur, le climat est très-sain. Les deux Européens que nous avons trouvés ici, assurèrent qu'on ne pourrait s'en figurer un meilleur, et l'air de santé des habitans confirmait cette assertion. L'hiver y est comme dans toutes les contrées situées entre les tropiques, la saison des pluies; mais on dit qu'elles n'y sont ni fréquentes ni continues. Il s'écoule quelquefois 10 mois sans qu'il en tombe une goutte : c'est un grand malheur. Cette sécheresse occasionne une famine générale dont les suites sont horribles, les habitans se livrant alors à des abominations dont aucun autre peuple sur la terre ne fournit d'exemple.

Les vents dominans dans ces îles sont les vents alizés du S. E. inclinant un peu à l'E. et au S. : cependant les vents du S. O. y soufflent aussi

1804.
Mai.

et même avec assez de continuité (1). Les insulaires en profitent pour faire des visites à leurs voisins du S. E. Au port d'Anna-Maria, les brises de terre et de mer alternent, il est vrai, le jour et la nuit, mais sans beaucoup de régularité. Elles sont d'ailleurs toujours très-faibles, si l'on en excepte quelques rafales assez violentes qui viennent des montagnes, et s'échappent par les vallées qui les séparent.

J'ai déjà dit, dans le chapitre précédent, que nous n'avions pu établir à terre aucun instrument astronomique.

Les observations que fit M. Horner le jour de notre arrivée et celui de notre départ, déterminèrent une nouvelle marche de nos chronomètres.

Le 18 mai, le n° 128 retardait, sur le temps moyen de Greenwich, de 7 heures 51' 24".

Retard journalier. — 21' 3".

Le n° 1856 retardait, sur le temps moyen de Greenwich, de 10 h. 15' 08".

Avance journalière. + 24' 50".

Comme le petit chronomètre de Pennington était devenu entièrement inutile, le capitaine Lisianskoï me donna un *box time keeper* du même auteur.

(1) Les insulaires ont pour chacun de ces vents des noms particuliers.

1804.
Mai.

La marche-journalière de cette montre, qui, au 18 mai, retardait, sur le temps moyen de Greenwich, de 1 h. 49' 09".

Etait de — 16' 40".

La latitude de l'entrée du port d'Anna-Maria entre les îles Mattaou et Moutonoe, est de 8° 56' 32"S.

La latitude de l'aiguade, sur la côte septentrionale 8° 54' 36"S.

La longitude du port Anna-Maria, déduite de 42 séries de distances lunaires, faites tant par le docteur Horner que par moi, du 29 avril au 4 mai, et depuis le 4 mai jusqu'au 7 à midi, c'est-à-dire jusqu'à notre entrée dans la baie, fut trouvée au moyen du chronomètre n° 128 (en ayant égard à la nouvelle détermination de sa marche), de 139° 39' 45" O. (1).

La longitude, d'après la montre d'Arnold, n° 128, réglée à Sainte-Catherine. 140° 42' 30".

D'après la montre d'Arnold, n° 1856, suivant sa marche à Ste.-Catherine, avançant de 2" depuis le Cap Horn. 141° 29' 30".

(1) Cette estimation de la longitude du port Anne-Marie coïncide à une minute près avec celle du lieutenant Hergest et de l'astronome Gooch; mais diffère de près d'un demi-degré à l'E. de celle de Marchand.

1804.

N^o 3.

La déclinaison était de $4^{\circ} 36' 30''$ à l'E., calculée sur une moyenne entre plusieurs observations, du 7 au 18 mai, aux environs de la baie.

La violence du ressac nous empêcha de faire des observations exactes sur les marées : on peut cependant affirmer qu'elles ont lieu régulièrement toutes les 6 heures. Le flux vient de l'E. : à la nouvelle et à la pleine lune, sa plus grande hauteur est entre 4 et 5 heures. Il est difficile de déterminer avec certitude sa plus grande élévation ; mais certainement elle ne passe pas 3 pieds.

CHAPITRE IX.

HABITANS DE NOUKAHIVA.

Habitans. — Beauté des hommes. — Leur santé excellente. — Les femmes. — Tatouage. — Habits et ornemens des deux sexes. — Habitations. — Sociétés secrètes. — Outils et meubles. — Alimens et cuisine. — Pêche. — Pirogues. — Agriculture. — Occupations des hommes et des femmes. — Forme du gouvernement. — Mœurs. — Art militaire. — Armistices. — Religion et funérailles. — *Tahbou*. — Magie. — L'Anglais Roberts. — Musique. — Population. — Remarques générales sur les naturels de ce groupe d'îles.

QUOIQUE les naturels des îles Sandwich et Washington soient les seuls insulaires du grand Océan que j'aie vus, je crois cependant pouvoir affirmer qu'aucun de ces peuples ne surpassent ces derniers en beauté. D'après les descriptions que Cook a données des autres archipels de cette mer, leurs habitans ne peuvent soutenir à cet égard la comparaison avec ceux des îles Marquesas de Mendocça, et Forster partage cette opinion. Cette beauté du corps n'est pas non plus comme dans les autres îles

1804.
Mai.

1804.
Mai.

un privilège réservé par la nature aux *erihis* ou personnes de la classe supérieure, elle est ici à peu près et sans exception accordée à chacun. L'égalité, plus grande dans le partage des propriétés, peut en être la cause. Le Noukahivien peu éclairé ne voit pas encore dans la personne de son roi le despote auquel il doit sacrifier toutes ses facultés, sans oser penser à se conserver lui-même ou sa famille. Le petit nombre de ses supérieurs, qui ne se composent que des parens du roi et leur peu d'autorité, lui laissent plus de liberté pour son travail et lui garantissent la libre possession de la terre, de sorte que chacun en a une part, à très-peu d'exceptions près.

Le Noukahivien (1) est en général de haute taille, très bien fait et robuste. Il a le cou long et d'une belle forme, les traits du visage extrêmement réguliers, un air de bonté qui ne se dément pas lorsqu'on le fréquente ; mais le préjugé favorable qu'on pourrait en concevoir est

(1) Je ne parle ici que des habitans de Noukahiva, n'ayant visité aucune autre île de ce groupe ; mais je crois qu'on peut appliquer le portrait que j'en fais à tout le groupe, et même aux habitans des Marquesas de Mendocça, avec lesquels ils ont tant de ressemblance par le langage, la forme du gouvernement, les mœurs et les usages.

bientôt dissipé lorsqu'on sait de quelles horreurs ces beaux hommes sont capables : on ne voit plus alors dans leur belle physionomie qu'une indifférence apathique. Leurs yeux n'ont point de feu. Le tatouage et l'huile dont le corps du Noukahivien est couvert font paraître sa peau noirâtre ; mais dans son état naturel, elle est blanche, comme on le voit chez les enfans et chez les femmes qui ne sont point tatoués. Elle ne cède pas même à celle des Européens, si ce n'est peut-être par une petite teinte jaunâtre. On ne voit parmi ces insulaires aucun individu contrefait ou atteint de défauts corporels ; on n'aperçoit sur leur corps nulle apparence d'ulcère ni d'éruption cutanée : ils doivent sans doute cet avantage à leur sobriété. Ils connoissent à peine le kava, boisson si générale dans toutes les îles de ces mers, et dont l'usage immodéré est si nuisible et déforme souvent le corps ; si quelqu'un en use à Noukahiva, ce qui est très-rare, c'est au moins avec la plus grande modération ; enfin, les Noukahiviens jouissent généralement d'une santé que rien n'altère. Ils ont eu aussi jusqu'à présent le bonheur d'être exempts de la maladie vénérienne. Comme ils ne connoissent point de maladie, ils n'ont pas non plus de médecins. La frayeur du kaha, espèce de sortilège qui rend malade et dont je parlerai plus

1804.
Mai.

amplement, peut bien, par l'effet de l'imagination, transformer chez eux un malaise en maladie; mais comme cette prétendue infirmité se dissipe par la levée du sortilège, on ne peut l'appeler une maladie réelle. Tout l'art de guérir de ces insulaires se borne en conséquence au traitement des blessures, à quoi le roi est, dit-on, d'une habileté remarquable.

Parmi ces beaux hommes, j'en ai vu deux qui excitèrent particulièrement notre admiration: l'un, habitant de Tayo-Hoae, était un grand guerrier et en même temps l'allumeur (1) du feu du roi; il se nommait Maou-ha-ou: c'était peut-être un des plus beaux hommes qu'il soit possible de voir. Sa taille était de six pieds deux pouces; toutes les parties de son corps étaient d'une proportion parfaite. L'autre, nommé Baou-ting, roi de la vallée Chegoua, malgré son âge de cinquante ans, était encore un homme superbe.

Les femmes sont en général très-belles; leur tête surtout est admirable, elles l'ont bien proportionnée; le visage plutôt rond qu'ovale, de grands yeux brillans, le teint fleuri, de très-belles dents, les cheveux bouclés naturellement, elles les lient avec beaucoup de goût

(1) J'aurai dans la suite occasion de dire en quoi consiste cette charge.

par
la t
étr
arc
Am
rem
les
n'or
tailh
elle
jeu
che
elle
idée
des
plus
cent
quel
cou
fecti
l'on

(1)
Cheg
de g
(2)
ne l'

par un ruban blanc qui sied à merveille ; enfin la teinte claire de leur peau leur donne peut-être quelque supériorité sur les femmes des archipels de Sandwich, de la Société et des Amis (1). Toutefois, un œil impartial pourrait remarquer chez ces femmes des défauts que les compagnons de Mendana et de Marchand n'ont pas aperçus ou n'ont pas voulu voir. Leur taille par exemple n'est rien moins que belle, elles sont petites et se tiennent mal, même les jeunes filles de dix-huit ans : aussi leur démarche est-elle mal assurée et comme traînante ; elles ont le bas de la taille trop gros. Leurs idées de beauté doivent être fort différentes des nôtres ; car autrement elles prendraient plus de peine à cacher ces défauts. Un morceau d'étoffe de grandeur médiocre, dans laquelle elles s'enveloppent fort négligemment, couvre assez mal leurs beautés et leurs imperfections. Ce n'est pas de la Noukahivienne que l'on pourra dire avec Thomson :

.... *When unadorned, is then adorned the most* (2).

(1) Nous en vîmes surtout plusieurs dans la vallée Chegoua, qui étaient fort jolies, et se paraient avec plus de goût que leurs voisines de Tayo-Hoae.

(2) (Elle) n'est jamais mieux parée que lorsqu'elle ne l'est pas.

1804.
Mai.

On chercherait en vain chez elles cette expression douce et aimable qui brille, dit-on, dans les yeux des Taïtiennes et des compatriotes d'Ouaïni (1), elles montrent en revanche une effronterie (car le mot coquetterie serait trop modéré) qui , pour des hommes doués de quelque délicatesse, détruit le peu de charmes qu'elles possèdent.

Parvenus à l'âge viril, les Noukahiviens se tatouent tout le corps avec une perfection qui, nulle part, n'est portée à un si haut degré. C'est une vraie peinture composée de diverses figures : ils les tracent au moyen de légères piqures qu'ils font à la peau jusqu'à ce qu'elle saigne, et ils la frottent ensuite avec de la couleur : ordinairement on choisit le noir, qui se change graduellement en bleu foncé. Le roi, le père du roi et le grand-prêtre sont les seuls que nous ayons vus tatoués de la tête aux pieds. Toutes les parties de leur corps, le vi-

(1) C'est le nom d'une jeune fille des îles Sandwich. Madame Berclay, qui accompagnait son mari dans son voyage à la côte nord-ouest d'Amérique, avait pris Ouaïni avec elle, avec le dessein de l'emmener en Europe ; mais elle la laissa à la Chine. Le capitaine Meares l'embarqua pour la reconduire dans sa patrie, elle mourut dans la traversée. On voit le portrait de cette jolie sauvage dans le voyage de Meares, page 27 de l'édition originale.

1804.
Mai.

sage, les yeux et même quelques endroits de la tête dont les cheveux avaient été rasés, étaient ornés de cette manière. Cet usage ne règne ni aux îles de la Société ni à celles des Amis. Dans ce dernier archipel, les rois ne sont pas du tout tatoués ; et, suivant le capitaine King, les habitans des îles Sandwich et de la Nouvelle-Zélande sont les seuls qui se tatouent aussi le visage : on trouve quelque conformité entre la manière de tatouer de ceux-ci et celle des Noukahiviens. Ils ne se bornent pas à tracer isolément des figures d'animaux ou d'autres en lignes droites, comme on fait aux îles Sandwich ; mais ils peignent avec une symétrie parfaite des ornemens formés d'anneaux concentriques et bien liés entre eux, et tracent par-dessus des bandes qui embellissent réellement les formes du corps. Les femmes ne sont tatouées qu'aux mains, aux bras, au lobe de l'oreille et des lèvres. Les gens de la classe inférieure sont beaucoup moins tatoués et plusieurs même ne le sont pas du tout. Il paraît donc que cet ornement n'appartient qu'aux personnes distinguées. Des artistes se vouent à la profession de cet art. Un d'eux avait établi son atelier sur le vaisseau où il ne manquait pas d'occupation : la plupart de nos matelots voulant être tatoués.

Les hommes ne sont pas circoncis, cepen-

1804.

Mai.

dant quelques-uns avaient le prépuce fendu dans sa longueur : opération qui se fait avec un instrument tranchant. Au reste, les Noukahiviens ainsi que les habitans de Santa-Christina, ont le prépuce noué avec un cordon. Il ne me paraît pas probable, comme le soupçonne M. de Fleurieu, que ce soit pour se garantir des insectes ou par un raffinement de sensualité. En considérant les idées contradictoires de décence qui règnent parmi les hommes, ne pourrait-on pas conjecturer que toute la pudeur des Noukahiviens consiste à cacher aux yeux de l'autre sexe ce que la nature a voulu couvrir ? Au moins avons-nous vu la modestie des belles, qui nageaient autour de notre vaisseau, fort choquée, lorsqu'un besoin accidentel d'un matelot offrait à leurs yeux un objet qui offensait leurs yeux. Roberts confirma aussi ma conjecture, en m'assurant que les Noukahiviennes étaient inexorables contre celui qui n'observait pas cette règle de décence.

Les hommes vont généralement nus, sans en excepter même le roi ; car un morceau étroit d'étoffe grossière d'écorce de mûrier dont les hanches sont entourées, ne peut passer pour un vêtement. Les Noukahiviens ont deux mots pour désigner cette ceinture : celle qui est en étoffe fine se nomme eatou, en étoffe

plus g
ceint
ler e
une
vint
usage
toujou
était l
la met
mento
dos. N
d'habi
leur p
ment r
l'île Sa

Les
parure
privilé
particu
rens. I
barbe
de sem
sont pr
chez l
dents d
ment la
la desc
ces col
cinctem

plus grosse tchiabou. Tous ne portent pas cette ceinture. Le beau Maou-ha-hou affectait d'aller entièrement nu. Je lui donnai deux fois une ceinture ; il ne l'avait pas quand il revint ensuite à bord. Ils doivent aussi faire usage de nattes. Le gendre du roi en portait toujours une lorsqu'il venait à bord ; mais il était le seul. Cette natte était fort grossière , il la mettait sur ses épaules et la nouait sous le menton , de sorte qu'elle ne lui couvrait que le dos. Ni les principaux habitans ni le roi n'ont d'habits de cérémonie , ce qui est dû plutôt à leur pauvreté qu'à leur forme de gouvernement républicaine ; car Cook a vu le roi de l'île Santa-Christina en habit de parade.

Les Noukahiviens ont différentes espèces de parures ; mais il paraît qu'elles ne sont pas un privilège de la grandeur , car je n'en ai vu de particulières ni au roi , ni à aucun de ses parens. Le gendre du roi portait seul dans sa barbe une dent de cochon , ou quelque chose de semblable. Les ornemens des Noukahiviens sont presque les mêmes que Forster a trouvés chez les habitans des îles Mendocines. Les dents de cochon et les haricots rouges en forment la principale partie. Forster ayant donné la description et les dessins de la plupart de ces colifichets , je ne les indiquerai que succinctement. L'ornement de la tête est un

1804.

Ma.

1804.
Mai.

grand casque de plumes de coq noires, ou une sorte de diadème, ou de tresse de fibres de cocos garnie de nacre de perles, ou simplement une branche de bois flexible d'où pend une rangée de cordons. Plusieurs insulaires avaient de grandes feuilles fichées dans leurs cheveux : leurs pendans d'oreilles sont de grosses coquilles rondes, remplies d'une substance dure et sablonneuse ; elles sont traversées par une dent de cochon percée qu'ils fichent dans le lobe de l'oreille : une cheville de bois, passée dans le trou de la dent de cochon, l'empêche de tomber. Ils prennent surtout grand soin de la parure de leur cou. Ils ont une sorte de collerette, en forme de demi-lune, faite d'un bois tendre, et sur laquelle sont collées plusieurs rangées de haricots rouges. Mais cette parure est réservée aux prêtres. Les autres insulaires en portent une espèce singulière : elle consiste en un rang de dents de cochon, attachées à une tresse de fibres de cocos. Ils portent aussi de ces dents isolées au cou ou dans la barbe, ou bien des boules, de la grosseur d'une pomme, entièrement couvertes de haricots rouges. Ils se rasent la barbe, en laissant une petite touffe au menton. Leur tête est également rasée, à l'exception de deux mèches de cheveux de chaque côté, qu'ils nouent et

relèvent
laires
coupe
laineu
des n
L'h
ceintu
entre
qui, a
fort p
qu'elle
se déb
se fro
coco,
aussi u
si cet u
homme
du sol
pourta
la plup
ou de
très-ha
la chau
bien in
bien se
Les m
truites
arbre r

1864.
Mai.

relèvent en forme de cornes. Plusieurs insulaires, surtout dans la classe inférieure, ne coupent pas leurs cheveux, qui sont crépus et laineux, sans pourtant l'être autant que ceux des nègres.

L'habillement des femmes consiste en une ceinture qu'elles passent, comme les hommes, entre les cuisses, et un morceau d'étoffe qui, ainsi que je l'ai dit plus haut, les couvre fort peu, et descend jusqu'aux mollets; lorsqu'elles venaient au vaisseau en nageant, elles se débarrassaient même de leur tchiabou. Elles se frottent tous les jours le corps d'huile de coco, qui lui donne beaucoup de lustre, mais aussi une odeur désagréable. Je ne puis décider si cet usage a pour but, comme le tatouage des hommes, de protéger la peau contre l'ardent du soleil ou contre les insectes : je le crois pourtant. Je ne leur ai jamais vu de colliers; la plupart ont des éventails en forme de losange ou de demi-cercle : ils sont faits de chaumes, très-habilement tissus, et teints en blanc avec la chaux de coquillage. Leurs cheveux noirs, bien imprégnés d'huile, sont noués en touffes bien serrées contre la tête.

Les maisons sont longues et étroites, construites avec des bambous et des troncs d'un arbre nommé *faou*, entrelacés de feuilles de

1804.

Mai.

cocotier et de fougère ; le mur de derrière est plus élevé que celui de devant, de sorte que le toit ne tombe que d'un côté : il a un demi-pied d'épaisseur ; on le couvre de feuilles sèches d'arbre à pain. L'intérieur de la maison est divisé, en deux parties, par une poutre posée à terre dans toute la longueur du bâtiment ; la partie antérieure est pavée, l'autre est couverte de nattes, qui servent de lits à toute la famille et aux domestiques, sans distinction de sexe. Une petite séparation, pratiquée à l'un des bouts, sert à serrer les meubles les plus précieux. Leurs calebasses, leurs armes, leurs haches, leurs tambours, etc. sont suspendus au toit et aux parois. La porte, haute d'environ trois pieds, est placée au milieu du bâtiment : la famille a coutume de s'asseoir, en cercle, à l'entour. A une distance de 20 à 25 toises de cette maison, il y en a une autre dont la distribution intérieure est la même ; mais elle est élevée d'un pied et demi à deux pieds de plus au-dessus du sol. Devant toute la longueur de ce bâtiment règne une plate-forme, large de 10 à 12 pieds, pavée en grandes pierres : il sert de salle à manger. Cependant c'est une prérogative du roi, de ses parens, des prêtres et de quelques guerriers distingués d'en construire un semblable, car il suppose une certaine ri-

che
jour
men
rir n
Les
diffé
Ceux
de v
de s
faisa
Jose
m'as
soci
gnan
tradi
qui
de to
que,
dent
souv
la pe
effet
vertu
du p
quelc
souv
nére
aucu
supp

1804.
Mai.

chesse, le propriétaire étant tenu d'avoir toujours un grand nombre de convives, qui forment une société particulière, et qu'il doit nourrir même dans le temps de la plus grande disette. Les membres de ce club se reconnaissent à différentes marques tatouées sur leur corps. Ceux du club du roi, par exemple, au nombre de vingt-six, ont sur la poitrine un carré long de six pouces et large de quatre. Roberts en faisait partie. La marque des compagnons de Joseph Cabri était un oeil, etc., etc. Roberts m'assura qu'il ne serait jamais entré dans cette société, si la faim ne l'y eût forcé. Sa répugnance me paraissait cependant impliquer contradiction; puisque non-seulement tous ceux qui composent une pareille société sont libres de toute inquiétude pour leur nourriture, mais que, de son aveu même, les insulaires regardent comme un honneur d'y être admis. Je soupçonnai donc que cette distinction entraîne la perte d'une partie de la liberté. Il est en effet difficile de supposer qu'un peuple si peu vertueux pratique à un si haut degré l'amour du prochain et l'hospitalité, sans en attendre quelque dédommagement. Le roi nous donna souvent des preuves de son caractère peu généreux, ou, pour mieux dire, avare. Jamais aucune de ses actions ne me mit à même de lui supposer le moindre sentiment de reconnaissance

1804.
Mai.

ou de bienveillance (1). On ne doit certainement pas attendre d'un sauvage qu'il nourrisse continuellement une quantité d'hommes sans en recevoir quelque dédommagement : or, avec des hommes qui n'ont aucune propriété, ce dédommagement ne peut guère consister que dans une renonciation entière ou partielle à leur indépendance. C'est là en effet la marche ordinaire des rapports politiques des hommes entre eux. Le despotisme arrive à pas lents. Dans quelques années le roi de Noukahiva, qui n'est encore que le plus riche citoyen d'une république de sauvages, et qui n'a aucun pouvoir sur le plus pauvre habitant, si l'on excepte les membres de sa société, sera peut-être un despote aussi absolu que le roi d'Ovaïhi. Les femmes n'assistent jamais aux repas des sociétés. La maison même où le banquet a lieu est toujours *tahbou* pour elles : elles ont ce-

(1) A chaque visite que le roi nous faisait, je l'ai comblé de présents, de peu de valeur en eux-mêmes, il est vrai, mais de grand prix pour un Noukahivien. Cependant il ne m'a jamais offert même un coco en don; et lorsqu'après le malentendu, dont j'ai parlé, et qui faillit à causer une insurrection, il vint à bord avec une plante de poivrier qu'il me présenta en signe de paix, il ne le fit qu'avec un air très-marqué de regret, au point qu'une demi-heure après, il me pria de la lui rendre, puisque je n'en faisais aucun usage.

1804.
Mai.

pendant la faculté de manger avec les hommes ; mais il faut que ce soit dans leurs maisons. La viande de porc ne leur est pas non plus défendue ; toutefois on leur en donne bien rarement (1) , car Roberts m'assura qu'il était le seul qui ne refusait pas cette friandise à sa femme.

A dix ou quinze pas des maisons , on voit plusieurs trous revêtus de pierres et recouverts de branches et de feuillages, dans lesquels les insulaires gardent leurs provisions, qui consistent principalement en poissons secs et en pouding aigre. C'est une sorte de pâte composée de fruit à pain et de racines de taro : elle se conserve plusieurs mois dans ces espèces de caveaux. La cuisine des Noukahiviens est fort simple. Indépendamment de la viande de porc, que, selon le récit de Roberts, ils cuisent à la manière des Taïtiens, ils font leur principale nourriture du pouding aigre, qui n'a pas mauvais goût, et qu'on pourrait comparer à une tarte aux pommes très - sucrée. Ils mangent aussi des ignames, des taro, des bananes et des cannes à sucre. Leurs mets sont cuits sur des feuilles de bananes, qui leur servent aussi de plats. Quant aux poissons, ils les mangent

(1) Presque dans toutes les îles de cette mer, l'un et l'autre sont défendus aux femmes.

1804.
Mai.

en général crus, trempés seulement dans l'eau salée. Leur manière de prendre leur repas n'est rien moins qu'appétissante. Ils prennent le pouding avec les doigts et le portent avidement à la bouche. C'est ainsi du moins que j'ai vu manger le roi : mais je dois ajouter qu'il se lavait les mains aussitôt après le repas.

Leurs outils sont extrêmement simples. Une pierre, taillée en pointe aiguë, leur sert à percer des trous : leur hache est faite avec une pierre noire plate ; ils n'en font usage qu'à défaut de haches européennes. Le moindre morceau de fer qu'ils recevaient de nous était aussitôt passé sur une pierre jusqu'à ce qu'il eût acquis le tranchant convenable, et ensuite lié fortement à un manche de bois pour servir de hache. J'ai pourtant vu employer la hache de pierre à la construction d'une pirogue à pêcher. Leurs meubles sont des écales de coco, des courges creusées ou calebasses, de grandes écuelles, couvertes en forme de coquilles, faites d'un bois brun aminci, des hamçons et des lignes, des dents de requins qu'ils emploient en guise de rasoirs. Les calebasses et les écuelles d'écales de cocos sont ordinairement ornées d'os provenant des bras et des doigts de leurs ennemis qu'ils ont mangés.

Leurs armes sont des massues, des lances et des frondes. Les massues sont longues d'envi-

1804.

Mai.

ron cinq pieds, et faites de bois de casuarina, d'un très-beau poli et très-massives, car elles ne pèsent pas moins de dix livres : une tête d'homme est sculptée à l'une des extrémités. Les lances sont faites du même bois, longues de dix à douze pieds, d'un pouce d'épaisseur au milieu, et très-aiguës aux deux bouts. Les frondes sont en cordons parfaitement tressés ; elles sont élargies au milieu pour recevoir la pierre.

Les Noukahiviens ont une manière de prendre le poisson qui leur est, à ce que je crois, tout-à-fait particulière (1). Ils écrasent en petits morceaux la racine d'une plante qui croît parmi les rochers, et qu'un plongeur va aussitôt répandre au fond de la mer. Son effet sur les poissons est tel qu'ils paraissent, en peu de temps, à demi-morts, à la surface de l'eau, et qu'on peut les prendre sans beaucoup de peine. Ces insulaires ont cependant des filets, mais il me semble qu'ils en font peu d'usage ; car je n'ai vu à Tayo-Hoae que huit pirogues de pêcheurs. La troisième manière de prendre le poisson est à l'hameçon : il est en nacre de perles et très-artistement façonné. La ligne, ainsi que tous les cordages

(1) J'ai vu à Surinam une manière de pêcher qui y a quelque rapport.

1864.

Mai.

7.

dont ils se servent pour leurs pirogues, est faite avec l'écorce de l'arbre qu'ils nomment *faou*. Ils font encore, avec les fibres de la bourre des cocos, une autre sorte de corde très-lisse et très-forte. Au reste, la pêche est une occupation dédaignée par quiconque possède une portion de terre suffisante à son entretien; de sorte qu'elle est abandonnée à la classe la plus pauvre. Ils savaient que nous payions bien le poisson; cependant on ne nous apporta que deux fois sept à huit bonites, preuve certaine que peu de ces insulaires s'occupent de la pêche.

Les pirogues des Noukahiviens sont toutes à balanciers (1), et construites avec trois différents bois, dont dépendent leurs qualités. Celles qui sont en bois de l'arbre à pain ou de mayo sont de moindre valeur que celles pour lesquelles on a employé le bois de *tamana*. Ces dernières sont les plus durables et marchent le mieux. Du reste, elles sont toutes peu solidement construites, et cousues avec des cordes faites de fibres de cocos. La plus grande que nous ayions vue avait vingt-trois pieds de longueur, deux pieds et demi de largeur et deux pieds et un tiers de profondeur.

(1) Le balancier est une perche qui repose sur l'eau parallèlement à la pirogue à laquelle elle est attachée avec d'autres perches transversales, pour empêcher l'embarcation de chavirer.

Le Noukahivien ayant peu de besoins, l'agriculture a dû faire beaucoup moins de progrès chez eux que dans les autres îles de cet Océan. On voit à la vérité des plantations de mûriers à papier, de racines de taro et de poivriers ; mais elles ne sont pas en proportion de la population : ce que prouvent la disette de taro et l'extrême simplicité de l'habillement des insulaires des deux sexes. L'arbre à pain, le cocotier et le bananier ne demandent aucuns soins. Un trou, dans lequel on met une bouture, en fait toute la façon. La plante est dans toute sa vigueur au bout d'un mois, et peut être alors abandonnée à elle-même : ainsi, l'agriculture occupe peu les hommes. La pêche est méprisée ou au moins négligée, sans doute à cause de la peine qu'elle occasionne et du danger qu'elle fait courir. La construction de leurs maisons est certainement ce qui leur donne le plus de fatigue. La fabrication de leurs armes exige peu de travail, de manière qu'ils passent leur temps dans une grande oisiveté : aussi les voit-on la plus grande partie de la journée couchés sur leurs nattes. Les femmes ont plus d'occupations : elles filent et tordent les cordages dont l'usage est extrêmement varié. Elles font leurs éventails et ceux des hommes, ainsi que plusieurs ornemens dont elles se parent. Mais leur travail principal est la fabrication de

1854.
Mai.

1804.
Mai.

l'étoffe dont elles s'habillent. Il y en a de deux sortes : l'une grossière et grise, qu'elles fabriquent avec l'écorce d'un arbre, et qui est destinée aux ceintures ou tchiabous¹ : les femmes pauvres l'employent aussi pour se couvrir, après l'avoir teinte en jaune. La seconde sorte, faite des fibres du mûrier à papier, est très-fine et d'une blancheur éblouissante. Elle sert aux femmes plus riches pour leur coiffure et pour leurs vêtemens. Cette étoffe fine est beaucoup moins ample et moins solide que la grossière : je n'en ai pas vu une seule pièce qui ne fût très-lâche et presque trouée.

J'ai déjà eu occasion d'observer que la forme du gouvernement des Noukahiviens n'est rien moins que monarchique. Le roi n'est distingué du moindre de ses sujets ni par les habits, ni par les ornemens : on se moque de ses ordres ; et s'il lui arrivait de frapper quelqu'un, on lui rendrait bien vite les coups. Il a peut-être en temps de guerre, comme chef des guerriers, un peu plus d'autorité : cependant, de la manière dont elle se fait ici, il y a apparence que le roi n'est pas le seul général. L'homme le plus fort et le plus déterminé décide vraisemblablement par ses manœuvres le mouvement des autres. De sorte que la puissance du roi à la guerre me paraît assez problématique. Je suis aussi très-persuadé que sur

le
est
son
du
dan
un

L
exe
loin
pou
L'ac
roy
roi
amis
le sa

Q
ce p
mar
gard
babl
mée
térê

(1)
justic
sur n
Ils on
dats,
leur e

le champ de bataille, le rôle de Kette-novie est moins brillant que celui de Maou-ha-hou, son allumeur de feu. La principale prérogative du roi et la seule qui soit positive, consiste dans sa richesse, qui le met en état de nourrir un grand nombre de ses sujets.

Le roi n'ayant donc aucune autorité ne peut exercer la justice d'aucune manière. Le vol, loin d'être criminel, est au contraire un mérite pour celui qui s'y montre le plus habile (1). L'adultère n'est un crime que dans la famille royale. Le meurtre seul est puni, non par le roi ou les prêtres, mais par les parens et les amis du mort, qui veulent se venger et exigent le sang pour le sang.

Quoique les Noukahiviens soient parvenus à ce point de civilisation où l'on s'unit par le mariage, ils ne paraissent pas en général regarder ce lien comme sacré. Il ressemble probablement plutôt à une simple association formée par une inclination mutuelle ou par l'intérêt, et continuée par l'habitude. Le court

(1) Je dois cependant rendre aux Noukahiviens la justice de dire qu'ils nous ont rarement donné l'occasion sur nos vaisseaux d'admirer leur dextérité à nous voler. Ils ont été retenus sans doute par les armes de nos soldats, qui étaient constamment chargées et dont l'effet leur était parfaitement connu.

1804.
Mai.

séjour que nous avons fait dans cette île a suffi pour nous convaincre que ses habitans n'ont aucune idée morale des rapports et des devoirs du mariage (1) ; si bien reconnus dans les autres îles de cette vaste mer. En un mot, l'adultère est chez les Noukahiviens une chose toute simple et universellement tolérée. Les suites horribles de ce genre de vie brutale se manifestent par l'indifférence avec laquelle, dans un temps de famine, un homme tue sa femme et même son enfant pour en dévorer la chair et satisfaire sa faim : peut-être aurait-il plus de répugnance à commettre cette dernière abomination, s'il n'avait pas beaucoup de motifs de douter que cet enfant fût de lui. Je soupçonne que la vanité de Roberts a été un peu intéressée à sauver l'honneur de la famille royale à laquelle il est allié, lorsqu'il m'a dit que le roi et tous les membres de sa famille avaient le droit de punir leurs femmes de mort quand ils les surprenaient en faute. Je croirais plutôt que lorsque cette punition sévère est infligée, c'est pour quelque autre

(1) Le Français, qui, après un séjour de plusieurs années, était devenu tout-à-fait Noukahivien, regardait comme une grande preuve du perfectionnement de leurs idées morales, que le frère ne cohabitait plus avec la sœur.

cause
famil
les a
en so
Un
celui
ROI. L
sonne
cipale
est bi
Nouk
pour
d'heu
pas : i
placer
en lui
c'est l
ce qui
rois d
vaut n
sieurs
der se
du feu
ha-ho
notre
tait gu
rut qu
de la r
On
I.

1804.
Mai.

cause ; puisque , de son aveu , les dames de la famille royale ne mettent pas plus de prix que les autres à la fidélité conjugale : nous nous en sommes assez souvent aperçus.

Un personnage essentiel de cette famille est celui qui porte le titre d'ALLUMEUR DU FEU DU ROI. Il doit être constamment auprès de sa personne pour exécuter ses ordres ; mais la principale affaire à laquelle son maître l'emploie , est bien propre à caractériser le souverain de Noukahiva. Si le roi s'absente de sa maison pour un temps qui excède un certain nombre d'heures , l'ALLUMEUR du feu ne l'accompagne pas : il doit rester auprès de la reine et remplacer le roi dans tous ses droits ; elle trouve en lui un second mari en l'absence de l'autre : c'est le gardien de sa vertu. La jouissance de ce qui est sous sa garde est sa récompense. Les rois de Noukahiva croient apparemment qu'il vaut mieux partager avec un seul qu'avec plusieurs ce qu'ils seraient sûrs de ne pas posséder seuls : peut-être aussi le poste d'ALLUMEUR du feu n'est-il qu'un luxe. L'Herculéen Maouha-hou remplissait cette fonction pendant notre relâche à Tayo-Hoae ; mais il ne méritait guère la confiance du roi : car il me parut qu'il était un mauvais gardien de la vertu de la reine.

On conçoit facilement qu'un peuple qui se

1804.
Mai.

repait avec plaisir de chair humaine doit faire souvent la guerre à ses voisins pour savourer ce mets, quoique d'autres causes puissent aussi donner lieu aux hostilités; mais la manière dont les Noukahiviens font la guerre décèle encore une grande analogie entre leur caractère et celui des animaux carnassiers. Il est rare que des corps nombreux s'attaquent; on se met respectivement en embuscade; on tâche de tuer son ennemi à la dérobée: la proie est dévorée sur-le-champ. Celui qui montre le plus d'habileté dans ces ruses de guerre, qui peut rester plus long-temps couché sur le ventre sans faire le moindre mouvement, respirer le plus doucement, courir le plus agilement, sauter le plus adroitement d'une pointe de rocher à l'autre; Celui-là, dis-je, n'acquiert pas moins de gloire parmi ses camarades que le robuste et vaillant Maou-ha-hou. Joseph Cabri se distinguait surtout par toutes ces qualités, il nous a, depuis, entretenu assez souvent de ses hauts faits en ce genre. Il nous racontait combien d'hommes il avait tués dans cette sorte de guerre en nous en détaillant toutes les circonstances. Il nous assura au reste, et son ennemi Roberts lui a rendu justice en ce point, qu'il n'avait jamais mangé de chair humaine, ayant toujours troqué son homme contre un cochon.

Les habitans des vallées de Homé, de Che-

goua
autre
presq
de T
noml
un n
c'est-
dant
que
en es
Elle n
tion
penda
naire
fondé
Le fils
Taï-p
la me
tahbo
serait
vorce
parens
qui se
par m
dans l
paix p
prit de
comm
dessus

goua et d'Hotty-Chéva, ainsi que ceux d'une autre vallée plus enfoncée dans les terres, sont presque continuellement en guerre avec ceux de Tayo-Hoae. Les guerriers de Homé, dont le nombre est, dit-on, de plus de mille, portent un nom particulier, ils s'appellent Tai-pihs, c'est-à-dire troupes de la grande mer : cependant celles de Tayo-Hoae ne leur font la guerre que sur terre, jamais sur mer. La raison en est singulière et mérite d'être rapportée. Elle montre que, malgré le peu de considération dont jouissent les rois, on témoigne cependant en plusieurs cas un respect extraordinaire pour les membres de la famille royale, fondé peut-être sur une ancienne superstition. Le fils de Kettonovie a épousé la fille du roi des Tai-pihs ; et comme elle est venue par eau, la mer qui sépare les deux vallées est devenue tahbou, c'est-à-dire sacrée : y verser le sang serait la profaner. Mais si le prince faisait divorce avec sa femme et la renvoyait chez ses parens, le tahbou serait alors levé, et la guerre qui se faisait par terre recommencerait aussitôt par mer. Au contraire, si la princesse meurt dans la vallée de son mari, c'est le signal d'une paix perpétuelle, parce que, dans ce cas, l'esprit de cette personne royale, que l'on vénère comme un *étoua* ou être divin, voltige au-dessus de cette vallée, et son repos ne doit pas

1804.

Mai.

être troublé. Une heureuse alliance de ce genre maintient la paix entre la vallée Tayo-Hoae et une autre dans l'intérieur. La fille de Kettonovie en a épousé le roi, dont le nom est Maou-day, c'est-à-dire chef des guerriers. Il peut, dit-on, en réunir 1200 sous ses ordres; et comme leur position respective les empêche de pouvoir se faire la guerre par mer, les deux vallées sont dans la plus profonde paix : aussi Maou-day reside-t-il presque constamment à Tayo-Hoae. C'est après Maou-ha-hou et Baouting, le plus bel homme que nous ayons eu occasion de voir : c'était aussi un de ceux qui venaient journellement à bord.

La guerre avec les Taï-pih's continue par terre jusqu'à ce que l'un des deux rois, et les deux partis ont en ce point un droit égal, demande un armistice, sous le prétexte de la célébration des danses solennelles ; ce sont les jeux olympiques de ces sauvages, et, d'après leurs coutumes, ils ne peuvent être long-temps interrompus. Dans ce cas, on convient d'une époque fixe pour en commencer les préparatifs et du temps qu'elles doivent durer. Amis et ennemis prennent également part à ces fêtes. La preuve que ces hommes grossiers et sanguinaires se lassent de la guerre et désirent quelquefois de jouir d'un repos assuré, est qu'ils prolongent ce temps de préparatifs beaucoup

plus q
monie
écoule
en res
comm
qu'à p
brer le
tourne
cesse d
ce qui
l'on pla
a qu'un
tout ten
pendan
le génie
ne pour
grand-p
ment. sa
comme
la vallé
les vois
pirogues
vient à
assez fo
le nomb
cessent
mais si
quipage
en emb

1804.
Mai.

plus qu'il ne serait nécessaire pour une cérémonie de quelques jours. Six mois s'étaient écoulés déjà depuis le dernier armistice, et il en restait encore huit jusqu'au jour où devait commencer la fête, quoique tout ne consistât qu'à préparer une nouvelle place pour y célébrer les danses. Après ces jeux, chacun retourne chez soi et la guerre recommence : elle cesse du moment que l'armistice est dénoncé, ce qui se fait par une branche de cocotier que l'on plante au sommet d'une montagne. Il n'y a qu'une exception à cette règle. Elle a lieu en tout temps et en toute circonstance, que ce soit pendant l'armistice ou la célébration des fêtes ; le génie même de la paix, l'esprit d'un étoua ne pourrait y mettre obstacle. A la mort du grand-prêtre d'une vallée, il faut nécessairement sacrifier trois victimes humaines ; or, comme les victimes ne peuvent être prises dans la vallée même, il faut se les procurer chez les voisins. Dès ce moment, on expédie des pirogues pour tâcher d'en saisir. Si l'on parvient à surprendre une pirogue qui ne soit pas assez forte pour se défendre et qui contienne le nombre de victimes prescrites, les violences cessent à l'instant et la mer redevient tahbou ; mais si l'on ne peut rien saisir sur mer, l'équipage des pirogues descend à terre et se met en embuscade parmi les rochers pour sauter

1804.
Mai.

sur les habitans, qui viennent souvent le matin pêcher à l'hameçon. Il ne tarde pas à égorger les victimes qui doivent réconcilier les mânes du grand-prêtre avec la divinité. Ces infortunés ne sont cependant pas dévorés : on les suspend à un arbre où ils restent jusqu'à ce que la chair se sépare des os. Si l'on ne peut surprendre personne le premier jour, le bruit de la tentative se répand aussitôt ; on se défend et les hostilités commencent : mais ces sortes de guerres ne durent pas long-temps à cause du petit nombre de victimes qu'elles exigent. On s'attendait à pareille scène d'un moment à l'autre pendant notre séjour à Tayo-Hoae : le grand-prêtre étant très-malade, et sans espoir de guérison.

Des prêtres supposent une religion ; mais quelle espèce de religion les Noukahiviens peuvent-ils avoir ? Si l'on en juge par leur caractère moral, elle n'a pas encore contribué à l'améliorer ; elle ne sert sans doute qu'à procurer une vie commode et tranquille à quelques individus, qui, par des absurdités souvent accompagnées d'horreurs, trouvent le moyen de se faire considérer de tout le reste de la nature comme une classe sacrée (1) et nécessaire. Il paraît que les Noukahiviens ont une

(1) La personne des prêtres est *tahbou*.

idée
ment
Etoua
memb
même
ne s'é
croien
des nu
par le
dans l
grande
ont un
Le
le *tah*
ligieus
il s'ens
pour
source
peuve
chaque
à sa pr
Si que

(1) C
le frère
s'accro
lui ; l'an
ne cess
mattè (

1804.
Mai.

idée confuse d'un être supérieur qu'ils nomment *Etoua* ; mais ils reconnaissent plusieurs *Etouas* : l'esprit d'un prêtre, d'un roi ou d'un membre de la famille est *Etoua* ; les Européens même le sont tous à leurs yeux : car leurs idées ne s'étendant pas au-delà de leur horizon ; ils croient que les vaisseaux étrangers tombent des nues. Selon eux, le tonnerre est occasioné par les vaisseaux européens qui se canonnent dans les nuages où ils naviguent avec la plus grande facilité. C'est pourquoi ces insulaires ont une frayeur extrême de nos canons (1).

Le seul bien qu'ait produit cette religion est le *tahbou*, dont l'origine est certainement religieuse ; car le roi même n'osant l'enfreindre, il s'ensuit que le respect extrême des insulaires pour ce mot leur vient d'un sentiment dont la source est hom. eux-mêmes. Les prêtres seuls peuvent prononcer un *tahbou* général ; mais chaque particulier a le pouvoir d'en attacher un à sa propriété. Ce qui se fait de cette manière. Si quelqu'un, par exemple, veut préserver un

(1) On tira un jour un coup de canon au moment où le frère du roi était à bord. Il se jeta aussitôt à terre, en s'accrochant à l'Anglais Roberts qui se trouvait près de lui ; l'angoisse la plus vive était peinte sur son visage : il ne cessait de répéter avec une voix tremblante : *Mattè*, *mattè* (je suis mort).

1804.
Mai.

arbre à pain, un cocotier ou sa maison, de vol ou de destruction, il déclare que l'esprit de son père, ou du roi, ou de telle autre personne, y repose; l'arbre ou la maison est alors tahbou, et personne n'ose y toucher. L'homme assez impie pour rompre un talibou est aussitôt déclaré kikino : les kikinos sont toujours les premiers que les ennemis mangent, du moins les Noukahiviens le croient fermement, et il est possible aussi que les prêtres disposent les choses de façon que cela arrive ainsi. Toutes les personnes de la famille royale et les prêtres sont tahbou; l'Anglais m'assurait qu'il était lui-même tahbou : il n'en avait pas moins peur d'être pris et mangé à la première guerre. On l'a probablement considéré au commencement comme un étoua, ainsi que le sont tous les Européens; mais une familiarité de sept ans a peut-être fait disparaître peu à peu l'éclat de la divinité.

Roberts n'a pu me donner que très-peu de lumière sur la religion des Noukahiviens, soit parce qu'ils n'en ont eux-mêmes que des idées confuses, soit parce qu'il n'a pris aucune peine de s'en informer. Voici ce qu'il m'a appris des usages pratiqués aux funérailles : on reconnaît sans peine l'esprit de leur fondateur. Dès que le cadavre est lavé, on le dépose sur une plate-forme garnie d'une pièce d'étoffe

tout
abso
du d
et à
doiv
femm
ches
très-
cine
que
du d
acco
quill
aux
gard
une
proc
près
d'hu
facti
com
après
conc
merc
ser h
là qu
alor
boît

1804.
Mai.

toute neuve , et on le recouvre d'une autre absolument pareille. Le lendemain, les parens du défunt donnent une grande fête à leurs amis et à leurs connaissances, à laquelle les prêtres doivent nécessairement assister, mais dont les femmes sont exclues. On y étale toute sa richesse en cochons (dont on ne mange que très-rarement en d'autres occasions), en racines de taro et en fruits de l'arbre à pain. Dès que l'assemblée est réunie, on coupe la tête du cochon pour l'offrir aux dieux, afin qu'ils accordent au défunt un passage sûr et tranquille à l'autre monde. Cette tête est remise aux prêtres, ils la mangent chez eux, et n'en gardent qu'une petite partie qu'ils placent sous une pierre. Le repas fini, les amis et les plus proches parens du défunt sont obligés de rester près du corps et de le frotter continuellement d'huile de cocos pour le garantir de la putréfaction. Ces frictions réitérées le rendent dur comme la pierre et indestructible. Douze mois après la première fête, on en donne une seconde qui n'est pas moins splendide, pour remercier les dieux d'avoir laissé le défunt passer heureusement dans l'autre monde : c'est par là que finissent les funérailles. Le cadavre est alors mis en pièces, les os sont placés dans une boîte d'arbre à pain et on la porte au morai ;

1804.
Mai.

dont l'entrée est défendue aux femmes, sous peine de mort.

La croyance aux sortilèges est universelle ; Il en est un surtout auquel les Noukahiviens attachent une grande importance, et qui paraît avoir quelques rapports avec leur religion ; car c'est à leurs prêtres auxquels ils accordent cette vertu magique. On dit cependant que parmi le peuple, il se trouve des gens qui prétendent la posséder, sans doute pour se faire craindre et pour obtenir des présens. Cette magie, qu'ils nomment *kaha*, consiste à faire périr d'une mort lente la personne à laquelle ils en veulent. Voici en quoi elle consiste : quiconque veut se venger par magie cherche à se procurer de la salive, de l'urine ou des excréments de son ennemi. Il y mêle une certaine poudre, met cette mixtion dans une bourse tressée d'une manière particulière et l'enterre. Le grand secret est attaché à l'art de bien tresser la bourse et d'apprêter la poudre. Dès que la bourse est en terre, l'effet de la magie ne tarde pas à se manifester sur celui qui en est l'objet. Il tombe malade, s'affaiblit peu à peu, perd enfin ses forces entièrement et meurt sans faute le vingtième jour. Mais, parvenu même au dix-neuvième, s'il veut arrêter la vengeance de son adversaire et racheter sa vie

par
prix
bou
mal
dans
Rob
à ce
tait
qu'in
déco
son
parv
dait
c'éta
core
le ca
plus
tolet
plom
pouv
nous
prés
géné
Ses
secre
raier
elles
rité
lui p

1804.
Mai.

par un cochon ou quelque autre présent de prix, il peut encore être sauvé; on déterre la bourse, sur-le-champ les symptômes de la maladie disparaissent; il se rétablit bientôt et dans quelques jours il est parfaitement guéri. Roberts, quoique homme de bon sens, croyait à cette magie des prêtres, et le Français y ajoutait également foi; car il s'était donné, quoiqu'inutilement, toutes les peines possibles pour découvrir ce secret, afin de se débarrasser de son ennemi Roberts, ne pouvant espérer d'y parvenir d'une autre manière. Roberts possédait un talisman plus redoutable que le kaha: c'était un bon fusil. Cependant il désirait encore se faire craindre davantage: il nous pria, le capitaine Lisianskoï et moi, de la manière la plus pressante, de lui donner une paire de pistolets, un fusil, des balles, de la poudre et du plomb. Nous fûmes réellement peiné de ne pouvoir satisfaire sur ce point un homme qui nous avait rendu tant de services. Nous lui représentâmes qu'il s'attirerait par là une guerre générale qui durerait autant que ses munitions. Ses richesses en ce genre ne pouvant rester un secret pour les insulaires, ceux-ci chercheraient tous les moyens de s'en emparer, ainsi elles contribueraient moins à ajouter à sa sécurité qu'à mettre sa vie en danger. Nos raisons lui parurent fondées; et comme nous voulions

1804.
Mai.

nous séparer bons amis, nous lui donnâmes des choses qui lui ont été sûrement plus utiles que la poudre et des balles.

Roberts me parut un homme d'un caractère exalté et d'un esprit indécis, mais il avait du bon sens et un bon naturel. Le plus grand reproche que lui adressait Cabri, son ennemi mortel, était de voler maladroitement, et par là decourir souvent le risque de mourir de faim. Il avait su, au milieu de ce peuple sauvage, s'attirer peu à peu cette considération qu'un esprit sensé obtient facilement sur l'ignorance et la sottise : il avait même plus d'influence que le guerrier le plus distingué ; il était devenu particulièrement nécessaire au roi. Je ne doute pas qu'il n'ait pu opérer plus de bien dans cette île, que le missionnaire Crook pendant son séjour. L'unique but de celui-ci était d'y répandre le christianisme, sans penser qu'il faut commencer par faire, de ces insulaires, des hommes avant d'en faire des chrétiens. Roberts me paraissait plus propre que Crook, ou tout autre missionnaire, à effectuer ce changement par son exemple, par son adresse, et par l'estime générale dont il jouit. Il s'est construit une jolie maison, possède un terrain qu'il cultive avec de l'ordre et de l'intelligence ; il ne cesse d'y faire des améliorations inconnues avant lui ; enfin il mène, de son aveu, une

vie
le
Car
Je
d'o
à la
sa f
fini
U
sati
être
On
mên
pren
n'y
mus
trun
tiné
rait
pas
peut
être
leur
flam
vage
et q
conv
mon
duis

vie heureuse et tranquille. La seule idée qui le tourmente, c'est celle de vivre parmi des Cannibales, et chaque guerre le fait trembler. Je lui offris de le conduire aux îles Sandwich, d'où il trouverait facilement occasion d'aller à la Chine; mais il ne put se résoudre à quitter sa femme, qui venait de lui donner un fils. Il finira probablement ses jours à Noukahiva.

Un peuple, placé dans l'échelle de la civilisation aussi bas que les Noukahiviens, ne peut être fort sensible aux charmes de la musique. On ne connaît cependant aucune peuplade, même dans l'état le plus sauvage, qui n'y prenne quelque plaisir, et les Noukahiviens n'y sont pas tout-à-fait indifférens. Mais leur musique répond à leur caractère; leurs instrumens en sont la preuve. Une musique, destinée à exciter des sensations douces, ne saurait être goûtée par des hommes qui n'en sont pas susceptibles. Le son tendre d'une flûte ne peut affecter des barbares qui égorgent, sans être émus, leurs femmes et leurs enfans. Il ne leur faut que des instrumens propres à enflammer leur férocité. Les tambours de ces sauvages, qui sont d'une grosseur monstrueuse, et qui rendent un son creux et sourd, leur conviennent parfaitement. Le son le plus harmonieux à leur oreille est celui qu'ils produisent en appuyant le bras gauche contre le

1804.
Mai.

corps, et frappant violemment du plat de la main droite sur le creux de l'autre main, qui retentit alors avec force : c'est ainsi qu'ils battent la mesure. Leurs chants et leurs danses ne sont pas moins barbares. La danse consiste à sautiller continuellement sur la même place, en levant de temps en temps les mains en haut, et remuant rapidement les doigts. Leurs chants ressemblent plutôt à un hurlement qu'à une réunion régulière de voix. Mais ils en sont contents, et je doute que la plus belle musique puisse émouvoir un Noukahivien.

Ce que j'ai à dire de la population de l'île n'est fondé que sur une estimation assez arbitraire ; mais lorsqu'on n'a pas de données certaines, il faut se contenter d'approximations. Tayo-Hoae peut, selon Roberts, faire marcher 800 guerriers contre l'ennemi ; Homé, 1000 ; Chégoua, 500 ; Maou-Day, 1200 ; Hotty-Chéva, au S. O. de Tayo-Hoae, et une autre vallée au N. E., fournissent chacune 1200 hommes. Ces calculs de Roberts, en nombres ronds, sont faits un peu à l'aventure, car il n'avait pas de renseignemens très-positifs. Quoi qu'il en soit, si l'on admet ce nombre de 5900 combattans, et qu'on le multiplie par trois pour les femmes, les enfans et les vieillards, etc., ce que je regarde comme suffisant, parce que les mariages ne sont pas féconds, et que je n'ai vu, ni à Tayo-

Hoae
on a
en ne
pour
la po
jama
trouv
bitan
parm
filles
habit
curio
objet
néral
reller
en a
qui e
ce n'
nuan
rester
peu p
le cli
modé
incon
souffi
nuell
qui se
vres ;
vrent

Hoae, ni à Chégoua, aucun homme très-âgé, on aura, pour la population totale, 17,700, ou, en nombre rond, 18,000 habitans. Je soupçonne pourtant que Roberts a porté un tiers trop haut la population de Tayo - Hoae ; car je ne vis jamais, dans cette partie de l'île où doivent se trouver 800 guerriers, conséquemment 2400 habitans, plus de 800 à 1000 personnes à la fois, parmi lesquels on comptait à peu près 400 jeunes filles ; et certainement la plus grande partie des habitans s'était rassemblée sur le rivage. La curiosité de voir des vaisseaux européens, objets nouveaux pour eux, jointe au désir général et très-vif d'obtenir du fer, devait naturellement attirer tout le monde, et ne laisser en arrière que les mères avec leurs enfans, qui effectivement ne parurent pas du tout, si ce n'est la petite fille du roi. Ainsi, en diminuant d'un tiers l'estimation de Roberts, il resterait 12,000 âmes en tout ; ce qui est bien peu pour une île qui a 60 milles de tour, dont le climat est sain, où l'usage du kava est fort modéré, et où la pire des maladies est encore inconnue. D'un autre côté, la population doit souffrir prodigieusement des guerres continues, des sacrifices humains, des meurtres qui se commettent à la moindre disette de vivres ; de la débauche des femmes, qui s'y livrent dès l'âge de huit à neuf ans ; enfin, du peu

1804.
Mai.

de respect pour le mariage. Roberts m'a assuré qu'une femme avait rarement plus de deux enfans, et très-souvent n'en avait aucun. On ne doit donc compter qu'un enfant par mariage, pour terme moyen, ce qui est à peine le quart du calcul adopté en Europe.

Je terminerai ce que j'ai à dire sur les mœurs et les usages des Noukahiviens, par quelques remarques sur leur caractère. Je dois d'abord avouer que si nous n'eussions pas rencontré dans l'île l'Anglais Roberts et le Français Cabri, nous eussions emporté, de ces insulaires, l'opinion la plus favorable. Nous n'avons éprouvé, de leur part, que d'excellens procédés : ils se sont toujours conduits avec la plus grande honnêteté dans leur commerce d'échange avec nous ; ils commençaient toujours par livrer leurs cocos avant de recevoir notre fer. Si nous avions besoin de bois ou d'eau, ils étaient toujours prêts à nous aider. Nous n'avons eu que très-rarement à nous plaindre de vol, vice si commun et si répandu dans toutes les îles de cet océan. Toujours gais et contens, la bonté paraissait peinte sur leur figure. Pendant les dix jours que nous avons passés avec eux, nous ne fûmes jamais obligés de tirer un coup de fusil chargé à balle. Peut-être faut-il attribuer leur conduite paisible à la crainte de nos armes et à l'espoir d'une ré-

comp
ignob
vions
naisse
d'aprè
doiver

On
avoir
favora
qu'apr
kahivi
lâche
peintu
cessera
lité les

Les
à Nouk
nées de
les hab
excepte
toute l
et de b
est pas
ou l'es
pêché
féroces
moins
des scè
tous les

I.

compense. Mais pourquoi chercher des motifs ignobles à des actions auxquelles nous ne pouvions qu'applaudir chez des hommes qui connaissent si peu les Européens, des hommes qui, d'après les idées de quelques philosophes, ne doivent point encore connaître la corruption?

1804.
Mai.

On trouvera sans doute étrange qu'après avoir apporté d'Europe les préjugés les plus favorables aux insulaires du Grand - Océan, qu'après avoir eu la meilleure opinion des Noukahiviens pendant les premiers jours de ma relâche chez eux, je finisse par en faire une peinture si désavantageuse ; mais la surprise cessera, si l'on veut bien peser avec impartialité les raisons suivantes.

Les deux Européens que nous avons trouvés à Noukahiva, et qui avaient vécu plusieurs années dans cette île, se sont accordés à dire que les habitans sont dépravés, barbares, et, sans excepter même les femmes, cannibales dans toute l'étendue du terme ; que leur air de gaieté et de bonté qui nous a si fort trompés, ne leur est pas naturel ; que la crainte de nos armes ou l'espérance du gain, les avaient seules empêché de donner un libre cours à leurs passions féroces. Ces Européens décrivirent, comme témoins oculaires, avec les plus grands détails, des scènes affreuses qui avaient lieu presque tous les jours chez ce peuple, surtout en temps

1804.

Mai.

de guerre. Ils nous racontèrent avec quelle rage ces barbares tombent sur leur proie, lui coupent la tête, sucent avec une horrible avidité le sang par une ouverture qu'ils font au crâne (1), et achèvent ensuite leur détestable repas. J'ai d'abord refusé de croire à ces horreurs, et regardé ces rapports comme fort exagérés. Mais ces récits reposent sur la déposition unanime de deux hommes qui ont été, pendant plusieurs années, non-seulement témoins, mais encore acteurs dans ces scènes abominables. Ces deux hommes étaient ennemis jurés, et cherchaient, en se calomniant et se dénigrant réciproquement, à se mettre plus en crédit dans notre esprit. Jamais cependant ils ne se sont contredits sur ce point. La justice même que Roberts rendait à son adversaire de n'avoir, en aucun temps, mangé la chair de sa victime, et de l'avoir cédée pour un cochon, donne encore à ces faits un plus grand degré de vraisemblance. D'ailleurs, les récits de ces deux Européens s'accordent parfaitement avec divers indices qui nous ont frappés pendant notre court séjour. Chaque jour les Noukahiviens nous apportaient une quantité de crânes à vendre; leurs armes étaient toutes ornées de

(1) Tous les crânes que nous avons obtenus d'eux avaient cette ouverture.

cheveu
leur m
bles. Il
pantom
Toutes
sement
bales.
velle-Z
de tou
aussi la
Mais c
shingto
c'est qu
tuent l
cuisent
avec le
même c
gards n
aussi pa
détestab
testé pa
de pare
Forster
Océan s
rompu ?
qui les
homme
années c
au port.

cheveux ; des ossemens humains décoraient , à leur manière , une grande partie de leurs meubles. Ils nous faisaient connaître aussi , par leurs pantomimes , leur goût pour la chair humaine. Toutes ces particularités suffirent malheureusement pour prouver que ce sont des cannibales. Il est vrai que les habitans de la Nouvelle-Zélande , des îles Sandwich , en un mot , de toutes les îles du Grand-Océan , mangent aussi la chair de leurs ennemis tués à la guerre. Mais ce qui place les habitans des îles Washington à la tête des plus affreux cannibales , c'est que , dans les temps de famine , les hommes tuent les femmes , les enfans , les vieillards , cuisent et rôtissent leur chair , et la mangent avec le plus grand plaisir. Ces Noukahiviennes même qui paraissaient si douces , dont les regards n'exprimaient que la volupté , prennent aussi part , quand cela leur est permis , à ces détestables repas. C'est ce qui nous a été attesté par les deux Européens. Peut-on excuser de pareilles horreurs ? peut-on , avec George Forster , soutenir que les insulaires du Grand-Océan sont un peuple doux , bon et non corrompu ? Je prétends que c'est la crainte seule qui les empêche de tuer et de manger tout homme qui aborde chez eux. Il y a quelques années qu'un navire marchand américain entra au port Anna-Maria. Le capitaine , en bon qua-

quelle
ie , lui
le avi-
ont au
estable
es hor-
ne fort
a dépo-
nt été ,
nent té-
s scènes
t enne-
niant et
tre plus
ndant ils
a justice
saire de
air de sa
cochon ,
ed degré
s de ces
ent avec
pendant
Noukahie
e crânes
rnées de

enus d'eux

1804.
Mai.

ker, avait envoyé ses gens à terre sans armes ; à peine furent-ils aperçus par les insulaires, que ceux-ci se rassemblèrent pour les attaquer et les entraîner dans leurs montagnes. Roberts, et le roi lui-même qui le seconda, eurent beaucoup de peine à sauver ces étrangers. Roberts avait représenté au roi la perfidie d'une action semblable, et les suites funestes qui en pourraient résulter pour sa vallée. Au reste, ils nous prouvèrent qu'ils n'ont aucun sentiment d'équité et de bienveillance. Pendant tout le temps de notre séjour chez eux, nous avons fait tout ce qui dépendait de nous pour leur inspirer de la reconnaissance, ou au moins de la bienveillance : nos procédés produisirent un effet tout contraire. Au moment de notre départ, le bruit se répandit qu'un de nos vaisseaux était échoué, parce que nous avions été obligés de mouiller plus près de la côte. En moins de deux heures les insulaires, armés de massues, de haches et de lances, se rassemblèrent, en grand nombre, vis-à-vis du vaisseau. Nous ne les avons pas encore vus dans cet appareil de guerre. Quel pouvait être leur dessein, si ce n'est de nous voler et de nous massacrer ? Le Français, qui vint aussitôt à bord ; nous avertit des projets hostiles des insulaires ; et nous annonça que toute la vallée était en mouvement.

Il n
qui pe
ne l'es
ni rel
conna
tisfaire
qu'il n
qualité
d'hom
terre.
que je
les pei
des A
l'on tre
l'enth
défense
tous ce
sauvage
attache
tenant
la brut

(1) O
Fleurieu
« vages
« nemen
« pourve
« être co
« brute e
« de la b

1804.
Mai.

Il résulte de ce portrait des Noukahiviens, qui peut paraître chargé, mais qui certainement ne l'est pas, qu'ils n'ont ni institutions sociales, ni religion, ni sentimens moraux; qu'ils ne connaissent d'autre jouissance que celle de satisfaire leurs besoins physiques; en un mot, qu'il n'existe en eux aucune trace de bonne qualité: que c'est par conséquent la race d'hommes la plus vicieuse qui existe sur la terre. Ainsi, on ne sera pas scandalisé de ce que je les ai nommés des sauvages (1). Malgré les peintures avantageuses des habitans des îles des Amis, de la Société, de Sandwich, que l'on trouve dans les voyages de Cook; malgré l'enthousiasme avec lequel Forster prend leur défense, je ne puis m'empêcher de regarder tous ces insulaires non-seulement comme des sauvages, dans le sens que M. de Fleurieu attache à ce mot, mais encore comme appartenant à cette classe d'hommes au-dessous de la brute qui mangent leurs semblables: c'est

(1) On lit, dans le voyage de Marchand, publié par Fleurieu, tom. V, pag. 441, éd. in-8°: « J'appelle sauvages les peuples qui, ne reconnaissant aucun gouvernement, aucune institution sociale, et satisfaits de pouvoir aux premiers besoins de la nature, peuvent être considérés comme le terme intermédiaire entre la brute et l'homme. On doit cependant classer au-dessous de la brute l'homme qui mange son semblable. »

1804.
Mai.

tout au plus si l'on peut admettre une ou deux exceptions. Indépendamment des insulaires, bien reconnus pour cannibales, tels que ceux de la Nouvelle-Zélande, de Fidji, des îles des Navigateurs, des îles Marquesas de Mendocá, des îles Washington, des îles Salomon, des îles Sandwich, de la Louisiade et de la Nouvelle-Calédonie, ne peut-on pas, d'après ce qui est arrivé au capitaine Bligh et à d'Entrecasteaux, soupçonner les naturels des îles des Amis d'avoir les mêmes goûts que leurs voisins?

Les habitans des îles de la Société sont jusqu'à présent les seuls que l'on n'a point encore soupçonné de cette barbarie : ce sont les moins corrompus, les plus doux, les plus humains de tous les insulaires du grand Océan ; en un mot, ce sont eux qui ont donné la meilleure idée des hommes de la nature et qui ont excité le plus d'enthousiasme : et cependant on voit parmi eux des mères égorger de sang-froid l'enfant qu'elles viennent de mettre au monde pour continuer leur vie déréglée. Et ces sociétés nombreuses des Areoyés, dont Forster fait l'apologie avec tant d'éloquence, ne sont-elles pas composées d'autant de parricides ! Il n'y a peut-être que l'extrême fertilité de leurs îles qui les empêche d'être également des cannibales (1).

(1) Forster père croit de même que les habitans des îles de la Société ont été anciennement anthropophages.

Il e
discu
du re
veaux
d'être
en cit
lemen
Caléd
ractèr
les in
tans d
trait
d'Ent
certai
Malhe
sur le
c'est
son to
aupar
un son

1804.
Mai.

Il est sans doute louable à Cook de vouloir disculper les insulaires, qui l'ont bien accueilli, du reproche qu'on leur a fait ; mais de nouveaux voyages ont prouvé combien il est facile d'être trompé par les apparences. Je ne veux en citer qu'un exemple. Cook ayant été amicalement reçu par les insulaires de la Nouvelle-Calédonie, fait le plus grand éloge de leur caractère. Il leur donne la préférence sur tous les insulaires de cette mer, même sur les habitants des îles des Amis : Forster en fait un portrait non moins avantageux. Et cependant d'Entrecasteaux a trouvé chez eux des indices certains de leur goût pour la chair humaine. Malheur au navigateur infortuné qui échouera sur les côtes de la Nouvelle-Calédonie ! Hélas ! c'est peut-être là que La Pérouse a trouvé son tombeau, après avoir pleuré peu de temps auparavant des compagnons qui avaient éprouvé un sort aussi funeste !

habitans des
cannibales.

CHAPITRE X.

DÉPART DES ILES WASHINGTON. — ARRIVÉE
DE LA *NADIEJEDA* AU KAMTCHATKA.

La *Nadiejeda* et la *Néva* font voile pour les îles Sandwich. — Recherche inutile de l'île *Ohiva-Potto*. — Arrivée à l'île *Ovaïhi*. — Erreur remarquable des chronomètres à bord des deux vaisseaux. — Disette complétée de vivres. — Le mont *Môna-Roa*. — Habitans des îles Sandwich. — La *Nadiejeda* se sépare de la *Néva* et fait route pour le Kamtchatka. — Expériences sur la température de l'eau de la mer. — Tentatives inutiles pour retrouver la terre que les Espagnols prétendent avoir découverte à l'est du Japon. — Arrivée au Kamtchatka. — Situation de Jipounskoï-Noss. — La *Nadiejeda* entre dans le port de Saint-Pierre et Saint-Paul.

1854.
Mai.
18.

LE 18 mai, nous quittâmes la baie Tayo-Hoae par un très-mauvais temps. Nous perdîmes une ancre à jet et deux câbles. Pendant que nous étions à nous touer hors de la baie, il survint une rafale si violente, que nous fûmes obligés de couper nos câbles et de mettre nos voiles dehors, pour n'être pas entraînés sur les rochers qui bordent le côté occidental de l'en-

trée
encà
père
souf
aper
avai
nos
je to
de l
gles
vais
faire
8° 5
kahi
cette
obse
mon
L
dirig
d'un
avo
shin
M
Pot
Coc
nuir
heu
sur
étic

1804.
Mai.

trée, dont nous étions à peine éloignés d'une encablure. A 9 heures, les nuages se dissipèrent et le temps s'éclaircit. Cependant le vent soufflait encore, de l'E. N. E., avec force. Nous aperçûmes *la Néva* qui, dès la veille au soir, avait réussi à gagner le large. Après avoir pris nos embarcations à bord et amarré nos ancres, je tournai le cap au N., pour nous rapprocher de l'île, voulant mesurer encore quelques angles et dessiner quelques vues, ce que le mauvais temps du matin nous avait empêché de faire. A midi, nos observations nous donnèrent $8^{\circ} 59' 46''$ de latitude. La pointe N. O. de Noukahiva nous restait directement au N. C'est de cette pointe, dont la longitude est, d'après nos observations, par $139^{\circ} 49' 00$ O., que je pris mon point de départ.

Le vent soufflant grand frais de l'E., je me dirigeai à l'O. S. O. pour vérifier l'existence d'une terre dont le capitaine Marchand doit avoir eu connaissance en allant des îles Washington au N.

M. de Fleurieu suppose que c'est l'*Ohiva Potto* du Taïtien Toupaya, qui accompagna Cook dans son premier voyage. Quoique la nuit fût très-claire, je fis mettre en panne à 9 heures du soir, afin de ne laisser aucun doute sur l'existence de cette île prétendue. Nous étions éloignés d'un degré à l'O. de notre

1804.

Mai.

19.

point de départ. A 5 heures et demie du matin, nous fîmes route, à toutes voiles, à l'O. $\frac{1}{4}$ S., et à midi, je gouvernai à l'O., pensant qu'il était inutile de gouverner plus long-temps O. S. O. : car si Marchand, dans cette direction, eût effectivement aperçu une terre, nous devions de même la découvrir infailliblement, avant le coucher du soleil. Après avoir continué notre route à l'O. jusqu'à 6 heures du soir, sans le moindre indice de terre, je renonçai à sa recherche dans cette direction. D'ailleurs, je ne devais pas trop m'éloigner, car je savais que, dans cette partie de l'Océan, un fort courant, qui porte à l'O., rend très-pénible la traversée directe des îles Washington aux îles Sandwich, comme l'a éprouvé le lieutenant Hergest, commandant du *Dædalus*. Ce même courant à l'O. avait obligé le capitaine Vancouver, à son passage de Taïti à Ovaïhi, en 1791, à se diriger à l'E. pour atteindre cette dernière île. A 6 heures du soir, je changeai donc de route et me dirigeai au N. N. O. Nous étions alors par $9^{\circ} 25' S.$ et $142^{\circ} 27' O.$, conséquemment $2^{\circ} 48'$ à l'O. de Nukahiva. Pendant cette première nuit je fis peu de voile, jugeant que je pourrais rencontrer quelque terre dans ces parages. Nous n'eûmes pas ce bonheur. Nous avons eu pendant quelques jours un fort vent d'E. et d'E. S. E.,

acc
ava
cou
dev
de t
tait
ce
mill
que
faite
con
aux

L
oo'
clin
prof
mèt
étai
la su
de l
plor
grés
qui
fort

(1
pige
pose
la m

accompagné de violentes rafales, qui nous avaient déchiré quelques vieilles voiles. Le courant portait constamment à l'O., comme je devais m'y attendre. Je fus donc très-étonné de trouver, pendant 2 jours de suite, qu'il portait fortement au S., et même le 21 et le 22 de ce mois, entre 4° et 6° de latitude S., à 49 milles au S. 65° O. Je me déterminai par conséquent à porter le cap au N. O. Sur ces entre-faites, le courant ne porta plus au S.; il resta constamment au N. O. jusqu'à notre arrivée aux îles Sandwich.

Le 22 mai, nous étions par 3° 27' S. et 145° 00' O.; l'inclinaison était de 13° au S., et la déclinaison de 5° 18' à l'E. (1) : le 24, M. Horner profita d'un calme pour plonger un thermomètre de Six à 100 brasses dans la mer : il était, à cette profondeur, à 12 $\frac{1}{2}$ degrés, et, à la surface de l'eau, à 22 $\frac{1}{4}$ degrés, température de l'air. La machine de Hales, au contraire, plongée à la même profondeur, indiqua 19 degrés, quoiqu'elle y fût restée 20 minutes, ce qui prouve que l'eau qu'elle contenait s'était fort échauffée pendant qu'on remontait la ma-

(1) On vit ce soir un oiseau gris, de la grosseur d'un pigeon, voltiger long-temps autour du vaisseau, et se poser enfin sur les manœuvres, où il se laissa prendre à la main.

1804.
Mai,

21.
22.

24.

1804.
Mai.

chine. Au moment de ces expériences, nous étions à $0^{\circ} 56'$ au S. de l'équateur, et par $46^{\circ} 16'$ O. La déclinaison de l'aiguille était de $4^{\circ} 34'$ E., et l'inclinaison de $8^{\circ} 30'$ S. Nous n'avions eu, depuis 2 jours, qu'un vent faible et variable avec des alternatives de calmes : l'air était très-doux et fort agréable ; il paraissait frais, surtout pendant la nuit, en comparaison des chaleurs que nous avons essuyées depuis plusieurs semaines ; le thermomètre ne se tenait pourtant qu'à un degré et demi plus bas que le jour de notre départ de Noukahiva.

25.

Le vendredi 25 mai, à 5 heures après midi, nous passâmes la ligne par $146^{\circ} 31'$ de longitude O., selon nos chronomètres, mais, selon la table de loch, par $144^{\circ} 56'$: ainsi, en 7 jours, elle présentait une différence de $1^{\circ} 35'$. Presque au moment même où nous coupâmes l'équateur (ce qui put être déterminé avec assez d'exactitude, puisque la latitude observée à midi n'était que $4'$), l'inclinaison se trouva de $6^{\circ} 15'$ S. ; mais notre boussole d'inclinaison n'était pas assez parfaite pour mériter beaucoup de confiance. Le lendemain, à la latitude de $1^{\circ} 12'$ N. (1), et par $146^{\circ} 46'$ O., l'inclinaison

26.

(1) De ce moment, notre latitude sera toujours septentrionale jusqu'à notre départ de la Chine pour l'Europe.

était
heure

Jus
aperç
latitu
une t
d'autr
en di
notre
le vo
Wash
jamai
proxi
che d
flotte
peut-
Mais,
à nos

Le
mour
ladie
tchat
hiva
de tr

Jus
souve
vents
pend
couv

était de 5° 30' S., et la déclinaison, quelques heures après, de 5° 18' E.

1804.
Mai.

Jusqu'à présent nous n'avions presque point aperçu d'oiseaux. Le 27 mai, par les 2° 10' de latitude et les 46° 50' de longitude, nous vîmes une troupe nombreuse de paille-en-culs et d'autres oiseaux plus petits, parmi lesquels on en distinguait un gros tout noir, qui, suivant notre Français sauvage, est très-commun dans le voisinage de Noukahiva et des autres îles Washington, où l'on prétend qu'il ne s'éloigne jamais beaucoup de terre. Cet indice, de la proximité d'une terre, joint à une grosse branche d'arbre encore verte que nous avions vue flotter, nous donna l'espérance de rencontrer, peut-être dans la nuit même, une île inconnue. Mais, quoiqu'il fût clair de lune, rien ne s'offrit à nos yeux.

27.

Le 30 mai, Jean Neuland, notre cuisinier, mourut. J'ai fait mention plus haut de sa maladie. J'espérais pouvoir le conduire au Kamtchatka ; mais les grandes chaleurs de Noukahiva hâtèrent sa mort. Il était Courlandais, âgé de trente-cinq ans, et se conduisait très-bien.

30.

Jusqu'au 8° degré de latitude, nous eûmes souvent des calmes qui alternaient avec des vents variables. Une fois le vent souffla de l'O. pendant 16 heures consécutives. Le temps était couvert : il tombait fréquemment des pluies.

1804.
Juin.

- abondantes; nous en profitâmes pour remplir nos barriques vides. Parvenus au 8° degré, nous entrâmes dans le vent alizé du N. E. de l'E. N. E., qui dura jusqu'à notre arrivée aux îles Sandwich. Jusque-là nos observations des distances de la lune au soleil avaient déterminé les longitudes, à quelques minutes près, d'une manière concordante avec nos chronomètres. Mais le 3 juin, nous trouvâmes 10', et, le jour suivant, 25' de différence à l'E. entre nos chronomètres et nos observations. Quoique celles de M. Horner, les miennes et celles du capitaine Lisianskoï fussent parfaitement d'accord, nous étions disposés à imputer cette différence inconcevable plutôt à nos distances qu'aux chronomètres. C'était cependant à tort : car nous découvrîmes, à notre arrivée à Ovaïhi, que le chronomètre n° 128 marquait 33' 30'', et le n° 1856 11' 00'' trop à l'E.

Il ventait toujours très-fort du N. E. et N. N. $\frac{1}{4}$ E., avec une grosse houle du N. E., qui fatiguait beaucoup le vaisseau. Nous découvrîmes même une voie d'eau si considérable, qu'il fallut pomper deux à trois fois par jour : heureusement elle n'était pas dangereuse ; elle provenait de ce que le vaisseau était beaucoup moins chargé qu'à notre départ d'Europe. Or, comme il tirait moins d'eau, l'étope des cou-

tures
entre
pouv
voya
coup
une c

Le
mant
d'Ova
N. O.
sance
la poi
au N.
mont
N.; la
nous
déter
obser
ritabl
cesse
rable
nos c
Selon

—
Selon
— le
Les
ne la
cette

tures à fleur d'eau s'était pourrie, et laissait entrer l'eau au moindre mouvement. On ne pouvait y remédier qu'au Kamtchatka, et je voyais avec peine que mon équipage allait beaucoup se fatiguer à pomper continuellement par une chaleur très-grande.

Le jeudi 7 juin, à 6 heures du matin, estimant que je n'étais plus qu'à une petite distance d'Ovaïhi, je changeai ma route du N. N. O. au N. O. $\frac{1}{4}$ O. ; à 8 $\frac{1}{2}$ heures, nous eûmes connaissance de terre, et bientôt nous distinguâmes la pointe E. d'Ovaïhi à la distance de 36 milles au N. O., sans cependant apercevoir encore le mont Mōna-Roa. A midi, nous étions par 19° 10' N. ; la pointe E. d'Ovaïhi qui est par 19° 34' N. nous restant au N. Comme sa longitude a été déterminée avec beaucoup d'exactitude par les observations de Cook, et adoptée comme véritable par Vancouver, son élève et son successeur, cette direction se trouvait très-favorable pour nous faire connaître les erreurs de nos chronomètres :

Selon le n° 128.	154° 22' 30"	} occidentale.
— — 1856.	154° 45' 00	
Selon Pennington.	154° 29' 30	
— le capit. Cook.	154° 56' 00	

Les observations de Cook et de Vancouver ne laissent aucun doute sur l'exactitude de cette longitude, et nos calculs de distances de

1804.
Juin.

1804.
Juin.

la lune au soleil du 4 au 11 juin, l'auraient confirmée s'il eût été nécessaire. D'après les premiers, l'erreur du chronomètre, n° 128, était de 39', et selon les derniers de 35' à l'E. Nous n'avions donc rien de mieux à faire que de régler nos montres sur cette différence, et d'arranger leur nouvelle marche aussi bien au moins qu'il est possible de le faire à la mer. Un fait digne de remarque, c'est que les six chronomètres qui étaient sur les deux vaisseaux, et dont quatre sont d'Arnold, ont dévié du même côté. Dans ce court trajet, ce n'est pas à la température que cette différence dans leur marche pourrait être attribuée; car le thermomètre n'avait varié que de $2^{\circ} \frac{1}{2}$. Notre longitude, d'après la table de loch, était de $150^{\circ} 54'$. Ainsi, dans l'espace de 21 jours, le courant nous avait entraîné de $4^{\circ} 2'$ à l'O., ce qui fait onze milles par jour.

Le manque total de provisions animales à l'île Noukaliiva, où nous ne pûmes obtenir que sept cochons de soixante à quatre-vingts livres pour nos deux vaisseaux, m'avait fait prendre le parti de passer aux îles Sandwich, parce que j'étais persuadé que je pourrais m'y procurer des vivres en abondance. Quoique tout l'équipage fût encore en très-bonne santé, je devais craindre chaque jour, après un si long voyage, de voir quelques symptômes de scorbut se

manifeste
puisqu
qui su
n'avio
salée.
au mo
ment a
voir a
tembre
sur les
d'ailleur
sur tou
fier le
route
tchatka
ferais
à touc
perdre
de n'y
tenir p
portée
le rap
aborde
à 15 et
seaux
europé
prochâ
car j'e
pourra
I.

manifesté, malgré toutes mes précautions, puisque, si l'on excepte les premières semaines qui suivirent notre départ du Brésil, nous n'avions eu constamment que de la viande salée. Etant obligés de nous arrêter un mois au moins au Kamtchatka, il fallait nécessairement accélérer notre traversée, afin de pouvoir arriver à Nangasaky avant la fin de septembre, le changement de mousson ayant lieu sur les côtes du Japon dès le milieu de ce mois; d'ailleurs la santé des équipages l'emportant sur toute autre considération, je dus lui sacrifier le plan que j'avais formé de suivre une route nouvelle des îles Washington au Kamtchatka (dans laquelle il était probable que je ferais quelques découvertes), et je me décidai à toucher aux îles Sandwich. Toutefois, pour perdre le moins de temps possible, je résolus de n'y pas laisser tomber l'ancre, et de me tenir pendant une couple de jours seulement à portée de la côte d'Ovaïhi; car je savais, par le rapport de tous les navigateurs qui ont abordé à cette île, que les insulaires s'avancent à 15 et 18 milles en mer pour apporter aux vaisseaux des vivres en échange de marchandises européennes. En conséquence, nous nous approchâmes d'abord de la côte S. O. d'Ovaïhi, car j'espérais qu'en faisant le tour de l'île, je pourrais nous approvisionner abondamment.

1804.
Juin.

Mais on va voir combien nous fûmes amèrement trompés dans notre attente.

Dès que je fus à 6 milles de la terre, je fis route sous les huniers parallèlement à la côte. Nous vîmes bientôt des pirogues venir à nous, et nous mîmes en travers pour les attendre. Mais ce qu'elles apportaient était bien loin de répondre à nos désirs. Nous ne pûmes acheter qu'une demi-douzaine de cocos, un petit cochon et quelques patates, encore ne les obtînmes-nous qu'à un très-haut prix, parce que les insulaires ne voulaient en paiement que du drap, dont je n'avais pas une aune à bord à ma disposition. Ils offrirent une grande quantité d'étoffes de leurs fabriques. N'ayant besoin que de provisions, je défendis absolument d'acheter autre chose. Un homme d'un certain âge nous amena aussi une jeune femme, sans doute sa fille, pour nous la vendre. L'embaras, la modestie, au moins apparente de celle-ci, me la firent juger encore dans l'innocence; peut-être me trompais-je! Au reste, l'honnête marchand éprouva la mortification de s'en retourner comme il était venu.

Comme le temps était incertain, que la pluie et les rafales se succédaient sans interruption, et que les pirogues ne se montraient plus, je m'éloignai, et fis route, au S. S. E., par un vent frais de l'E. Je ne pouvais revenir de ma

surpris
que ce
nous é
Son as
cune d
compar
cotiers
le gran
vions d
nombre
pays as
sensible
montag
calcul
conséqu
de Tén
forme
TAGNE
son son
son, pr
élévatio
Le pren
Roa ne
qui l'en
les deux
fois occ
dont le
pieds ca
tièreme

surprise de n'avoir pu obtenir de vivres, tandis que cette partie de l'île d'Ovaïhi, dont nous étions approchés, est très-bien cultivée. Son aspect est réellement enchanteur, et aucune des îles Washington ne peut lui être comparée. Tout le rivage était couvert de cocotiers, de plantations et d'habitations. Enfin, le grand nombre de pirogues que nous apercevions distinctement annonçait une population nombreuse. La pointe orientale présente un pays assez plat ; ensuite le terrain s'élève insensiblement jusqu'au pied de la magnifique montagne MÔNA-ROA. Sa hauteur, suivant le calcul de M. Horner, est de 2254 toises ; par conséquent elle a 350 toises de plus que le pic de Ténériffe : aucune autre n'a peut-être une forme plus remarquable. Son nom de MONTAGNE EN TABLE lui convient à merveille ; car son sommet, dégarni de neige dans cette saison, présente un véritable plateau, sauf une élévation presque imperceptible du côté de l'est. Le premier jour de notre arrivée, le MÔNA-ROA ne fut dégagé qu'un moment des nuages qui l'enveloppent presque constamment ; mais les deux jours suivans, nous eûmes plusieurs fois occasion d'admirer cette étonnante masse, dont le sommet offre une surface de 13,000 pieds carrés. Nous ne pûmes pas la voir entièrement une seule fois : c'est ce qui d'ailleurs

1804.

Juin.

1804.

Juin.

est très-rare ; car, si la partie supérieure est dégagée de nuages, le milieu en reste presque constamment environné. C'est le matin, quand l'air est pur et sans vapeurs, que l'on peut espérer de voir le Mōna-Roa dans toute sa beauté.

S'il est possible de juger des insulaires par ceux qui sont venus à bord, il me paraît qu'ils ne sont pas d'une aussi belle race que les Noukahiviens : leur taille est plus petite et moins bien proportionnée ; leur corps d'une couleur beaucoup plus foncée et très-peu tatoué. Il offrait, chez la plupart de ceux que nous avons vus, quelques taches qui peut-être étaient le résultat, soit de la maladie vénérienne, soit de l'abus du kava. Mais si les insulaires de Noukahiva l'emportent sur ceux-ci en beauté physique, ils leur sont très-inférieurs en intelligence et en industrie : ce qui vient sans doute de ce que les Ovaïhiens ont des relations plus fréquentes avec les Européens, dont plusieurs, et notamment des Anglais, se sont établis parmi eux. Les Ovaïhiens, que nous avons eu occasion de voir pendant que nous sommes restés en vue de l'île, nous ont paru lestes, gais et pleins de vivacité. Leurs pirogues sont mieux construites que celles des Noukahiviens ; ils les dirigent avec plus d'adresse. En comparant les mots des langues de ces deux peuples dont

Cook
qu'ils
plusie
grande
put se
les co
service
glais,
bien,
tendre
dans la
çais de
une id
moign
de rest
à bord
tement
hiva ;
serait
Nouka

Le
tâmes
D'aprè
ver un
une gr
d'y en
sur to
donc d
à un, r

1804.
Juin.

Cook a donné des vocabulaires, on croirait qu'ils doivent se comprendre mutuellement, plusieurs de ces mots ayant entre eux la plus grande analogie : cependant notre Français ne put se faire entendre de ces insulaires, et ne les comprit pas. Il fallut donc renoncer à ses services comme interprète. Quelques mots anglais, que ces insulaires prononçaient assez bien, nous aidèrent en quelque sorte à les entendre un peu. Il est possible qu'une différence dans la prononciation ait empêché notre Français de les comprendre. Il conçut, au reste, une idée si défavorable des Ovaïhiens, qu'il témoigna des regrets amers d'avoir eu le projet de rester parmi eux. Il me supplia de le garder à bord. J'y consentis, malgré mon mécontentement de sa conduite envers nous à Noukahiva; car il était facile de prévoir que son sort serait plus triste à Ovaïhi qu'il n'avait été à Noukahiva.

Le lendemain au point du jour, nous portâmes le cap sur la pointe méridionale d'Ovaïhi. D'après la description de Cook, il doit s'y trouver un gros village, d'où on lui avait apporté une grande quantité de vivres. Je me flattais d'y en obtenir avec la même facilité, ainsi que sur toute la côte du S. O. Nous doublâmes donc cette pointe à 11 heures. On la reconnaît à un rocher à sommet tronqué et à un récif de

9.

1804.

Juin.

rochers qui l'entourent à quelques centaines de toises au large, et contre lesquels la mer brise avec beaucoup de violence. Cette pointe se trouve, d'après les observations de Cook, par $18^{\circ} 54'$ de latitude et $155^{\circ} 45'$ de longitude. Elle nous restait, à midi, au S. 78° E., à la distance de 5 milles au plus. Le docteur Horner et M. Loevenstern observèrent $18^{\circ} 54' 45''$ de latitude N., ce qui s'accorde, on ne peut mieux, avec celle de Cook. Quant à la longitude, nous trouvâmes l'erreur de nos chronomètres moindre d'une minute que la veille.

Je mis en panne du moment que j'aperçus le village; et comme le vent soufflait bon frais, je crus devoir me tenir à environ 2 milles de la côte. Après deux heures d'attente, il arriva enfin trois canots : le premier amenait un cochon pesant au moins 100 livres. Sa vue nous réjouit fort, et je me proposais déjà d'en régaler l'équipage le dimanche suivant. Mais quel fut mon chagrin, quand je me vis sans moyens de l'acheter ! J'offris tout ce que je pouvais céder en échange : de très-belles haches, des couteaux, des ciseaux, jusqu'à des pièces d'étoffe entières et des habillemens complets, tout fut refusé. Les insulaires demandaient un grand manteau de drap, propre à couvrir un homme de la tête aux pieds : nous n'étions pas en état de le fournir. J'achetai un petit co-

chon d
cations
Une je
qui par
cueillie
La trist
pour m
serait i
kakoua
dans le
meah,
digieux
court e
Meares
s'infor
en dem
tel ou
du pri
quenta
fer est
insulai
de leur
Il leur
quelqu
Ne
prolon

(1) C

chon de lait à un autre canot : les trois embarcations n'apportaient pas d'autres provisions. Une jeune fille, bien parée et très-effrontée, qui parlait un peu anglais, ne fut pas mieux accueillie que celle qui s'était présentée la veille. La triste expérience que je venais de faire suffit pour me convaincre que, sans draps, il nous serait impossible d'obtenir des vivres à Karakoua, puisque le luxe devait être plus grand dans le lieu de la résidence du fameux Tameameah, roi d'Ovaïhi. Quel changement prodigieux s'est opéré dans cette île pendant le court espace de quinze ans ! Tianna (1), que Meares conduisit avec lui à la Chine en 1789, s'informait à Canton du prix des marchandises, en demandant combien on exigerait de fer pour tel ou tel objet, tant il s'était déjà persuadé du prix de ce métal après une année de fréquentation avec les Européens. Maintenant le fer est tellement tombé de valeur parmi les insulaires d'Ovaïhi, qu'ils jugent à peine dignes de leur attention les outils les plus nécessaires. Il leur faut aujourd'hui, pour les satisfaire, quelque chose qui flatte leur vanité.

Ne voyant plus de canot venir à nous, je prolongeai, à petites voiles, toute la côte S. O

(1) Chef de l'île Atovai.

1804.
Juin.

1804.
Juin.

10.

jusqu'à 6 heures. Je virai alors au S. pour m'éloigner de la terre pendant la nuit. Quelques faibles que fussent nos espérances, je ne voulais cependant y renoncer qu'après avoir fait une nouvelle tentative à la côte occidentale, dans le voisinage de Karakakoua. En conséquence, à une heure du matin je mis le cap au N.; à 4 heures, nous avions le Mōna-Roa au N. N. E., et la pointe S. d'Ovaïhi au N. N. $\frac{1}{4}$ E.; un brouillard épais couvrait toute la côte, et nous empêchait de voir le reste de l'île, dont nous ne pouvions être éloignés de plus de 10 milles. A 8 heures, le vent tourna au N.; mais il était faible. Au reste, lors même qu'il aurait été favorable, nous n'aurions pas eu l'espoir de nous approcher de Karakakoua. Cette circonstance fâcheuse, jointe à l'incertitude d'atteindre notre but à Karakakoua même, me décida sur-le-champ à quitter ces parages et à faire voile pour le Kamtchatka, où il fallait nécessairement arriver dans le milieu de juillet. Mais avant de déclarer ma résolution, je fis visiter tout l'équipage par le docteur Es-
penberg, qui n'aperçut pas le plus léger symptôme de scorbut. S'il avait trouvé le moindre indice de cette maladie sur un seul de nos gens, je serais certainement allé à Karakakoua, quand même j'aurais dû y perdre une semaine, quoique, dans notre position, une

simp
nous
enga
voya
cour
le co
deve
résol
en ap
sent
jours
viven
vés d
dant
l'équi
traire
moui
de Ka
vers

A
nous
Mōna
minè
carte
titude
du so
un v
calme
S. O.

1804.
 Juin.

simple perte de temps de huit jours fût pour nous de la plus grande conséquence. Je m'étais engagé en effet, en changeant le plan du voyage, à me rendre à Nangasaky dans le courant de cette même année, ce qui, après le commencement de la mousson du N. E., devenait bien difficile. Je fis donc part de ma résolution aux Officiers de la *Nadiejeda*; tous en approuvèrent les motifs, quoiqu'ils se fussent fait d'avance un plaisir de passer quelques jours à Karakakoua, et qu'ils dussent désirer vivement des vivres frais, dont ils étaient privés depuis trois mois, notre table ayant, pendant tout ce temps, été servie comme celle de l'équipage. Le capitaine Lisianskoï, au contraire, n'étant pas si pressé, se proposa de mouiller pendant quelques jours dans la baie de Karakakoua pour continuer ensuite sa route vers Kodiak.

A six heures du soir, la pointe S. d'Ovaïhi nous restait au N. 87° E., et le flanc E. du Mōna-Roa au N. 52° E. Ces deux points déterminèrent celui de mon départ, qui, d'après la carte de Vancouver, se trouve par 18° 58' de latitude, et 156° 20' de longitude. A 7 $\frac{1}{2}$ heures du soir, nous nous séparâmes de la *Néva* par un vent frais de l'E. qui avait succédé à un calme de quelques heures. Je mis le cap au S. O. dans l'intention de faire route dans le pa-

1804.
Juin.

rallèle de 17° jusqu'à 180° de longitude. Deux raisons m'y engageaient : la première, parce que les vents alizés soufflent plus frais dans le parallèle de 16° et 17° que dans celui de 20 à 21° ; la seconde , que cette route se trouve exactement entre celle du capitaine Clerke, en 1779, et celle des vaisseaux marchands, lorsqu'ils vont des îles Sandwich à la Chine (1). Il était donc possible que j'y fisse quelque découverte.

11. Le 11 juin, nous étions à midi par 17° 59' 40" N. et 158° 00' 30" O. Les observations nous firent connaître que, depuis 8 heures du soir précédent, le courant nous avait poussés 15 milles au N. et 8 à l'O. Il conserva sa même force et sa même direction les deux jours suivans, jusqu'à ce que nous eûmes atteint les 16° 50' N. et les 166° 16' O. ; alors il courut au N. E. Deux séries de distances de la lune au soleil, réduites à midi, m'avaient donné, le 11, 157° 58' de longitude au moment où le chronomètre n° 128 indiquait 158° 00'. Les observations de M. Horner étaient d'accord avec les miennes ; ce qui nous prouva que la

(1) Le capitaine Clerke suivit le parallèle de 20° jusqu'à 179° 20' de longitude, tandis que les vaisseaux marchands qui vont à la Chine restent ordinairement dans le parallèle de 13° jusqu'au voisinage des îles Mariannes.

1804.
Juin.

longitude des diverses points d'Ovaïhi est exacte , et conséquemment que la correction de nos chronomètres l'étaient aussi. Mais comme il y avait une petite différence entre eux, nous fîmes quelques petits changemens à leur marche; nous rendîmes au n° 128 sa marche de Sainte-Catherine, c'est-à-dire — 24", nous ajoutâmes une $\frac{1}{2}$ seconde au n° 1856 = + 27" 5, et nous retranchâmes 2 secondes au chronomètre de Pennington, — 15". Quoique ces changemens ne fussent fondés que sur des vraisemblances, nous ne les crûmes cependant pas inutiles, parce que ces mêmes rapports dans leurs différences n'avaient pas varié depuis plusieurs jours. Un temps serein et une atmosphère pure nous permirent de faire journellement des observations de distances de la lune au soleil pendant les six jours suivans, c'est-à-dire du 12 au 18 juin. Leurs résultats nous ont fait connaître que, pendant les quatre premiers jours, les chronomètres donnaient la longitude par une moyenne de 4' 49" trop à l'E., tandis que les deux derniers jours ils l'indiquaient de 6' 11" trop à l'O. La plus grande différence de ces observations, faites pendant sept jours consécutifs, n'allait pas à 5' pour les chronomètres quand ils étaient trop à l'E., et était seulement de 2' quand ils étaient trop à l'O. Cette erreur était trop peu importante pour



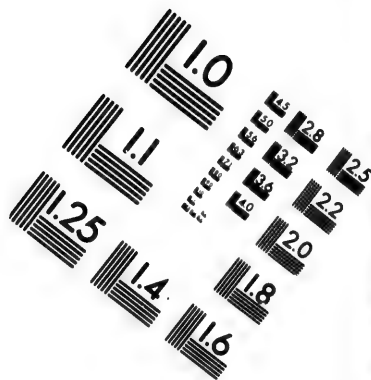
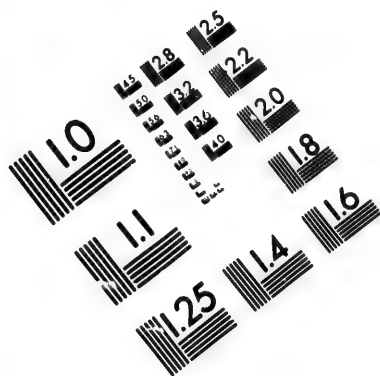
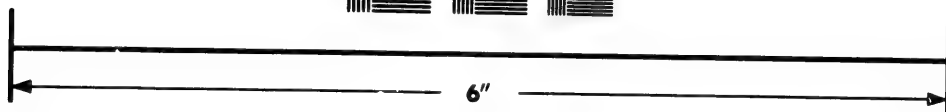
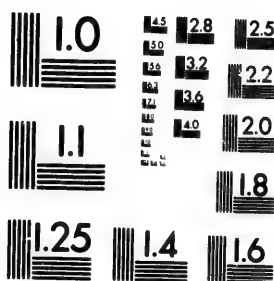


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18 20 22 25 28 32 36 40 45 50 56 63 71 80 90 100

10 01

1804.

Juin.

donner de l'incertitude sur l'exactitude de la marche que nous avons adoptée aux îles Sandwich. Jusqu'à présent, en effet, la plus grande différence entre les trois chronomètres n'était que 2 secondes de temps. Les observations subséquentes des distances lunaires en ont fait apercevoir depuis une bien plus grande ; mais elle devait avoir lieu d'après le changement de température. La moyenne de toutes nos observations, rapportées à la pointe méridionale d'Ovahi, donnait, selon le n° 128, $155^{\circ} 19' 16''$ de longitude : elle est $155^{\circ} 17' 50''$ d'après les observations multipliées de Cook, King et Vancouver.

15. Le 15 juin étant par 17° de latitude et le $169^{\circ} 30'$ de longitude, nous vîmes une quantité prodigieuse d'oiseaux voltiger en grandes troupes autour du vaisseau, et nous eûmes l'espérance de voir bientôt la terre ; mais quoique la nuit fût très-claire et notre attention vivement excitée, nous ne pûmes rien découvrir. Il est possible cependant que dans la nuit quelque petite île ou quelque rocher sur lequel nichent ces oiseaux ait échappé à notre vue. Nous vîmes encore beaucoup d'oiseaux le lendemain ; ils disparurent vers midi. La Pérouse en 1786 et un navire marchand anglais en 1796 découvrirent dans ces parages, le premier dans le parallèle de 22° , le second dans celui de 18° ,

deux écueils très-dangereux, qui vraisemblablement ne sont pas les seuls (1). Quoique je ne crusse pas nécessaire de promettre une récompense au premier qui découvrirait terre, puisque les matelots étaient aussi empressés de la voir que les officiers, cette récompense pouvait cependant aiguillonner l'attention, ainsi je la portai au double de ce que j'avais d'abord fixé.

Le 18 juin, étant par $17^{\circ} 30'$ de latitude et $176^{\circ} 46'$ de longitude, je gouvernai un peu plus au N.; et le 20, arrivé à $19^{\circ} 52'$ de latitude et $180^{\circ} 00'$ de longitude, je me dirigeai au N. O. $\frac{1}{4}$ N. Nous coupâmes, ce jour-là même, la route du capitaine Clerke, dont nous nous écartâmes aussitôt, parce qu'elle portait trop à l'O. Dans ma traversée des îles Sandwich au Kamtchatka, j'ai réussi à me tenir toujours à 100 ou 120 milles de la ligne de ce navigateur. Plus nous nous élevions au N., plus le vent s'affaiblissait et devenait variable. Jusqu'alors le temps avait été très-beau. Le vent alizé soufflait continuellement du même point et toujours si frais, que nous filions rarement moins de 7 nœuds à l'heure. D'un autre côté, la mer était

1804.
Juin.

18.

(1) La *Néva*, dans sa traversée d'Amérique à la Chine, en 1805, rencontra aussi dans ces parages un îlot de sable très-dangereux. Il est par $26^{\circ} 02' 48''$ de latitude N. et $173^{\circ} 35' 45''$ de longitude O.

1804.
Juin.

si tranquille , qu'aucune vague ne fatiguait le vaisseau. La température était agréable. Le thermomètre ne s'élevait pas au-dessus de 21 degrés. Il descendit même à 20, quoique la hauteur du soleil à midi fût de 83 et 84. Depuis notre départ des îles Sandwich , la déclinaison augmentait insensiblement. Enfin , arrivés par 20° de latitude et 180° de longitude , elle était de 13° 20' E. , ensuite elle rétrograda dans les mêmes proportions ; en sorte qu'à notre arrivée au Kamtchatka , elle était , comme aux îles Sandwich , de 4° 46' à l'E.

22.

La hauteur du soleil à midi devant être , le 22 juin , à peu près de 90° , point où il est très-difficile d'observer cet astre , M. Horner calcula d'avance le moment du midi vrai , et nous adoptâmes pour notre méridienne la hauteur qu'il avait mesurée. La latitude , déduite de cette hauteur , s'accorda avec le loch , à deux minutes près , différence que nous trouvions , depuis quelques jours , entre nos observations et la table de loch. Ce même jour nous coupâmes le tropique du Cancer par 181° 56' de longitude occidentale. Nous eûmes en même temps un calme qui dura deux jours ; la mer resta plusieurs heures sans le moindre mouvement , de façon qu'elle était à la lettre unie comme une glace : ce que je n'avais jamais vu que dans la mer Baltique. M. Horner profita de

la d
la t
mo
cen
la n
de 7
que
ther
bras
péra
de 5
degr
de 7
A
un v
jusq
alizé
rent
étior
de la
long
avait
D'ap
trou
A
temp
souff
déch
négli

la circonstance pour faire ses expériences sur la température de l'eau. Ayant plongé le thermomètre de SIX à 125 brasses, le mercure descendit à $13^{\circ} 3'$. La température de la surface de la mer étant à $20^{\circ} 5'$, la différence se trouvait de $7^{\circ} 2'$. Par la machine de Hales, elle n'était que $2\frac{1}{2}$ degrés. A 50 brasses de profondeur, le thermomètre de SIX indiquait $17^{\circ} 3'$, et, à 25 brasses, $19^{\circ} 7'$. Ainsi à cette latitude, la température de la surface de l'eau diffère de celle de 25 brasses de profondeur à peu près de 1 degré; à 50 brasses, de $3^{\circ} 2'$, et, à 125 brasses, de $7^{\circ} 2'$ de Réaumur.

Après ces deux jours de calme, nous eûmes un vent d'E. assez frais et un ciel pur et serein jusqu'à 27° de latitude, terme où finit le vent alizé du N. E. Des vents variables lui succédèrent d'abord du S. E. et du S. Le 28 juin, nous étions par $29^{\circ} 3'$ de latitude. Plusieurs distances de la lune au soleil nous donnèrent $185^{\circ} 11'$ de longitude O. Le n° 128 indiquait $186^{\circ} 00'$, l'erreur avait donc augmenté jusqu'à 49 minutes à l'O. D'après les observations du jour suivant, elle se trouvait de $43' 30''$, et par une moyenne de $44' 45''$.

Arrivés à 32° de latitude, nous eûmes un temps sombre et nébuleux. Le vent du S. O. souffla grand frais avec de violentes rafales qui déchirèrent quelques vieilles voiles que j'avais négligé d'ôter parce qu'elles ne valaient pas la

1804.
Juin.

25.

28.

30.

1804.
Juillet.

peine d'être raccommodées. Un nouveau calme succéda à cette bourrasque : nous voulûmes en profiter pour faire encore quelques expériences de température, et pour leur plus grande exactitude, je fis mettre le canot à la mer.

2. Le 2 juillet nous nous trouvâmes par $34^{\circ} 2' 41''$ N. et $190^{\circ} 7' 45''$ O. Les observations nous firent connaître qu'un courant nous avait entraînés en trois jours de 37 milles au N. E. $\frac{1}{4}$ N. Le 29 juin, jour de nos dernières observations, nous l'avions trouvé de 13' au S. Ce changement de direction était aussi agréable qu'inattendu. Le lendemain nous étions par 36° N. ; et d'après nos chronomètres, eu égard à la correction de 45' indiquée par les observations des distances lunaires, notre longitude était de $191^{\circ} 30'$ O.

M. le comte de Romanzoff m'avait remis à mon départ de Russie une instruction très-détaillée pour la recherche d'une terre, cherchée déjà anciennement par les Espagnols et les Hollandais à différentes reprises, dont l'existence est encore enveloppée de ténèbres et n'est fondée peut-être que sur des traditions fabuleuses (1). Les Espagnols ayant ouï dire

(1) On voit, sur les cartes originales japonaises, deux îles inhabitées, entourées de récifs, à l'E. de la baie d'Iedo ; ce qui a peut-être donné l'idée de l'existence de cette terre.

qu'il
riche
ou 16
d'abo
sion
Holla
préter
mand
la dé
Enfin
en 16
rien.
l'ait
route
Clerk
tchatk
d'autr
Je ne
rallèle
chant
que c
diqué
170°
rouse
165° 5

(1) -
sage an
in-4° (

(2)

1804.
Juillet.

qu'il se trouvait à l'E. du Japon une île très-riche en or et en argent, expédièrent en 1610 ou 1611 un vaisseau d'Acapulco avec l'ordre d'aborder à cette île et d'en prendre possession : mais on ne trouva point de terre. Les Hollandais, éblouis à leur tour par sa richesse prétendue, envoyèrent deux vaisseaux commandés par le capitaine Kwast pour tâcher de la découvrir ; il ne fut pas plus heureux (1). Enfin, Van Vries qui commandait *le Castricom* en 1643, La Pérouse en 1787, ne découvrirent rien. La Pérouse est le seul des modernes qui l'ait réellement cherchée. Ni Cook dans sa route d'Ounalachka aux îles Sandwich, ni Clerke en allant de cet archipel au Kamtchatka ne s'en sont occupés. Vancouver et d'autres navigateurs n'y ont pas non plus songé. Je ne connais aucun ouvrage qui indique le parallèle suivi par le capitaine Kwast en cherchant cette île ; c'est probablement le même que celui du capitaine Vries : on lui avait indiqué celui de 37° 30' depuis 142° E. jusqu'à 170° de longitude E. de Greenwich. La Pérouse se tint dans le même parallèle depuis 165° 51' E. de Paris (espace de 13° 41') (2).

(1) *Histoire des Voyages entrepris pour trouver le passage au nord-est au Japon et à la Chine*, par Adelung, in-4° (en allemand), pag. 477.

(2) *Voyage de La Pérouse*, tom. II, pag. 266.

1804.
Juillet.

Quoique j'eusse fort peu d'espérance d'être plus heureux que mes prédécesseurs, surtout par un temps brumeux qui bornait notre vue à un très-petit horizon, je crus cependant de mon devoir de profiter des vents d'E. qui soufflaient bon frais pour ajouter, s'il était possible, quelque chose à nos connaissances sur un objet dont les géographes et les navigateurs s'étaient occupés depuis long-temps. Comme la latitude assignée à cette île offre une incertitude de plusieurs degrés, chaque navigateur a le choix du parallèle qu'il veut parcourir, soit à l'E., soit à l'O. Je m'étais donc décidé pour le 36° degré de latitude, regrettant que l'état du ciel fût si peu favorable à mon entreprise. A midi, je mis le cap à l'O. par un vent d'E. bon frais; il devint plus fort dans la soirée; et la nuit, la tempête fut si violente, qu'il fallut amener les mâts de perroquet et prendre tous les ris dans les huniers. A 6 heures du matin le vent diminua un peu et tourna insensiblement au S. : mais le temps resta toujours brumeux. Je renonçai à une recherche inutile; et à 8 heures du matin, je gouvernai au N., après avoir parcouru en 20 heures $3\frac{1}{4}$ degrés à l'O., dans le parallèle du 36° degré de latitude. Le ciel s'étant éclairci avant midi, je commençais à me repentir de ma résolution, lorsque le changement de temps amena également un

chang
du S.
reste
mers
ciles,
et qu
Cette
parall
d'exce
minan
croire
faire
de l'E

Le
grand
la mer
peine
30' O.
tue à
aucun
avoir
ment
brouil
00" O.
gros o
mais h
temen
S. O.
tion o

1804.
Juillet.

changement de vent ; à midi il soufflait déjà du S. O., et bientôt il passa à l'O. S. O. Au reste, la brume continuelle qui règne dans ces mers rendra toujours les recherches très-difficiles, quand même on n'aurait pas d'autre but et qu'on pourrait y employer plusieurs mois. Cette brume nous accompagna depuis le 30^e parallèle jusqu'au Kamtchatka, à très-peu d'exceptions près. Les vents d'O. étant dominans dans cette latitude, je suis porté à croire que lorsqu'on aura des recherches à faire dans ces parages, il vaut mieux les tenter de l'E. à l'O. qu'en sens contraire.

Le 5 juillet à midi, nous aperçûmes une grande tortue ; je fis aussitôt mettre le canot à la mer ; mais elle plongea et rendit ainsi notre peine inutile. Nous étions par 38° 32' N. et 194° 30' O. En 1788, Meares avait aussi vu une tortue à peu près au même endroit. Nous n'eûmes aucune connaissance d'une terre qu'il prétend avoir aperçue : le vent était alors généralement variable et accompagné de pluie et de brouillard. Le 7 juillet par 42° 34' N. et 197° 00" O., nous vîmes quantité de mouettes et un gros oiseau noir qui, dit-on, ne s'éloigne jamais beaucoup de terre. La mer était parfaitement tranquille, malgré un vent très-frais du S. O. qui souffla ensuite du N. E. Cette direction opposée n'avait nullement altéré l'état de

5.

7.

1804.
Juillet.

la mer, d'où nous pouvions conclure qu'il existait une terre dans le voisinage. Mais découvrir des terres dans ces parages est un peu l'effet du hasard, à cause des brumes épaisses qui règnent continuellement.

10. Le 10 juillet par $47^{\circ} 20'$ de latitude, le vent souffla avec tant de force pendant quelques heures, que nous fûmes obligés de prendre deux ris dans les huniers. Le lendemain à midi, nous nous trouvâmes par $49^{\circ} 17' N.$, et, d'après les chronomètres, par $199^{\circ} 50' O.$, conséquemment à une très-petite distance de la terre. Nous aperçûmes de grandes troupes de mouettes, de macareux, de canards sauvages, une alouette grise, rayée de jaune sur le dos, et un gros oiseau blanc assez semblable à l'albatros.

13. Le 13 juillet, à 8 heures du matin, les vigies découvrirent la terre; elle s'étendait du N. N. O. à l'O. N. O. : nous estimâmes sa distance à 90 ou 95 milles. D'après notre latitude et notre longitude, cette terre devait être celle qui avoisine le cap Povorotnoï, désigné sous le nom de *Cap Gavarea* sur les cartes anglaises. La brume l'enveloppa bientôt, et nous ne la revîmes que le soir à 8 heures, par $52^{\circ} 21' N.$, qui est à peu près la latitude du cap Povorotnoï. Nous avions alors à l'E. une haute montagne, que l'on nomme *Povorotnoï*, à cause de son voisinage de ce cap.

Au
au N.
sa di
pouns
sur le
tchatk
bliée
par 5
Fer (
carte
02' N.
sième
O. Qu
pouns
sa *De*
Nos ob

(1) D
nale, in
est à 96
situé pa
est à 75
d'Avatch
selon la
rait de 5
page 31
199° 15'
sion dan

* On sa

1804.
Juillet.
14.

Au point du jour, nous eûmes connaissance, au N., d'une terre haute et montagneuse que sa direction nous fit regarder comme le Chipounskoï-Noss. Ce cap est placé différemment sur les meilleures cartes de la côte de Kamtchatka. La *Carte des Découvertes russes*, publiée à Saint-Petersbourg en 1802, le place par 52° 56' N. et 177° 38' à l'E. de l'île de Fer (200° 07' O. de Greenwich); suivant la carte de l'amiral Sarytcheff, il est par le 53° 02' N. et 200° 15' O., et, d'après celle du troisième voyage de Cook, par 53° 10' et 199° 40' O. Quant au capitaine King, il place le Chipounskoï-Noss à deux latitudes différentes dans sa *Description des Côtes du Kamtchatka* (1). Nos observations nous donnèrent, pour la lati-

(1) Dans le 3^e vol. du *Voyage de Cook*, édition originale, in-4°, pag. 310*, King dit que le Chipounskoï-Noss est à 96 milles au N. E. $\frac{1}{4}$ N. du cap Gavarea, qui est situé par 52° 21' N. et 201° 12' O., et page 311, qu'il est à 75 milles à l'E. N. E. $\frac{1}{4}$ E. de l'entrée de la baie d'Avatcha, située par 52° 51' N. et 201° 12' O. Ainsi, selon la page 310, la latitude du Chipounskoï-Noss serait de 53° 32', et sa longitude de 199° 26'; et selon la page 311, la latitude serait de 53° 16', et sa longitude de 199° 15'. Il se trouve probablement des fautes d'impression dans les deux passages.

* On sait que ce 3^e volume est écrit par le capitaine King.

1804.
Juillet.

tude du Chipounskoï-Noss, 53° 06' N. et 200° 10' pour sa longitude occidentale.

15. Nous eûmes temps calme toute la journée. Vers le soir, le vent souffla du S., et nous permit de nous approcher de la côte. Avant le coucher du soleil, on découvrait déjà les cinq montagnes qui aident à reconnaître cette côte, et dont le capitaine King a donné une vue très-exacte avec une très-bonne description. Nous eûmes calme toute la nuit; mais, à 4 heures du matin, pendant que nous approchions de la terre, le vent souffla de l'O. assez frais, tourna peu à peu au S. S. E.; à 11 heures, nous entrâmes dans la baie d'Avatcha, et à 1 heure après-midi, nous jetâmes l'ancre dans le port de Saint-Pierre-Saint-Paul, après une heureuse traversée de 35 jours, depuis l'île d'Ovaïhi, et un voyage de cinq mois et demi, depuis la côte du Brésil. Nous n'avions à bord qu'un malade, qui en huit jours fut entièrement guéri.

SÉJO

Occup

Pie

de r

Kan

Cha

sade

pète

sidé

que

cier

— I

côte

voy

Nou

tion

mou

LE g

tchat

Paul

à Nij

(200

cessa

CHAPITRE XI.

SÉJOUR AU KAMTCHATKA ET DÉPART POUR
LE JAPON.

Occupations à bord du vaisseau dans le port de Saint-Pierre-Saint-Paul. — Incertitude sur la continuation de notre voyage. — Arrivée du gouverneur de Nijeneï-Kamtchatsk. — Continuation du voyage décidée. — Changement dans le personnel de la suite de l'ambassadeur. — La *Nadiejeda* part du Kamtchatka. — Tempête dans le parallèle des Kouriles. — Voie d'eau considérable. — Nous acquérons la conviction que quelques groupes d'îles, placés à l'est du Japon d'après d'anciennes cartes, n'existent pas. — Le capitaine Colnett. — Détroit de Van Diemen. — Nous découvrons les côtes du Japon. — Grande tempête ou typhon. — Nous voyons pour la seconde fois les côtes du Japon. — Nous passons le détroit de Van Diemen. — Description de ce détroit et des îles qui s'y trouvent. — Nous mouillons à l'entrée du port de Nangasaky.

LE général Kocheleff, gouverneur du Kamtchatka, ne se trouvait pas à Saint-Pierre-Saint-Paul au moment de notre arrivée : il demeure à Nijeneï-Kamtchatsk, éloigné de 700 verstes (200 lieues de France). Sa présence étant nécessaire, l'ambassadeur lui dépêcha un cour-

1804.
Juillet.
15.

1804.
Juillet.

rier, pour le prier de venir incessamment à Saint-Pierre-Saint-Paul, avec une compagnie de soldats (1). En attendant, le major Kroupskoï, commandant de Saint-Pierre-Saint-Paul, fit son possible pour nous être utile. Il fit préparer, dans sa maison, une chambre pour l'ambassadeur, donna l'ordre de cuire du pain pour l'équipage, et de fournir du poisson au vaisseau pour la consommation journalière. Ces provisions fraîches furent accueillies avec un empressement dont on ne peut se faire une idée, si l'on n'en a pas été privé, comme nous, pendant cinq mois et demi. Le vaisseau fut aussitôt dégréé, et toute sa cargaison transportée à terre. Le mouillage n'était qu'à 50 toises de la côte. Après une si longue traversée, il fallait réparer ou replacer chaque manœuvre et chaque voile. On débarqua les marchandises et tous les objets destinés pour le Kamtchatka. Je ne laissai à bord que le fer, dont nous avions 6000 puds (200,000 liv.), parce que je craignais que son déplacement ne nous prît trop de temps. Je

(1) Pour peu que l'on soit instruit de la manière de voyager au Kamtchatka, on concevra facilement les difficultés qu'il fallut vaincre pour transporter en grande hâte 60 soldats à une distance de 700 verstes; mais le but de ce transport était trop important pour ne pas y sacrifier toute autre considération.

voul
du N
Kam
séjo
perd
ne r
titud
j'aur
terre
que
de le

Le
pagn
dant
de se
décid
jours
tout
de n
en se
avan
chan
l'aml
gard
méde
peint

(1)
bient

voulais arriver à Nangasaky avant la mousson du N. E. Il fallait donc quitter promptement le Kamtchatka. Si j'avais pu prévoir que notre séjour durerait plus de six semaines, dont nous perdriions les trois premières non-seulement à ne rien faire, mais même à rester dans l'incertitude sur la continuation de notre voyage, j'aurais certainement fait aussi mettre le fer à terre, ce qui eût été d'autant plus à propos, que dans la suite je fus obligé de le couvrir de lest.

1804.
Juillet.

Le 12 août, le gouverneur arriva, accompagné de son frère cadet, qui était son adjudant; du capitaine Feodoroff, et du nombre de soldats demandés par M. de Resanoff. On décida que nous mettrions à la voile dans huit jours. Le gouverneur eut la bonté de rester tout ce temps avec nous pour être à même de nous donner tous les secours qui étaient en son pouvoir. Nous éprouvâmes les effets avantageux de sa présence. Il se fit un petit changement parmi les personnes de la suite de l'ambassadeur. Le comte Tolstoï, lieutenant des gardes de l'empereur, le docteur Brinkin (1), médecin de l'ambassade, et M. Kourlandzoff, peintre, quittèrent le vaisseau pour retourner

Août.
12.

(1) Le docteur Brinkin mourut à Saint-Petersbourg bientôt après son arrivée.

1804.
Août.

à Saint-Pétersbourg. Ils furent remplacés par le capitaine Feodoroff, du bataillon du Kamtchatka, et par le lieutenant Kocheleff, frère du gouverneur, qui s'embarquèrent en qualité de chevaliers d'honneur de l'ambassade. M. Resanoff n'ayant point pris de garde d'honneur à Saint-Pétersbourg, il choisit huit hommes que nous devions ramener à notre retour du Japon. Il fut décidé encore que nous y laisserions le Japonais Kisseleff, qui devait nous servir d'interprète à Nangasaky. Sa conduite pendant notre séjour à Saint-Pierre-Saint-Paul avait été très-peu satisfaisante. Il était d'ailleurs détesté de ses compatriotes. Enfin l'ambassadeur craignait d'indisposer les Japonais en leur ramenant un homme qui avait embrassé le christianisme; ce qu'ils ne manqueraient pas de découvrir très-promptement. Le Français sauvage que nous avions été obligé de ramener de Noukahiva, resta aussi au Kamtchatka.

D'après l'avis du docteur Espenberg, je voulais laisser dans ce pays le serrurier du vaisseau, dont la santé nous paraissait mauvaise. Elle s'était assez bien soutenue dans la traversée; mais il se manifestait chez lui, depuis quelque temps, un germe d'étiisie qui devait se développer d'autant plus, que la tempérance n'était pas la vertu favorite de cet homme. La grande chaleur que nous avions

éprouvée depuis notre départ du Brésil, l'avait aussi extrêmement affaibli. Enfin, il avait été très-malade au Kamtchatka, par suite de son intempérance. Cependant, il était assez bien rétabli au moment de notre départ; mais il y avait lieu de craindre qu'une rechute ne l'emportât. Ces motifs m'engageaient à le renvoyer à Saint-Pétersbourg : mais il me déclara positivement qu'il aimerait mieux mourir à bord, au milieu de ses camarades, que de retourner par terre dans sa patrie. Je me laissai donc fléchir, après lui avoir fait promettre solennellement qu'il n'abuserait plus à l'avenir des boissons spiritueuses. Il a tenu parole, et nous l'avons ramené très-bien portant en Europe.

Le 29 août, nous étions prêts à appareiller; le 30, nous sortîmes du port, et jetâmes l'ancre devant la baie d'Avatcha, à demi-mille de l'aiguade; le 31, le gouverneur, accompagné des officiers de la garnison, vint dîner à bord : il fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang. C'est un devoir dont je m'acquittai avec d'autant plus de plaisir, qu'en même temps je lui témoignais par là toute l'estime, tout le respect et la reconnaissance que nous lui devons à tant de titres.

Jusqu'au 6 septembre, que nous restâmes dans la baie d'Avatcha, le temps fut constamment nébuleux et pluvieux, et le vent si va-

1804.
Août.

29.
30.

31.

Septembre.

1804.
Septembre.

riable, que, dans la même heure, il soufflait de tous les points entre le S. et l'E. Le désagrément d'être ainsi forcés d'attendre dans la baie fut bien compensé par l'arrivée d'un convoi de Nijeneï - Kamtchatsk, consistant en un sergent, deux cosaques et six chevaux, qui nous amenaient, de la part du gouverneur, les provisions d'hiver qu'il avait recueillies pour lui-même ; désintéressement bien louable, car il se privait pour nous de beaucoup d'objets qu'il ne pourrait pas remplacer. Il avait fait venir pour nous, de Verkhnoï-Kamtchatsk, trois bœufs appartenant au gouvernement, et deux autres tirés de son propre troupeau. Dans un pays où le bétail est si rare, c'était un service d'un prix inestimable ; et quand on considère que la distance de Saint-Pierre-Saint-Paul à Verkhnoï-Kamtchatsk est de 400 verstes, et de ce port à Nijeneï-Kamtchatsk, de 700 verstes, et qu'en y mettant la plus grande célérité, il faut au moins vingt jours pour le transport de ce dernier lieu au premier, on ne sait ce que l'on doit le plus admirer de la noble générosité du gouverneur ou de sa promptitude à nous obliger. Il n'épargna ni soins, ni peines pour nous fournir ce qu'il était possible de se procurer, à quelque distance que ce fût. L'incertitude même de voir arriver ces provisions après notre départ, ne l'empê-

cha
à tra
deva
Je
parti
que
vivan
secs
ne pe
jenei-
gume
sons s
l'espè
Kamt
butiq
au ch
peut r
semai
pas d
friand
la cha
ton d
lées, c
ces ob
mis to
nous
vions
noté l

cha pas d'aviser aux moyens de les faire venir à travers les innombrables difficultés qu'elles devaient rencontrer.

1804.
Septembre.

Je doute fort qu'aucun autre vaisseau soit parti de Saint-Pierre-Saint-Paul aussi bien pourvu que le nôtre. On nous y avait fourni six bœufs vivans; une provision considérable de poissons secs et salés des meilleures espèces, que l'on ne peut cependant avoir aussi bonnes qu'à Nijeneï-Kamtchatsk; une grande quantité de légumes de Verkhnoï; plusieurs barils de poissons salés pour l'équipage, et trois barriques de l'espèce d'ail sauvage, nommée *tcheremcha* au Kamtchatka : c'est un des meilleurs antiscorbutiques connus; il supplée avantageusement au choucroûte. L'infusion de cet ail, que l'on peut renouveler tous les jours pendant quatre semaines, donne une boisson saine et qui n'est pas désagréable. Nous eûmes même quelques friandises pour notre table, par exemple, de la chair de renne salée, de l'argali ou mouton de montagne salé, des oies sauvages salées, etc., etc. Nous fûmes redevables de tous ces objets à la bonté du gouverneur, qui avait mis tout le Kamtchatka en mouvement pour nous être utile. Avant son arrivée, nous n'avions eu que du poisson sur notre table. J'ai noté les principales provisions qui furent em-

1804.
Septembre.

barquées sur la *Nadiejeda*, afin de donner une idée de ce que le Kamtchatka peut fournir.

6. Le 6 septembre, de bon matin, le vent ayant tourné au N. O., nous appareillâmes. Le gouverneur vint encore à bord nous souhaiter un heureux voyage. Le vaisseau ne fut pas plus tôt sous voiles, que le fort nous salua de 13 coups de canon, que nous lui rendîmes coup pour coup. Le vent était très-faible; nous ne pûmes avancer qu'à l'aide du jusant, et remorqués par deux canots. A midi, nous fûmes, à cause du flux, obligés de jeter l'ancre, par 7 brasses, à l'entrée de la passe. Le vent changea avec le flux, et souffla du S. E. assez frais. Le temps était brumeux; j'envoyai, l'après-midi, deux officiers sonder les deux côtés de la passe. Les sondes, indiquées sur le plan du capitaine Cook, se trouvèrent parfaitement exactes; son plan de la baie d'Avatcha et des trois ports qui s'y trouvent, ne laisse non plus rien à désirer.

7. Le 7, dans la matinée, le vent souffla du N. d'abord faiblement, mais bientôt après il fraîchit, et nous gagnâmes le large. A 9 heures, nous étions en pleine mer. Je gouvernai d'abord au S. E., ensuite au S. S. E. Une grosse houle du S. E. retarda un peu notre marche. Le vent soufflait grand frais, par un temps cons-

tar
la
80°
au
bie
ent
heu
à l'
Le
de
min
enc
à l'
laiss
atte
poss
règl
du c
Nou
nous
de l
cion
J'
Saint
tamm
comp
—
(1)
breux

1864.
Septembre.

tamment brumeux et pluvieux. A 11 heures, la petite île Staritchkoff (1) nous restait au N. 80° O., et le cap oriental de l'entrée de la passe au N. 20° O. Une brume épaisse nous cacha bientôt ces divers points. A midi, nous avions entièrement perdu la terre de vue. Vers les 6 heures du soir, le cap Povorotnoi se montra à l'O. $\frac{1}{4}$ N., mais par un éclairci d'un moment. Le vent souffla toute la nuit de l'E. avec assez de force; la mer était très-haute. Le vent diminua beaucoup le matin; mais la houle était encore plus grosse. La saison avancée, jointe à l'objet particulier de notre voyage, ne me laissait d'autre alternative que de chercher à atteindre la côte S. E. du Japon le plus tôt possible. Fidèle cependant à mon ancienne règle, je pris une route moyenne entre celle du capitaine Clerke et celle du capitaine Gore. Nous coupâmes la ligne de celui-ci lorsque nous fûmes parvenus à 56° de latitude et 214° de longitude, au moment où nous commençons à nous approcher des côtes du Japon.

J'ai déjà dit que, pendant notre relâche au port Saint-Pierre-Saint-Paul, nous avons été constamment enveloppés d'une brume épaisse, accompagnée d'une pluie fine. Ce temps continua

(1) Ce nom est tiré d'une espèce d'oiseaux très-nombreux sur cette île. Les Russes les appellent *staritchki*.

1804.
Septembre.

- pendant les premiers jours de notre navigation. Ce ne fut qu'au bout de dix jours que le soleil se montra, pour quelques heures seulement : nous l'attendions avec une vive impatience pour sécher nos lits et nos habits imprégnés d'humidité. Le 11 au matin, il tomba une pluie très-forte, accompagnée d'un vent d'E. impétueux : ce fut bientôt une tempête ; elle fut au plus haut degré de violence à 5 heures après midi. A minuit elle diminua un peu ;
11. mais elle ne cessa entièrement que le lendemain matin. A midi nous eûmes du calme, auquel succéda un vent de N. d'abord faible, mais qui fraîchit peu à peu. Nous ne pouvions malheureusement pas en profiter suivant nos désirs, parce que la forte houle de l'E. nous empêchait de mettre toutes voiles dehors. Pendant la tourmente le bâtiment avait fait eau à un tel point, qu'il fallut pomper sans interruption. Cependant il avait été soigneusement calfaté au Kamtchatka, ce qui me donna lieu de supposer que la voie d'eau se trouvait sous le doublage en cuivre ; c'est ce que nous reconnûmes ensuite à Nangasaky. On vit dans la journée plusieurs baleines et beaucoup d'oiseaux aquatiques et terrestres : plusieurs, exténués de fatigue, venaient se reposer sur les manoeuvres et se laissaient prendre à la main. Le capitaine Gore étant dans le parallèle de
- 12.

45°
près
d'ois
pas
L
notre
remé
d'ea
mou
boeu
lens
qu'il
serve
Le
pour
naître
29" I
208°
chang
mom
plus c
fimes
déclin
elles
moye
38° 4'
seau
que l'
que e
J

45° où nous nous trouvions, mais un peu plus près de terre, avait vu également beaucoup d'oiseaux qui lui firent soupçonner qu'il n'était pas loin des îles Kouriles.

1864.
Septembre.

Le temps continuellement orageux depuis notre départ du Kamtchatka et particulièrement la tempête du 11, jointe à la voie d'eau qui tenait constamment nos pompes en mouvement, nous forcèrent à tuer quatre bœufs qui nous restaient : les mouvemens violens du vaisseau les avaient tellement fatigués, qu'il ne restait aucune espérance de les conserver.

Le 15, le soleil se montra vers midi, seulement pour quelques instans ; on en profita pour connaître notre position : nous étions par 39° 57' 29" N., et, d'après nos chronomètres, par 208° 7' 30" O. La température commença à changer d'une manière remarquable. Le thermomètre qui, jusqu'alors ne s'était pas élevé à plus de 8 ou 9°, monta bientôt à 15 et 16°. Nous fîmes le 16 nos premières observations sur la déclinaison : deux suites, qui différaient entre elles de 1° 7' à 2° 30', nous donnèrent pour moyenne 1° 48' 30" E. Nous étions alors par 38° 4' N. et 209° 25' O. Le mouvement du vaisseau avait constamment été trop violent pour que l'on pût observer l'inclinaison avec quelque exactitude. La seule observation que fit

15.

16.

1804.
Septembre.

M. Horner par $48^{\circ} 30' N.$ et $201^{\circ} 40' O.$, donna pour déclinaison $59^{\circ} 30' S.$

Le mauvais temps recommença ; la pluie tombait continuellement ; le vent soufflait du N. E. ; la mer était très-grosse ; nous filions 8 à 9 nœuds par heure, et notre voie d'eau augmentait de 10 à 12 pouces dans le même espace de temps. Comme elle n'avait monté que de 5 à 6 pouces lorsque nous avions vent large, nous en conclûmes que l'eau entraît principalement par l'avant du vaisseau.

Les cartes de l'Atlas du voyage de La Pérouse offrent un groupe de quatre îles sans noms, dont la plus septentrionale est placée par $37^{\circ} N.$ et $143^{\circ} 30'$ à l'E. de Paris, ou $214^{\circ} 20' O.$ de Greenwich ; une autre assez considérable sous le nom de *Volcano*, par $35^{\circ} N.$ et $214^{\circ} O.$, avec une plus petite au S. La carte trouvée par Anson sur le galion dont il s'empara, et qu'il a publiée avec quelques corrections dans la relation de son voyage, distingue également deux groupes d'îles sous les noms d'*Islas nuevas del ano 1714* et d'*Islas del ano 1664*. Le plus au N. est placé sur cette carte par $35^{\circ} 45' N.$ et 19° à l'E. de San-Bernardino, ou $216^{\circ} 30' O.$ de Greenwich ; le second par $35^{\circ} 00' N.$, et le même méridien que le précédent : on y voit de plus une autre île *Volcano* qui est au S. de ces deux groupes par $34^{\circ} 15'$

N. ; enfi
une aut
cos , av
mith par
ces îles ,
cartes. C
figurent
sur une
Bocage
D'Entrec
pas beau
route des
le Japon,
N. et l'île
que le ca
traversée
mérique
Ces navig
elles exist
pas laisse
qu'elles n'
de manières
îles : ainsi
du N. sans
les îles de
dionale m
qués par l
cider au s

N. ; enfin , par 35° N. et 2° environ plus à l'E. , une autre île sous le nom de *Penia de los picos* , avec un écueil nommé *Bayro*. Arrowsmith paraît ne pas croire à l'existence de toutes ces îles , puisqu'il ne les a point placées sur ses cartes. Cependant quelques-unes de celles qui figurent sur la carte d'Anson sont indiquées sur une très-bonne carte que M. Barbié du Bocage a exécutée pour l'Atlas du voyage de D'Entrecasteaux , par Labillardière. Je ne crois pas beaucoup à l'existence de ces îles ; car la route des capitaines Gore et King , en quittant le Japon , les aurait conduits entre le groupe du N. et l'île Volcano septentrionale. Le parallèle que le capitaine Colnett a parcouru dans sa traversée de la Chine à la côte N. O. de l'Amérique passe entre les deux îles placées au S. Ces navigateurs les auraient donc aperçues si elles existaient. Quoi qu'il en soit , je ne voulus pas laisser échapper l'occasion de m'assurer qu'elles n'existaient pas ; et je dirigeai ma route de manière à couper la position assignée à ces îles : ainsi , je puis affirmer que les quatre îles du N. sans noms , l'île Volcano septentrionale , les îles de l'année 1664 et l'île Volcano méridionale n'existent pas dans les endroits indiqués par la carte française. Je ne puis rien décider au sujet de l'île de 1714 , ayant passé à

1804.

Septembre.

1804.
Septembre.

75 milles de distance de la position qui lui est assignée.

18. Le 18 septembre à 5 $\frac{1}{2}$ heures par 36° N. et 215° 45' O., nous crûmes apercevoir des terres à l'O ; mais c'était des nuages qui ressemblaient à un groupe de petites îles ; quelques-uns de mes officiers crurent réellement en voir : alors pour les satisfaire, je gouvernai de ce côté-là jusqu'à 7 heures. Avant la nuit nous fûmes convaincus de notre erreur ; je repris donc ma route au S. O.

19. La clarté de la nuit nous permit de prendre quelques suites de distances de la lune à l'étoile Atair. Les observations de M. Horner, réduites à 8 heures du soir, donnèrent 214° 03' 30" pour notre longitude occidentale ; les miennes 215° 57' 45". Le n° 128 indiquait 215° 55'. Nous fûmes très-satisfaits de cette concordance que le roulis ne nous permettait guère d'espérer. Les observations de la soirée suivante, faites dans des circonstances plus favorables, furent également concordantes, et nous convinquirent de la marche régulière de nos chronomètres.

La température s'élevait avec une rapidité extraordinaire. Le thermomètre se tenait entre 19 et 20 degrés. Il n'avait pas été au-dessus de 16 et 17 degrés entre les mêmes parallèles,

pendant
Kamtch
milieu
tait pas
cette te
buée sa
des terr
leur du
parages

Depui
avons é
près, un
Le 20 se
O., nous
mer extr
soufflât b
attribuer
terre situ
vîmes po
lans, un
ques paill
haute lati
terres à
l'aiguille
tions de c
différent
indiquaien
sible ; mai
sidérables

pendant notre traversée des îles Sandwich au Kamtchatka, quoique nous fussions alors au milieu de l'été, et par 30° de latitude, il n'était pas monté jusqu'à 21 degrés. La cause de cette température moins haute doit être attribuée sans doute au plus grand éloignement des terres, et peut-être aussi à ce que la chaleur du soleil arrive à son maximum dans ces parages plus tard qu'en Europe.

Depuis notre départ du Kamtchatka nous avons éprouvé, à quelques petits intervalles près, une très-grosse houle du N. E. et de l'E. Le 20 septembre par 34° 20' N. et 215° 29' 45" O., nous fûmes étonnés de voir tout-à-coup la mer extrêmement tranquille, quoique le vent soufflât bon frais du S. E. Nous crûmes pouvoir attribuer ce phénomène au voisinage d'une terre située au S. E. Le même jour nous revîmes pour la première fois des poissons volans, un grand nombre de marsouins et quelques paille-en-culs, ce qui est rare à une si haute latitude, à moins qu'il ne se trouve des terres à peu de distance. La déclinaison de l'aiguille ne varia presque pas. Les observations de ce jour, comme celles des 18 et 19, différaient entre elles d'un degré au plus. Elles indiquaient à la vérité une diminution insensible; mais ces changemens étaient si peu considérables, qu'il paraissait plus naturel de les

1804.
Septembre.

attribuer plutôt à l'agitation de la mer qu'à une diminution réelle et régulière.

J'avais le dessein de faire la recherche de l'île découverte par les Hollandais en 1645, et indiquée sur les cartes sous le nom de *T'Zuyden Eylandt* ou Ile du Sud, au sud de l'île Fatsio : mais parvenus à son parallèle, il s'éleva de l'E. N. E. un coup de vent si violent, accompagné de pluie et d'une brume si épaisse, que je fus contraint de renoncer à ce projet. Comme le capitaine Colnett avait passé près de cette île, il est probable qu'il en a eu connaissance et par conséquent que sa situation est déjà bien déterminée. C'est une grande perte pour la géographie que le voyage de cet habile officier élève du célèbre Cook, fait dans ces mers en 1789 et 1791, ne soit pas encore publié. Ce que l'on en connaît se borne à sa route, tracée sur la carte d'Arrowsmith, intitulée *South sea Pilot* (le pilote de la mer du Sud). Quoiqu'il ait promis dans la préface de son voyage de 1793 et 1794 de publier aussi la relation de ses campagnes précédentes, on pourrait imaginer que le gouvernement anglais veut jeter un voile sur les voyages de Colnett et de Broughton le long des côtes du Japon, si ce soupçon pouvait s'accorder avec ses idées libérales bien connues. La relation du voyage de Broughton, qui fut entrepris pour faire des

déc
nav
sep
peu
la g
d'es
ver
L
nuit
rend
leme
un p
carte
vrag
collé
voit
c'est
Arro
sa Ca
sur le
par l
liers

(1)
notre
regret

* Il
Dentu,

1804.
Septembre.

découvertes, n'a pas encore paru, quoique ce navigateur soit de retour en Angleterre depuis sept ans (1). Le compagnon de Vancouver ne peut qu'offrir un ouvrage très-intéressant pour la géographie et la navigation. Il y a tout lieu d'espérer que son journal et ses cartes n'éprouveront pas le sort de sa corvette.

Le temps sombre et orageux dura toute la nuit. Cependant le vent étant favorable, je ne renonçai pas au désir d'en profiter : j'eus seulement la précaution de prendre ma direction un peu plus au S. En consultant les anciennes cartes du Japon que l'on trouve dans les ouvrages de Kaempfer, de Charlevoix et dans la collection des voyages de l'abbé Prevost, on voit l'île de Fatsisio placée à 31° 40' de latitude, c'est-à-dire, 1° 35' plus au S. que ne l'a marquée Arrowsmith qui a suivi d'Anville. Celui-ci, dans sa *Carte générale de la Tartarie chinoise*, dressée sur les cartes particulières, faites sur les lieux par les Jésuites et sur les Mémoires particuliers du P. Gerbillon (1732) », place l'île Fat-

(1) Le voyage du capitaine Broughton a paru pendant notre absence, à la fin de 1804, au moment même où je regrettais qu'il ne fût pas rendu public *.

* Il a été traduit en français par M. J. B. Eyriès. — Paris, Dentu, 1807, 2 vol. in-8°.

1804.
Septembre.

sisio à $33^{\circ} 15'$, et T'Zuyden Eylandt à $52^{\circ} 30'$ (1).

Le matin le vent impétueux qui avait soufflé du N. E. diminua un peu et tourna au S. S. O.; cependant l'horizon continuait à être menaçant. A 8 heures le vent sauta subitement au N. E., et la tempête recommença avec la même violence : la pluie tombait par torrens. Dans l'intervalle assez court qui s'écoula avant que le vent changeât, nous eûmes un moment de calme et nous vîmes plusieurs papillons et des libellules qui annonçaient clairement le voisinage de la terre; une chouette vint se poser à bord. M. Tilésius la dessina, et ce ne fut pas une de ses moindres acquisitions en histoire naturelle. Le temps cependant était si brumeux, que nous ne pouvions voir qu'à une distance très-bornée. Le baromètre se tenait à 29 pouces 46. M. Horner ayant pris quelques hauteurs à midi trouva que notre latitude était de $31^{\circ} 13'$ et notre longitude de $220^{\circ} 50'$; précisément comme l'indiquait la table de loch, suivant laquelle nous avons parcouru 181 milles en 24 heures. Nous étions alors à peu près à un quart de degré plus au N. que le milieu du détroit de Van Diemen, par où je voulais

(1) Le capitaine Broughton détermina la latitude de l'île Fatsisio à $33^{\circ} 06'$.

passer, n'est placé sur les cartes ; en conséquence, je gouvernai à l'O. Pendant le jour, j'inclinai un peu ma route au N. dans l'espérance de découvrir la terre.

1804.
Septembre.

Je ne connais aucun ouvrage qui décrive le détroit de Van Diemen ; les cartes ne le placent pas à la même position. Arrowsmith le met entre l'île Likeo (séparée elle-même par un canal médiocre de la grande île Kiusiu) et l'île Tanao-Sima. Tandis que sur les cartes françaises, il est entre Kiusiu et Likeo : quant à la latitude de son entrée, les deux cartes sont passablement d'accord. Mais on verra bientôt que la carte anglaise comme la française sont également fautives sur l'indication de ce détroit. Durant notre séjour à Nangasaki , le capitaine Musquetier , qui commandait un navire hollandais mouillé dans ce port, m'apprit que le détroit avait été découvert par hasard au commencement du dix-septième siècle. Un vaisseau hollandais allant de Batavia à Nangasaky y avait été poussé par la tempête , et le capitaine lui avait donné son nom. Le capitaine Musquetier, qui me paraissait fort instruit, m'avait obligamment promis de m'envoyer un vieux livre hollandais, dans lequel je trouverais l'histoire de cette découverte et une description du détroit : la défiance des Japonais ne lui a probablement pas permis de tenir sa parole. Cette

1804.
Septembre.

curiosité littéraire eût été pour moi d'un grand prix.

23.

Le 23 septembre étant par $31^{\circ} 13'$ de latitude et 221° de longitude, nous trouvâmes la déclinaison de l'aiguille de $1^{\circ} 02'$ à l'E. Le lendemain matin elle était 0, $02'$ à l'O., et le soir du même jour elle était déjà de $2^{\circ} 49'$ O. par $31^{\circ} 20'$ N. et $255^{\circ} 00'$ O. En prenant la moyenne des trois observations, on voit que nous avons coupé le méridien magnétique par $31^{\circ} 15'$ N. et $222^{\circ} 20'$ O.

24.

Le 24 septembre fut le plus beau jour depuis notre départ du Kamtchatka, et nous ne laissâmes pas échapper une occasion si favorable de vérifier nos chronomètres. Deux distances de la lune à Vénus que M. Horner et moi observâmes à $5 \frac{1}{2}$ heures du matin, réduites à midi, donnèrent $= 223^{\circ} 21'$. Sept suites de distances de la lune au soleil, entre lesquelles il n'y eut qu'une différence de $6' 45''$, réduites à la même heure du jour, nous donnèrent $= 223^{\circ} 28'$. Le chronomètre d'Arnold, n° 128, et celui de Pennington, qui ne différaient pas d'une seconde entre eux, indiquaient $= 223^{\circ} 16'$. Enfin, le petit chronomètre d'Arnold, n° 1856, donnait $= 223^{\circ} 30' 45''$. La moyenne de 20 distances de la lune au soleil, que nous observâmes le lendemain, n'indiquèrent également pour le n° 128 qu'une erreur

25.

de 2 minutes. Cet accord ne nous laissa aucun doute sur la marche régulière de nos chronomètres. Etant parvenu à déterminer si exactement la position des côtes du Japon, j'attendais avec impatience le moment de les découvrir. La quantité de papillons, de libellules ou demoiselles, d'oiseaux de terre, ainsi que de branches cassées et d'herbes qui entouraient notre bâtiment indiquaient assez que nous n'étions pas éloignés de terre.

Le 28 septembre à 10 heures du matin, nous vîmes enfin la côte du Japon au N. O., au moment même où nous étions occupés à prendre des distances lunaires qui, comme la veille, ne différaient que de quelques minutes du n° 128. Je changeai aussitôt de route et gouvernai au N. O. par un vent d'O. S. O faible. A midi, notre latitude, observée très exactement avec plusieurs sextans, fut de $32^{\circ} 05' 34''$, et la longitude, d'après le n° 128, = $226^{\circ} 22' 15''$. Un cap élevé, devant lequel on croyait apercevoir quelques petites îles, nous restait dans ce moment même au N. 28° O., à la distance d'environ 36 milles. A 4 heures, le vent, faible jusqu'alors, fraîchit un peu; nous en profitâmes pour serrer la terre et mesurer quelques angles; cependant au coucher du soleil nous étions encore à plus de 20 milles de la côte la plus proche, et la sonde ne donnait

1804.

Septembre.

28.

1804.
Septembre.

pas de fond à 120 brasses. La terre s'étendait du N. $20^{\circ} 30'$ O. au N. 41° O. Le cap dont je viens de parler formait la partie la plus S. E. que nous eussions en vue. Quoique sa situation ne fût pas très-favorable pour éviter des erreurs dans la détermination de sa longitude et surtout de sa latitude, je crois cependant que notre erreur n'a pu être que de quelques minutes. Ce cap gît, d'après nos observations, par $32^{\circ} 58' 30''$ N. et $226^{\circ} 45' 15''$ O. : c'est apparemment la pointe méridionale de Sikokf. A partir de ce cap, la côte tourne brusquement au N. et paraît former une petite baie, dont nous pouvions distinguer les côtes N. et O. Depuis cette baie, la côte court à l'O. N. O. et paraît former encore un petit enfoncement. Le terrain, qui est montagneux près du cap, s'abaisse peu à peu jusqu'à cet enfoncement et se relève ensuite brusquement, de sorte que le fond de la baie présente une grande vallée bornée à l'E. par une chaîne de montagnes qui s'élève par une pente douce, et à l'O. par des montagnes escarpées, entre lesquelles on en voit deux qui se distinguent par leur hauteur, ce qui rendra toujours cette partie de la côte très-facile à reconnaître.

29. Je fus déçu dans mon espoir de continuer le relèvement de cette côte ; le 29, au point du jour, nous vîmes la terre au N. 10° O ; mais

à pe
ciel s
notre
glais
la plu
rait
terre
fier à
leures
l'O. S.
augme
était n
panne
tempê
mauva
contin
tous le
nuit et
point d
peu, je
grosse
tinuelle
avant-c
exigeai
côte in
gouver
alors a

(1) A

à peine avais-je gouverné de ce côté, que le ciel se couvrit et que nous la perdîmes de vue : notre horizon s'étendait au plus à un mille anglais : le vent soufflait avec force du N. E. et la pluie tombait par torrent. Jugeant qu'il serait dangereux d'approcher davantage de la terre, d'autant plus que nous ne pouvions nous fier à nos cartes quoique ce fussent les meilleures, nous courûmes des bordées à l'O. et à l'O. S. O. sous petites voiles. Vers le soir, le vent augmenta et la pluie ne diminua pas ; le ciel était menaçant, je résolus donc de mettre en panne jusqu'au lendemain matin. A minuit la tempête éclata, nous portâmes le cap à l'E. Le mauvais temps dura tout le jour suivant ; je continuai à porter à l'E. sous les basses voiles, tous les ris pris. Le vent s'appaisa pendant la nuit et passa au S. E. Le ciel s'étant éclairci au point du jour, et le soleil se montrant même un peu, je me rapprochai de terre. Cependant une grosse houle du S. E., jointe à la baisse continue du baromètre, nous paraissaient les avant-coureurs d'un coup de vent du S. E. qui exigeait des précautions à la proximité d'une côte inconnue. Je continuai néanmoins de gouverner à l'O. jusqu'à onze heures. Je virai alors au S. toutes voiles dehors. A midi (1) les

1804.
Septembre.

30.

(1) A midi, nous parvînmes néanmoins à prendre

1804.
Octobre.

indices de la tempête devinrent plus menaçans. Des lames, hautes comme des montagnes, arrivaient du S. ; le soleil était pâle et terne : il fut bientôt entièrement obscurci par les nuages qui venaient avec rapidité du S. E. Le vent, qui augmentait à chaque instant, soufflait avec tant de violence à 1 heure, que nous ne pûmes, qu'avec les plus grands efforts et beaucoup de dangers, serrer les huniers et les basses voiles, parce que les manœuvres, quoique neuves la plupart, se cassaient à tout moment. Nos matelots, pleins de courage et affrontant généreusement tous les dangers, ne cessèrent de travailler que lorsqu'ils eurent serré toutes les voiles sans qu'une seule fût déchirée. A 3 heures après midi la tempête, toujours croissante, avait mis en pièces toutes les voiles de fortune, les seules que nous avions dehors. Rien n'égalait la furie du vent ; elle surpassait tout ce que je m'étais figuré d'après la description qu'on m'avait faite des typhons de la Chine et du Japon : la vive imagination d'un poète serait nécessaire pour la peindre avec vérité : je me bornerai donc à raconter ses effets sur notre bâtiment. Il me fut impossible de placer même une voile de fortune avec deux

par approximation, notre latitude de 31° 07', et notre longitude de 227° 40'.

ris a
men
une
que
mer.
de l'
à 29
qu'à
l'éch
l'effe
ment
même
terme
mètre
très-
cendu
sous, j
heures
plus fu
pelle p
que de
de la n
d'un o
dant le
qu'à 27

(1) *Voyage*
Oriental
la républ

1804.
Octobre.

ris au mât d'artimon. Le vaisseau fut entièrement abandonné aux lames qui s'élevaient à une hauteur prodigieuse : je m'attendais à chaque instant à voir les mâts tomber dans la mer. La chute du baromètre indiquait l'état de l'atmosphère. Le mercure, qui, à midi, était à 29 pouces 3 lignes, tomba si brusquement, qu'à 5 heures il avait entièrement disparu sous l'échelle, de sorte que nous ne pûmes voir l'effet des secousses éprouvées par l'instrument : elles devaient le faire varier de 4 et même 5 lignes au-dessus et au-dessous du terme moyen. Comme le tube de notre baromètre se terminait à 27 pouces et demi, il est très-vraisemblable que le mercure était descendu à 27 pouces et peut-être même au-dessous, puisqu'il n'a reparu qu'au bout de trois heures. On éprouve sans doute des ouragans plus furieux dans les Antilles, mais je ne me rappelle pas que l'on ait observé l'état barométrique de l'atmosphère pendant ces convulsions de la nature. L'abbé Rochon (1) fait mention d'un ouragan à l'Île-de-France en 1771, pendant lequel le baromètre était descendu jusqu'à 27 pouces de France, ce qui fait trois li-

(1) *Voyage à Madagascar, à Maroc et aux Indes Orientales*, par Alexis Rochon ; 3 vol. in-8°, an X de la république, 3^e vol., pag. 419.

1804.
Octobre.

gnes et demi plus bas que le nôtre, en supposant qu'il soit tombé à 27 pouces (anglais).

Je ne craignais rien pour le vaisseau tant que les mâts resteraient en place ; mais nous étions menacés d'un bien plus grand danger, qui heureusement n'était connu que de quelques-uns d'entre nous. Le vent, qui soufflait de l'E. S. E., nous poussait directement sur la côte qui n'était pas très-éloignée : j'estimais que nous n'avions que jusqu'à minuit tout au plus à parcourir l'espace qui nous en séparait. Le moindre choc contre le fond aurait mis le vaisseau en pièces ; la mer était si grosse qu'il ne se serait pas sauvé un seul homme. Notre salut dépendait d'un changement de vent. A 8 heures du soir, il sauta tout-à-coup de l'E. S. E. à l'O. S. O., et nous fûmes hors de danger ; mais dans ce changement subit, une lame frappa l'arrière du vaisseau avec tant de violence, qu'elle emporta la partie de la galerie à bas-bord, et inonda la chambre, où il y eut trois pieds d'eau. La plupart de mes cartes et de mes livres furent perdus. Ce moment critique avait été précédé d'un calme qui heureusement ne dura que peu de minutes ; nous en profitâmes pour placer au mât d'artimon, une voile de fortune, les ris pris, afin de soutenir un peu le vaisseau contre le vent ; elle n'était pas déployée que le vent souffla de nouveau avec la

même
il sem
joie le
mètre
recom
minuit
dimin
force
mieux
pas été
gitation
promp
posés à
La voie
pendan
ravant
s'éleva
Cepend
rendaie
pénible.

A cet
il venait
tout ren
n'avait p
geaient
s'apaisa
plaça le
achevée
soir à 6

même violence et du même point. A 10 heures il sembla s'affaiblir un peu, et à notre grande joie le mercure reparut dans le tube du baromètre. Nous en conclûmes que la tempête ne recommencerait plus avec autant de fureur. A minuit on observa effectivement qu'elle avait diminué, quoique le vent soufflât toujours avec force : c'était ce que nous pouvions désirer de mieux ; car si la tempête de l'O. S. O. n'eût pas été aussi forte que celle de l'E. S. E., l'agitation des lames n'aurait pas pu s'apaiser si promptement, et nos mâts auraient été exposés à un danger plus grand qu'auparavant. La voie d'eau ne nous inquiéta pas beaucoup pendant cette tempête ; car l'eau qui auparavant montait à 7 et 12 pouces par heure ne s'éleva pendant le mauvais temps qu'à 15 p. Cependant les mouvemens violens du vaisseau rendaient le travail de la pompe extrêmement pénible.

A cette tourmente succéda un très-beau jour ; il venait fort à propos pour nous permettre de tout remettre en ordre. Le corps du bâtiment n'avait pas souffert ; mais les manoeuvres exigeaient de grandes réparations. Le vent qui s'apaisait peu à peu soufflait de l'O. On remplaça les voiles ; cette opération ne put être achevée qu'à midi, je fis alors route au N. Le soir à 6 heures, nous eûmes connaissance de

1804.
Octobre.

3.

la terre à l'O. N. O. à la distance d'environ 45 milles. Pendant la nuit le temps fut calme ; mais les lames , encore très fortes , nous poussèrent un peu à l'E. A 9 heures du matin nous revîmes la terre directement à l'O. : nous nous en approchâmes lentement , de sorte qu'à midi nous en étions encore à 36 milles ; elle s'étendait du N. 43° O. au N. 80° O. Nos observations nous donnaient en ce moment 31° 42' 00" de latitude et 227° 43' 30" de longitude. A deux heures et demie nous n'étions plus qu'à 20 milles de la terre ; il y eut alors un calme presque complet qui dura jusqu'à dix heures du soir ; nous fîmes très-peu de chemin dans cet intervalle ; néanmoins un courant assez fort du N. E. nous aida à avancer de quelques milles : la déclinaison de l'aiguille était de 3° 01' O.

La terre paraissait en général montueuse. Les montagnes , parmi lesquelles on voyait quelques pics très-hauts , présentaient deux , quelquefois trois , ou quatre rangs s'élevant les uns derrière les autres. Cette terre se terminait au N. E. par un grand cap très-saillant qui , à 4 heures , nous restait au N. 18° O. Ce cap que je nommai *cap Tchirikoff*, en mémoire d'un compagnon de Behring , gît par 32° 14' 15" N. et 228° 18' 30" O. Nous vîmes dans le même temps à l'O. N. O. , une baie dont la pointe E.

pré
ten
tro
l'ho
serv
nais
van
arri
très-
plus
très-
chra
obse
228°
siu (
est h
chran
assez
dont
trois
Au co
envir
tincte
S. 65°
élevé.
s'étend

(1) L
File Kiu

1804.
Octobre.

présentait un double cap qui me parut appartenir à une île ; mais je me suis probablement trompé. Je nommai ce cap, *cap Cochrane*, en l'honneur de l'amiral anglais sous lequel j'ai servi pendant trois ans. Ce cap est très-reconnaissable par sa forme ; mais il l'est encore davantage par une montagne conique qui est en arrière, et au-delà de laquelle la côte à l'E est très-escarpée. Le point de reconnaissance le plus sûr de cette partie de la côte, est un pic très-élevé, situé parallèlement au cap Cochrane. A partir de ce cap, qui, d'après nos observations, est par $31^{\circ} 54' 00''$ de latitude et $228^{\circ} 33' 00''$ de longitude, la côte de l'île Kiusiu (1) court à peu près droit au S. Le pays est beaucoup plus élevé au N. du cap Cochrane qu'il ne l'est au S. La côte, généralement assez basse, se distingue par une haute montagne dont le sommet est aplati, et plus au S., par trois collines rapprochées les unes des autres. Au coucher du soleil, nous étions à 15 milles environ de la terre que nous apercevions distinctement. La côte s'étendait du N. 15° O. au S. 65° O., où elle se termine par un cap assez élevé. On découvrait à l'O. une terre haute qui s'étendait du N. au S. dans une longueur d'en-

(1) La côte que nous vîmes appartenait certainement à l'île Kiusiu.

1804.
Octobre.

viron 20 millés, je la pris pour une île longue et étroite. Quoique ce fût mon opinion et celle de quelques autres personnes du bord, il est possible que cette terre fasse partie de la grande terre de Kiusiu. La pointe N. de cette île est par $31^{\circ} 48'$, et son extrémité S. par $31^{\circ} 38' N$ et $238^{\circ} 30' O$.

4. A 10 heures du soir, nous eûmes un vent faible de l'E. N. E. : nous fîmes petites voiles au S. E. A 4 heures du matin, le vent ayant fraîchi du N. $\frac{1}{4}$ E., j'en profitai pour me rapprocher de la terre. Quoique le vaisseau eût été poussé assez loin au S. par un fort courant, nous nous sommes cependant trouvés au point du jour à une distance convenable pour joindre nos angles à ceux que nous avions relevés la veille. Le cap qui s'était montré alors à l'O. S. O., nous restait maintenant au N. $57^{\circ} O$. ; il est très-haut et se prolonge beaucoup au S. Je l'ai nommé *cap d'Anville*, du nom du célèbre Français auquel la géographie a tant d'obligations. Tout géographe navigateur doit prononcer avec reconnaissance le nom de ce savant illustre que l'éloquent Gibbon appelle le prince des géographes. Ce nom cependant a été oublié jusqu'ici sur les cartes publiées par les navigateurs. Le cap d'Anville gît, suivant nos observations, par $31^{\circ} 27' 30'' N$. et $228^{\circ} 32' 45'' O$. La côte se dirige ensuite un peu plus à l'O.

ju
à u
gr
7
qu
j'a
rec
d'A
gas
cet
lati
Pen
m'o
troi
Lik
trou
puis
ses,
terp
tion
prox
on é

(1)
carte
remer
et Lik
43' N.
(2)
journé

1864.
Octobre.

jusqu'à une pointe qui nous semblait appartenir à une île ; elle forme l'extrémité N. E. d'une grande baie dont nous eûmes connaissance à 7 heures. Cette baie paraissant ouverte jusqu'aux bornes de l'horizon, je crus, parce que j'ajoutais encore foi à l'existence de l'île Likeo, reconnaître le détroit indiquée sur la carte d'Arrowsmith entre cette île et celle de Tenegasima (1), et je pensai que la terre au S. O. de cette grande baie était l'île Likeo ; l'accord des latitudes ne me laissa aucun doute sur ce point. Pendant mon séjour à Nangasaky, les Japonais m'ont assuré que la côte septentrionale du détroit de Van Diemen est formée non par l'île Likeo, mais par la province de Satzuma qui se trouve aussi sur la carte de d'Anville. Comme depuis long-temps je soupçonnais quelques méprises, je demandai des renseignemens à tous les interprètes de la factorerie hollandaise. La situation de l'île Volcano qui est bien connue, notre proximité de cette côte, en ce moment, dont on était instruit à Nangasaky (2), l'assurance po-

(1) Arrowsmith, dans la dernière édition de sa grande carte de la mer du Sud, en neuf feuilles, a effacé entièrement le détroit de Van Diemen avec l'île Tenegasima et Likeo, et n'a conservé que l'île Tanagosima, par 30° 43' N. et 131° 08' E.

(2) Dès le moment que l'on nous aperçut, dans la journée du 3 octobre, le gouverneur de Nangasaky en-

1804.
Octobre.

sitive des Japonais qu'il n'y a point de grande île nommé *Likeo* dans le voisinage du Japon; tous ces motifs, dis-je, m'ont prouvé jusqu'à l'évidence que cette île *Likeo*, que les cartes anglaises placent au nord du détroit de Van Diemen et les françaises au sud, n'existe pas, et que ce nom appartient au groupe dont l'île la plus considérable est située par 27° N. En conséquence de ces recherches, je n'ai pas porté le nom de *Likeo* sur mes cartes, et j'ai nommé *Satzuma* la partie méridionale de *Kiusiu*. Les Japonais prétendent que le roi des îles *Likeo* qui réside dans la plus considérable de l'archipel, et qu'ils représentent comme très-riche et très-puissant, est vassal de l'empire du Japon; qu'il est obligé d'envoyer un ambassadeur à *Iedo* à chaque avènement d'un nouvel empereur; enfin, que ces îles sont dépendantes de la province du prince de *Satzuma*, et qu'en cas de guerre, ce roi doit lui fournir une flotte nombreuse. D'un autre côté, ils ne nient pas que le roi des îles *Likeo* ne reconnaisse aussi l'empereur de la Chine pour son suzerain et qu'il ne lui paye un tribut: car ces *Likéiens* sont d'un caractère si doux, si pusillanime et si pa-

voyait chaque jour des canots pour nous reconnaître, de sorte que les Japonais étaient très-bien instruits de notre route.

1864.
Octobre.

cifique, disent les Japonais, que, sous ce point de vue, on peut les comparer à des femmes. Cette dépendance prétendue des Likéiens me paraît fort équivoque. Le peu de connaissances géographiques des Japonais et leur profonde ignorance des distances réelles les ont induits à placer les îles Likeo plus près de leurs côtes qu'elles ne le sont en effet. Les premiers Européens qui nous ont donné des cartes du Japon, ont copié les cartes japonaises avec toutes leurs erreurs, ce qui a mis les nouveaux géographes dans le cas de prendre quelques îles du groupe de Likeo pour celles de Jakonosima et Tanegasima, situées vis-à-vis de la côte de Satzuma à la distance de 25 à 30 milles, et qui forment la partie méridionale du détroit de Van Diemen.

A onze heures nous nous trouvâmes à 15 milles du prétendu passage; nous y découvriâmes alors quelques petites îles, et nous y remarquâmes en même temps que la terre l'entourait de tous les côtés. Continuer après cette découverte à chercher ce passage imaginaire aurait été perdre son temps: le vent n'était pas favorable pour entrer dans la baie, et je craignais d'ailleurs que le caractère soupçonneux des Japonais, qui ont interdit aux Russes, comme aux autres nations, l'approche de leurs côtes, excepté à Nangasaky, ne pût s'offenser de

1804.
Octobre.

cette navigation intérieure , et que le succès de notre ambassade n'en souffrît. Je renonçai donc à ce projet et je gouvernai à l'O $\frac{1}{4}$ S. sur la pointe S. E. de Satzuma. Nous avions alors le cap d'Anville au N. 6° O., et au N. 60° O. la pointe S. O. de la baie que je nommai *cap Nagaeff*; elle est par 31° 15' 15'' N. et 228° 49' O. Nous avions en même temps au N. 26° O. la plus haute montagne que nous ayions aperçue sur les côtes du Japon. Le milieu de cette montagne, à laquelle se joignent deux autres presque élevées, se trouve par 31° 41' N. et 228° 48' O. : je leur ai donné le nom de M. *Schubert*, célèbre astronome et mon ami.*

La profondeur de cette baie, dont je n'ai pu apprendre le nom, est au moins de 15 milles et sa largeur de 10 milles, entre le cap Nagaeff et la pointe N. E. Ces deux pointes gisent à peu près N. E. et S. O. l'une par rapport à l'autre. Quoique la couleur de l'eau eût changé, nous ne pûmes cependant trouver fond à 120 brasses.

Nous venions de nous diriger sur la pointe S. E. de Satzuma, quand nous eûmes connaissance d'une terre au S. O., que je pris pour l'île Tanaosima qui forme, sur la carte d'Arrowsmith, la côte méridionale du détroit de Van Diemen; le nom propre de cette île, tel que je l'ai appris à Nangasaky, est Tanega-Sima. On y

1804.
Octobre.

va souvent de Nangasaky pour y chercher du bois. Les planches que l'on nous fournit dans ce port, provenaient, nous dit-on, toutes de cette île, à l'exception du bois de camphre : elle est basse. La première fois que nous la vîmes, nous la comparâmes à l'île Lavensaar dans le golfe de Finlande. On n'aperçoit que la cime des arbres au-dessus de l'eau : ce ne fut qu'après nous être beaucoup avancés dans le détroit de Van Diemen, que nous pûmes la reconnaître entièrement. Elle est généralement plate et couverte d'arbres qui lui donnent un aspect riant. Sa direction est à peu près du N. au S. dans toute sa longueur qui est de 18 milles. Sa largeur n'est guère que de 6 milles. Deux enfoncemens l'un à la côte O., l'autre à celle de l'E., lui donnent à une certaine distance l'aspect de deux îles. La pointe N. de cette terre est par $30^{\circ} 42' 30''$ N. et $229^{\circ} 00'$ O. Celle du S. est par $30^{\circ} 24' 00''$ N.

A midi la pointe S. E. de Satzuma nous restait à l'O. à la distance de 20 milles. La latitude que nous observâmes dans ce moment avec la plus scrupuleuse exactitude, se trouva de $31^{\circ} 4' 40''$ N. et la longitude $228^{\circ} 40'$ O. Peu de temps après nous découvrîmes derrière l'île Tanega-Sima, à une grande distance au S. O., une haute terre montagneuse qui nous parais-

1804.
Octobre.

sait plus grande que Tanega-Sima. Le capitaine Colnett a dû la voir, puisqu'il a passé entre l'île Ousa-Sima et Kikiai (1). Les interprètes japonais m'ont dit que le nom de cette île montagneuse est *Jakono-Sima* : je l'ai admise sur ma carte. Le milieu de cette île est par $30^{\circ} 25'$ de latitude et $229^{\circ} 30' 00''$ de longitude.

A deux heures la sonde rapporta 75 brasses, fond de sable gris, mêlé de taches noires et de fragmens de coquilles. Le vent s'apaisa graduellement; et il en résulta un mouvement violent des lames qui s'entrechoquaient par l'effet du reversement de la marée; le reflux qui arrivait directement sur nous, entraînait des herbes, des pierres poncees, des troncs d'arbres et des planches. Notre bâtiment n'obéissait plus au gouvernail et dérivait au N. sur la côte. A 4 heures et demie le courant avait assez perdu de sa force pour que l'on pût gouverner. Je fis donc route au S. O. en prolongeant la côte. Nous découvrîmes bientôt une île assez petite, mais très-haute avec une montagne à deux sommets fort larges : nous la reconnûmes aus-

(1) Arrowsmith n'a pas non plus indiqué sur sa carte ces deux îles de Kikiai et d'Ousa-Sima, et vraisemblablement il a aussi laissé de côté les îles nommées par Colnett *Pinnacle islands*.

1864.
Octobre.

sitôt pour l'île Volcano. On apercevait du haut des mâts quelques petites îles, ainsi que la pointe méridionale de Satzuma. La nuit étant claire et le vent faible, je continuai à avancer à petites voiles. Des feux étaient allumés sur plusieurs points de la côte de Satzuma et de Jakono-Sima, de sorte qu'avec un peu d'attention, notre navigation nocturne était parfaitement sûre. La sonde, jetée de demi-heure en demi-heure, rapportait 50 à 60 brasses, même fond qu'à l'entrée du détroit. Les feux que nous apercevions étaient sans doute des signaux : car l'apparition d'un gros vaisseau européen devait produire une grande sensation sur ce peuple craintif et soupçonneux. Nous découvrîmes au point du jour un îlot que j'ai nommé *Seriphos*, c'est un rocher nu, d'un mille à peu près de diamètre. A l'O. et à 24 milles de distance gît l'île Volcano, et très-près à l'E. une autre île assez haute que nous nommâmes île *Apollon* : j'ai donné le nom de *Julie* à une quatrième île, d'environ 6 milles de circonférence, qui se trouve à 15 milles au S. de Volcano. Enfin, nous vîmes à l'O. une île plus grande que toutes celles dont je viens de parler et que j'ai placée sur ma carte sous le nom de *Sainte-Claire*, puisque l'on trouve sur quelques cartes une île Sainte-Claire, située près de la côte S.

1864.
Octobre.

E. du Japon (1). J'ai cru utile de distinguer par des noms particuliers les îles du détroit de Van Diemen, n'ayant pu, malgré toutes mes recherches à Nangasaky, parvenir à connaître leurs noms japonais. Voici la longitude et la latitude de ces îles, observées astronomiquement et par plusieurs angles mesurés au sextant :

Volcano . .	30° 43' 00" N.,	229° 43' 20' O.
Seriphos . .	30° 43' 30"	229° 15' 30"
Apollon . .	30° 43' 45"	229° 36' 00"
Julie	30° 27' 00"	229° 45' 30"
Sainte-Claire	30° 45' 15"	230° 05' 45"

A 7 heures du matin la pointe méridionale de Satzuma nous restait au N. Ce cap, qui est par 30° 56' 45" N. et 229° 23' 30" O., présente une masse de rochers obtus très-saillans au S. ; l'on voit auprès deux rochers plus petits dont l'un est pointu et l'autre arrondi : j'ai nommé ce cap *Tchitchagoff*, en l'honneur du digne amiral qui, par son voyage au pôle boréal et sa victoire sur la flotte suédoise, occupe une place brillante dans les annales de la marine russe.

A peine avions-nous doublé le cap Tchitchagoff, pointe méridionale de Satzuma, que

(1) Cette île Sainte-Claire est encore effacée des nouvelles cartes d'Arrowsmith.

1804.
Octobre.

nous aperçûmes une haute montagne conique qui s'étend jusqu'au rivage ; elle est par $51^{\circ} 9' 50''$ N. et $229^{\circ} 52' 00''$ O. : je l'ai nommée pic *Horner*, nom de notre astronome qui a déterminé sa position avec l'exactitude la plus rigoureuse. Ce pic peut, avec l'île Volcano, servir à reconnaître d'une manière sûre le détroit de Van Diemen. Une grande baie s'ouvre au N. E., et s'enfonçant profondément au N., semble offrir de ce côté un passage qui vraisemblablement ne s'étend pas plus loin. Cette baie offre un aspect très-pittoresque, ayant le cap Tchitchagoff à son extrémité S. E. et le pic Horner à son extrémité N. O. Ce pic est bordé de rochers de formes irrégulières, deux sont très-remarquables par leur courbure excessive. Toute la baie est entourée, à l'exception de la côte N., de hautes montagnes couvertes jusqu'au sommet de la plus belle verdure. Le pic Horner, qui semble sortir de la mer, contribue beaucoup à embellir ce coup d'œil.

Je fis alors route au N. O. $\frac{1}{2}$ O. en me dirigeant sur une pointe de terre qui, avec le pic dont je viens de parler, forme encore une très-belle baie et partage ainsi en deux parties la terre qui s'avance vers le N. La baie occidentale, près de laquelle on voit une petite ville, est entourée d'une superbe vallée couverte de plantations régulières d'arbres et de champs

1804.
Octobre.

bien cultivés. Un rocher aigu et très-élevé, situé à une petite distance de la terre, forme l'entrée de cette petite baie dans laquelle on voyait quelques bâtimens à l'ancre. Au fond de la vallée, fort avant dans les terres, s'élevait une montagne aplatie, surmontée d'un pic assez haut. Notre latitude, observée à midi, était de $31^{\circ} 9' 17''$ N., qui s'accordait parfaitement avec notre estime et prouvait que les courans rapides, dans lesquels on ne peut gouverner un vaisseau si le vent est faible, proviennent de la marche régulière des marées. Nous avons observé dans le détroit de Van Diemen que les grandes marées des nouvelles et pleines lunes sont à 9 heures. Le flux vient du S. O., et le jusant du N. E. Nous eûmes tantôt du calme, tantôt un vent faible jusqu'à 7 heures du soir; de sorte que nous ne pûmes doubler qu'à 9 heures, le grand cap d'où la côte de Satzuma se dirige au N. O.

La côte S. E. de Satzuma court à peu près N. E. $\frac{1}{4}$ N. et S. O. $\frac{1}{4}$ S. jusqu'à sa pointe S. E., derrière laquelle est une baie. La côte est bordée jusque-là par des bancs de rochers escarpés, et je doute qu'il s'y trouve un ancrage. L'île est montagneuse; cependant aucune montagne ne s'y fait remarquer par sa hauteur; de la pointe S. E. jusqu'au cap Tchitchagoff, l'aspect de la côte est plus agréable. Le terrain

s'in
pur
elle
en j
vîm
allai
à 34
le c
orien
cette
qu'au
est à
c'est
baie
cette
nous
tance
les si
variai
sure q
assem
minés
en côn
qui les
un aut
est plu
prodig
trie de
Rien n

1804.
Octobre.

s'incline vers la mer et présente plusieurs coupures. Cette partie de l'île paraît la plus fertile ; elle est sans doute aussi la plus peuplée , si l'on en juge par le grand nombre de feux que nous vîmes dans la nuit et la quantité de bateaux qui allaient à la rame ou à la voile. On peut estimer à 34 milles la distance entre le cap Nagaëff et le cap Tchitchagoff , c'est-à-dire de la pointe orientale jusqu'à la méridionale. A partir de cette dernière , la côte court au N. O. $\frac{1}{4}$ N. jusqu'au pic Horner , et de celui-ci à un autre qui est à la pointe S. O. ; elle court presque O. : c'est entre ces deux pointes que se trouve la baie dont je viens de parler. Le coup d'œil de cette partie de Satzuma est charmant. Comme nous en prolongions la côte à une petite distance , nous pouvions voir distinctement tous les sites pittoresques qu'elle nous offrait ; ils variaient et se succédaient rapidement à mesure que le vaisseau avançait. L'île n'est qu'un assemblage de sommets pointus , les uns terminés en pyramides , d'autres en coupoles ou en cônes , tous abrités par les hautes montagnes qui les environnent , tels que le pic Horner , un autre qu'il a au N. O. , et un troisième qui est plus avant dans les terres. Si la nature a été prodigue d'ornemens pour cette île , l'industrie des Japonais a su y en ajouter d'autres. Rien n'égale la richesse de culture que l'on

1864.
Octobre.

admire en tous lieux. Elle ne nous eût peut-être pas frappé, si elle eût été bornée aux vallées voisines des côtes : ces terrains ne sont pas non plus négligés en Europe ; mais ici non-seulement les montagnes sont cultivées jusqu'à leurs sommets, mais ceux des rochers même qui bordent les rivages sont couverts de champs et de plantations qui forment avec la couleur brune et sombre de leur base, un contraste singulier et nouveau pour nos yeux. Nous fûmes également bien étonnés à la vue d'une allée de grands arbres qui se prolongeait le long de la côte à perte de vue à travers monts et vallées. On y distinguait à certaines distances des bosquets destinés sans doute au repos des voyageurs à pied, pour qui cette route a probablement été faite. Il est difficile de porter aussi loin qu'au Japon l'attention pour les voyageurs : car nous vîmes une allée semblable près de Nangasaky et une autre encore dans l'île de Meac-Sima.

Depuis la pointe S. O. la côte court au N. O. $\frac{1}{4}$ N. jusqu'à un grand cap, où se termine l'île Satzuma. Ce cap, que j'ai nommé *Tchesmé* en mémoire de la fameuse victoire navale remportée par les Russes sur la flotte turque, gît par $51^{\circ} 24' 00''$ N. et $229^{\circ} 58' 00''$ O. Avant ce cap, nous remarquâmes encore plusieurs pointes de terre saillantes qui forment des

baie
en s
naître
nous
lende
avec
me,
baie
oppo
sur la
saky,
tient à
nicati
nous
certai
rées. L
à-dire
situés
l'autre
geur,
de la c
est de
mension
d'Arro
Le 5
soleil,
de Satz
terre é
c'était c
I.

1804.
Octobre.

baies. Nous les prolongeâmes pendant la nuit, en sorte que nous ne pûmes pas bien reconnaître les environs du cap Tchesme, quoique nous le vissions encore assez distinctement le lendemain matin pour déterminer sa position avec exactitude. La côte, depuis le cap Tchesme, retourne à l'E. et forme au N. une grande baie qui, s'enfonçant à l'O., est par conséquent opposée à celle que nous avions vue la veille sur la côte E. Si je n'avais pas, étant à Nangasaky, acquis la conviction que Satzuma appartenait à Kiusiu, j'aurais soupçonné une communication entre ces deux baies. Mais quoique nous n'ayons examiné ni l'une ni l'autre, il est certain que ces deux terres ne sont pas séparées. La plus grande longueur de Satzuma, c'est-à-dire du cap Satzuma jusqu'au cap Tchesme, situés à peu près E. et O. à l'égard l'un de l'autre, est de 60 milles. Sa plus grande largeur, du cap Tchitchagoff jusqu'à l'extrémité de la côte que nous pouvions apercevoir au N., est de 36 milles : ce qui s'accorde avec les dimensions indiquées pour Likeo dans la carte d'Arrowsmith.

Le 5 octobre, un peu avant le coucher du soleil, lorsque nous prolongions la côte S. O. de Satzuma, nous aperçûmes au N. O. une terre élevée que nous prîmes pour une île : c'était en effet l'île Meac-Sima, vers laquelle

5.

1804.
Octobre.

je me dirigeai pendant la nuit avec petites voiles. Au point du jour nous nous trouvâmes à 6 milles de sa pointe S. O., le cap Tchesme nous restant à l'E. S. E. à la distance de 18 milles. Nous eûmes connaissance aussi de deux petites îles, dont l'une n'est qu'un gros rocher pointu ; l'autre peut avoir trois milles de circonférence. Ces deux îlots, que j'ai nommés *Symlegaden*, sont dans la direction du N. E. au S. O. relativement l'un à l'autre : ils sont séparés par un canal de 6 milles. Le plus au nord est par $31^{\circ} 30' N$ et $230^{\circ} 18' 20'' O.$: il est au S. $20^{\circ} E.$, à la distance de 6 milles de la pointe S. O. de Meac-Sima. Le plus au S. O. est par $31^{\circ} 26' 00'' N.$ et $230^{\circ} 22' 30'' O.$ Nous avions au N. E. un gros cap qui, avec le cap Tchesme, forme la grande baie dont il a été question plus haut, et que je nommai baie de *Satzuma*. La distance entre ces deux caps, dont la direction respective est à peu près N. et S., est de 18 milles. Cette baie en contient plusieurs petites qui doivent être d'excellens ports, de même que la grande qui est presque entièrement entourée par les terres. Les interprètes Japonnais m'ont appris que c'est le port principal de la province et la résidence du prince de Satzuma ; mais ils n'ont pu m'en dire le nom : c'est probablement *Cango-Xima*, où, selon le récit de Charlevoix, abordèrent les

trois
mota
par
St. F
rand
La
très-r
nord
milie
même
ment
pic qu
tinuel
paraît
la pers
ce mor
nés à q
enthou
cratère
tourner
tagne e
au cap
je l'ai m
glorieu
manzoff
forte en
12' 20''
N. E. de
de 10 mi

trois Portugais Antonio Mota, Francisco Zeimota et Antonio Pexoti, après avoir été jetés par la tempête sur la côte de Satzuma, et d'où St. François Xavier en 1556 fit voile pour Firando.

1804.
Octobre.

La terre qui entoure la baie de Satzuma est très-montagneuse ; elle se distingue surtout au nord par une rangée de montagnes ondulées, du milieu desquelles s'élève un pic très-haut, le même que nous avions vu la veille et dont j'ai fait mention. Plus au nord, on aperçoit un double pic qui se joint à une montagne d'où sort continuellement de la fumée. Cette montagne me paraît être le mont Ounga, si célèbre durant la persécution des chrétiens au Japon : c'est sur ce mont Ounga que furent conduits les infortunés à qui les Jésuites avaient communiqué leur enthousiasme religieux, et que l'on jeta dans le cratère du volcan, parce qu'ils refusèrent de retourner à la religion de leurs pères. Cette montagne est par $31^{\circ} 43'$ N. et $229^{\circ} 46'$ O. Quant au cap qui forme la pointe nord de Satzuma, je l'ai nommé cap *Kagoul*, en mémoire de la glorieuse victoire que le feld-maréchal Romanzoff remporta sur l'armée turque bien plus forte en nombre que la sienne : il est par $31^{\circ} 12' 20''$ N. et $229^{\circ} 53'$ O. Entre ce cap et la côte N. E. de Meac Sima, on voyait un passage de plus de 10 milles de largeur, dans lequel j'entrâi aus-

1804.
Octobre.

sitôt. Mais en approchant de la pointe N. E. de Meac-Sima, nous reconnûmes que la côte, depuis le cap Kagoul, se dirigeait d'abord au N. et se prolongeait ensuite plus à l'O. : nous découvrîmes aussi que de la pointe N. E. de Meac-Sima, une chaîne d'îlots rocaillieux s'étendait à perte de vue dans la direction de cette île, c'est-à-dire du N. E. au S. O. Un de ces rochers, qui sont la plupart blancs, se distingue des autres par sa forme ; il ressemble à une tour : deux grands arbres s'élèvent sur son sommet. Mon espoir de trouver un passage diminua beaucoup. Cependant je ne renonçai pas entièrement à ma recherche tant que le vent assez frais de l'E. S. E. ne nous abandonna pas. A midi il faiblit et devint variable. A 2 heures ne pouvant plus nous flatter d'obtenir ce même jour une connaissance plus parfaite de ces parages, et me trouvant par conséquent obligé d'attendre au lendemain, je renonçai à mon entreprise et je portai aussitôt le cap au S. pour doubler la pointe S. O. de Meac-Sima : nous en étions à la distance de 3 milles. La sonde rapportait 40 brasses, fond vaseux, mêlé de sable et de corail. Nous courûmes donc pour la seconde fois parallèlement à la côte, ce qui nous mit à portée de relever cette partie de l'île avec la plus grande exactitude.

L'île de Meac-Sima est très-mal placée sur

toutes
diquée
les aut
petite e
pon. Ne
tôt un
unes de
pour ap
parent
bons po
l'on en
vues se
ce group
les cana
Meac-Si
voit
des Japo
doyans,
comme à
sur des m
longueur
E. au S. O.
roches qu
de vue d
plus de 4
est la plus
Sa poin
20' 00'' O
230° 09' O

1864.
Octobre.

toutes les cartes et sa direction y est mal indiquée ; elle est omise sur quelques-unes : sur les autres , elle est représentée comme très-petite et marquée à 75 milles de la côte du Japon. Nous nous sommes assurés que c'est plutôt un groupe d'îles ; mais si rapprochées les unes des autres , qu'il faut en être fort près pour apercevoir les divers canaux qui les séparent : il doit probablement s'y trouver de bons ports pour de petites embarcations , si l'on en juge par toutes celles que nous avons vues se diriger vers les différentes parties de ce groupe , et disparaître tout-à-coup, soit dans les canaux, soit derrière les rochers. Quoique Meac-Sima ne soit qu'un amas de rochers , on voit pas moins briller partout l'industrie des Japonais : de tous côtés des champs verdoyans , des plantations d'arbres , et même , comme à Satzuma , une longue allée qui passe sur des montagnes assez hautes. La plus grande longueur de ce groupe est de 18 milles du N. E. au S. O. , sans y comprendre les îlots et les roches qui , de la pointe N. E. , s'étendent à perte de vue dans cette direction. Sa largeur est au plus de 4 milles dans sa partie S. O. , où elle est la plus considérable.

Sa pointe S. O. est par $31^{\circ} 35' 30''$ N. et $230^{\circ} 20' 00''$ O. ; celle du N. E. par $31^{\circ} 49'$ N. et $230^{\circ} 09'$ O. La carte d'Arrowsmith place Meac-

1804.
Octobre.

Sima à la même latitude et à peu près à la même longitude : mais elle diminue au moins d'un quart sa grandeur véritable. D'ailleurs elle éloigne cette île de 75 milles des côtes du Japon, tandis qu'elle n'en est qu'à 5 milles au plus, en y comprenant les rochers et une passe étroite. Les Hollandais qui la côtoient tous les ans, l'ont sans doute dessinée plus exactement sur leurs cartes : mais ces cartes ne seront jamais rendues publiques ; et c'est à une nation de laquelle on s'attendait le moins à recevoir ce service, que les géographes d'Europe seront redevables des premières notions précises des côtes du Japon autour de Nangasaky.

Nous fûmes pendant toute la journée entourés d'un grand nombre de bâtimens japonais qui allaient et venaient dans différentes directions. Ils ne s'approchaient pas assez de nous cependant pour que nous pussions leur parler : ils s'éloignaient au contraire avec le plus grand soin : nous leur faisons des signaux, nous les faisons appeler par leurs compatriotes qui étaient à bord, et qui leur parlaient dans leur langue, tout était inutile. Comme il leur est défendu d'avoir aucune communication avec les étrangers et même de répondre à leurs questions, les plus innocentes, nous ne voulûmes pas les exposer plus long-temps par nos invitations à se compromettre ; mais nous ne

pûmes
négatio

Nous
écueil
pointus
à 7 mill
Sima : j
de la N
au N. un
îles Got
l'un est p
au S., es
avoir de
bableme
mith, po
par 32°
de 33 m
milles au
Sima : n
naison é

A mid
22' 3" N.
O., et l'
au N. 14
à 5 mille
courant
bord. No
îles Gott
faisante,

pûmes nous empêcher d'admirer la force d'abnégation de ce peuple.

1804.
Octobre.

Nous aperçûmes, avant qu'il fût obscur, un écueil composé d'un groupe de rochers noirs, pointus, qui gît par $31^{\circ} 42' 20''$ N. et $230^{\circ} 26'$ à 7 milles N. 39° O. de la pointe S. O. de Meac-Sima : j'ai donné à cet écueil le nom de *Rochers de la Nadiejeda*. Au point du jour, nous vîmes au N. une terre que nous reconnûmes pour les îles Gotto, et à l'O. deux îlots de rochers dont l'un est plat ; l'autre, à un mille de distance plus au S., est assez haut, avec deux pointes, et peut avoir deux milles de circonférence. Ce sont probablement les mêmes qui, sur la carte d'Arrowsmith, portent le nom d'*Oreilles d'âne* : ils sont par $32^{\circ} 2' 30''$ N. et $231^{\circ} 23' 30''$ O., éloignés de 33 milles au S. 9° O. du cap Gotto et de 58 milles au N. 65° O. de la pointe S. O. de Meac-Sima : nous trouvâmes ce jour-là que la déclinaison était de $0^{\circ} 55'$ O.

A midi nos observations nous donnaient $32^{\circ} 22' 3''$ N., le cap Gotto nous restant au N. 39° O., et l'extrémité la plus N. E. de ce groupe au N. 14° E. A 4 heures après midi nous étions à 5 milles de la terre ; le vent était faible et le courant portait avec force au N. ; je virai de bord. Nous avons vu trop imparfaitement ces îles Gotto pour en parler d'une manière satisfaisante, et lorsque l'année suivante nous par-

1804.
Octobre.

times de Nangasaky, le temps orageux et couvert nous empêcha de les voir. Cependant le cap Gotto, qui forme l'extrémité la plus S. O. de ces îles et même de toutes les îles du Japon, n'en a pas moins été déterminé avec la plus grande exactitude : il gît par $32^{\circ} 34' 50''$ N. et $231^{\circ} 16' 00''$ O. Les îles Gotto paraissent former une grande terre très-montagneuse qui s'étend de l'O. S. O. à l'E. N. E. : on découvre en avant des îles Gotto beaucoup d'îlots, tous très-bien cultivés ; on n'aperçoit pas le plus petit espace qui ne soit couvert de verdure. Ces petites îles (1) sont liées par des rochers parmi lesquels on en distingue un qui est remarquable par sa grosseur et fendu en trois, ce qui lui a valu le nom de *Trifide* ou de trèfle : il gît par $32^{\circ} 34'$ de latitude.

Je fis route toutes voiles dehors à l'E. S. E. par un vent faible qui ne fraîchit que vers le soir ; il changea dans la nuit et me permit de gouverner au N. E. Au point du jour nous avions devant nous la partie de la côte de Kiusiu, où Nangasaky est situé ; elle est généralement montagneuse : deux caps élevés se faisaient remarquer au S. Le plus méridional est

(1) Elles sont représentées, sur les cartes japonaises, comme une chaîne d'îles qui se prolonge jusqu'à l'île Iki. La plus grande est la plus sud-ouest.

1804.
Octobre.

par $52^{\circ} 30' N.$ et $230^{\circ} 11' O.$, et le plus septentrional, situé par $52^{\circ} 55' 10 N.$ et $230^{\circ} 17' 50'' O.$, s'avance plus à l'O., est très-élevé et paraît formé de deux monts réunis : c'est sans doute le cap Nomo qui, sur quelques vieilles cartes, est représenté comme la pointe la plus méridionale de la côte à laquelle appartient Nangasaky. Le cap Nomo et le cap Seurote forment les deux extrémités de la grande baie de Nangasaky : je l'ai nommée baie de Kiusiu, nom de toute l'île. La côte, depuis le cap Nomo jusqu'à l'entrée de la baie, est fort dangereuse par les îles et les rochers qui la bordent et dont la baie elle-même est remplie. Ne trouvant pas cette baie aussi méridionale que nous le supposions, d'après les renseignements que nous avions, c'est-à-dire par $32^{\circ} 32'$ de latitude, nous prolongions la côte à peu de distance des rochers dont nous découvrîmes aussi un grand nombre le long de la côte au nord de la baie. On voit devant sa pointe septentrionale quelques îles qui sont peut-être une continuation des îles Gotto, et s'étendent comme une chaîne au N. E.

On apercevait derrière les rochers tout le long de la côte plusieurs anses bordées de très-belles vallées. L'aspect du pays annonce la culture la plus soignée. Les points de vue étaient ravissans et embellis par des allées

cou-
nt le
S. O.
apon,
plus
N. et
ormer
étend
re en
s très-
s petit
e. Ces
s parmi
quable
ni lui a
gît par
S. E.
vers le
mit de
r nous
ôte de
t géné-
s se fai-
nal est

onaises,
l'île Iki.

1804.
Octobre.

d'arbres qui s'étendaient à perte de vue. Derrière les vallées, le pays s'élève au nord en une chaîne de montagnes rangées les unes à côté des autres.

A midi notre latitude était de $32^{\circ} 56' 40''$: nous étions encore alors au S. de Nangasaky ; un canot où se trouvaient des employés japonais, nous acosta. Après que nous eûmes répondu aux questions qui nous furent adressées, il se retira. Deux heures après, il en vint un autre qui ne nous quitta plus jusqu'à notre entrée dans la baie, où nous mouillâmes à $5\frac{1}{2}$ heures du soir sur 33 brasses, fond de sable fin, gris. La pointe N. O. de l'île Ivosima nous restait alors au S. 13° O. Le Papenberg au S. 74° E. et le cap Facunda au N. 55° E. : nous étions à trois quarts de mille de distance de la terre la plus rapprochée.

Réce
plè
ver
me
—
par
hol
Chi
astr
nés
de c
son
audi
dipl
jeda

ON d
gouve
nous r
mieux
dant n
un am
nation

CHAPITRE XII.

SÉJOUR AU JAPON.

Réception qu'on nous fait à Nangasaky. — Attentes complètement frustrées. — Mesures de défiance du gouvernement japonais. — L'ambassadeur quitte le bâtiment. — Description de Megasaky, lieu de sa demeure. — La *Nadiejeda* entre dans le port intérieur. — Départ d'une flotte chinoise. — Départ de deux navires hollandais. — Renseignemens sur le commerce des Chinois au Japon. — Éclipse de lune. — Connaissances astronomiques des Japonais. — Un des Japonais amenés de Russie attend à ses jours. — Motifs présumés de cette action. — Arrivée d'un damio, ou grand personnage envoyé d'Iedo. — Ce plénipotentiaire donne audience à l'ambassadeur. — Fin de toutes les affaires diplomatiques. — Permission de partir. — La *Nadiejeda* quitte Nangasaky.

ON connaît les précautions outrageantes du gouvernement japonais envers les étrangers; nous n'osions pas nous flatter d'être beaucoup mieux accueillis que les autres nations : cependant nous pouvions supposer qu'ayant à bord un ambassadeur, envoyé par le souverain d'une nation puissante et voisine de ce peuple si om-

1864.
Octobre.

1804.
Octobre.

brageux, uniquement pour donner des assurances de son amitié, nous éprouverions une réception un peu moins offensante. Nous espérons même qu'on nous accorderait un degré de liberté suffisant pour rendre notre séjour moins ennuyeux et nous dédommager d'une inaction de six mois, en nous fournissant l'occasion de recueillir des renseignemens sur un pays si peu connu, et sur lequel le seul peuple européen à qui l'accès en est permis, semble s'être fait une loi depuis deux cents ans de ne nous rien apprendre. Les seules relations du Japon, publiées en Europe depuis l'extirpation de la religion chrétienne dans cet empire, ont, en effet, été données par deux hommes, Kæmpfer et Thunberg, qui étaient étrangers à la Hollande. Quoique l'un et l'autre n'aient fait qu'un court séjour au Japon, leurs relations n'en sont pas moins très-importantes, et le monde savant leur a la plus grande obligation d'avoir soulevé un coin du voile mystérieux qui couvre cet empire lointain.

Nous fûmes déçus dans notre espérance; nous n'avons pas même joui de l'espèce de liberté accordée aux Hollandais. Depuis le premier jusqu'au dernier moment de notre séjour sur la rade de Nangasaky, nous avons été prisonniers dans notre vaisseau : l'ambassadeur n'a, pas plus que le simple matelot, été exempt de

cette
situa
moy
mens
aura
proc
l'amb
n'atte
le Ja
mens
la mo
terai
sont
devoi
moind
si peu

Je
notre
enver
faveur
jusqu'

La p
ponais
notre p
chasse

(1) C
à bord
et les vi

1864.
Octobre.

cette captivité. On pense bien que, dans une situation semblable, nous n'avons pas eu le moyen de recueillir les moindres renseignements, puisque les interprètes hollandais qui auraient pu nous les donner n'osèrent pas approcher du bâtiment pendant tout le temps que l'ambassadeur fut à terre (1). Que le lecteur n'attende donc pas de moi des informations sur le Japon. Je ne puis que raconter les événements qui sont venus quelquefois interrompre la monotonie de notre situation; je les rapporterai dans leur ordre chronologique. La plupart sont très-peu importants; mais je n'ai pas cru devoir les passer sous silence, parce que les moindres circonstances qui regardent un pays si peu connu sont toujours de quelque intérêt.

Je commencerai par un exposé succinct de notre détention et de la méfiance des Japonais envers nous, sans oublier non plus les diverses faveurs accordées à l'ambassadeur, faveurs jusqu'ici sans exemple au Japon.

La première preuve de méfiance que les Japonais nous donnèrent, fut de nous enlever notre poudre, nos armes, et même les fusils de chasse des officiers. Ce ne fut qu'après quatre

(1) Quelques interprètes de la dernière classe vinrent à bord seulement pour faire porter à terre les présents et les vivres.

1804.
Octobre.

mois de représentations et de prières, que ceux-ci obtinrent leurs fusils pour les nétoyer. La plupart de ces armes, dont quelques-unes étaient d'un très-grand prix, se trouvèrent en si mauvais état, qu'il fut impossible de les réparer. On laissa pourtant les épées aux officiers; les soldats de la garde de l'ambassadeur purent aussi garder leurs fusils avec leurs baïonnettes, ce que les Hollandais n'ont jamais osé demander, car ils sont trop circonspects pour se présenter avec un appareil militaire. Je ne concevais pas comment les Japonais avaient pu permettre à l'ambassadeur d'emmener sa garde avec lui à terre, et aux soldats de conserver leurs armes. Il est vrai que cette faveur ne fut accordée qu'avec la plus grande répugnance. Les interprètes firent l'impossible pendant plusieurs jours pour engager l'ambassadeur à se désister de cette prétention. Ils lui représentèrent que c'était une chose contraire aux lois du pays, et que le peuple serait extrêmement choqué de voir chez lui des soldats étrangers armés; qu'enfin un cas semblable ne s'étant jamais présenté, il était très-dangereux de souscrire à une demande de ce genre. Lorsqu'ils virent que l'ambassadeur ne voulait pas renoncer à sa garde, ils le prièrent de n'en prendre au moins que la moitié : il persista; ils cédèrent. Il faut avouer cependant que le refus

1804.
Octobre.

de recevoir des soldats armés chez eux était la plus raisonnable de leurs prétentions, puisque en Europe même cet usage est inconnu, et qu'aucun ambassadeur ne se croit offensé d'entrer sans gardes sur un territoire étranger. Le gouverneur trouva la demande d'une telle conséquence, qu'il n'osa prendre sur lui d'y répondre; et, comme les négociations à ce sujet durèrent plus d'un mois, il est probable que, pendant ce temps, on avait envoyé un courrier à Iedo ou à Miaca.

Après le récit de ce petit triomphe sur les Japonais, je reviens aux humiliations dont ils nous accablèrent outre mesure. Il nous était défendu non-seulement d'aller à terre, mais même de nous écarter en canot à quelque distance du vaisseau. Il fallut six semaines de négociations et le prétexte d'une indisposition de l'ambassadeur pour obtenir un emplacement à proximité du bâtiment qui pût servir de promenade. Cette promenade était au bord de la mer dans une calanque fermée et entourée, suivant l'usage du pays, d'une haute palissade en bambous. Quoique cet emplacement n'eût pas plus de cent pas de long sur quarante de large, on n'en avait pas moins construit deux corps-de-garde dans le voisinage : un seul arbre ornait cette promenade, dont le terrain était un rocher aride. On juge aisément que ce lieu

1804.
Octobre.

ne répondait guère à sa destination ; cependant il nous fut très-utile pour nos observations astronomiques , auxquelles les Japonais ne s'opposèrent heureusement pas. Dès qu'il partait un canot de la *Nadiejeda* pour cet enclos, nommé *Kibatch*, il était à l'instant entouré d'une petite flotte de quinze à vingt bateaux qui l'accompagnait jusqu'à sa destination et qui le ramenait dans le même ordre.

Le premier jour de mon arrivée, j'avais fait la connaissance des capitaines des vaisseaux hollandais, et je désirais vivement de la cultiver ; mais il ne me fut jamais permis de leur rendre visite, de même qu'il était défendu à tout hollandais de venir à notre bord. Enfin on poussa l'intolérance au point de ne pas nous permettre d'envoyer nos lettres à Batavia, et de nous priver ainsi de la satisfaction de faire passer de nos nouvelles à nos familles. L'ambassadeur seul obtint la faveur d'écrire à l'empereur, mais sous la condition que sa lettre ne contiendrait qu'une relation succincte de notre voyage du Kamtchatka à Nangasaky et de la situation de l'équipage. Il fallut que cette lettre fût traduite par les interprètes hollandais : on en remit au gouverneur de Nangasaky une copie faite si exactement, que chaque ligne se terminait par les mêmes caractères que l'original. Le gouverneur les ayant confrontés, renvoya

l'origi
sence
que le
nous
à bord
souha
Musqu
santé ;
qu'un
de la fa
bassad
presse
seul m
trouver
dre tou
et d'ou

Lors
permiss
maison
Consta
voyés e
biengar
gasaky.
de terre
l'eau m
l'est et d
d'un mo
à une o
double t

1804.
Octobre.

l'original à bord par deux secrétaires en présence desquels il fallut le cacheter. Enfin lorsque les vaisseaux hollandais mirent à la voile, nous reçûmes l'injonction de ne rien envoyer à bord. Lorsqu'ils passèrent près de nous, je souhaitai un heureux voyage aux capitaines Musquetier et Belmark, et m'informai de leur santé; je n'eus d'autre réponse de leur part qu'un mouvement de leur porte-voix. Le chef de la factorerie hollandaise en écrivant à l'ambassadeur excusa ce silence par la défense expresse, intimée aux capitaines, de répondre un seul mot à nos questions : il est impossible de trouver des expressions assez fortes pour rendre tout ce qu'un pareil procédé a de barbare et d'outrageant.

Lorsqu'enfin l'ambassadeur eut obtenu la permission d'aller à terre, on lui donna une maison très-convenable; mais les Sept-Tours de Constantinople, lorsqu'on y renferme des envoyés européens, ne sont certainement pas si bien gardées que notre ambassadeur l'était à Megasky. La maison était placée sur une pointe de terre si près du rivage, qu'à la mer haute, l'eau montait jusque sous les fenêtres du côté de l'est et du sud : quand je dis fenêtres, je me sers d'un mot impropre; car il ne convient pas trop à une ouverture d'un pied carré, garnie d'un double treillage, qui ne laissait passer qu'une

1804.
Octobre.

faible lumière dans la chambre. Une haute palissade de bambous fermait toute l'enceinte, même du côté de la mer, qui ne paraissait pas une gardienne suffisante aux soupçonneux Japonais. Deux autres rangées de bambous s'étendaient de la porte jusqu'au point où l'eau arrivait de mer basse, afin que nos canots en venant à terre ne pussent naviguer qu'entre deux haies; précaution dont je n'ai pas compris le but. Une grande porte à deux serrures fermait l'entrée du côté de la mer. La clef de la serrure extérieure était confiée à l'officier de garde, qui avait son poste dans le voisinage du vaisseau; la clef de la serrure intérieure était entre les mains d'un autre officier qui restait à Megasaky. Quand un de nos canots allait à terre, il fallait que l'officier, chargé de la clef extérieure, l'accompagnât pour ouvrir de son côté, et on ouvrait aussitôt la porte intérieure. La même formalité avait lieu pour ceux qui allaient de Megasaky au vaisseau. Dès que le portier de Megasaky avait ouvert, le portier de l'extérieur arrivait en bateau pour ouvrir de son côté. Jamais la porte ne restait ouverte plus de cinq minutes; lors même que les portiers savaient qu'ils seraient dans le cas de revenir quelques minutes après, ils préféreraient d'ouvrir et de fermer deux fois, plutôt que de laisser la porte ouverte plus long-temps. Les mêmes

préca
porte
d'une
de M
fourni
ceinte
ferme
consta
corps-
devan
leurs
y mon
bâtime
la fond
et san
rades;
qui cor
non-se
nies de
restère
écartai
canot v
des per
mener
cier dé
qu'un
rempla
de la su
bord, n

1864.
Octobre.

précautions avaient lieu du côté de terre. Une porte rigoureusement fermée était la limite d'une très-petite cour appartenante à la suite de M. l'ambassadeur. Comme on nous avait fourni des magasins au-dehors de cette enceinte, les portiers se lassèrent d'ouvrir et de fermer sans cesse, et la porte finit par rester constamment ouverte ; mais une rangée de corps-de-garde entourait la seconde enceinte devant les magasins, et douze officiers avec leurs soldats se relevaient tous les jours pour y monter la garde. On construisit trois autres bâtimens pour y loger d'autres officiers dont la fonction était sans doute de nous observer, et sans doute aussi de surveiller leurs camarades ; enfin, à peu de distance, sur le chemin qui conduisait à la ville, il y avait des portes qui non-seulement étaient fermées, mais aussi munies de gardes. A la fin, les deux premières restèrent ouvertes ; mais les gardes ne s'en écartaient pas un instant. Chaque fois qu'un canot venait à terre, on comptait le nombre des personnes qui débarquaient ; il devait ramener le même nombre au vaisseau. Si un officier désirait passer la nuit à Megasaky, il fallait qu'un de ceux qui demeuraient à terre vint le remplacer à bord. De même si un des officiers de la suite de l'ambassadeur voulait coucher à bord, nous étions obligés d'envoyer à terre un

1804.
Octobre.

matelot pour compléter le nombre des hommes qui devaient coucher à terre. Ce nombre ne pouvait ni augmenter ni diminuer. On ne faisait aucune attention au rang, on exigeait seulement que la quantité s'y trouvât.

Comme je voulais faire radoubber toutes nos embarcations et ajouter un pont à la chaloupe que je me proposais aussi de faire doubler en cuivre, je demandai un emplacement à terre pour ces opérations ; on m'en accorda un, mais si resserré, qu'il n'était pas possible d'y travailler de mer haute : il était d'ailleurs entièrement fermé, comme Kibatch, par une enceinte de bambous, et des soldats dans deux bateaux faisaient continuellement sentinelle pendant que nos charpentiers travaillaient. Il ne fut jamais permis à personne de se promener à la plus petite distance. On nous refusa une place particulière pour établir notre observatoire. Ainsi, faute d'un lieu convenable, nous ne pûmes profiter de la vue du ciel, la seule que les bambous ne pussent nous dérober (1). Comme il n'était pas permis de passer la nuit à Kibatch, nous ne pûmes y placer aucun instrument ; ainsi, nous fûmes réduits aux observations de la lune et des hauteurs correspon-

(1) Les montagnes mêmes qui touchent à Megasaky étaient entourées de bambous.

dante
le sex
Ap
condu
claren
mand
fourn
les vi
encon
de me
nous l
vision
présen
parler
fut jar
pour d
Je v
nemen
arrivé
J'ai
quatre
notre r
timent
nous a
même
site de
trèrent
façon s
vant cl

dantes pour la détermination de l'heure , par le sextant d'Hadley.

1804.
Octobre.

Après cette longue série de plaintes sur la conduite méfiante des Japonais , je dois déclarer d'un autre côté que tout ce que j'ai demandé pour le radoub du bâtiment nous a été fourni très-exactement , et que non-seulement les vivres ne nous ont jamais manqué , mais encore qu'on nous a fourni tout ce qu'il y avait de meilleur à Nangasaky. A notre départ , on nous livra 8000 livres de biscuit et d'autres provisions pour deux mois , indépendamment de présens de l'empereur pour l'équipage dont je parlerai dans la suite. En revanche , il ne nous fut jamais permis d'acheter la moindre chose pour de l'argent.

Je vais maintenant rendre compte des événemens généraux qui ont eu lieu depuis notre arrivée jusqu'à notre départ.

J'ai dit dans le chapitre précédent que vers quatre heures après midi , nous avons continué notre route pour Nangasaky escortés par un bâtiment japonais , et qu'à cinq heures et demie , nous avons jeté l'ancre à l'entrée du port. Le même soir , à dix heures , nous recûmes la visite de plusieurs magistrats ou *banios*. Ils entrèrent dans la chambre et s'y placèrent sans façon sur le sofa. Leurs domestiques mirent devant chacun d'eux une lanterne avec une boîte

1806.
Octobre.

contenant leur tabac et un réchaud plein de charbon pour allumer leurs pipes ; comme ils fument sans cesse , le réchaud est un meuble absolument nécessaire : car leurs pipes sont si petites, qu'ils en aspirent la fumée en cinq ou six reprises. La suite de ces magistrats se composait d'une vingtaine de personnes , parmi lesquelles il y avait plusieurs *tolks* ou interprètes japonais pour la langue hollandaise. On nous demanda un compte exact de la route que nous avions suivie depuis notre départ de Cronstadt , et particulièrement si nous étions venus par le détroit de la Corée ou le long de la côte orientale du Japon. On parut entendre avec plaisir que nous avions suivi cette dernière route : car à notre départ, nous apprîmes , par expérience , que les Japonais voyent avec peine que l'on passe entre la Corée et les côtes de leur pays. Le principal interprète , nommé Skiseyma , montra quelques connaissances géographiques : il savait , par exemple , que l'île de Ténériffe est une des Canaries et que l'île Sainte-Catherine appartient au Brésil. Cependant j'eus occasion de remarquer dans la suite que ni lui ni ses collègues ne connaissaient la géographie de leur patrie : peut-être était-ce une ignorance affectée. Il leur parut incroyable que nous n'eussions mis qu'un mois à venir du Kamtchatka à Nanga-

saky.
Myn
teur
les ca
Pabst
avant
Arriv
minut
nios ,
dence
opper
banio
un sig
tient l
les pr
à se je
avec la
et en
Les h
qu'ils
on sup
ne pos
dant p
tant qu
courbe
ajoute
tude ,
étendu
pas la p

1864.
Octobre.

saky. Les banios avaient amené aussi avec eux *Myn Heer Van Dorff*, opperhooft ou directeur du comptoir hollandais, son secrétaire, les capitaines de deux vaisseaux et le baron Pabst; mais ils attendirent plus d'une heure avant qu'il leur fût permis de monter à bord. Arrivés dans la chambre, ils restèrent plusieurs minutes profondément inclinés devant les banios, ce qui leur avait été ordonné avec impudence par l'interprète qui leur dit : *Myn Heer opperhooft*, faites votre révérence au premier banios. Celui-ci ne leur répondit pas même par un signe de tête. Cette humiliante révérence tient le milieu entre le salut des Européens et les prosternations des Japonais qui consistent à se jeter à plat ventre, à toucher le plancher avec la tête, et à se retirer en rampant en avant et en arrière après que le supérieur a parlé. Les habits des Hollandais s'opposaient à ce qu'ils pussent saluer à la japonaise : d'ailleurs on suppose que, faute d'habitude, leur corps ne possède pas la souplesse nécessaire. Cependant pour approcher des usages japonais autant qu'il est possible, les Hollandais doivent courber le corps en angle droit, et ce qui ajoute encore au désagrément de cette attitude, c'est qu'ils doivent y rester avec les mains étendues aussi long-temps qu'ils ne reçoivent pas la permission de se relever : permission qui

1804.
Octobre.

n'est accordée ordinairement qu'après plusieurs minutes. Il paraît que le cérémonial, auquel les Hollandais sont obligés de se soumettre à Iedo, diffère de celui que nous avons vu à Nangasaky ; car ils nous dirent qu'on est obligé d'en donner des leçons préliminaires à toutes les personnes destinées à l'ambassade. Nous fûmes exempts de ces humiliations : les Japonais n'osèrent pas même nous les proposer. Le second jour de la visite des banios, au moment où ils m'adressèrent la parole, un des interprètes s'avisa de mettre sa main sur mon dos en me poussant doucement. Alors je le regardai d'un air sérieux, il n'alla pas plus loin et par la suite n'osa pas réitérer sa tentative. A midi tout ce monde se retira, en promettant de revenir le lendemain pour introduire le vaisseau plus avant dans le port. Plus de vingt bateaux, portant les bannières du prince de Fisen, eurent ordre de faire la garde autour de nous pendant la nuit. Le prince de Fisen jouit, nous a-t-on dit, sur la ville de Nangasaky et la province circonvoisine, des mêmes droits que le prince Tchingodzin. Il paraît que le prince d'Omoura a aussi quelque part à la propriété de la ville de Nangasaky ; car nous avons remarqué souvent ses officiers parmi ceux du prince de Fisen et du prince Tchingodzin qui étaient de garde auprès de l'ambassadeur : mais

dans
ceux

Le
quel
donn
gistra
cuper
leur é
du go
devai
par to
le ba
tête p
qui e
ensuit
mêlée
coupé
en ho
Quand
ponais
chait
ment
selon
parfai
jours
mais ,

(1)
parmi l

1864.
Octobre.

dans le port, on ne voyait d'autre pavillon que ceux des princes de Fisen ou de Tchingodzin.

Le ton singulièrement respectueux avec lequel les interprètes parlaient aux banios nous donna une haute idée de la dignité de ces magistrats; mais nous apprîmes depuis qu'ils n'occupent pas un rang distingué, et ne doivent leur élévation temporaire qu'à une commission du gouverneur. Chaque fois qu'un interprète devait traduire quelque chose, il commençait par tomber sur les genoux et les mains devant le banios, et soupirait une ou deux fois, la tête penchée, comme s'il eût voulu aspirer l'air qui environnait ses supérieurs (1). Il rendait ensuite, d'une voix basse à peine intelligible, mêlée d'aspirations continuelles, et en phrases coupées et peu nombreuses, un entretien qui, en hollandais, avait duré plusieurs minutes. Quand un banios adressait la parole à un Japonais, celui-ci s'approchait en rampant, penchait la tête à terre, et répétait continuellement le monosyllabe : *Èh*, *èh*, qui signifie, selon les apparences, j'entends; je comprends parfaitement. Les banios se comportaient toujours avec beaucoup de gravité, ne riaient jamais, se bornant à témoigner de temps en

(1) Cette aspiration sifflante est une politesse générale parmi les grands.

1804.
Octobre.

temps leur satisfaction par un sourire de dignité. Comme ils avaient d'ailleurs l'air de gens bien élevés, nous fûmes extrêmement étonnés de ce qu'ils se permettaient devant nous une incongruité singulièrement choquante. Ils devaient cependant savoir, quand même leurs idées de décence ne le leur auraient pas appris, qu'ils manquaient à la bienséance, puisque les interprètes hollandais ne se rendaient pas coupables de la même grossièreté.

L'habillement des banios et des interprètes consiste en un surtout court à manches très-larges, et une sorte de robe fermée au col, qui descend jusqu'aux talons, assez semblable aux robes des femmes européennes, excepté qu'elle est plus étroite au-dessous des hanches, ce qui gêne beaucoup la démarche ; c'est pourquoi ils ne marchent que lorsqu'ils y sont forcés. Cet habit est de la même forme pour tous les Japonais : la seule différence est que les riches l'ont en soie, tandis qu'il n'est qu'en toile de coton grossière pour les pauvres ; le surtout est ordinairement noir : on en voit cependant d'autres couleurs. Quant à la robe, elle est toujours de couleurs mélangées. Les armes de la famille de chacun y sont brodées en divers endroits en plaques de la grandeur d'un petit écu. Cette mode est générale parmi les deux sexes. Par ce moyen, on reconnaît au premier coup d'œil

non
quel
Une
son p
son é
ou u
est d
conq
de sa
sous.
ce se
si l'e
arme
l'éto
sur le
mette
tre. J
jamai
soit a
vrier.
suffisa
vont
de toi
tressée
au mo
ils les
dont l
nattes
tion m

1864.
Octobre.

non seulement quel est le rang , mais encore quelle est la famille de la personne qu'on voit. Une femme non mariée porte les armoiries de son père ; après son mariage , ce sont celles de son époux. Le plus grand honneur qu'un prince ou un gouverneur puisse faire à un inférieur , est de lui donner un surtout à ses armes. Qui-conque en obtient un , ne porte les armes de sa famille que sur la robe ou habit de dessous. On répétait souvent à M. de Resanoff que ce serait un bonheur inexprimable pour lui , si l'empereur le gratifiait d'un habit orné des armes impériales. Les armes sont ourdies avec l'étoffe ; mais elles sont simplement cousues sur les étoffes chinoises. En hiver , les Japonais mettent jusqu'à cinq et six habits l'un sur l'autre. Je n'en ai jamais vu en drap. Ils ne portent jamais non plus de pelisses , quoique le froid soit assez vif dans les mois de janvier et de février. Il est singulier qu'ils ne couvrent pas suffisamment leurs pieds ; leurs bas , qui ne vont qu'au milieu du gras de la jambe , sont de toile de coton , et leurs souliers de paille tressée et en forme de sandale ; ils les fixent , au moyen d'une sorte d'étrier , au gros orteil : ils les ôtent en entrant dans leurs chambres , dont le plancher est généralement couvert de nattes matelassées. Les personnes de distinction ne sentent guère l'inconvénient d'une

1804.
Octobre.

chaussure si incommode, parce qu'elles ne marchent presque jamais, et qu'elles restent pendant toute la journée assises, les jambes croisées. Le bas peuple, au contraire, qui compose peut-être les neuf dixièmes de la population, doit souffrir beaucoup pendant les mois d'hiver. Le Japonais ne ménage pas davantage sa tête. Quoique la moitié en soit rasée, il ne pense jamais à la couvrir, ni par un parasol en été, par 25 degrés de chaleur, ni par quoi que ce soit en hiver, par un froid de deux degrés, accompagné de vents de nord qui soufflent continuellement. Cependant, quand il pleut, il prend un parapluie. Les cheveux, enduits d'une pommade compacte qui leur donne du lustre, sont noués ensemble au milieu de la tête, et se terminent en une petite queue bien grasse, qui forme par devant une ligne courbe. La toilette de la tête exige sans doute beaucoup de temps : il faut non-seulement la peigner, la pommader, mais encore la raser tous les jours. Quant à la barbe, les Japonais ne la rasent pas ; ils l'arrachent avec une petite pincette pour qu'elle ne repousse pas : cette pincette et un miroir de métal tiennent une des places principales dans leur étui de poche. Quoique les Japonais ne portent pas de linge, la propreté est une de leurs qualités distinctives : elle règne dans toutes les classes.

L
on a
vola
sent
pers
une
s'ava
au se
inter
étaier
le tre
Les p
sième
cette
Holla
conve
lait fo
et qui
intére
regre
des J
tage d
L'o
notre
Nadie
l'Oues
duire
qu'elle
Cepen

1864.
Octobre.
9.

Le lendemain, à quatre heures après midi, on apporta à bord du poisson, du riz et de la volaille, dont le gouverneur nous faisait présent, et on nous annonça la visite de plusieurs personnes de haut rang. Bientôt nous vîmes une grande barque ornée de pavillons, qui s'avancait, accompagnée de plusieurs autres, au son des timballes, vers la *Nadiejeda*. Les interprètes nous apprirent que ces personnages étaient le premier secrétaire du gouverneur, le trésorier, et l'otona ou maire de la ville. Les premiers se placèrent sur le sofa, le troisième sur un siège à droite. Ce qui nous rendit cette visite plus agréable; fut la présence des Hollandais qui vinrent avec les Japonais. La conversation du capitaine Musquetier, qui parlait fort bien le français, l'anglais et l'allemand, et qui paraissait très-instruit, était surtout très-intéressante pour nous. Combien n'ai-je pas à regretter que les précautions soupçonneuses des Japonais m'aient empêché de jouir davantage de sa société!

L'objet de la visite était de nous enlever notre poudre et nos armes, et de conduire la *Nadiejeda* dans la partie de la rade qui est à l'Ouest du Papenberg; on refusa de nous conduire dans la partie orientale, sous prétexte qu'elle était occupée par les jonques chinoises. Cependant le nombre de celles-ci n'était que

1864.
Octobre.

10.

de cinq. Nous levâmes l'ancre à minuit. Plus de soixante bateaux nous remorquèrent à notre mouillage, éloigné de deux milles et demi. L'ordre qui régnait dans cette opération excita notre étonnement. Quoique cette flotille fût partagée en cinq lignes, chacune de douze à dix-huit bateaux, chaque rang conservait si bien sa position, qu'elle ne fut jamais rompue. Malgré le vent contraire, nous fîmes près de deux milles à l'heure. A quatre heures du matin, nous jetâmes l'ancre sur vingt-cinq brasses. Trente-deux bateaux de garde formaient autour du vaisseau une ligne qu'aucun bâtiment ne pouvait passer. Comme cette rade occidentale est passablement ouverte, nos gardiens étaient souvent forcés d'abandonner leur poste lorsque le temps fraîchissait un peu trop; dès qu'il s'apaisait un peu, ils se hâtaient d'y revenir; ce qui arrivait souvent deux fois par jour. Quelques-uns de ces bateaux portaient la bannière impériale blanc, bleu et blanc; mais le plus grand nombre avait celle du *sisino-kama-sama*, ou prince de Fisen. Les plus grands bateaux, qui avaient un pont couvert de drap bleu, portaient à l'arrière deux piques, indiquant le rang de l'officier qui les commande. Indépendamment de ces trente-deux bateaux, trois autres se tenaient derrière le vaisseau pour recevoir nos ordres.

jon
tén
la
d'u
cer
dan
cris
du
leur
troi
aus
que
tem
doit
A m
oue
rabl
mou
fois
nord
L
nière
pona
très-
sieur
paré
ouvr
tand

Le 12 octobre, à quatre heures du matin, les jonques chinoises appareillèrent. Nous fûmes témoins de la maladresse et de la difficulté de la manoeuvre pour hisser les voiles. L'équipage d'une jonque, qui paraissait consister en une centaine d'hommes au moins, travailla pendant plus de deux heures en poussant des cris affreux pour déployer une voile à l'aide du cabestan. En sortant de la baie, ils hissèrent leurs huniers qui sont en toile à voile; mais les trois voiles basses sont en nattes : une voilure aussi défectueuse ne leur permet de naviguer que par les moussons favorables. La moindre tempête, pour peu que le vent soit contraire, doit leur faire courir les plus grands dangers. A midi, le vent sauta du nord-est au nord-nord-ouest; et quoique le vent leur fût encore favorable, il les obligea pourtant à revenir à leur mouillage. La même chose leur arriva deux fois; enfin, à la troisième, le vent restant au nord-est, ils réussirent à gagner le large.

Le 11, 13 et 15 octobre, suivant notre manière de compter qui retarde d'un jour, les Japonais célébrèrent une grande fête. Je trouve très-sage l'usage du Japon de ne pas mettre plusieurs jours de fête de suite : ils sont toujours séparés par un jour de travail, de cette manière les ouvrages ne sont pas long-temps interrompus; tandis que des fêtes qui durent plusieurs jours

1804.
Octobre.
12.

15.

1804.
Octobre.

nuisent autant à la santé qu'à la morale et occasionent une grande perte de temps. Après une débauche de trois ou quatre jours, il en faut un plus grand nombre pour revenir au travail et à la tempérance. Les Japonais n'ont point de dimanche et n'ont que très-peu de fêtes. Celle dont je viens de parler et que les interprètes hollandais nommaient *Kermesse*, et la nouvelle année, sont les principales.

Le 16 octobre, à 11 heures du matin, un banios avec cent bateaux remorqua notre vaisseau à l'est du Papenberg, où nous laissâmes tomber l'ancre à une heure après midi sur 18 brasses, fond de vase molle. On porta une petite ancre au S. E. : cette partie, d'après l'avis des Japonais, étant plus sûre que celle du N. O. Nous demandâmes en vain d'entrer dans le port intérieur, pour y radoubier le vaisseau qui avait beaucoup souffert du typhon et qui auparavant avait éprouvé une voie d'eau. On ne fonda pas le refus sur le besoin d'obtenir une permission d'ledo ; mais sur un prétexte ridicule et qui ressemblait à un persiflage : on nous dit qu'un vaisseau de guerre ayant à bord un ambassadeur, ne devait pas se trouver confondu avec des vaisseaux marchands : on ajouta qu'aussitôt après le départ des Hollandais, nous pourrions prendre leur place.

11.

Le 21 octobre, un interprète vint nous pré-

ve
va
ma
auc
leur
rép
pou
pav
plus
de p
de p
leur
le ca
nous
cent
six h
fectiv
nous
qu'au
nous
place
d'ord
ne po
tenue
ayant
nios v
que, e
cre su
les bat
I.

venir de la part du gouverneur, que les deux vaisseaux hollandais viendraient le lendemain matin dans la rade de Papenberg, et que dans aucun cas nous ne devions envoyer de canot à leur bord : on nous enjoignit aussi de ne pas répondre à leur salut, parce que ce salut était pour la forteresse impériale et non pour notre pavillon. Cette injonction nous parut d'autant plus déplacée, que nous n'avions pas un grain de poudre, le gouverneur l'ayant fait enlever depuis plusieurs jours : il nous eût été d'ailleurs impossible de répondre à ce salut, dans le cas même où nous aurions eu la vanité de nous l'attribuer, puisqu'il consistait en quatre cents coups tirés à petits intervalles, durant six heures. Les deux vaisseaux mouillèrent effectivement à un mille au nord-est de nous. On nous promit alors de la part du gouverneur, qu'aussitôt après le départ de ces vaisseaux, nous aurions la permission de prendre leur place ; mais comme on n'avait pas encore reçu d'ordre d'Iedo au sujet du port intérieur, nous ne pouvions pas y entrer. La promesse fut tenue fidèlement. Les vaisseaux hollandais ayant mis à la voile le 8 novembre, deux banios vinrent le 9 avec les bateaux de remorque, et à 6 heures du soir, nous jetâmes l'ancre sur 15 brasses, fond de vase verte, entre les batteries impériales qui sont sur les côtes

1804
Octobre.

Novembre.

8.

9.

1804.
Novembre.

S. E. et N. O. de l'entrée. L'autre ancre fut jetée au S. E. : nous étions à deux milles de distance de la ville.

Je désirais vivement de commencer le plus tôt possible le radoub du bâtiment ; mais l'ambassadeur n'ayant pas encore reçu d'Iedo la permission d'aller à terre avec les présens, le vaisseau ne pouvait être déchargé. Le gouverneur nous envoya une jonque chinoise pour y déposer les présens et servir de demeure à l'ambassadeur jusqu'à l'arrivée de la permission attendue. Comme les ancres chinoises sont en bois, nous fournîmes une des nôtres pour plus de sûreté. Cependant l'ambassadeur trouva la chambre de cette jonque si incommode, qu'il ne voulut pas d'un tel logement, et déclara en même temps qu'il ne se séparerait pas des présens ; en conséquence, la jonque retourna à Nangasaky et tout resta dans le même état : nous pûmes à cette occasion examiner plus particulièrement la construction monstrueuse de ces jonques.

Je commençai par dégréer entièrement le vaisseau et je fis porter les mâts et les vergues à Kibatch, dont nous n'avions pas encore été privés malgré notre changement de situation.

24.

Le 24 novembre, on dit à l'ambassadeur que le courrier d'Iedo n'était pas encore arrivé ; mais que le gouverneur à ses risques et périls

lu
n'
l'a
ne
vé
me
sah
par
eng
con
me
me
don
hier
ava
par
sai
ber
en
Nam
pital

(1)
terne
ques
dant
le. ter
rester

lui offrait une maison à terre à condition de n'y conduire aucun soldat. J'ai déjà dit que l'ambassadeur n'y consentit pas. Le gouverneur promettait en même temps qu'à l'arrivée du courrier d'Iedo, il donnerait un logement plus spacieux, quoique celui de Mégasaky, dont les interprètes apportaient le plan, parût assez vaste.

1804.
Novembre.

Il est difficile de comprendre ce qui pouvait engager les gouverneurs (1) à nous envoyer continuellement de fausses nouvelles ; car ils mettaient toujours beaucoup de dignité et de mesure dans leur conduite, et nous avaient donné récemment des preuves d'un caractère bienveillant. Toutes les promesses qu'on nous avait faites à notre arrivée n'étaient que des paroles vaines. Nous apprîmes depuis, et on le sait par le témoignage de Kämpfer et de Thunberg, que l'on peut recevoir une réponse d'Iedo en trente jours, quelquefois même on va de Nangasaky à Iedo et l'on revient de cette capitale à Nangasaky en vingt-un jours. Les in-

(1) La ville de Nangasaky a deux gouverneurs qui alternent tous les six mois. Le second arriva d'Iedo quelques jours après nous. Son prédécesseur n'osa cependant pas se retirer, parce que nous étions venus dans le temps qu'il était en fonction : il fut ainsi obligé de rester à Nangasaky pendant tout notre séjour.

1804.
Novembre.

terprètes ne voulurent jamais en convenir : ils prétendirent constamment qu'il fallait au moins trois mois pour ce voyage, en supposant même que les chemins fussent bons ; ajoutant que, dans la saison actuelle, il fallait un temps plus considérable ; qu'en conséquence, ce que le gouverneur accordait était, suivant ses expressions, à ses risques, et qu'il lui était impossible de fournir à l'ambassadeur une maison en ville avec des magasins assez vastes pour les présents, sans en avoir reçu l'ordre très-positif de sa Cour. L'inquiétude qu'il manifesta lorsqu'il fit tracer un emplacement à Kibatch pour notre promenade, indiquait assez combien son pouvoir était borné. Notre arrivée à Nangasaky était un événement qui devait produire dans le Japon une sensation si grande, que la Cour ne pouvait manquer de se faire instruire de la plus légère circonstance : ainsi je ne doute pas qu'à chaque visite d'un interprète à bord, on n'expédiât sur-le-champ un courrier pour rendre compte de toutes nos paroles et de toutes nos expressions, qui souvent étaient propres à augmenter la défiance d'un peuple fier et soupçonneux et à blesser son orgueil. Nous apprîmes par la suite que le coubo, ou empereur séculier, n'avait rien voulu décider dans cette affaire importante sans l'aveu du daïry ou empereur ecclésiasti-

que, et qu'il lui avait envoyé une ambassade pour connaître sa volonté à l'égard de notre ambassadeur. En effet, quoique le daïry ne jouisse nullement du pouvoir exécutif, les Japonais ne conservent pas moins le plus profond respect pour sa dignité spirituelle ; il est donc vraisemblable que le gouverneur de Nangasaky recevait plutôt ses instructions de Miaco (résidence du daïry) que d'Iedo, et je suis persuadé que le gouverneur n'a pu décider seul la difficulté relative aux soldats ; car il s'écoula vingt-un jours depuis la première négociation à ce sujet jusqu'à l'entrée de l'ambassadeur à Megasaky : temps suffisant pour recevoir une réponse d'Iedo, et plus long qu'il n'était nécessaire pour la recevoir de Miaco.

1804.
Novembre.

Le 17 de décembre l'ambassadeur fut enfin conduit à terre ; le prince de Fisen lui avait envoyé sa propre barque à Nangasaky ; elle était la plus grande et la plus magnifique que j'eusse vue : sa longueur était de 120 pieds, les parois et les plafonds des nombreux compartimens et des chambres brillaient du vernis le plus éclatant ; les escaliers en bois rouge avaient un poli si parfait, qu'ils ne cédaient guère au vernis ; des nattes et des tapis précieux couvraient tous les planchers ; de riches étoffes formaient les rideaux des portes, et une double tente en soie de diverses couleurs était suspendue au-dessus

Décembre.
17.

1804.
Décembre.

de la barque. Dès que l'ambassadeur y fut descendu, on arbora l'étendard impérial russe qui flotta conjointement avec le pavillon du prince de Fisen. La garde de l'ambassadeur, embarquée avec lui prit sa place sur le pont supérieur, à côté de l'étendard. Les forteresses étaient ornées de tentures et de pavillons neufs et occupées par des détachemens de troupes japonaises très-richement vêtues. Un nombre prodigieux de bateaux environnait le bâtiment et accompagna l'ambassadeur jusqu'à la ville. Jusquelà tout était conforme aux égards dus à la dignité du représentant d'un puissant monarque; mais à peine M. Resanoff eut-il mit pied à terre et fut-il entré dans sa maison, qu'on en ferma les portes au verrou, et au coucher du soleil les clefs furent portées au gouverneur.

Le lendemain deux banios nous accostèrent avec un grand nombre de bateaux pour y charger les présens de l'ambassadeur. On avait pour recevoir les grands miroirs amarré ensemble deux bateaux, sur lesquels on avait établi une plate-forme de planches épaisses, couverte des nattes les plus fines qui étaient revêtues de drap rouge. J'invitai les banios à supprimer ces couvertures précieuses qui étaient absolument inutiles pour que les miroirs fussent placés plus solidement; mais le respect pour tout ce qui concerne l'empereur est trop grand au Ja-

pon
dis
sitô
L
mie
Je
les
pon
prés
prat
de la
soix
que
poss
pon
raco
para
en p
viva
saky
lité a
exéc
sent
prête
puiss
très-r
perdu
tourn
du Ja

pon pour qu'on fit la moindre attention à mes discours : une garde de soldats se présenta aussitôt et se plaça près des miroirs.

1864.
Décembre.

Le fait suivant caractérise la nation, ou pour mieux dire l'esprit du gouvernement japonais. Je demandai à un interprète de quelle manière les miroirs seraient transportés à Iedo. Il me répondit qu'ils y seraient portés à bras. Je lui représentai alors que cela ne me paraissait guère praticable, à cause de la distance considérable de la capitale : chaque miroir exigeant au moins soixante porteurs, qu'il faudrait relever à chaque demi-mille. Il répliqua que rien n'était impossible pour le service de l'empereur du Japon, et pour m'en donner la preuve, il me raconta très-sérieusement que, deux ans auparavant, l'empereur de la Chine ayant envoyé en présent à l'empereur du Japon un éléphant vivant, cet animal avait été porté de Nangasaky à Iedo. Un autre fait prouve la ponctualité avec laquelle les ordres de l'empereur sont exécutés sans égard aux difficultés qui paraissent insurmontables : je l'ai appris d'un interprète qui le rapporta comme un exemple de la puissance de son souverain et comme arrivé très-récemment. Une jonque chinoise ayant perdu ses mâts et son gouvernail dans une tourmente, avait été jetée sur la côte orientale du Japon dans la baie d'Ovary. Une loi veut

1804.
Décembre.

que tout vaisseau étranger qui aborde sur un point quelconque de la côte du Japon , par quelque cause que ce puisse être , soit conduit sur-le-champ à Nangasaky. Il fallut donc y transporter cette jonque , malgré son mauvais état , ce qui au Japon ne peut avoir lieu qu'à la remorque. On mit donc en réquisition plusieurs centaines de bateaux pour remorquer la jonque de la baie d'Ovary jusqu'à celle d'Osacca. Un coup de vent , car ils sont très-fréquens et très-forts sur ces côtes , pouvait faire chavirer les bateaux et la jonque. L'opération , qui dura quatorze mois , a dû coûter des sommes prodigieuses ; puisqu'on employa continuellement plus de cent bateaux , et conséquemment près de huit cents hommes. Il eût été plus simple de dépiécer la jonque ou de la brûler , d'en rembourser le prix au propriétaire et d'envoyer la cargaison avec l'équipage à Nangasaky. La dépense eût été beaucoup moins considérable ; mais on aurait agi contre les lois du pays.

22. Le 22 décembre on informa l'ambassadeur qu'un courrier, arrivé d'Iedo , avait apporté l'ordre de conduire la *Nadiejeda* dans le port intérieur de Nangasaky, afin qu'elle pût y être radoubée. Le lendemain à 10 heures du matin, malgré la pluie et un vent très-frais du N. E. , deux banios arrivèrent avec leur flotille pour

rem
jetân
de
com
ses ;
mêm
et pé
autre
pête
l'équ
après
japon
Vo
tenus
Do
nais
venir
au m
autres
nent
cre ,
du th
des in
dont
laissa
Chine
dernie
beauc
me po

remorquer le vaisseau jusqu'au port , où nous jetâmes l'ancre à la distance d'environ un quart de mille de la côte entre Desima , siège du comptoir hollandais , et Megasaky , sur 5 brasses ; la seconde ancre fut mouillée au N. E. Le même jour deux jonques chinoises arrivèrent , et peu de jours après furent suivies de quatre autres. Une septième avait été jetée par la tempête sur les îles Gotto , où elle était échouée , l'équipage s'était sauvé : quelques semaines après il fut amené à Nangasaky sur des bateaux japonais.

1804.
Décembre.

Voici quelques renseignements que j'ai obtenus sur le commerce de la Chine :

Douze vaisseaux de Ning-Pou , que les Japonais prononcent Simfo , ont la permission de venir tous les ans à Nangasaky ; cinq arrivent au mois de juin et partent en octobre , les sept autres viennent en décembre et s'en retournent en mars ou en avril : ils apportent du sucre , de l'ivoire , des plaques d'étain , du plomb , du thé et des étoffes de soie. Je n'ai pu savoir des interprètes si le thé fait partie des objets dont l'importation est permise ; mais on nous laissa le choix à notre départ entre le thé de la Chine et celui du Japon. Nous préférâmes ce dernier et mal à propos ; car nous le trouvâmes beaucoup inférieur à celui de la Chine : ce qui me porte à penser que l'on a trop vanté les



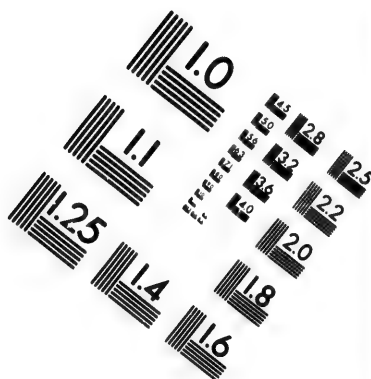
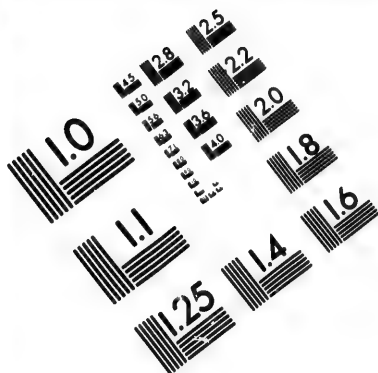
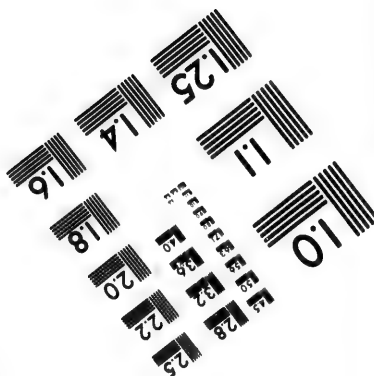
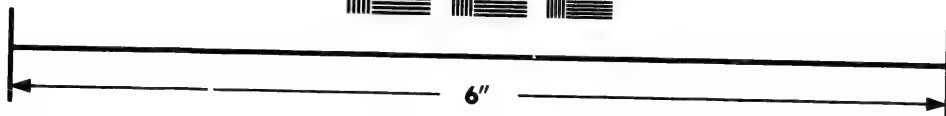
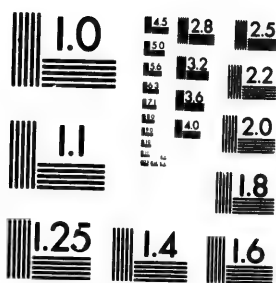


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

0
1.5
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0
11.2
12.5
14.0
16.0
18.0
20.0
22.5
25.0
28.0
31.5
36.0
40.0
45.0
50.0
56.0
63.0
71.0
80.0
90.0
100.0
112.0
125.0
140.0
160.0
180.0
200.0
225.0
250.0
280.0
315.0
360.0
400.0
450.0
500.0
560.0
630.0
710.0
800.0
900.0
1000.0

10
01

1804.
Décembre.

qualités supérieures du thé japonais : le thé dont le gouverneur fit présent à notre ambassadeur au moment de notre arrivée, de même que celui dont nos officiers goûtèrent chez le gouverneur à l'audience qu'il lui donna, fut trouvé moins bon que les premières qualités de thé de la Chine (1). Les Chinois exportent du Japon un peu de cuivre, du camphre, des ouvrages en laque, des parapluies et surtout des sèches qu'on emploie en médecine à la Chine; en outre, une plante marine et des grosses moules séchées qui servent de nourriture : les Japonais nomment celles-ci *avaby*. Il paraît que les Chinois les regardent comme un mets exquis; nous ne les avons pas trouvées mauvaises, et comme on dit qu'elles se conservent plusieurs années, on pourrait fort bien les faire entrer parmi les provisions d'un vaisseau.

Si l'on jugeait de la valeur des cargaisons par le nombre des jonques, on la croirait très-considérable, puisqu'une jonque est presque aussi grande qu'un navire de 400 tonneaux, quoiqu'elle ne tire pas autant d'eau. Je suis cependant persuadé que deux navires de 500 tonneaux prendraient facilement les cargaisons de douze jonques. Douze heures suffisent pour décharger

(1) Les Japonais ne boivent que du thé vert, tandis que les Chinois boivent le thé bou de préférence.

une j
sans
ferme
les j
moins
ni po
d'aut
pou
ger o
Une
laque
Chino
qui su
taine
est de
jonqu
peu d
bâtim
marée
le hal
dant l
les re
sans é
même
très-p
guère.
qui vi
autres
semble

1804.
Décembre.

une jonque ; il est vrai que l'opération se fait sans beaucoup d'ordre. Comme tout est renfermé dans des sacs et de petites caisses, on les jette pêle-mêle par-dessus bord, sans le moindre ménagement pour les marchandises ni pour les bateaux. Les jonques n'ont pas d'autre grément que quelques haubans ; c'est pourquoi on ne peut pas prudemment y charger ou en enlever des objets un peu pesans. Une autre raison de la négligence inouïe avec laquelle le déchargement s'opère, c'est que les Chinois ne peuvent s'en mêler. Dès le matin qui suit leur arrivée, tout l'équipage, le capitaine à la tête, est conduit au comptoir qui lui est destiné, et les Japonais s'emparent de la jonque. Les Chinois ne peuvent y rentrer que peu de jours avant leur départ. Aussitôt que le bâtiment est déchargé, on profite des hautes marées de la nouvelle ou de la pleine lune pour le haler sur le rivage, où il reste à sec pendant le reflux. La construction de ces jonques les rend propres à supporter cette position sans éprouver un grand dommage, et quand même elles y seraient exposées, les Japonais, très-peu bienveillans, ne s'en inquiéteraient guère. Indépendamment des douze bâtimens qui viennent tous les ans à Nangasaky, deux autres y doivent rester en gage. Les Japonais semblent les regarder à peu près comme

1804.
Décembre.

leur propriété, si j'en juge par la facilité avec laquelle ils en employèrent une à notre service. Nous vîmes une autre preuve du peu de ménage avec lequel on traite les Chinois. Les magasins qui étaient autour du logement de l'ambassadeur ne suffisant pas pour contenir tous nos tonneaux vides, on les enferma dans deux grands magasins voisins appartenant aux Chinois.

Durant tout notre séjour, nous ne vîmes arriver aucun navire, soit de la Corée, soit des îles Likeo, malgré la proximité de ces pays : on disait que la communication avec eux était entièrement interrompue depuis quelque temps ; il en fut fait mention en effet dans les lettres que l'on remit à l'ambassadeur à son départ. Quel avantage pour une nation européenne, s'il lui était permis de faire le commerce du cabotage entre Ning-Pou et Nangasaky ! La distance d'un de ces ports à l'autre est à peu près de dix degrés de longitude, et Nangasaky étant directement à l'est de Ning-Pou, la traversée pourrait se faire dans toutes les moussons et en quatre jours.

Le 25 décembre, le vaisseau étant entièrement déchargé, à l'exception du lest, on commença le radoub. La voie d'eau se trouva à l'avant du vaisseau, comme je l'avais soupçonné ; mais à ma grande satisfaction, tout le

reste
Il n'ex
rais pr
diejed
la quill
long d
pératio
d'Iedo
était n
offrit o
plaques
à Nang
servir
fournit
notre c
sadeur
dans so
vaient
puisqu'
vée d'un
jouirent

Le 14
une écli
nous em
mais no
ainsi que
nette ast
d'une lur
den. Au

reste de la membrure était en très-bon état. Il n'en était pas de même du cuivre. Je désirais profiter de l'occasion pour doubler *la Nadiejeda* en cuivre du Japon, sauf les fonds et la quille; car le peu de profondeur de l'eau le long du rivage ne permit pas de pousser l'opération jusque-là. Le gouverneur ayant reçu d'Iedo l'ordre de nous procurer tout ce qui était nécessaire pour le radoub du vaisseau, il offrit obligeamment de faire venir sans délai les plaques de cuivre de Miaco : car on ne trouve à Nangasaky que des plaques trop minces pour servir au doublage d'un vaisseau. On nous fournit cependant 500 plaques de celles-ci pour notre chaloupe et notre grand canot. L'ambassadeur se réserva de commander les plaques dans son voyage à Iedo. Les Japonais qui savaient déjà que ce voyage n'aurait pas lieu, puisqu'on avait annoncé à l'ambassadeur l'arrivée d'un grand personnage à Nangasaky, se réjouirent fort d'être débarrassés de ce soin.

Le 14 janvier 1805, il y eut, à Nangasaky, une éclipse totale de lune. Un nuage sombre nous empêcha d'en voir le commencement; mais nous en observâmes une bonne partie, ainsi que la fin. M. Horner se servit d'une lunette astronomique de Dollond, et je fis usage d'une lunette terrestre de trois pieds, de Ramsden. Au reste, l'observation de cette éclipse

1804.
Décembre.

1805.
Janvier.
14.

1855.
Janvier.

ne nous fut d'aucune utilité pour fixer la longitude de Nangasaky; car elle est déterminée avec bien plus d'exactitude par les distances de la lune au soleil et quelques occultations d'étoiles, que par la méthode incertaine des éclipses de lune. Les almanachs japonais indiquaient cette éclipse pour le 14; mais ils n'en marquaient pas l'heure. Les renseignemens que j'ai pu obtenir sur les connaissances astronomiques des Japonais sont trop vagues pour que je les publie; mais il est difficile de croire que, dans un pays où les hommes les plus instruits (tels que sont certainement les interprètes) n'ont aucune idée de la latitude et de la longitude, on ait fait quelques progrès dans une science qui exige des efforts d'esprit. S'il est permis de s'en rapporter aux interprètes, qui ne peuvent guère imaginer de mensonges sur un objet au-dessus de leur intelligence, il y a dans une ville de la partie septentrionale du Japon, peu éloignée d'Iedo, des prêtres nommés *Issis*, qui habitent dans un temple, et savent prédire les éclipses de soleil et de lune. Je désirais vivement d'acquérir des informations sur les connaissances de ce petit nombre d'hommes qui seuls, au milieu de plusieurs millions de leurs compatriotes, possèdent des lumières en astronomie; mais je ne pus les obtenir de gens aussi ignorans que nos interprètes.

Si ne
d'all
pagn
parve
temp
quelq
préter
d'Ied
scienc
uns d
vive
dictio
les Iss
bliés
lendri
grande
pour k

Le
hâte
nios
ployés
que no
de se
de son
entière
cou, e
n'était
qui de
mit au

1805.
Janvier.

Si notre ambassadeur avait eu la permission d'aller à Iedo, M. Horner l'y aurait accompagné avec ses instrumens astronomiques; et, parvenu ainsi dans le voisinage du fameux temple, il eût été peut-être à portée d'acquérir quelques renseignemens à ce sujet. Thunberg prétend d'ailleurs que, parmi les médecins d'Iedo, il s'en trouve qui ont du goût pour les sciences; il est donc probable que quelques-uns d'entre eux auraient pu satisfaire notre vive curiosité sur ce point intéressant. Les prédictions des éclipses de lune et de soleil par les Issis sont insérées dans les calendriers publiés chaque année. Il y a deux espèces de calendriers: les uns, plus étendus, destinés aux grands et aux riches; les autres, plus abrégés, pour les classes inférieures.

Le 16 janvier, je fus appelé pour venir à la hâte chez l'ambassadeur. J'y trouvai deux bannios avec plusieurs interprètes et d'autres employés. Voici à quelle occasion: un des Japonais que nous avions ramenés de Russie avait essayé de se détruire; mais on s'était aperçu assez tôt de son dessein pour l'empêcher de l'exécuter entièrement: la blessure qu'il s'était faite au cou, en voulant se le couper avec un rasoir, n'était pas dangereuse. Le docteur Langsdorff, qui demeurait près de l'ambassadeur, se mit aussitôt en devoir d'arrêter le sang; la

1805.
Janvier.

garde japonaise s'y opposa, parce que le gouverneur n'était pas encore instruit de l'événement, et que le blessé devait rester baigné dans son sang jusqu'à ce que les banios qu'on avait expédiés fussent de retour; et même alors on ne permit pas aux docteurs Espenberg et Langsdorff de lui porter secours. On avait fait venir un chirurgien japonais avec un médecin (1).

Le gouverneur, au moment de notre arrivée, avait fait prier l'ambassadeur de lui remettre les quatre Japonais; l'ambassadeur le refusa, parce qu'il voulait les présenter lui-même à l'empereur. Quelques semaines après, le gouverneur renouvela sa demande, elle n'eut pas plus de succès. Les choses changèrent ensuite de face. L'ambassadeur pria le gouverneur de le débarrasser des Japonais; on lui répondit que puisqu'il n'avait pas voulu les remettre dans le temps, après y avoir été invité deux fois, il pouvait bien les garder encore. On lui promit cependant d'expédier incessamment un courrier à Iedo; mais ce courrier ne rapporta pas de réponse, et ce ne fut qu'au jour de notre

(1) On distingue, au Japon, un médecin d'un chirurgien, en ce que ce dernier porte tous ses cheveux, tandis que le premier a la tête entièrement rasée. J'ai dit plus haut que les Japonais ne l'ont rasée qu'à moitié.

dépar
la ma
Ces
patrie
mois;
nous
était
retour
peut s
porté
probab
dans s
siens.
ramen
més po
toute
assigna
malheur
elle jus
rence u
ment su
après n
banios
mauvais
que ses
peignait
tiques,
pagnions
I.

départ que ces quatre Japonais purent quitter la maison de l'ambassadeur.

1805.
Janvier.

Ces malheureux avaient enfin regagné leur patrie, après une pénible traversée de quatorze mois; mais ils furent obligés d'y passer avec nous sept mois dans une véritable prison. Il était douteux qu'il leur fût jamais permis de retourner au sein de leurs familles. On ne peut savoir avec quelque certitude ce qui avait porté le Japonais à vouloir s'ôter la vie : il est probable que c'était le désespoir de se voir dans sa patrie sans pouvoir voler auprès des siens. Le bruit s'était répandu que ceux que ramena Laxman, en 1792, avaient été enfermés pour le reste de leurs jours, et privés de toute communication avec leurs parens. On assignait aussi une autre cause au suicide du malheureux Japonais : si elle était véritable, elle justifierait peut-être le jugement, en apparence un peu dur, que j'ai porté précédemment sur nos Japonais. On assura qu'aussitôt après notre arrivée à Nangasaky, il remit aux banios un écrit dans lequel il se plaignait des mauvais traitemens qu'il prétendait avoir, ainsi que ses compatriotes, essuyés en Russie : il dépeignait les Russes comme des chrétiens fanatiques, et annonçait que plusieurs de ses compagnons avaient été forcés d'embrasser la re-

1805.
Janvier.

ligion chrétienne ; enfin, que le but de notre voyage était d'essayer de l'introduire au Japon. Une méchanceté profonde pouvait seule porter cet homme à une action si noire ; car il avait, de même que ses compatriotes, été traité en Russie avec une humanité exemplaire. On leur avait remis, à leur départ, des présens de l'empereur, et ils avaient reçu à bord des preuves multipliées de bonté. Cet écrit n'eut point de suite. Il est possible que le désespoir d'avoir manqué son but, ou le remords de son action détestable, aient porté ce malheureux à se couper la gorge. On l'entendit souvent, après sa guérison, répéter que les Russes étaient très-bons, mais que lui était très-mauvais, et qu'il ne désirait rien tant que de finir bientôt sa vie.

Février.
19.

Le 19 février, on annonça officiellement à l'ambassadeur que l'empereur avait envoyé à Nangasaky un plénipotentiaire, accompagné de huit personnages de distinction, pour entrer en négociation avec lui. On pouvait aisément conclure de cette circonstance que l'ambassadeur n'irait pas à Iedo, quoique les interprètes ne le déclarassent pas ouvertement. L'envoyé de l'empereur était un homme d'une dignité si haute que, selon l'expression des interprètes, *il osait regarder les pieds de sa majesté impé-*

rial
gasa
pers
simp
Iedo
que
série
cemie
de la
ma s
un g
ment
de sa
mettr
cette
pour
difficu
grand
je den
Le
annon
pourr
de l'en
quinsa
le vais
retour

(1) Il
regards

riale (1), honneur dont le gouverneur de Nangasaky ne jouissait pas. Il était évident qu'un personnage aussi éminent n'était pas envoyé simplement pour conduire l'ambassadeur à Iedo. Les interprètes nous firent connaître que le gouvernement japonais désirait très-sérieusement de nous voir partir au commencement d'avril. Le 27 février, ils vinrent à bord, de la part du gouverneur, pour s'informer de ma santé. Leurs questions, qui me causèrent un grand plaisir, m'indiquèrent assez clairement que l'objet principal de leur visite était de savoir si le vaisseau serait bientôt prêt à mettre à la voile. Je ne laissai pas échapper cette insinuation, et commençai à tout disposer pour appareiller. J'y trouvai d'autant moins de difficultés que les Japonais mettaient le plus grand empressement à me fournir tout ce que je demandais.

Le 12 mars, l'interprète en chef vint enfin annoncer officiellement à l'ambassadeur qu'il ne pourrait pas aller à Iedo ; que le plénipotentiaire de l'empereur du Japon était attendu, dans une quinzaine de jours, à Nangasaky, et qu'ensuite le vaisseau devrait, aussitôt qu'il serait prêt, retourner au Kamtchatka. Il nous déclara en

1805.
Février.

27.

Mars.
12.

(1) Il n'avait pas la permission d'élever plus haut ses regards.

1865.
Mars.

même temps qu'il ne nous était pas permis de rien acheter au Japon ; mais que l'empereur avait donné ordre de fournir gratis au vaisseau toutes les choses nécessaires et des provisions suffisantes pour deux mois.

31.

Le 31 mars, ou 1^{er} avril suivant notre calendrier, on célébra, à Nangasaky, une fête que l'on nomme *Moussoumè Matzoury*, jour où les parens donnent des poupées à leurs filles. Quelque futile que paraisse en lui-même l'objet de cette fête, elle n'en est pas moins très-solennelle au Japon, puisque l'on consacre deux jours à ce jeu d'enfant. On nous pria même de ne pas envoyer à terre nos charpentiers qui radoubaient nos embarcations.

Avril.
3.

Le 30 mars, à 11 heures du matin, le plénipotentiaire arriva d'Iedo à Nangasaky. Le 3 avril, on commença les négociations sur le cérémonial. De part et d'autre, on y mit beaucoup de chaleur ; enfin on tomba d'accord. Il fut convenu que l'ambassadeur saluerait le délégué de l'empereur du Japon, non à la manière japonaise, mais à l'européenne. Le salut japonais est effectivement si humiliant, que le moindre des Européens ne s'y prêterait pas. Il fallut cependant que l'ambassadeur se soumit à se présenter sans épée et sans souliers : on ne voulut pas non plus lui accorder un siège quelconque à l'européenne ; il devait s'asseoir

sur
et d
posit
lui a
de c
les o
d'all
Le
dienc
dans
et de
jor F
tenan
conse
porta
droit
au no
passa
tions
même
termin
des d
presse
les po
si à l'a
côtes
Hollan
par Ba
l'empe

sur le plancher, vis-à-vis du gouverneur et du plénipotentiaire, les pieds de côté; position qui n'est pas des plus commodes. On lui accorda cependant un norimon, ou sorte de chaise à porteur, pour aller à l'audience; les officiers qui l'accompagnaient furent obligés d'aller à pied.

1865.

Avril.

Le 4 avril, jour fixé pour la première audience, on envoya chercher l'ambassadeur dans une grande barque ornée de bannières et de rideaux; sa suite était composée du major Frederici, du capitaine Feodoroff, du lieutenant Kocheleff, du docteur Langsdorf et du conseiller aulique Fossé, avec un sergent qui portait l'étendard : le cortège aborda à un endroit nommé par les interprètes *Moussel trapp* au nord de Desima. La première audience se passa en complimens suivis de quelques questions insignifiantes; la seconde eut lieu avec les mêmes cérémonies : toutes les affaires y furent terminées, on finit par remettre à l'ambassadeur des documens qui contenaient la défense expresse à tout vaisseau russe de se présenter dans les ports du Japon. Ils déclaraient de plus que, si à l'avenir des Japonais étaient jetés sur les côtes de la Russie, on devait les remettre aux Hollandais qui les feraient passer à Nangasaky par Batavia. Les présens et même la lettre de l'empereur de Russie furent refusés. On intima de

4.

1605.
Avril.

nouveau la défense expresse de rien acheter, de gratifier quelqu'un du moindre présent (1), de faire des visites au facteur hollandais ou d'en recevoir de sa part. On déclara en revanche que les objets fournis pour le radoub du vaisseau, ainsi que les provisions délivrées jusqu'à ce jour, étaient aux frais de l'empereur du Japon ; qu'en outre, le vaisseau recevrait des vivres pour deux mois ; qu'enfin, l'empereur avait assigné 2000 sacs de sel, chacun de 30 livres ; 100 sacs de riz, chacun de 150 livres, et 2000 pièces de capock ou ouatte de soie : les capocks pour les officiers et le reste pour l'équipage. Le plénipotentiaire déclara que les présents étaient refusés, parce que, si son empereur les acceptait, il serait obligé à son tour d'en envoyer à l'empereur de Russie et de les faire également accompagner jusqu'à Saint-Pétersbourg par un ambassadeur : mais qu'il ne le pouvait pas puisque les lois de l'empire défendaient positivement à tout Japonais de quitter sa patrie.

(1) Après plusieurs représentations, il fut enfin permis à l'ambassadeur de faire un présent à chacun des sept interprètes. Ces présents consistaient en un miroir, une pièce de drap, une lanterne de verre, une pièce de glazet, une paire de girandoles, une couple de tables de marbre, et une cuvette de marbre.

Te
était
porta
avan
nous
conse
par L
et le
moin
le mi
de l'e
pas p
flatter
que l
une fa
lièren
reste,
ne ca
merce

Le
audier
les pr
cres e

(1)
lieutena
qu'après
tion ca
bassade

Telle fut l'issue d'une ambassade dont on était fondé à attendre des résultats plus importants. Bien loin d'y gagner quelque nouvel avantage, nous y avons perdu le privilège que nous avions de pouvoir aller à Nangasaky, en conséquence de la permission écrite obtenue par Laxman. La communication entre la Russie et le Japon est interrompue pour toujours, à moins qu'il n'arrive un grand changement dans le ministère d'Iedo ou dans le gouvernement de l'empire : événement qui probablement n'est pas prochain, quoique les interprètes, pour flatter sans doute l'ambassadeur, prétendissent que le refus du plénipotentiaire avait excité une fermentation dans tout le Japon, particulièrement à Miaco et à Nangasaky (1). Au reste, je suis convaincu que cette interdiction ne causera pas un grand préjudice au commerce de la Russie.

1805.
Avril.

Le 16 avril, l'ambassadeur eut sa dernière audience et l'on se mit aussitôt à rembarquer les présens, les provisions, les canons, les ancres et les cordages. La joie de quitter bientôt

10.

(1) Les Japonais du nord d'Ieso ont raconté au lieutenant Kkvostoff, qui visita cette île en 1806 et 1807, qu'après notre départ, il avait éclaté à Iedo une révolution causée, disait-on, par le refus de recevoir l'ambassadeur russe.

1805.
Avril.

le Japon s'était déjà manifestée par l'ardeur de l'équipage ; souvent on travaillait pendant seize heures presque sans interruption pour mettre le vaisseau en état d'appareiller. Il faut convenir cependant que , sans les hommes et les bateaux que les Japonais nous fournirent , il nous eût été impossible d'être entièrement prêts le 16 avril.

(Le glazet, dont il est question dans le détail des présens de l'ambassadeur, est une étoffe de coton à raie et lustrée; ce qui lui a valu son nom : elle se fabrique en Russie.)

.....
D
Premi
Ten
son
la lo
a été
plan
cette
pour
et as
puis

JE c
voyag
déplac
cipale
gasaky

On c
à laque
l'Europ
en est
bruqui
verte c

(.) L

CHAPITRE XIII.

DESCRIPTION DU PORT DE NANGASAKY.

Première découverte du Japon par les Européens. — Tentatives de différentes nations pour former des liaisons de commerce avec les Japonais. — Examen de la longitude géographique de Nangasaky, telle qu'elle a été déterminée jusqu'ici. — Difficultés de tracer un plan exact de la baie de Nangasaky. — Description de cette baie et des îles qui s'y trouvent. — Instruction pour y entrer et en sortir. — Observations nautiques et astronomiques. — Remarques météorologiques depuis octobre 1804 jusqu'à Avril 1805.

JE crois qu'un récit abrégé des premiers voyages des Européens au Japon, ne sera pas déplacé à la tête de ce chapitre destiné principalement à la description du port de Nangasaky.

1805.

On est réduit aux conjectures sur l'époque à laquelle remontent les premières notions de l'Europe sur le Japon. Il est à présumer qu'on en est redevable aux célèbres voyageurs Rubruquis et Marco Polo (1). Quant à la découverte de cet empire, il paraît certain qu'elle

(1) Leurs voyages datent du milieu du 13^e siècle.

1805.

est due au hasard. Le Portugais Fernando Mendez Pinto, voulant aller aux îles Likeo, s'était embarqué à Macao en 1542 sur une jonque chinoise commandée par le fameux pirate Samipoheca ; surpris par une tempête, leur vaisseau fut jeté sur la côte du Japon (1). Trois autres Portugais, qui prétendirent être abordés la même année à la côte de Satzuma, rendent les droits de Pinto sujets à contestation ; mais comme ils sont de la même nation et que l'époque de la découverte est la même, une discussion pour décider à qui appartient réellement la priorité ne serait d'aucun intérêt. Les Espagnols commencèrent aussi à visiter le Japon ; cependant, malgré la proximité des Philippines qui devait faire espérer un commerce très-avantageux entre deux archipels aussi riches, ils cessèrent bientôt de fréquenter le Japon : ce n'était pas non plus un projet de commerce, mais un naufrage qui les avait amenés dans ce pays. En 1609, le gouverneur de Manille, en allant à la Nouvelle-Espagne, fut jeté sur la côte du Japon par 35° 50' de latitude. L'empereur le renvoya avec tous les Espagnols qui s'étaient sauvés, à Aca-puloo, sur un vaisseau construit par un An-

(1) *Histoire du Japon*, par Charlevoix, 1754. Paris. in-12, 2^e vol., pag. 147 et 423.

glais
Cet a
le ro
du J
mais
nisme
pagn
n'ont
qui d
geuse
étaie
acqui
dûren
au co
le fai
gnols
encor
événe
seau
Japon
cinq v
en 15
Mahu
soit au
la me
duit p
qui se

(1) A

glais nommé Adams dont je parlerai plus bas. Cet accident donna lieu à une ambassade que le roi d'Espagne envoya en 1611 à l'empereur du Japon avec une quantité de présens (1) : mais au temps de la destruction du christianisme, l'entrée du Japon fut interdite aux Espagnols comme aux Portugais, et les premiers n'ont jamais tenté de renouveler des liaisons qui devaient être réciproquement très-avantageuses. Les Hollandais qui, à cette époque, étaient devenus indépendans et avaient déjà acquis de grandes richesses et de la puissance, durent naturellement désirer de prendre part au commerce du Japon, quoiqu'ils ne pussent le faire avec autant d'avantage que les Espagnols et les Portugais, puisqu'alors ils n'avaient encore aucune possession dans les Indes. Un événement fortuit favorisa leurs vues. Un vaisseau Hollandais périt sur la côte orientale du Japon en 1600 ; il appartenait à une flotte de cinq vaisseaux expédiés du Texel pour les Indes en 1598, et commandés par les amiraux Jacques Mahu et Simon de Cordes. Toute la flotte périt, soit au passage du détroit de Magellan, soit dans la mer du Sud, à l'exception du vaisseau conduit par le premier pilote, Anglais de naissance, qui se nommait Adams. Il arriva le 19 avril

(1) *Entick's Naval History*, in-fol., pag. 890.

1805.

1600 au port de Bungo situé par 35° 30' de latitude. Adams eut le bonheur de plaire à l'empereur qui le combla de faveurs, mais ne voulut jamais lui permettre de retourner dans sa patrie. Les nouvelles qu'il fit passer à Batavia engagèrent la compagnie des Indes hollandaises à y envoyer un vaisseau en 1609. Le commerce fut bientôt établi par la médiation d'Adams, et en 1613 les Hollandais obtinrent la permission de former un comptoir à Firando (1). Jusqu'à présent cette nation est la seule de l'Europe qui ait réussi à gagner les bonnes grâces des Japonais, c'est-à-dire qui se soumette aux conditions les plus humiliantes; ils ont la permission de continuer un commerce réduit maintenant à deux petits navires qui viennent tous les ans de Batavia. En 1641, trois ans après avoir contribué à faire chasser pour toujours les Portugais du Japon, ils furent eux-mêmes expulsés de Fi-

(1) *Id.*, pag. 389-392. Entick s'est trompé de douze ans, lorsqu'il a dit que la flotte de l'amiral Mahu partit en 1586, et qu'Adams arriva à Bungo en 1588. On peut consulter à ce sujet l'*Histoire chronologique des Découvertes dans la mer du Sud*, par Burney, 2^e vol., pag. 189-193; la *Collection des Voyages d'Harris*, 1^{er} vol., pag. 256, et l'*Histoire des Voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la Compagnie des Indes Orientales, formée dans les provinces unies des Pays-Bas* (t. II, pag. 256, édition de Rouen.).

rande
Les A
leur o
un co
temps
renon
fussen
eussen
dition
qui a
à cette
été ch
lent pa
sayé p
comme
succès
par l'a
pas vou
présent

(1) O
395, la
d'Anglet
pitaine J
Oriental
(2) V
des Voy
de la Cor
Entick r
Woddel

rando et renfermés dans la petite île de Desima. Les Anglais obtinrent aussi, par le crédit de leur compatriote Adams, la permission d'avoir un comptoir à Firando, à peu près dans le même temps que les Hollandais (en 1613) ; mais ils renoncèrent bientôt à ce commerce, quoiqu'ils fussent très-bien accueillis au Japon et qu'ils eussent la permission de le continuer aux conditions les plus avantageuses (1). On ignore ce qui a pu déterminer les Anglais à abandonner à cette époque le Japon ; car ils n'en ont pas été chassés, puisque les Hollandais n'en parlent pas. Les Anglais ont, depuis ce temps, essayé plusieurs fois de renouer des liaisons de commerce avec le Japon ; mais toujours sans succès. En 1637 quatre vaisseaux commandés par l'amiral lord Woddel, auquel on n'avait pas voulu permettre d'entrer à Macao (2), se présentèrent devant Nangasaky, et n'y furent

(1) On peut voir, dans *Entick's Naval History*, pag. 395, la lettre de l'empereur du Japon au roi Jacques d'Angleterre, et le traité de commerce conclu par le capitaine John Saris, au nom de la Compagnie des Indes Orientales, avec le Gouvernement Japonais.

(2) Voyage de Hagenaar aux Indes, dans le *Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la Compagnie des Indes Orientales*, tom. IX, pag 471. Entick ne fait aucune mention de l'expédition de lord Woddel en l'année 1637.

1805.

pas mieux reçus. En 1673 un autre navire anglais demanda d'être admis dans ce port, il fut renvoyé sous prétexte que le roi Charles II avait épousé une Portugaise. En 1803 ils firent une nouvelle tentative, tout aussi inutile. Une compagnie de marchands anglais à Calcutta avait expédié, sous le commandement du capitaine Torrey, pour Nangasaky, un bâtiment très-richement chargé; il fut obligé de s'éloigner, dans les vingt-quatre heures, des côtes du Japon. Les Américains ont aussi voulu tenter fortune en 1801, ou 1802; mais sans aucun succès. Quant aux Français, ils n'ont jamais essayé de se présenter au Japon.

Il s'est donc écoulé près de trois siècles depuis que le Japon a été visité par plusieurs nations européennes, et Nangasaky est fréquenté annuellement depuis près de deux cents ans. Cependant sa latitude, ni sa longitude, ne sont pas encore déterminées avec précision; l'on n'a pas non plus un plan exact de son port, un des meilleurs de l'univers, et qui, certainement, gagnerait encore beaucoup s'il appartenait à une puissance européenne. Kæmpfer, Charlevoix, Thunberg ont, à la vérité, donné la latitude et la longitude de Nangasaky, mais d'une manière inexacte. Le plan du port que l'on voit dans l'ouvrage de Kæmpfer, est très-défectueux. Le 4^e volume de l'excellente col-

lect
sieu
man
vale
cept
côte
du c
l'ent
titud
qui i
plus
Boca
che
lardi
man
trouv
latitu
cet a
avant
tions
de l'é
en mé
résult
ridien
Macac

(1) C
la preu
113° 37'

lection de cartes par Dalrymple, offre plusieurs plans du port de Nangasaky, d'après des manuscrits anglais et hollandais; mais ils ne valent pas mieux que celui de Kæmpfer, excepté le n° 27, qui contient une carte de la côte S. O. du Japon, dans laquelle les latitudes du cap Nomo, de la ville de Nangasaky et de l'entrée du port sont données avec assez d'exactitude pour le temps où il fut publié. La carte qui indique la position de Nangasaky, avec le plus d'exactitude, est celle que M. Barbié du Bocage a dressée pour le *Voyage à la recherche de La Pérouse*, publiée par M. de la Billardière, naturaliste de cette expédition, commandée par d'Entrecasteaux. Nous n'avons trouvé qu'une très-légère différence dans la latitude et la longitude; je crois cependant que cet accord est un peu l'effet du hasard, car avant nous personne n'avait fait des observations astronomiques à Nangasaky, excepté celle de l'éclipse de lune de 1612 : elle fut observée en même temps à Macao et à Nangasaky; il en résulta une heure de différence entre les méridiens de ces deux villes. La longitude de Macao étant de $113^{\circ} 37' 19''$ (1), celle de Nan-

(1) On trouvera, dans le 12^e chapitre du 2^e volume, la preuve que la longitude de Macao est réellement de $113^{\circ} 37' 19''$.

1805.

gasaky devait être de $128^{\circ} 37' 19''$, ce qui diffère d'un degré un quart de la vraie longitude. Je n'ai aucune connaissance des observations plus récentes faites à Nangasaky.

L'observation de l'éclipse de lune de 1612 est rapportée en ces termes dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris*, tom. VII, seconde partie, pag. 96, édit. in-4°, 1729.

« En l'année 1612, les pères d'Aleni et Ure-
« man observèrent une éclipse de lune à Macao
« le 8 novembre. Le commencement à 8 h. 30'.

« La fin. 11 45'.

« Le père Charles Spinola, qui eut le bonheur
« d'être brûlé à petit feu dans le Japon, pour
« la foi de Jésus-Christ, qu'il était allé prêcher,
« observa à Nangasaky, capitale du Japon :

« Le commencement de cette éclipse à 9 h. 30'.

« Donc la différence entre les méridiens de
« Macao et de Nangasaky, est 1 h. qui vaut 15° .

« Donc la différence en longitude entre Paris
« et Nangasaky (la longitude de Macao étant
« $111^{\circ} 26'$), est $126^{\circ} 26'$. »

Spinola n'ayant observé que le commencement de l'éclipse, il en résulte qu'il n'a pas pu déterminer avec exactitude la longitude de Nangasaky. On est cependant surpris que celle de Macao ait été calculée, il y a près de deux cents ans, avec une précision qui ne diffère que de 9 ou 10 minutes des meilleures obser-

vatio
égale
jésuit
Le
Histo
dans
reje
de Sp
à une
vérita
clue d
connu
gasaky
moyen
rouse
férenc
et de
La p
et Bur
selon

La

(1) S
Tsus es
wich. O
de Tsus
être =

I.

vations modernes. La latitude de Macao a été également assez bien déterminée par ces mêmes jésuites Aleni et Ureman, à $22^{\circ} 23'$.

1865.

Le capitaine Burney, en discutant, dans son *Histoire chronologique des découvertes faites dans la mer du Sud*, la longitude de Nangasaky, rejette celle qui est fondée sur les observations de Spinola; il est parvenu, par un autre moyen, à une détermination qui diffère très-peu de la véritable, c'est-à-dire à $130^{\circ} 06' E$. Il l'a conclue de la longitude de Tsus-Sima, qui est bien connue, et de la distance de cette île à Nangasaky. Il paraît qu'il a fondé son calcul sur la moyenne de la longitude indiquée par La Pérouse et Broughton, et la moyenne de la différence des méridiens des cartes de Kämpfer et de Valentin.

La pointe nord de Tsus est, selon La Pérouse et Burney, de $129^{\circ} 37' (1)$;

selon Broughton. $129^{\circ} 30'$;

moyenne. . . $129^{\circ} 55' 50''$.

La différence du méridien entre Tsus-Sima

(1) Suivant la carte de La Pérouse, la pointe N. de Tsus est par $127^{\circ} 37'$, ou $129^{\circ} 57'$ à l'E. de Greenwich. On verra, dans le chapitre 14^e, que la longitude de Tsus, d'après la conclusion de La Pérouse, doit être $= 129^{\circ} 22'$.

1805. et Nangasaky est, selon Kæmpfer, 40' (1);
selon Valentin, 25'. Moyenne. . . 32' 30"

Par conséquent, $129^{\circ} 33' 30'' + 32' 30'' = 130^{\circ} 06' 00''$.

La latitude de Nangasaky offre donc une erreur de 13 minutes, dans la *Connaissance des Temps*, qui d'ailleurs donne toujours les positions avec une très-grande exactitude. Le capitaine Torey, dont j'ai déjà fait mention, est approché plus près de la vérité, en 1803. D'après les observations qui m'ont été communiquées à Canton, par le capitaine Mac-Intosh, à qui l'hydrographie des Indes et de la Chine a tant d'obligations, la ville de Nangasaky est par $32^{\circ} 45'$ de latitude N., et $229^{\circ} 45'$ de longitude O. Cette détermination n'a jamais été rendue publique, quoique ce soit la seule que l'on puisse admettre comme vraie : c'est la plus récente; elle est donnée par un Anglais qui a toujours voyagé dans les mers des Indes avec un chronomètre, et à qui le calcul des distances lunaires était familier. Comme il ne s'est arrêté que vingt-quatre heures dans la baie de Nangasaky, on ne peut lui faire un reproche de ce que sa longitude diffère de près

(1) La différence du méridien entre Tsus-Sima et Nangasaky est, d'après nos observations, 39'.

d'un demi-degré de la nôtre ; d'un autre côté, la différence de sa latitude est insignifiante.

1805.

Quoique Nangasaky doive probablement rester encore fermé pour long-temps aux Européens, ce serait trop imiter l'esprit étroit des marchands hollandais, que de ne pas faire connaître nos observations nautiques sur ce port. Je crois au contraire de mon devoir de publier tout ce qui pourra être utile, même à une époque très-reculée. Ce serait mal remplir les intentions bienveillantes du monarque éclairé qui a conçu le projet de notre expédition, que de ne pas communiquer au public les résultats qu'elle a produits pour les progrès des sciences.

Quoique contrarié pour lever le plan du port de Nangasaky, puisqu'il nous était défendu de parcourir la baie et d'aborder à aucun endroit, je puis garantir son exactitude.

Le zèle infatigable de M. Horner et de M. Loewenstern, qui ont dressé ce plan, a suppléé à toutes les facilités dont nous étions privés, tant dans les divers mouillages de la *Nadiegeda*, qu'à Kibatch et à Megasaky, pour lier les différentes parties de ce plan. La différence de latitude de ces deux endroits, exactement observée, a donné l'échelle du plan, puisqu'on n'a pas pu mesurer une base. Quoique ce plan contienne tous les points que nous

1806.

avons reconnus, il y en a quelques-uns qu'il nous a été impossible de relever. Par exemple, les petites anses aux deux côtés de l'entrée, les canaux entre les îles qui forment la baie de Nangasaky, et la partie septentrionale du port au-delà de la ville; je regrette surtout que nous n'ayons pas pu relever l'entrée qui est au sud-ouest de Nangasaky. Quoiqu'on aperçoive des rochers dans ce canal, et que les Japonais n'y naviguent qu'avec de petites embarcations, il ne serait pas impossible qu'en le sondant avec soin, on y trouvât un passage pour de plus gros bâtimens. Cet excellent port joindrait alors à ses autres avantages celui d'offrir une double entrée et une double sortie. Les mêmes motifs, expliqués plus haut, sont cause que l'on ne voit sur ce plan d'autres sondes que celles qui se trouvent sur la ligne de la route. Nous avons continuellement le plomb à la main pendant notre marche, quoique les Japonais en eussent l'air mécontents. Ce plan peut suffire au navigateur pour le conduire au mouillage avec sûreté. Toutefois, je vais ajouter quelques renseignemens qui ajouteront à son utilité.

L'entrée du port de Nangasaky est située par $32^{\circ} 43' 45''$ de latitude N., et $230^{\circ} 15' 00''$ de longitude O., au milieu de la baie de Kiusiu, formée par le cap Nomo au S. et le cap Seurote au

N. C.
cap
00''
des
moir
îles
des
Seur
sage
les J
bates
La
de Na
que l
pende
que i
côte l
fre pa
nage c
au cor
gues,
unes,
un pie
de l'es
que l'e
Gatto
N. E. j
de la p
bientôt

N. Cette entrée est située à 51 milles E. $\frac{1}{4}$ N. du cap Gotto, qui est par $32^{\circ} 34' 50''$ N., et $231^{\circ} 16' 00''$ O.; elle est à 33 milles de la plus orientale des îles Gotto, et peut-être à une distance moins considérable d'une chaîne de petites îles de rochers qui, se prolongeant au N. E. des îles Gotto, joignent probablement le cap Seurote, ou semblent du moins rendre le passage impossible dans cet endroit; car, suivant les Japonais, il n'est praticable que pour les bateaux.

La détermination exacte de l'entrée du port de Nangasaky ne laisse aucun doute sur la route que l'on doit prendre pour s'y engager. Si cependant le défaut d'observations laissait quelque incertitude à cet égard, les hauteurs de la côte la feraient bien vite reconnaître. Elle n'offre pas d'élévation considérable dans le voisinage du cap Nomo et du cap Seurote. Nangasaky, au contraire, est entouré de très-hautes montagnes, entre lesquelles on en distingue quelques-unes, à l'extrémité sud, qui sont aplaties, avec un pic très-élevé, situé à peu près à l'E. S. E. de l'entrée. Le mieux est de se tenir, autant que l'on peut, à égale distance entre les îles Gotto et la côte de Kiusiu, et de gouverner au N. E. jusqu'à ce qu'on soit arrivé par le travers de la passe, et ensuite, droit à l'E. : on aperçoit bientôt la montagne derrière Nangasaky, qui,

1805.

à une grande distance, est même une marque de reconnaissance à laquelle on ne peut se méprendre. Arrivé de 9 à 10 milles de l'entrée, on aperçoit un arbre isolé sur l'île d'Ivo-Sima, à la côte S. de l'entrée. Quand cet arbre, que l'on distingue à plus de 10 milles, reste au S. 85° E., il est sur la même ligne que la cime de la haute montagne dont je viens de parler. Ces deux pointes, très-faciles à reconnaître, indiquent si bien la route à tenir, qu'il est impossible de se tromper; si, au contraire, dès qu'on a connaissance de Kiusiu, on se dirige sur le cap Nomo, comme nous fîmes, parce que nous cherchions l'entrée de Nangasaky 12 milles plus au S., et que l'on prolonge ensuite la côte, on court non-seulement le risque d'être entraîné trop près des rochers s'il survient du calme, et par le reflux qui, au temps des syzygies, porte avec force de ce côté, mais encore de se tromper d'entrée, et de s'engager dans une passe qui est par $32^{\circ} 40'$ N. Il est possible qu'elle conduise aussi à Nangasaky : mais comme elle n'a jamais été relevée par les navigateurs européens, il est possible aussi qu'elle soit dangereuse.

Le cap Nomo, pointe méridionale de la baie de Kiusiu, est par $32^{\circ} 55' 10''$ N. et $230^{\circ} 17' 30''$ O. Il est formé par une montagne à double sommet, que l'on prendrait pour une île à quelque distance. Quand on s'approche, il est très-

recon
Entrée
grand
d'une
ces île
jusqu
baie
roche
diona
s'éloig
monta
O., ju
rappre
bosqu
S. E.,
fonde
être la
ner. L
vue es

Le c
et 230°
cap N
trée ;
un ab
abaiss
N. ; ell
du cap
plusieu
de la c

reconnaissable à un gros rocher, situé au large. Entre ce cap et l'entrée du port, il y a un grand nombre de roches et d'îlots; l'un est d'une hauteur considérable. Quelques-uns de ces îlots sont couverts d'arbres depuis leur base jusqu'au sommet, comme le Papenberg dans la baie de Nangasaky. Derrière ces îlots et ces rochers s'ouvre une anse, dont la côte méridionale est plate et très-bien cultivée, et, en s'éloignant de la mer, devient montueuse. Les montagnes s'étendent, dans la direction du N. O., jusqu'à Nangasaky, en formant des chaînes rapprochées, couvertes d'allées d'arbres et de bosquets. Derrière, le cap Nomo se prolonge, S. E., et forme probablement une anse profonde, qui, d'après les cartes japonaises, doit être la baie d'Arima; nous n'avons pu l'examiner. La dernière pointe de terre que nous ayons vue est par $32^{\circ} 30' 00''$ N. et $230^{\circ} 11' 00''$ O.

Le cap Seurote est situé par $32^{\circ} 58' 30''$ N. et $230^{\circ} 25'$ O., à 25 milles N. $11^{\circ} 50'$ O. du cap Nomo et à $17 \frac{1}{2}$ milles N. 31° O. de l'entrée; il n'est pas très-haut, et se reconnaît à un abaissement au S. E. Mais à partir de cet abaissement, la terre va en s'élevant jusqu'au N.; elle y est même plus montagneuse que près du cap Nomo. On voit, au S. du cap Seurote, plusieurs îles. La plus grande et la plus proche de la côte se nomme *Nat-Sima*, et la plus mé-

1865.

ridionale *Kit-Sima*. Nous n'avons vu ces îles et le cap Seurote qu'en passant, le 8 octobre, et le lendemain, étant à notre premier mouillage. Le temps n'était pas assez favorable à notre départ, le 17 avril, pour que nous puissions relever en détail la partie septentrionale de cette baie. Cependant MM. Horner et Løwenstern obtinrent, à midi, quelques gisemens, et purent mesurer quelques angles, qui, liés avec ceux des 8 et 9 octobre, garantissent la position des rochers au-dessus de l'eau, des îles de la baie et du cap Seurote.

On peut diviser le port de Nangasaky en trois parties, car il contient trois rades différentes; chacune est très-sûre. La première est l'extérieure, à l'O. de l'île Papenberg; la seconde est celle du milieu à l'E. de cette île; et la troisième est l'intérieure, devant la ville qui est au fond du port. Ayant été assez long-temps dans chacune de ces trois rades, je suis en état de les décrire. L'entrée est formée, au S., par la pointe septentrionale d'Ivo-Sima, et au N. par le cap Facunda (1). Ces deux pointes gisent N. E. et S. 40° O. l'une de l'autre, à la distance de 2 $\frac{1}{3}$ milles. Au milieu de l'entrée,

(1) A défaut d'un autre nom, j'ai nommé ce cap *Facunda*, d'après une ville voisine, située dans une baie ouverte.

la profondeur, qui est de 33 brasses, fond de sable gris, diminue peu à peu dans la direction de l'E. S. E., E. S. E. $\frac{1}{4}$ E., et E. en allant vers la rade extérieure, où l'on mouille sur 22 à 25 brasses fond de vase verte, grasse, mêlée de sable fin. La rade extérieure, à l'O. du Papenberg, est à l'abri de tous les vents, excepté ceux de N. O. et O. N. O. Mais comme ceux-ci soufflent rarement et avec peu de force pendant la mousson du N. E., elle est sûre dans cette saison. Le fond en est excellent. Nous n'y restâmes mouillés, la première fois, que huit jours, pendant lesquels le vent n'avait jamais beaucoup fraîchi. Cependant, nous fûmes obligés de faire beaucoup d'efforts pour lever notre ancre; la seconde fois, nous n'y restâmes qu'une nuit, et nous eûmes également de la peine à désancrer. Si l'on n'a pas l'intention de rester long-temps sur ce mouillage, il suffirait d'employer une ancre d'affourche au lieu d'une seconde maîtresse ancre. La nôtre était au N. sur 18 brasses.

Cette rade a, à l'O. et au S. O., Ivo-Sima, île montueuse, qui a un mille et demi de longueur dans la direction du N. au S. : elle est coupée, au centre, par une vallée où l'on voit quelques maisons. On aperçoit de très-loin, sur les hauteurs de la partie septentrionale de l'île, un arbre isolé, destiné vraisemblablement à indi-

1805.

quer l'entrée du port ; il nous a été très-utile pour lier le plan du port avec les relèvemens que nous avons pris en mer. Depuis cet arbre, une prolongation de la montagne se dirige à peu près au N. E., et forme une vallée dans laquelle est situé un village considérable, environné d'une belle forêt. A un quart de mille du rivage, dans la même direction, se trouve un rocher que la mer doit couvrir quand elle est haute. Une autre île, nommée *Taka-Sima*, est à l'E. S. E. d'Ivo-Sima. Ces deux îles sont séparées par un canal large à peine d'un demi-mille, mais qui doit être libre d'écueils, car nous y avons vu passer une jonque chinoise, bâtiment qui, par l'imperfection de sa manœuvre, a besoin d'une passe très-sûre. Au N. E. de Taka-Sima est Kajack-Sima, île qui peut-être n'en est séparée que par un canal semé d'écueils, ou peut-être lui est jointe par une langue de terre étroite. C'est ce que nous n'avons pu vérifier. Il paraît du moins qu'il ne s'y trouve aucune passe, même pour le plus petit bateau. Au N. de Kajack-Sima on voit quelques îlots nommés *Canda-Sima*, et au N. E. une autre petite île qui porte le nom d'*Amiabour*, et qui n'a qu'un mille et demi à peu près de circonférence. Celle-ci est séparée de Kajack-Sima par un canal large au plus d'un quart de mille. Sur son extrémité N. E. s'élève une forteresse japonaise, c'est-à-

dire un bâtiment entouré de tentures de toile rayée, et où il n'y a ni canon, ni fusil. Les interprètes nous dirent que près de cette île la mer est semée de roches sous l'eau, qui déchirent souvent les filets des pêcheurs; ce qui lui a valu son nom d'*Amiabour*; *amia* signifiant un filet de pêcheur, et *bour* déchirer, casser. Les îles de Taka-Sima, Kajack-Sima, Canda-Sima et Amiabour ferment la rade extérieure du S. O. au S. E. La terre ferme est à l'E., à la distance de 2 milles; Papenberg au N. E., et Kamino-Sima, île de 2 milles environ de circonférence, au N. A l'O. de cette île, s'étend une chaîne d'îlots rocaillieux, entre lesquels il n'y a aucun passage, même pour les plus petits bateaux. Kamino-Sima est environnée de plusieurs bancs de sable, et séparée de la terre ferme, ainsi que de Papenberg, par un canal étroit où les bateaux seuls peuvent passer : elle a aussi à sa pointe orientale une forteresse japonaise, nommée *Simbo*. Etant à notre mouillage dans la rade extérieure, sur 25 brasses de profondeur, nous avions les relevemens suivans : l'arbre sur l'île Ivo-Sima nous restait au S. 83° O., le Papenberg au N. 76° 30' O., la pointe N. d'Ivo-Sima au N. 85° O.

La rade du milieu, ou celle qui est à l'E. du Papenberg, est entièrement entourée par la terre, et aussi sûre que l'intérieure, à laquelle

1805.

je la préférerais même , parce que le fond en est meilleur, quoiqu'il soit moins bon que celui de l'extérieure. On y a à l'O. le Papenberg, petite île qui a à peine un demi-mille de tour, et la plus haute de toutes celles de ce port : on la distingue surtout à une allée d'arbres qui, des deux côtés, l'orne de la base au sommet. Son nom japonais est *Takabokou-Sima* ; le nom de Papenberg (mont du Moine) est venu, dit-on, de ce qu'à l'époque de la destruction du christianisme au Japon, les prêtres catholiques furent précipités du haut de cette montagne. On a au S. O. les îles Amiabour, Kajack-Sima et Taka-Sima, et, un peu plus au S., le large canal qui mène à la mer, dans lequel, pendant les tempêtes du S. O., les lames brisent avec violence sur les petites îles et les roches qui sont en dedans et en dehors. Il faut par conséquent mouiller un peu plus près du Papenberg, afin d'être parfaitement à l'abri. Pendant le typhon du 1^{er} octobre, qui fit chasser les vaisseaux hollandais sur leurs ancres dans la rade intérieure, il n'arriva rien aux jonques chinoises dans la rade du milieu, quoique leurs ancres ne soient que de bois, et par conséquent plus mauvaises que celles des vaisseaux hollandais. Au S. et à l'E., on a le côté droit du canal qui conduit à la ville ; au N. E., est Nangasaky ; au N. et au N. O., une

partie du côté gauche du canal et l'île Kamino-Sima. Le brassiage diminue peu à peu de 25 à 17 brasses lorsqu'on va de la rade extérieure à celle du milieu. On n'a rien de particulier à observer dans ce passage, sinon de serrer plutôt le Papenberg que la terre qui lui est opposée. Il n'y a aucun danger à s'approcher du Papenberg, puisqu'à une encablure de distance, il reste encore 18 à 20 brasses d'eau. Les vaisseaux hollandais s'approchent même bien davantage lorsqu'ils appareillent pour sortir de la rade.

Il y a au N. E. du Papenberg, à la distance d'un tiers de mille, une petite île plate, couverte de bois, dont le nom est *Nosoumi-Sima*, ou île aux Rats; elle est à peu près de la même grandeur que le Papenberg, et à 130 brasses plus loin, dans la même direction, se trouve la petite anse nommée Kibatch, où l'on mouille sur 6 à 10 brasses. C'est le meilleur endroit du port de Nangasaky pour radoubier un vaisseau; car, dans l'intérieur de ce port, le rivage a partout si peu de profondeur, qu'un vaisseau ne peut en approcher. C'est à la rive gauche de cette petite anse qu'on nous avait arrangé une promenade à peine aussi longue que notre vaisseau, et fermée tout autour par une haie de bambous.

Je conseillerais aux navigateurs qui viennent

1805.

pour la première fois à Nangasaky, de ne pas se laisser retarder par les Japonais qui viendront à leur rencontre à plusieurs milles en mer ; mais de continuer de faire route vers la rade extérieure. Ils pourraient même avancer, sans le moindre danger, jusqu'à la rade du milieu, surtout pendant les moussons du S. O. Le secours des Japonais n'est nullement nécessaire. On évite même par là le désagrément de rester près de deux jours au milieu de l'entrée, où le moindre coup de vent expose au plus grand danger. Si l'on ne prend pas ce parti, il faut louer cent bateaux pour remorquer le vaisseau jusqu'au Papenberg, et l'on finit par avoir le chagrin de perdre quelques centaines de brasses de cordage, que les Japonais coupent lorsqu'ils larguent les grelins de remorque.

De la rade du milieu jusqu'à celle de l'intérieur, où est la ville de Nangasaky, on doit gouverner au N. 40° E. La distance est de 2 milles un tiers, et le brassage diminue de 18 à 5 brasses. A mi-chemin, dans l'endroit où le canal a tout au plus 400 toises de largeur, on passe sous les batteries impériales établies de chaque côté. Les bâtimens en sont considérables, mais sans un seul canon. On voit encore d'autres batteries semblables en plusieurs endroits, de l'un et de l'autre côté. Certes, si les Japonais s'entendaient en fortification, la ville de Nangasaky

serait imprenable, puisque le canal n'a pas plus de 500 toises de largeur, et en quelques endroits seulement 300; mais, dans son état actuel, elle n'est guère plus formidable que la plus misérable ville de pêcheurs en Europe. Une frégate avec quelques brûlots pourrait détruire Nangasaky en quelques heures, malgré sa grande population; car les Japonais ne pourraient faire aucune résistance. Il y a dans le voisinage de la batterie impériale, sur la rive droite, une petite anse constamment remplie de petits bâtimens, et où, sans doute, il se trouve assez de fond pour de plus considérables; ces anses sont fort multipliées de chaque côté du canal de Nangasaky. Celle-ci, qui paraît une des plus grandes, nous a particulièrement frappé par sa situation romantique.

L'ancrage, n'étant que de vase molle, n'est pas si bon près de Nangasaky que dans la rade du milieu et dans la rade extérieure; et, comme le canal est entièrement ouvert au S. O. vers la mer, on y est moins à l'abri que sous le Papenberg. La *Nadiejeda* y mouillait sur 5 $\frac{1}{2}$ brasses, à la distance de 400 brasses de Désima, qui nous restait au N. 40° E., et à 250 brasses de Mégasaky, demeure de notre ambassadeur, près de la factorerie chinoise, dont on nous avait cédé quelques magasins. Megasaky nous restait au S. 80° E.

1805.

La moyenne d'un grand nombre d'observations, pour conclure la latitude de Kibatch et de Megasaky, réduite d'après le plan du port sur le milieu de la ville, est de $32^{\circ} 44' 50''$ N.

Kibatch. $32^{\circ} 43' 15''$

Latitude de Megasaky. $32^{\circ} 44' 02''$

Latitude de Desima (prise du
mât de pavillon). $32^{\circ} 44' 18''$

Latitude de l'entrée de Nanga-
saky. $32^{\circ} 43' 40''$

La longitude est conclue principalement par des distances de la lune au soleil, dont M. Horner et moi nous avons mesuré plus de 1000 pendant les premiers mois de notre séjour.

La moyenne de 267 distances du soleil à l'O. de la lune, donne, pour longitude de Kibatch. $230^{\circ} 18' 01''$

277 distances du soleil à l'E.
de la lune. $230^{\circ} 02' 41''$

Ainsi, la moyenne de 564 dis-
tances. $230^{\circ} 10' 21''$

La moyenne de 204 distances,
observées par M. Horner, à
l'O. de la lune. $230^{\circ} 19' 00''$

260 distances du soleil à l'E.
de la lune. $230^{\circ} 02' 10''$

La moyenne de 464 distances
est donc. $230^{\circ} 10' 35''$

Ainsi , la longitude de Kibatch , par une moyenne de 1028 distances , est de . $230^{\circ} 10' 28''$ O.

Le milieu de la ville est , à l'E.

de Kibatch , de. $2' 55''$

Ainsi , la longitude de Nangasaky est de. $230^{\circ} 07' 53''$

Ou en nombre rond. $230^{\circ} 08' 00''$

Longitude de l'entrée du port

de Nangasaky. $250^{\circ} 13' 00''$

La moyenne de toutes les observations de la déclinaison de l'aiguille sur la rade extérieure et intérieure est de $1^{\circ} 45' 36''$ O.

L'inclinaison n'a pu être observée , parce que notre boussole avait été complètement dérangée pendant l'épouvantable tourmente dont j'ai rendu compte.

N'ayant pu quitter le vaisseau pendant les trois premiers mois de notre séjour , il nous a été impossible , dans cet intervalle , de faire aucune observation sur les marées. Nos observations se bornent donc aux mois de janvier , février , mars et avril. Mais celles-ci , sauf quelque lacune , ont été faites avec la plus grande exactitude par le second pilote du vaisseau et sous mon inspection constante. Pendant les six dernières semaines surtout , elles ont été continuées sans interruption à chaque heure du jour jusqu'à la nuit , et souvent répétées huit à neuf

1805.

fois par heure. Comme elles ont eu lieu dans le temps de l'équinoxe, il est possible que les savans qui s'occupent de la théorie de ce phénomène en tirent quelques résultats importants. Mais je regretterai toujours de n'avoir pas pu commencer ces observations aussitôt après notre arrivée ; car je ne connais aucun endroit qui soit plus commode pour cette opération que le port de Nangasaky, non-seulement parce que le changement de marée y est très-régulier, mais aussi parce que la mer y est presque toujours tranquille. Elle n'est agitée que par les plus violentes tempêtes. Il est à désirer que les Hollandais, qui ont assez de loisir, nous donnent une suite continue d'observations de ce genre.

J'ai toujours déterminé par des hauteurs correspondantes le temps de la plus haute et de la plus basse marée, et comme j'avais beaucoup d'observations entre chaque changement, je pouvais facilement prendre une moyenne entre un grand nombre. Dans les syzigies, la plus haute marée est à 7 heures 52' 41". En général, la plus haute marée et la plus basse ont lieu au 3^e et 4^e changement après les syzigies et les quadratures. La plus haute marée eut lieu non pas le 2 avril, mais deux jours après la nouvelle lune. La parallaxe horizontale de la lune était 59' 48" et sa déclinaï-

son boréale 23° 13'. La mer monta à 11 pieds 5 pouces par un vent de nord faible. La plus basse marée, au lieu du 25 mars, arriva deux jours après la quadrature, trois jours après l'apogée et autant après l'équinoxe. Le plus haut point où l'eau s'éleva ce jour-là fut un pied deux pouces par un vent de nord faible.

Quoique l'année n'ait pas été très-favorable pour les observations météorologiques, il était impossible d'avoir un plus beau temps, surtout pendant les trois premiers mois de notre séjour : c'était peut-être une conséquence du typhon qui avait complètement nettoyé l'atmosphère. Je vais exposer en peu de mots l'état du temps, tel que je l'ai dressé à la fin de chaque mois pour faciliter l'examen des observations rapportées dans les tables ; ce tableau offre leur résultat.

OCTOBRE.

Les vents, régnant dans ce mois, ont été l'alizé du N. E. qui avait commencé à souffler le 1^{er} octobre avec le typhon ; il passa quelquefois au N. O. et même deux fois à l'O. et au S. O., mais seulement pendant une heure chaque fois. Très-beau temps ; le ciel fut couvert un seul jour, et il tomba de la pluie pendant une couple d'heures. Le point le plus haut du baromètre par un temps serein et un

1805.

petit vent du N. E. = 29 p. 99 l. Le point le plus bas par un temps couvert et un vent frais de S. O. = 29 p. 62 l. : jour auquel l'hygromètre indiqua aussi la plus grande humidité 44. 0 (1). La plus haute élévation du thermomètre dans la chambre eut lieu le 10 : le mercure entièrement à l'ombre, monta à 9 heures du matin à 20° 2. Le plus grand abaissement eut lieu le 22 à 7 heures du matin par un vent frais du N. E. $\frac{1}{4}$ E. : le mercure descendit à + 10° 4. En général, l'hygromètre et le thermomètre variaient beaucoup chaque jour, et même dans la chambre la variation du thermomètre était de 4 à 5 degrés; sur le pont à l'ombre, de 6 heures du matin à midi, souvent de 9 à 10 degrés. La baie était tous les jours jusqu'à 9 heures du matin couverte d'un brouillard causé probablement par la grande différence du chaud et du froid.

NOVEMBRE.

Le vent s'est tenu assez généralement entre le N. et l'E. Le 4, trois jours avant la nouvelle lune, il y eut une tempête très-forte du S., avec de l'orage et une pluie abondante. Le vent va-

(1) Le plus haut point d'humidité de l'hygromètre, après plusieurs expériences dans l'eau, a été 70°, et la plus grande sécheresse au soleil a été jusqu'à 15 et 18°.

ria depuis midi de l'E. au S. E., et au S. où il se tint jusqu'à minuit ; puis sauta brusquement au N. et ramena le beau temps. Le vent de S., accompagné de rafales, souffla de même avec violence le 13, trois jours avant la pleine lune ; et le 28, également trois jours avant la nouvelle lune, on éprouva une nouvelle tempête accompagnée de coups de vents très-forts de l'E. ; mais elle ne dura que quelques heures. La rosée fut aussi régulière que dans le mois précédent, et si considérable, que le pont était aussi mouillé que s'il eût été lavé. D'après ce que j'avais entendu raconter jadis, je fis une nuit l'expérience d'étendre une mousseline très-fine pour voir si la rosée la teindrait ; je n'aperçus pas le moindre changement de couleur. L'air pendant ce mois fut généralement vif et perçant, nous eûmes souvent aussi d'assez grandes chaleurs ; mais le passage du froid au chaud était toujours subit. Par exemple, le 13 au matin, le thermomètre marquait 10°, à midi 20° et à 3 heures après midi à l'ombre 24°. Le lendemain, il se trouvait à la même heure à 12° et le surlendemain seulement à 8 degrés. A 6 heures et 7 heures du matin, il était rarement à 6°, très-souvent à 4 ou 4° $\frac{1}{2}$. Quant au baromètre, il se tenait ordinairement très-haut ; il fut près de trois jours entre 30 p. 25 l. et 30 p. 20 l. par un temps serein et un vent de

1865.

nord modéré. Le point le plus bas, par un vent fort de S. E., a été 29 p. 66 l. : il n'a plu que par le vent de S. dans les jours de tempête.

DÉCEMBRE.

Si l'on excepte les trois derniers jours, le temps a été très-beau dans ce mois. Il ne tomba presque point de pluie, excepté dans les jours de tempête du S. Le vent, à l'exception de quelques heures où il sautait au S. O., a soufflé constamment du N. Le vent alizé commença, dans les derniers jours, à se tenir plus près du N. et même à souffler du N. et du N. N. O.; il était assez froid. Le thermomètre ne se soutenait qu'à $+ 2^{\circ}$. Le 27 à 8 heures du matin, par un calme, il descendit même jusqu'à $+ 1 \frac{1}{2}$. Sa plus haute élévation fut le 7, où il monta jusqu'à 16° à l'ombre par un vent assez frais d'O. S. O. Le baromètre se tint pendant tous les mois extraordinairement haut, souvent à 30 p. 20 l., rarement au-dessous de 30 p.; son point le plus bas a été le 29 par un fort vent du S. O., qui le fit tomber de 4 lignes en 18 heures, c'est-à-dire, jusqu'à 29 p. 77 l. Le présage le plus certain d'un beau jour était, comme dans le mois précédent, un brouillard épais qui durait jusqu'à 9 heures et que le soleil dissipait. Jamais on ne voyait de brouillard par un vent de S. Les variations

de l'hygromètre dépendaient entièrement de ce brouillard.

1805.

JANVIER.

Il paraît que l'hiver commence ici avec ce mois ; car la température a été beaucoup plus rigoureuse qu'auparavant. Le 2, par exemple, le thermomètre est descendu à 1 degré au-dessous de zéro par un temps serein et un vent modéré de N. E. Le 31 à 5 heures du matin, il descendit également à $1^{\circ} \frac{1}{2}$; mais à 2 heures après midi, il était déjà remonté à l'ombre à $13 \frac{1}{3}$ degrés : ce qui fait une différence de 15° en 9 heures ; le temps était très-beau. Excepté ces deux fois, je n'ai pas vu le thermomètre descendre au-dessous de 0. Ordinairement, il était à 6 heures du matin entre 3 et 6 degrés, et à midi entre 7 et 11° , et le reste du jour variant entre ces différens points. Le vent soufflait généralement du N. N. E. et du N. N. O. Les vents de S. et de S. E. étaient toujours accompagnés de bourrasques et de pluie. En général, le mauvais temps commençait à dominer non-seulement par les vents de S., comme dans le mois précédent, mais même par les vents de N. Il n'a neigé et grêlé qu'une seule fois par un vent de N. très-fort. Les montagnes ont été pendant quelques heures toutes blanches de neige. Les tempêtes et les mau-

1805.

vais temps n'ont eu lieu, comme en décembre, qu'aux époques de la nouvelle et de la pleine lune. Il tomba bien plus rarement une rosée abondante ; elle était également le présage du beau temps. L'hygromètre indiquait alors le plus haut point d'humidité, même à quelques degrés de plus que par les pluies les plus fortes et les plus continues. Le baromètre a été en général très-haut, presque toujours au-dessus de 30 p.

FÉVRIER.

Janvier et février sont les seuls mois d'hiver. Durant les derniers jours de ce dernier, l'air commença à s'échauffer, malgré même le vent du N. Les vents régnants ont été ceux de N. et N. N. O., qui ont été assez frais et très-impétueux à la nouvelle et à la pleine lune. Les 15, 16 et 17, il y eut une tempête accompagnée de neige et de gresil. Le thermomètre était à plus d'un demi-degré au-dessous de 0. : il a plu de tous les vents. Ceux du N. ont dominé ; mais les vents du S. O. et de l'O. S. O. faibles, ont été assez fréquens, sans cependant être continus. Dans les derniers jours du mois, le vent a soufflé faiblement du S. O. et de l'O. immédiatement après midi, mais rarement pendant plus d'une heure. La hauteur ordinaire du baromètre était au-dessus de 50 p. : il n'est tombé à 29 p. 67 l. que le 26 du mois,

par une pluie continue, suivie d'une tempête de l'O. et du S. O. A peine le vent fut-il retourné à son point ordinaire, que le baromètre remonta au-dessus de 30 p. J'ai déjà indiqué le plus grand abaissement du thermomètre. Sa plus grande élévation en plein air et à l'ombre, par un petit vent de S. E., a été de $15 \frac{1}{2}$ degrés, et une autre fois de $15 \frac{3}{4}$; mais seulement à midi. L'hygromètre a offert les mêmes variations que le mois passé.

MARS.

Ce mois a été le plus orageux. Les vents ont soufflé autant du S. O. que du N. E.; les premiers souvent avec beaucoup d'impétuosité; les vents de S. O. amenaient toujours une pluie de longue durée. Les Japonais prétendaient cependant que la saison des pluies commençait avec la mousson du S. O., qui ne s'établit, dans toute sa force, qu'en mai. J'ai encore observé, ce mois-ci, que le temps est toujours très-orageux trois jours avant et trois jours après la nouvelle et la pleine lune. Nous avons eu aussi, deux jours avant l'équinoxe, une forte tempête du S. et du S. O., avec des coups de vent violens. La plus grande que nous ayons essuyée à Nangasaky arriva le 26, cinq jours après l'équinoxe et quatre jours après la nouvelle lune. Le vent soufflait déjà du S. O. avec beaucoup

1805.

de force dans la nuit du 25 au 26; le 26, dans la matinée, il sauta du S. O. au S. E., et retourna ensuite au S. et au S. O. Les coups de vent étaient d'une violence extrême. Cette tourmente, que les Japonais nomment un *typhon*, s'apaisa aussitôt après midi. Elle fut suivie d'un calme et d'un brouillard qui dura trois jours. Le baromètre se soutenait à une hauteur qui semblait extraordinaire, c'est-à-dire à 29 p. 64 l.; Il descendit davantage, c'est-à-dire à 29 p. 61 l., le 17 et le 23, par une tempête beaucoup moins forte que celle du 26. Le 1^{er} octobre 1804, il était descendu près de trois pouces plus bas. La proximité de la terre et les hautes montagnes qui nous environnaient ont peut-être contribué à cette élévation disproportionnée du baromètre que nous avons aussi observée. dans le port de Saint-Pierre-Saint-Paul. La température a été aussi variable dans ce mois que dans le précédent. Les vents du N. étaient toujours âpres et froids, surtout à la suite d'un fort vent du S. La plus grande élévation du thermomètre eut lieu le 2 et le 16; le mercure monta à l'ombre jusqu'à 16 degrés. Le point le plus bas fut le 5 et le 12 : il descendit à + 2 et jusqu'à + 1 $\frac{1}{2}$ degrés. Le 17, par une grosse pluie et un grand vent du S. O., l'hygromètre indiqua le plus grand degré d'humidité que nous ayons observé, c'est-à-dire 55° : c'était

5 degrés de plus qu'il n'avait marqué précédemment.

1805.

AVRIL.

La mousson du N. E. a continué dans toute sa force jusqu'au 18, jour de notre départ de Nangasaky. Le vent a presque toujours soufflé du N. et du N. N. E. Il a été en général assez modéré. Dans la nuit du 4 au 5, quatre jours après la nouvelle lune, il y eut une grande tempête accompagnée de pluie. Elle s'apaisa le lendemain et le temps s'éclaircit. Le vent a été très-faible pendant les derniers jours de notre séjour et le temps généralement très-beau. Le 18, quelques heures après notre départ et quatre jours après la nouvelle lune, il s'est élevé une tempête violente du S. E. qui a duré près de deux jours; elle avait été précédée de deux jours de calme pendant lesquels le baromètre avait baissé, après avoir été très-haut les jours précédens, c'est-à-dire à 30 p. 2 $\frac{1}{2}$ lignes : il avait été extrêmement bas dans le commencement du mois; n'étant qu'à 29 p. 40 l., par conséquent au-dessous du point où il était descendu pendant la tourmente de Nangasaky. Le vent soufflait cependant très-doucement du N. E. par un ciel couvert et sombre. La plus grande élévation du thermomètre a été le 4, par un vent du N. E. et E. S. E. faible : le mer-

1805.

cure se tint pendant tout le jour à 20°. Le 17, par un calme parfait, il monta jusqu'à 18 et 19° de 10 heures du matin à 6 heures du soir. Le plus grand abaissement a été le 14 à 6 heures du matin, où il n'était pas tout-à-fait à 6°, ordinairement il se tenait entre 8 et 12°.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

INTRODUCTION. Page 1

Observations générales sur le commerce de la Russie dans le courant du dernier siècle. — Aperçu des voyages maritimes des Russes et de leurs découvertes dans l'Océan septentrional. — Voyages des capitaines Behring , Tchirikoff , Spangberg , Walton , Schelting , Synd , Krenitzin , Levacheff , Laxman , Billings et Sarytcheff. — Origine du commerce russe des pelleteries , et son histoire abrégée. — Compagnie Russe-Américaine. — Première idée du voyage.

CHAPITRE PREMIER. — *Préparatifs du Voyage.* . . . 27

Nomination du chef de l'expédition. — Achat des vaisseaux en Angleterre. — Ambassade au Japon décidée. — Arrivée des vaisseaux à Cronstadt. — Leur équipement. — L'empereur vient à bord des vaisseaux. — Ils vont en rade. — Inventaire des instrumens physiques et astronomiques. — Noms des officiers. — Choix des vivres et des habillemens. — Visite des ministres du commerce et de la marine au moment de mettre à la voile. — Changemens dans le chargement des vaisseaux. — Liste des officiers.

CHAPITRE II. — *Départ de Russis. — Arrivée en Angleterre.* Page 49

La *Nadiejeda* et la *Néva* partent de Cronstadt. — Arrivée sur la rade de Copenhague. — Notre séjour s'y prolonge. — Départ des bâtimens pour Falmouth. — Tempête dans le Scagerrak. — Séparation des deux vaisseaux. — L'ambassadeur passe à Londres sur une frégate anglaise. — Arrivée de la *Nadiejeda* à Falmouth. — La *Néva* la rejoint. — Séjour à Falmouth.

CHAPITRE III. — *Traversée d'Angleterre aux îles Canaries et au Brésil.* 65

Départ de Falmouth. — Etoile tombante extraordinaire. — Arrivée à Ténériffe. — Séjour dans cette île. — Remarques sur Santa-Cruz de Ténériffe. — Observations astronomiques et nautiques à Santa-Cruz. — Départ pour le Brésil. — Île San-Antonio. — Remarques sur la navigation vers l'équateur. — Vaine recherche de l'île de l'Ascençao. — Opinions sur l'existence de cette île. — Vue du cap Frio. — Tempête dans le voisinage de l'île Sainte-Catherine. — Nous mouillons entre cette île et la côte du Brésil.

CHAPITRE IV. — *Séjour à Sainte-Catherine.* 100

Réception à Sainte-Catherine. — L'observatoire établi dans l'île Atomery. — Mauvais état des mâts de la *Néva*. — Séjour prolongé. — Remarques sur les fortifications de la rade, sur la ville de Nossa Senhora del Destero, et sur la garnison de cette place. — Diverses remarques sur l'état actuel de l'île, son commerce, ses productions. — Denrées. — Leur prix. — Corsaire anglais. — Observations astronomiques et nautiques.

CHAPITRE V. — *Départ du Brésil. — Entrée dans le grand Océan.* Page 115

Départ de Sainte-Catherine. — Nouveaux ordres donnés au capitaine de la *Néva*. — Caractère des Japonais qui sont à bord. — Courans très-forts près du Rio de la Plata. — Vue de la Terre des Etats. — Nous doublons le cap San-Juan. — Longitude de ce cap. — Nous atteignons le méridien du cap Horn.

CHAPITRE VI. — *Depuis le méridien du cap Horn jusqu'à notre arrivée à Noukahiva.* 134

Nous doublons la Terre du Feu. — Abaissement extraordinaire du baromètre. — La tempête sépare les deux bâtimens. — Le plan du voyage changé. — Nous coupons le tropique du sud. — Suite d'observations de la lune pendant 6 jours. — Erreur de nos chronomètres. — Nous voyons quelques-unes des Marquesas de Mendoça. — Nous côtoyons l'île Ouahouga. — Arrivée à Noukahiva. — Nous mouillons au port d'Anna-Maria.

CHAPITRE VII. — *Séjour à Noukahiva.* 156

Commerce d'échange avec les insulaires. — Manque absolu de viande. — Visite au Roi. — Arrivée de la *Néva*. — Mésintelligence avec les indigènes. — Ils courent aux armes. — Seconde visite au Roi. — Pacification. — Moraï. — Découverte du port de Tchitchagoff. — Description de la vallée Chégoua. — Départ pour les îles Sandwich.

CHAPITRE VIII. — *Description géographique des îles Washington.* 185

Découverte des îles Washington. — Description de Noukahiva, Ouapoa, Ouahouga, Mottouïty, Hiaou, Fattouhou. — Ces îles et celles de Mendoça offrent

peu de ressources aux navigateurs. — Description de la côte méridionale de Noukahiva et de la baie Anna-Maria, ou Tayo-Hoae. — Renseignemens pour y entrer. — Saisons et climat. — Vents et marées. — Observations astronomiques et nautiques au port d'Anna-Maria.

CHAPITRE IX. — *Habitans de Noukahiva...* Page 203

Habitans. — Beauté des hommes. — Leur santé excellente. — Les femmes. — Tatouage. — Habits et ornemens des deux sexes. — Habitations. — Sociétés secrètes. — Outils et meubles. — Alimens et cuisine. — Pêche. — Pirogues. — Agriculture. — Occupations des hommes et des femmes. — Forme du gouvernement. — Mœurs. — Art militaire. — Armistices. — Religion et funérailles. — *Tahbou*. — Magie. — L'Anglais Roberts. — Musique. — Population. — Remarques générales sur les naturels de ce groupe d'îles.

CHAPITRE X. — *Départ des îles Washington. — Arrivée de la Nadiejeda au Kamtchatka.....* 248

La *Nadiejeda* et la *Néva* font voile pour les îles Sandwich. — Recherche inutile de l'île *Ohiva-Potto*. — Arrivée à l'île *Ovaïhi*. — Erreur remarquable des chronomètres à bord des deux vaisseaux. — Disette complète de vivres. — Le mont *Môna-Roa*. — Habitans des îles Sandwich. — La *Nadiejeda* se sépare de la *Néva* et fait route pour le Kamtchatka. — Expériences sur la température de l'eau de la mer. — Tentatives inutiles pour retrouver la terre que les Espagnols prétendent avoir découverte à l'est du Japon. — Arrivée au Kamtchatka. — Situation de Jipounskoï-Noss. — La *Nadiejeda* entre dans le port de Saint-Pierre-Saint-Paul.

CHAPITRE XI. — Séjour au Kamtchatka et Départ pour le Japon..... Page 279

Occupations à bord du vaisseau dans le port de Saint-Pierre-Saint-Paul. — Incertitude sur la continuation de notre voyage. — Arrivée du gouverneur de Nijeneï-Kamtchatsk. — Continuation du voyage décidée. — Changement dans le personnel de la suite de l'ambassadeur. — La *Nadiejeda* part du Kamtchatka. — Tempête dans le parallèle des Kouriles. — Voie d'eau considérable. — Nous acquérons la conviction que quelques groupes d'îles, placés à l'est du Japon d'après d'anciennes cartes, n'existent pas. — Le capitaine Colnett. — Détroit de Van Diemen. — Nous découvrons les côtes du Japon. — Grande tempête ou typhon. — Nous voyons pour la seconde fois les côtes du Japon. — Nous passons le détroit de Van Diemen. — Description de ce détroit et des îles qui s'y trouvent. — Nous mouillons à l'entrée du port de Nangasaky.

CHAPITRE XII. — Séjour au Japon. 331

Réception qu'on nous fait à Nangasaky. — Attentes complètement frustrées. — Mesures de défiance du gouvernement japonais. — L'ambassadeur quitte le bâtiment. — Description de Megasaky, lieu de sa demeure. — La *Nadiejeda* entre dans le port intérieur. — Départ d'une flotte chinoise. — Départ de deux navires hollandais. — Renseignemens sur le commerce des Chinois au Japon. — Éclipse de lune. — Connaissances astronomiques des Japonais. — Un des Japonais amenés de Russie attend à ses jours. — Motifs présumés de cette action. — Arrivée d'un damio, ou grand personnage envoyé d'Iedo. — Ce plénipotentiaire donne audience à l'ambassadeur. — Fin de toutes les affaires diplomatiques. — Permission de partir. — La *Nadiejeda* quitte Nangasaky.

418 TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE XIII. — *Description du port de Nangasaky*. Page 377

Première découverte du Japon par les Européens. — Tentatives de différentes nations pour former des liaisons de commerce avec les Japonais. — Examen de la longitude géographique de Nangasaky, telle qu'elle a été déterminée jusqu'ici. — Difficultés de tracer un plan exact de la baie de Nangasaky. — Description de cette baie et des îles qui s'y trouvent. — Instruction pour y entrer et en sortir. — Observations nautiques et astronomiques. — Remarques météorologiques depuis octobre 1804 jusqu'à Avril 1805.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

nga-
377

s. —
liai-
en de
u'elle
er un
on de
ction
iques
es de-